





HISTOIRE ANCIENNE.

TOME SEPTIÉME.

HISTOIRE ANCIENNE DES ÉGYPTIENS, DES CARTHAGINOIS, DES ASSYRIENS, DES BABYLONIENS, DES MÉDES ET DES PERSES, DES MACÉDONIENS, DES GRECS.

Par M. ROLLIN, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Éloquence au Collége Roial, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME SEPTIÉME.

Nouvelle Édition.

A PARIS,
Chez les Freres ESTIENNE, rue S. Jacques, à la Vertu.

M. DCC. LXXIX.
Avec Approbation & Privilége du Roi.



HISTOIRE ANCIENNE DES GRECS.

AVANT-PROPOS.

§. I. *Caractére & plan de l'histoire renfermée dans ce Volume.*

'HISTOIRE dont il me reste à parler dans cet Ouvrage, qui est celle des Successeurs d'Alexandre, renferme l'espace de deux cens quatre-vingts treize années, depuis la mort d'Alexandre & le commencement du régne de Ptolémée fils de Lagus en Egypte, jusqu'à la mort de Cléopatre, où l'Egypte devint sous l'Empereur Auguste une province de l'Empire Romain.

Cette histoire va présenter à nos yeux tous les crimes qu'une ambition effrénée entraîne ordinairement après elle : jalou-

ſie, mauvaiſe foi, trahiſon, ingratitude, abus criant du ſouverain pouvoir, cruauté, impiété; en un mot, l'oubli de tous les ſentimens naturels de probité & d'honneur, & le violement de toutes les loix tant humaines que divines. Ce ne ſeront plus que diſcordes funeſtes, que batailles ſanglantes, que révolutions affreuſes. Des hommes autrefois amis, élevés enſemble, d'une même nation, compagnons des mêmes périls, inſtrumens des mêmes exploits & des mêmes conquêtes, conſpireront à mettre en piéces l'Empire qu'ils avoient tous concouru à former aux dépens de leur ſang. On verra les Capitaines d'Alexandre immoler à leur ambition la famille de ce Prince, ſon frere, ſa mere, ſes femmes, ſes enfans, ſes ſœurs; & n'épargner point eux-mêmes ceux à qui ils avoient donné la vie. Ce ne ſont plus ces beaux ſiécles de la Gréce, féconds en grands hommes & en grands exemples. Si l'on en trouve encore quelques traces & quelques reſtes, ce ſont comme des éclairs qui paſſent rapidement, & qui ne ſe font remarquer que par la profonde nuit qui les précéde & qui les ſuit.

Je ſens parfaitement, & je ne puis le diſſimuler, combien un Ecrivain eſt à plaindre, de n'avoir plus à montrer la nature humaine que par des endroits qui la deshonorent, & qui ne peuvent manquer

de cauſer un fonds de dégoût & une ſecrette affliction à ceux qu'on en rend les ſpectateurs. L'Hiſtoire perd ce qu'elle a de plus intéreſſant, & de plus capable de plaire & d'inſtruire, quand elle eſt réduite à ne le faire que par l'horreur du crime, & par les malheurs qui le ſuivent ordinairement, & qui en ſont la juſte punition. Il eſt difficile de retenir lontems l'attention du Lecteur ſur des objets qui n'excitent que ſon indignation, & ce ſeroit lui faire injure que de paroitre vouloir le porter à éviter des paſſions pouſſées aux derniers excès, dont il ne ſe croit point capable.

Quel moien de répandre de l'agrément dans une narration qui n'offre qu'une uniformité de vices & de forfaits, & qui met dans la néceſſité de développer avec ſoin & en détail les actions & les caractéres d'hommes qui ne ſont nés que pour le malheur du genre humain, & dont la poſtérité devroit ignorer juſqu'au nom? Pluſieurs même pourront penſer qu'il eſt dangereux de familiariſer l'eſprit du commun des hommes avec un ſpectacle aſſidu de crimes trop heureux, & de s'arrêter à décrire les injuſtes ſuccès de ces illuſtres criminels, dont la longue proſpérité, accompagnée ſouvent des priviléges & des récompenſes de la vertu, ſemble aux perſonnes foibles accuſer la Providence.

Cette histoire, déja fort désagréable par l'endroit que je viens de marquer, le devient encore davantage par l'obscurité & la confusion qui y régnent, auxquelles il est difficile, pour ne pas dire impossible, de remédier. Dix ou douze Capitaines d'Alexandre se font mutuellement la guerre après sa mort pour partager entr'eux son Empire, & pour s'assurer chacun quelque démembrement plus ou moins grand de ce vaste corps. Tantôt amis feints, tantôt ennemis déclarés, ils forment différens partis, différentes ligues, qui ne durent qu'autant que l'intérêt de chaque particulier le souffre. La Macédoine changea de maître cinq ou six fois en assez peu de tems. Comment mettre de l'ordre & de la clarté dans une si grande multitude & une si prodigieuse diversité d'événemens qui se croisent les uns les autres, & dont le fil se rompt à chaque instant?

D'ailleurs je n'ai plus d'Auteurs anciens qui puissent me conduire dans ces ténébres & dans ce cahos. Diodore, après m'avoir guidé quelque tems, m'abandonnera, & aucun autre ne prend sa place. On ne trouve nulle part rien de suivi. On ne peut donner ni les liaisons des événemens, ni les circonstances exactes des faits essentiels, ni les motifs des résolutions, ni le caractére propre des princi-

paux acteurs. Je me trouve heureux & me console, quand Polybe ou Plutarque viennent à mon secours. Dans ce que je dirai des successeurs d'Alexandre, qui est peut-être la partie de l'histoire ancienne la plus compliquée, & la plus mêlée d'obscurités & d'embarras, Usserius, Prideaux, & M. Vaillant, seront mes guides ordinaires; & souvent je ne ferai que copier Prideaux. Je ne me promets pas, avec cela, de pouvoir mettre dans cette histoire toute la clarté que je souhaiterois.

Après plus de vingt ans de guerre, les principaux Compétiteurs se trouvant réduits au nombre de quatre, Ptolémée, Cassandre, Séleucus, & Lysimaque, l'Empire d'Alexandre se partagea en quatre Roiaumes fixes, selon la prédiction de Daniel, par un Traité solennel & par un accord conclu entre les parties. Trois de ces Royaumes, savoir l'Egypte, la Macédoine, la Syrie ou l'Asie, auront une suite de Rois assez claire & distinguée. Le quatriéme, qui comprenoit la Thrace, une partie de l'Asie Mineure, & quelques provinces voisines, souffrira beaucoup de variations.

Comme le Roiaume d'Egypte est celui où il y a eu le moins de changement, parce que Ptolémée, qui y étoit établi sous le nom de Gouverneur à la mort d'Alexandre, s'y conserva toujours dans

la ſuite, & le laiſſa à ſa poſtérité : ce ſera celui qui ſervira comme de baſe à notre chronologie, & qui fixera nos différentes Epoques.

Ainſi ce VII[e] Tome renfermera l'eſpace de cent trois ou cent quatre ans, ſous les trois premiers Rois d'Egypte : ſavoir, Ptolémée fils de Lagus, qui régna trente-huit ans ; Ptolémée Philadelphe, qui en régna quarante ; & Ptolémée Evergéte, dont le régne dura vingt-cinq ans.

Pour tâcher de jetter quelque lumiére ſur l'hiſtoire contenue dans ce Volume, j'en donnerai ici par avance un abrégé chronologique, qui en renfermera les principaux événemens.

Mais auparavant, je prie le Lecteur de faire avec moi quelques réflexions, qui n'ont pas échappé à M. Boſſuet, au ſujet d'Alexandre. Ce Conquérant, le plus renommé & le plus illuſtre qui fut jamais, a été le dernier Roi de ſa race. La Macédoine, ſon ancien roiaume, poſſédée par ſes ancêtres depuis tant de ſiécles, fut envahie de tous côtés comme une ſucceſſion vacante, & après avoir été lontems la proie du plus fort, elle paſſa enfin à une autre famille. S'il fût demeuré paiſible dans la Macédoine, la grandeur de ſon Empire n'auroit pas tenté ſes Capitaines, & il eût pu laiſſer

Diſcours ſur l'hiſtoire Univerſelle.

à ſes enfans le roiaume de ſes peres. Mais parce qu'il n'avoit point mis de bornes à ſa puiſſance, il fut cauſe de la perte de tous les ſiens. Nous verrons ſa famille entiérement exterminée ſans qu'il en reſte de traces. Ses conquêtes deviendront une occaſion de meurtres & de carnage, & donneront lieu à ſes Capitaines de s'entr'égorger les uns les autres. Voila où aboutira cette bravoure d'Alexandre ſi vantée, ou, pour parler plus juſte, cette férocité; qui, ſous de beaux noms d'ambition & de gloire, alloit gratuitement ravager les provinces, porter par-tout le fer & le feu, & répandre le ſang de tant d'hommes qui ne lui avoient fait aucun mal.

Il ne faut pas croire néanmoins que la Providence ait abandonné ces événemens au hazard. Comme elle préparoit tout pour la venue prochaine du Meſſie, elle a eu ſoin de réunir toutes les nations qui devoient être les premiéres éclairées de l'Evangile, par le lien d'une même langue, qui eſt la grecque; & elle les a miſes dans la néceſſité d'apprendre cette langue étrangére, en les aſſujettiſſant à des maîtres qui n'en parloient point d'autre. Par le commerce de cette langue, devenue la plus vulgaire & la plus générale, Dieu a rendu la prédication des Apôtres plus promte, plus facile, & plus uniforme.

On a remarqué encore que le deſſein de Dieu, en étendant les conquêtes des Grecs préciſément dans les contrées que l'Evangile devoit convertir, a été d'y répandre auparavant la philoſophie des Grecs, afin d'humaniſer l'eſprit des peuples barbares; de les accoutumer à rentrer en eux-mêmes par de ſérieuſes réflexions; de les rendre attentifs à la diſtinction du corps & de l'ame, de la matiére & de l'eſprit; de réveiller en eux l'idée de l'immortalité de l'ame, & de la derniére fin de l'homme; de rappeller les premiers principes de la loi naturelle; de diſtinguer le caractére des principales vertus, de donner des régles pour les devoirs de la vie, & d'établir les liens les plus eſſentiels de la ſociété, dont les particuliers ſont les membres. Le Chriſtianiſme a profité de tous ces préparatifs, & a recueilli le fruit de toutes ces ſemences, que la Providence avoit jettées de loin dans les eſprits, & que la grace de JESUS-CHRIST y a fait germer dans les tems arrêtés de toute éternité par les décrets divins.

Quoique Dieu ait tiré pour ſon Egliſe tous ces avantages des conquêtes des Grecs, il ne les regardoit pas comme moins criminels, ni comme moins puniſſables. Ce n'étoit point ſes deſſeins éternels de miſéricorde qu'ils ſe propo-

ſoient de ſervir, mais leur propre ambition & leur avarice. Sa ſageſſe & ſa puiſſance ont tourné à l'exécution de ſes décrets leurs injuſtes deſirs. En effet il eſt très remarquable, comme je viens de l'obſerver, que preſque tous les proches & tous les Officiers d'Alexandre ont péri miſérablement. Dieu a exterminé ces uſurpateurs les uns par les autres, & il s'eſt ſervi de leur propre miniſtére pour les punir réciproquement des rapines, des injuſtices, des cruautés commiſes contre tant de nations qui ne les avoient point offenſés, & dont tout le crime avoit été de vouloir demeurer libres, & de ne les point reconnoitre pour maîtres. *Victumque ulciſcitur orbem.*

§. II. *Abrégé chronologique de l'hiſtoire renfermée dans ce ſeptiéme Volume.*

LE PARTAGE de l'Empire d'Alexandre le Grand qui ſe fit auſſitôt après la mort de ce Prince entre ſes Généraux, ne ſubſiſta pas lontems, & n'eut preſque point de lieu, ſi l'on en excepte l'Egypte, où Ptolémée s'étoit établi d'abord, & où il ſe maintint toujours ſans relever de perſonne.

Ce ne fut qu'après la bataille d'Ipſus en Phrygie, où Antigone & ſon fils Démétrius ſurnommé *le Poliorcéte* furent AN. M. 3704. AV. J. C. 300.

vaincus, & où le premier perdit la vie; que ce partage prit une forme réglée & fixe. Alors l'Empire d'Alexandre, selon la prophétie de Daniel, fut divisé en quatre Roiaumes par un Traïté solennel. Ptolémée eut l'Egypte, la Libye, l'Arabie, la Célé-Syrie, & la Palestine. Cassandre, fils d'Antipater, eut la Macédoine & la Gréce. Lysimaque eut la Thrace, la Bithynie, & quelques autres provinces au-delà de l'Hellespont & du Bosphore. Enfin Séleucus eut la Syrie & la grande Asie jusqu'au-delà de l'Euphrate & jusqu'au fleuve Indus.

De ces quatre Roiaumes, celui d'Egypte & celui de Syrie subsistérent presque toujours dans les mêmes familles sous une longue suite de successeurs. Le Roiaume de Macédoine eut successivement plusieurs maîtres de différentes familles. Celui de Thrace, partagé dans la suite en diverses branches, ne fit plus un seul corps, & ne laissa point de traces marquées ni suivies.

I. *Roiaume d'Egypte.*

LE ROIAUME d'Egypte eut quatorze Rois, en y comprenant la Reine Cléopatre, après la mort de laquelle l'Egypte devint une province de l'Empire Romain. Tous ces Rois s'appellérent Ptolé-

mées d'un nom commun : mais on les diſtingue tous par des ſurnoms particuliers. On les appelle auſſi *Lagides* du nom de Lagus, pere de Ptolémée qui régna le premier en Egypte. Ce Volume renfermera l'hiſtoire des trois premiers de ces Rois. Je mettrai ici leurs noms, & la durée de leurs régnes, qui commence auſſitôt après la mort d'Alexandre le Grand.

PTOLÉMÉE SOTER. Il régna trente-huit ans & quelques mois. AN. M. 3681

PTOLÉMÉE PHILADELPHE. 40, en comptant les deux années qu'il régna du vivant de ſon pere. AN. M. 3719.

PTOLÉMÉE EVERGETE. 25. AN. M. 3758

II. *Roiaume de Syrie.*

LE ROIAUME de Syrie eut juſqu'à vingt-ſept Rois : ce qui marque que la durée de leur régne fut ſouvent fort courte. En effet pluſieurs montérent ſur le trône par le meurtre de leurs prédéceſſeurs.

On les appelle ordinairement *les Séleucides*, du nom de celui qui régna le premier en Syrie. On compte ſix Séleucus, & treize Antiochus : ils ſont diſtingués par différens ſurnoms. D'autres prirent quelques autres noms. Le dernier fut Antiochus XIII du nom, ſurnommé *Epiphane*, & *l'Aſiatique*, & *Commagéne*. Ce fut de ſon tems que Pompée réduiſit

la Syrie en province de l'Empire Romain. Selon Eusébe, elle avoit été gouvernée par des Rois pendant deux cens cinquante ans.

Les Rois de Syrie, dont il est parlé dans ce Volume, sont au nombre de quatre.

AN M. 3704. SELEUCUS NICATOR. Il régna 20 ans.
3724. ANTIOCHUS SOTER. 19.
3743. ANTIOCHUS THEUS. 15.
3758. SELEUCUS CALLINICUS. 20.

III. *Roiaume de Macédoine.*

DEPUIS le partage solennel fait entre les quatre Princes, la Macédoine changea
AN. M. 3707. souvent de maîtres. CASSANDRE, trois ou quatre ans après ce partage, mourut, & laissa trois fils. Philippe, l'aîné, mourut presque aussitôt que son pere. Les deux autres se disputérent le Roiaume, & n'en jouirent pas, étant morts peu de tems après tous deux sans enfans.

3710. DÉMÉTRIUS POLIORCETE, PYRRHUS, & LYSIMAQUE, se rendirent maîtres de la Macédoine en tout ou en partie, tantôt ensemble, tantôt séparément.

3723. Après la mort de Lysimaque, SÉLEUCUS devint maître de la Macédoine, mais il le fut très peu de tems.

3724. PTOLÉMÉE CÉRAUNUS l'aiant égorgé, s'empara du Roiaume. Il le posséda lui-

même auſſi fort peu de tems, aiant été tué dans un combat par les Gaulois qui avoient fait une irruption dans le pays.

SOSTHÈNE, qui vainquit les Gaulois, régna peu de tems dans la Macédoine. AN. M. 3726.

Enfin ANTIGONE GONATAS, fils de Démétrius Poliorcéte, en conſéquence d'un Traité fait avec Antiochus Soter, demeura paiſible poſſeſſeur du Roiaume de Macédoine, & le tranſmit à ſes deſcendans. Il le gouverna pendant trente-quatre ans. 3728.

DÉMÉTRIUS ſon fils lui ſuccéda, & régna dix ans. Il laiſſa, en mourant, un fils nommé Philippe, âgé ſeulement de deux ans. 3752.

ANTIGONE DOSON, en qualité de ſon Tuteur, régna pendant douze ans. 3772.

PHILIPPE, après ſa mort, âgé de quatorze ans, monta ſur le trône, & gouverna pendant quarante ans & plus. 3784.

PERSÉE, ſon fils, régna après lui pendant près d'onze années. Il fut vaincu & pris par Paul Emile; & la Macédoine, peu après cette victoire, fut miſe au nombre des provinces de l'Empire Romain. 3826.

IV. *Roiaume de Thrace & de Bithynie, &c.*

CE quatriéme Roiaume, compoſé de pluſieurs provinces ſéparées & aſſez diſ-

tantes les unes des autres, n'eut point de suite, & ne subsista pas lontems dans son premier état. Lysimaque, qui en avoit été d'abord revétu, aiant été tué dans un combat après un régne de vingt ans, & toute sa famille exterminée par des meurtres sanglans, ses Etats furent démembrés, & cessérent de composer un seul Roiaume.

§. III. *Abrégé chronologique de l'histoire de plusieurs petits Roiaumes.*

OUTRE les provinces, dont le partage se fit entre les Capitaines d'Alexandre, il y en eut quelques-unes, dans lesquelles s'étoient déja formés, ou se formérent alors, différens Etats indépendans des Grecs, & dont la puissance augmenta beaucoup dans la suite.

ROIS DE BITHYNIE.

AN. M. 3686. PENDANT qu'Alexandre faisoit ses conquêtes en Orient, Zypéthes avoit jetté les fondemens du roiaume de Bithynie. On ne sait qui étoit ce Zypéthes, si ce n'est que Pausanias juge sur son nom qu'il devoit être de Thrace. Ses Successeurs sont plus connus. (*Pausan. lib. 5. pag. 310.*)

AN. M. 3726. NICOMEDE I, qui appella les Gaulois pour s'en servir contre son frere avec qui il étoit en guerre.

Prusias I.

Prusias II, surnommé le Chasseur, chez qui Annibal se retira. Celui-ci l'aida de ses conseils dans la guerre qu'il entreprit contre Euméne II, Roi de Pergame. An. M. 3820

Nicomede II, qui fut tué par son fils Socrate.

Nicomede III. Il fut secouru par les Romains dans les guerres qu'il eut avec Mithridate; & par reconnoissance pour eux, il leur laissa en mourant le roiaume de Bithynie, qui devint province Romaine.

ROIS DE PERGAME.

Ce Roiaume ne comprenoit d'abord qu'une des plus petites provinces de la Mysie, sur les côtes de la Mer Egée, vis-à-vis l'île de Lesbos.

Philetere en fut le fondateur. C'étoit un Eunuque, qui avoit servi sous Docime, Officier des troupes d'Antigone. Lysimaque lui confia ses trésors qu'il avoit renfermés dans le château de la ville de Pergame. Après la mort de Lysimaque, il demeura maître des trésors & de la ville. Après avoir gouverné pendant vingt ans cette petite souveraineté, il la laissa à Euméne son neveu. An. M. 3721. Av. J.C. 283.

Eumene I. Il augmenta sa principauté de quelques villes qu'il prit sur les An. M. 3741. Av. J.C. 263.

Rois de Syrie, aiant vaincu dans un combat Antiochus fils de Séleucus. Il régna 22 ans.

An. M. 3763. Av. J.C. 241. ATTALE I ſon couſin germain lui ſuccéda. Il prit le titre de Roi après avoir vaincu les Galates, & le tranſmit à ſa poſtérité, qui en jouit juſques à la troiſiéme génération. Il aida les Romains dans la guerre contre Philippe. Il mourut après avoir régné quarante-trois ans, & laiſſa quatre fils.

An. M. 3807. Av. J.C. 197. EUMENE II ſon aîné lui ſuccéda. Ce fut lui qui fonda la fameuſe bibliothéque de Pergame. Il régna 39 ans, & laiſſa la couronne à ſon frere Attale ſous la qualité de Tuteur d'un fils qu'il avoit eu de Stratonice, ſœur d'Ariarathe roi de Cappadoce. Les Romains augmentérent conſidérablement ſes Etats après la victoire qu'ils remportérent ſur Antiochus le Grand.

An. M 3845. Av. J.C. 159. ATTALE II. Il épouſa Stratonice veuve de ſon frere, à qui il laiſſa la couronne, après l'avoir portée vingt & un ans.

An. M 3866. Av. J.C. 138. ATTALE III, ſurnommé Philométor. Il ſe diſtingua par ſes cruautés & ſon extravagance. Il mourut après un régne de cinq ans, & laiſſa les Romains héritiers de ſes richeſſes & de ſon roiaume.

An. M. 3871. Av. J.C. 133. ARISTONIC, qui prétendoit devoir y ſuccéder, voulut défendre ſes droits contre les Romains. Après une guerre de

quatre ans, le roiaume de Pergame fut réduit en province Romaine.

ROIS DE PONT.

Le Roiaume de Pont dans l'Asie Mineure étoit un démembrement ancien que Darius fils d'Hystaspe, roi de Perse, fit lui-même de sa monarchie en faveur d'Artabaze, que quelques Historiens disent avoir été fils d'un des Seigneurs Persans qui avoient conspiré contre les Mages. An. M. 3490. Av. J. C. 514.

Le Pont est une région de l'Asie Mineure, située en partie sur les bords du Pont Euxin, d'où elle a tiré son nom. Elle s'étend depuis le fleuve Halys jusqu'à la Colchide. Plusieurs Princes y régnérent depuis Artabaze.

Le sixiéme fut Mithridate I: & c'est lui proprement qu'on regarde comme le fondateur du roiaume de Pont. La plupart de ses successeurs portérent le même nom. An. M. 3600. Av. J.C. 404.

Ariobarzane son fils lui succéda. Il avoit le gouvernement de Phrygie sous Artaxerxe Mnémon. Il régna vingt-six ans. An. M. 3667. Av. J.C. 337.

Mithridate II. Antigone, soupçonnant qu'il favorisoit Cassandre, voulut, sur un songe qu'il eut, le faire mourir. Il évita ce danger par la fuite. C'est lui qui est appellé Κτίστης ou Fondateur. Il régna trente-cinq ans. An. M. 3702. Av. J.C. 302.

An. M. 3702. Av. J.C. 302. MITHRIDATE III. Il ajouta à ses Etats la Cappadoce & la Paphlagonie. Il régna trente-six ans.

Après deux autres Rois, régna MITHRIDATE IV, bisaieul du grand Mithridate. Il épousa une fille de Seleucus Callinicus, Roi de Syrie, dont il eut Laodice, qui fut mariée à Antiochus le Grand.

An. M. 3819. Av. J.C. 185. PHARNACE son fils lui succéda. Il eut quelques différens avec les Rois de Pergame. Il se rendit maître de Sinope, qui dans la suite devint la capitale du roiaume de Pont.

MITHRIDATE V fut surnommé *Evergéte.* C'est le premier qui fut appellé ami des Romains, parce qu'il leur avoit envoié du secours contre les Carthaginois dans la troisiéme guerre Punique.

An. M. 3881. Av. J.C. 123. MITHRIDATE VI son fils lui succéda. Il fut surnommé *Eupator.* C'est le grand Mithridate qui fit si lontems la guerre aux Romains. Il régna *66* ans.

ROIS DE CAPPADOCE.

Strab. l. 12. pag. 534. STRABON nous apprend que sous les Perses la Cappadoce étoit divisée en deux Satrapies, deux Gouvernemens ; & qu'elle le fut aussi de même sous les Macédoniens. La Cappadoce maritime étoit celle où se forma le roiaume de Pont dont je viens de parler. L'autre étoit la Cappa-

doce proprement dite, ou la Grande Cappadoce, qui s'étendoit le long du Mont Taurus & beaucoup encore par dela.

Quand les Capitaines d'Alexandre partagérent entr'eux les provinces de son Empire, la Cappadoce étoit possédée par un Prince nommé ARIARATHE. Perdiccas l'attaqua, le vainquit, & le fit mourir. An. M. 3682. Av. J.C. 322.

ARIARATHE son fils, quelque tems après, rentra dans le roiaume de son pere; & s'y affermit si bien, qu'il le laissa à sa postérité.

La plupart de ses successeurs portérent le même nom: il en sera parlé dans le corps de l'histoire.

Après la mort d'ARCHÉLAUS le dernier de ses Rois, la Cappadoce fut réduite en province de l'Empire Romain, comme tout le reste de l'Asie le fut aussi à peu près dans le même tems.

ROIS D'ARMÉNIE.

L'ARMÉNIE, qui est un vaste pays de l'Asie en deça & au dela de l'Euphrate, fut soumise par les Perses, puis elle passa avec leur empire aux Macédoniens, & enfin elle devint le partage des Romains. Elle a conservé lontems ses Rois. Le plus considérable de tous est Tigrane, qui épousa la fille du grand Mithridate roi

de Pont, & qui fit aussi lontems la guerre aux Romains. Ce Roiaume se maintint lontems entre les deux Empires des Romains & des Parthes : dépendant tantôt des uns, tantôt des autres, jusqu'à ce qu'enfin les Romains en devinrent les maîtres.

ROIS D'EPIRE.

L'EPIRE est une province de la Gréce séparée de la Thessalie & de la Macédoine par le mont Pindus. Les plus puissans de ses peuples étoient les Molosses.

Les Rois d'Epire prétendoient descendre de Pyrrhus fils d'Achille, qui étoit venu s'établir dans ce pays. Ils s'appelloient *Eacides*, du nom d'Eacus grand-pere d'Achille.

Diod lib. 16. pag. 455. Justin. lib. 8. cap. 6. Plutarc. in Pyrrho.

La généalogie des derniers Rois, les seuls qui soient connus, est raportée diversement par les Auteurs, & devient par cette raison fort douteuse & obscure.

ARYMBAS, après une longue suite de Rois, monta sur le trône. Comme il étoit encore enfant, les Etats de l'Epire, qui savoient que le bonheur des peuples dépend de la bonne éducation des Princes, l'envoiérent à Athénes, qui étoit comme le centre & le domicile des beaux arts & des sciences, pour puiser dans cette excellente école toutes les connois-

ſances propres à former l'eſprit & le cœur d'un Roi. Il y apprit effectivement l'art de régner ; & [a] comme il ſurpaſſa tous ſes ancêtres en habileté & en ſcience, auſſi fut-il infiniment plus eſtimé & chéri des peuples qu'ils ne l'avoient été. A ſon retour, il fit des loix, établit un Sénat & des Magiſtrats, & régla la forme du gouvernement.

NÉOPTOLÉME, dont la fille Olympias avoit épouſé Philippe roi de Macédoine, parvint par le crédit de ſon gendre à partager la roiauté avec Arymbas ſon frere aîné. Après la mort de celui-ci, Eacidas ſon fils devoit lui ſuccéder. Philippe eut encore le crédit de le faire chaſſer par les Moloſſes, qui établirent Alexandre, fils de Néoptoléme, ſeul roi d'Epire.

ALEXANDRE épouſa Cléopatre, fille de Philippe. Il porta la guerre en Italie, & y périt dans le pays des Brutiens.

EACIDAS alors monta ſur le trône, & régna ſeul en Epire. Il épouſa Phthia fille de Ménon le Theſſalien, dont il eut deux filles, Déidamie & Troïade, & un fils, qui eſt le célébre Pyrrhus.

Comme Eacidas marchoit au ſecours

a Quanto doctior majoribus, tanto & gratior populo fuit. *Juſtin. lib. 17. cap. 5.*

d'Olympias, ses troupes se révoltérent contre lui, le firent condanner à l'exil, & tuérent la plupart de ses amis. Pyrrhus, encore enfant, échapa heureusement de ce meurtre.

NÉOPTOLÉME, Prince du Sang, dont on connoit peu l'origine, fut placé sur le trône par les Epirotes.

PYRRHUS, rappellé par ses sujets à l'âge de douze ans, partagea d'abord le roiaume avec Néoptoléme : puis, s'en étant défait, il régna seul.

An. M. 3733. Av. J.C. 271. L'histoire nous apprendra les différentes avantures de ce Prince. Il fut tué dans la ville d'Argos, dont il vouloit se rendre maître.

HÉLÉNUS son fils régna après lui quelque tems en Epire, qui fut dans la suite réunie à l'Empire Romain.

TYRANS D'HÉRACLÉE.

HÉRACLÉE est une ville du Pont ; bâtie anciennement par les Béotiens, qui, sur l'ordre d'un oracle, y envoiérent une colonie.

Justin. lib. 16. cap. 3. 5. Diod. lib. 15. pag. 390. Dans le tems que les Athéniens, vainqueurs des Perses, imposérent un tribut aux villes de la Gréce & de l'Asie Mineure pour l'équipement & l'entretien d'une flote destinée à défendre la liberté commune, les habitans d'Héraclée, par

attachement pour les Perses, furent les seuls qui refusérent d'entrer dans une si juste contribution. Lamachus fut envoié contr'eux, & ravagea leurs terres. Une rude tempête cependant aiant ruiné toute sa flote, il se vit abandonné à la merci de ces peuples, dont la férocité naturelle devoit être beaucoup aigrie par le mauvais traitement qu'ils venoient d'en recevoir. Mais [a] ils crurent ne devoir s'en venger que par des bienfaits, en lui fournissant des vivres & des troupes pour s'en retourner. Ils regardoient le ravage de leurs terres comme un gain pour eux, s'ils pouvoient à ce prix, d'ennemis qu'étoient les Athéniens, s'en faire des amis.

Il s'excita quelque tems après à Héraclée une violente émeute de la populace contre les riches & contre les Sénateurs. Ceux-ci aiant imploré inutilement le secours, d'abord de Timothée Athénien, puis d'Epaminondas Thébain, se virent obligés de rappeller pour la défense de leur patrie un Sénateur, qu'eux-mêmes en avoient exilé. Il s'appelloit CLEARQUE. L'exil ne l'avoit pas rendu plus honnête homme, ni meilleur citoien.

An. M. 3640.
Av. J.C. 364.

a Heraclienses honestiorem beneficii, quàm ultionis occasionem rati, instructos commeatibus auxiliisque dimittunt: bene agrorum suorum populationem impensam existimantes, si, quos hostes habuerant, amicos reddidissent. *Just.*

Profitant du trouble où il trouva la ville pour s'en rendre maître, il se déclara ouvertement pour le peuple, se fit donner la premiére Magistrature, & s'attribua bientôt une autorité souveraine. Devenu Tyran déclaré, il n'y eut point de violences qu'il n'exerçât contre les riches & contre les Sénateurs pour assouvir son avarice & sa cruauté; & il se proposa pour modéle en tout Denys le Tyran, qui dans le même tems avoit établi son empire à Syracuse.

Après douze ans d'une dure & inhumaine servitude, deux jeunes citoiens, disciples de Platon, & instruits dans ses maximes, formérent une conspiration contre Cléarque, & l'aiant tué, délivrérent leur patrie du Tyran, mais non de la Tyrannie.

AN. M. 3652. AV. J.C. 352. *Diod. l. 16. pag. 435.*

TIMOTHÉE son fils prit sa place, & s'y conduisit comme son pere pendant l'espace de quinze ans.

AN. M. 3667. AV. J.C. 337. *Diod. lib. 16. pag. 478.*

DENYS, frere de Timothée, lui succéda. Il avoit été en danger d'être déposséde par Perdiccas: mais comme celui-ci fut bientôt tué, il se fit ami d'Antigone, auquel il donna du secours contre Ptolémée dans la guerre de Cypre.

Il épousa Amastris veuve de Cratére, & fille d'Oxiathre frere de Darius: & cette alliance lui releva tellement le courage, qu'il prit le titre de Roi, & augmenta son

son Etat par la prise de quelques places qui étoient aux environs d'Héraclée.

Il mourut deux ou trois ans avant la bataille d'Ipsus, après un régne de trente-trois ans, laissant deux fils & une fille sous la tutelle & la Régence d'AMASTRIS. An. M. 3700. Av. J.C. 304.

L'administration de cette Princesse fut heureuse, par la bonne volonté qu'Antigone eut pour elle. Elle fit bâtir une ville, appellée de son nom, Amastris, dans laquelle elle transporta les habitans de trois autres villes; & après la mort d'Antigone elle se remaria à Lysimaque. *Diod. l. 20. pag. 833.*

ROIS DE SYRACUSE.

HIÉRON, & HIÉRONYME son fils régnérent à Syracuse, le premier 54 ans, le second une seule année. An. M. 3735. Av. J.C. 269.

Par la mort de ce dernier, Syracuse recouvra sa liberté, mais elle demeura dans le parti des Carthaginois qu'Hiéronyme lui avoit fait embrasser. C'est ce qui obligea Marcellus d'en former le siége. Il prit la ville l'année suivante. Je traiterai ailleurs avec étendue l'histoire de ces deux Rois. An. M. 3789. Av. J.C. 215. An. M. 3791. Av. J.C. 213.

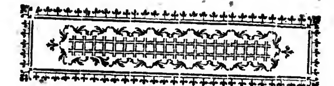
AUTRES ROIS.

Il y a eu aussi des Rois particuliers au

Bosphore Cimmérien, dans la Thrace; à Cyréne dans l'Afrique, dans la Paphlagonie, la Colchide, l'Ibérie, l'Albanie, & dans plusieurs autres endroits: mais leur histoire n'est pas fort connue, & ils ont eu peu de suite.

Il n'en est pas de même du Roiaume des Parthes que nous verrons dans la suite se former, & qui se rendra terrible à l'Empire Romain. Celui des Bactriens prendra aussi naissance dans le même tems. Je parlerai de l'un & de l'autre en son lieu.





LIVRE SEIZIÉME.

HISTOIRE DES SUCCESSEURS D'ALEXANDRE.

ARTICLE PREMIER.

CET ARTICLE renferme les disputes & les guerres entre les Généraux d'Alexandre depuis la mort de ce Prince jusqu'à la bataille d'Ipsus en Phrygie, qui décida de leur sort. Cet espace est de vingt-trois ans, qui sont les vingt-trois premiéres années du régne de Ptolémée fils de Lagus, depuis l'an du Monde 3681 jusqu'à l'an 3704.

§. I. *Troubles qui suivent la mort d'Alexandre. Partage des provinces entre ses Généraux. Aridée choisi pour Roi. Perdiccas établi comme son Tuteur, & comme Régent de l'Empire.*

EN RAPORTANT, dans le Volume précédent, la mort d'Alexandre le Grand,

j'ai marqué combien, à la premiére nouvelle qui s'en répandit, il s'excita de mouvemens & de troubles dans l'armée. Tous généralement, Soldats & Officiers, occupés d'abord uniquement de la perte qu'ils venoient de faire d'un Prince qu'ils aimoient comme un pére, & qu'ils respectoient presque comme un dieu, se livrérent sans mesure à la douleur & aux larmes. Un morne silence régna d'abord dans tout le camp, qui fut bientôt suivi de cris & de gémissemens affreux, vrai langage du cœur, où n'avoit aucune part une vaine ostentation de tristesse, accordée à la bienséance & à la coutume, comme [a] il arrive souvent en pareilles occasions.

Quand ces premiers sentimens de tristesse & de regrets eurent fait place à la réflexion, ils envisagérent avec fraieur & tremblement l'état où les laissoit la mort d'Alexandre. Ils se trouvoient infiniment éloignés de leur patrie, au milieu de peuples récemment assujettis, peu accoutumés au nouveau joug, qui connoissoient à peine leurs nouveaux maîtres, & qui n'avoient pas eu le tems d'oublier leur premiére liberté, leurs anciennes loix, & la forme du gouvernement sous lequel ils avoient toujours vécu. Comment main-

a Passim silentia & gemitus : nihil compositum in ostentationem ..... altiùs mœrebant. *Tacit.*

tenir dans l'obéiſſance tant de pays, & d'une ſi vaſte étendue? Comment arrêter les ſéditions & les revoltes qui devoient naturellement éclater de tous côtés dans ce moment décisif? Comment même contenir dans le devoir des troupes, accoutumées de longue main aux plaintes & aux murmures, & commandées par des Chefs qui avoient chacun des vûes & des prétentions bien différentes.

L'unique remède à tant de maux étoit, ce ſemble, de donner le plus promtement qu'il ſeroit poſſible un ſucceſſeur à Alexandre. Les troupes, les Officiers, tout l'état Macédonien, marquérent d'abord beaucoup d'empreſſement pour ce parti. En effet leur intérêt commun, leur conſervation mutuelle, la ſûreté des nouvelles conquêtes au milieu de tant de nations barbares, exigeoient qu'ils regardaſſent cette élection comme le premier & le plus important de leurs ſoins, & qu'ils ſongeaſſent à choiſir quelqu'un capable de remplir une ſi grande place, de porter un ſi grand poids, & de maintenir par-tout l'ordre & la paix. Mais il étoit écrit que le roiaume d'Alexandre, après ſa mort, ſeroit partagé, qu'il ſeroit déchiré, *regnum ejus lacerabitur* ...... *regnum ejus conteretur*; & qu'il ne paſſeroit point, comme c'eſt la coutume, à un de ſes deſcendans: *ſed non in poſteros* Dan 11. 4.

ejus. Nulle ſageſſe humaine ne pouvoit
Non erit.. non ſtabit.. non fiet. *Iſai.* lui donner un ſucceſſeur unique. Ils avoient beau délibérer, conſulter, décider: rien de contraire ne devoit être éxécuté, ou du moins ne pouvoit ſubſiſter. Une puiſſance ſupérieure & inviſible avoit déja diſpoſé de ce roiaume, & en avoit fait le partage ſans retour, comme on le verra dans la ſuite. Les circonſtances du démembrement en avoient été annoncées près de trois cens ans auparavant: les portions étoient déja aſſignées aux différens poſſeſſeurs, & rien ne pouvoit mettre obſtacle à leur priſe de poſſeſſion, qui ne ſera différée que de quelques années. Juſqu'à ce tems les hommes ſe remueront, s'agiteront, ſe donneront bien des mouvemens: mais tous leurs efforts n'aboutiront qu'à l'accompliſſement de ce que le ſouverain maître des roiaumes avoit ordonné, & qu'il avoit fait prédire par ſon Prophéte.

Alexandre avoit eu de Barſine un fils, à qui il donna le nom d'Hercule. Roxane, une autre de ſes femmes, étoit groſſe quand ce Prince mourut. Outre cela il avoit un frére naturel, appellé Aridée. Mais en mourant, il ne voulut diſpoſer de ſes Etats en faveur d'aucun héritier. Ainſi ce vaſte Empire, qui n'avoit plus de maître, devint une ſource de diſcordes & de guerres, comme Alexandre l'a-

voit bien prévû, en disant que ses amis célébreroient ses funérailles avec des batailles sanglantes.

Ce qui augmentoit la division, étoit l'égalité qui se trouvoit entre les Généraux de l'armée, dont aucun n'étoit tellement supérieur à ses Collégues ou par la naissance ou par le mérite, que les autres voulussent lui céder l'Empire, & se soumettre à son autorité. La cavalerie vouloit qu'on donnât pour successeur à Alexandre Aridée son frére bâtard. Il n'avoit pas le jugement bien sain depuis une grande maladie qu'il avoit eue dans son enfance, causée, à ce qu'on prétendoit, par des breuvages que lui avoit fait donner Olympias, & qui lui troublérent l'esprit. Cette Princesse ambitieuse, craignant que les bonnes qualités qu'elle voioit paroitre dans Aridée ne devinssent un obstacle à la grandeur de son fils Alexandre, crut devoir prendre les criminelles précautions dont je viens de parler. L'infanterie étoit déclarée contre ce Prince, & elle avoit à sa tête Ptolémée, & d'autres Chefs d'un grand nom, qui commencérent à songer, chacun de son côté, à leur propre établissement. Car il se fit alors une subite révolution dans l'esprit de ces Officiers, qui leur fit dédaigner tout d'un coup l'état de particulier, & tout établissement dépendant & subal-

Plutar. in Alex. p. 707

terne, pour aspirer à la souveraineté, à laquelle aucun d'eux n'avoit jamais pensé, & ne se seroit pas même cru capable de prétendre.

Q. Curt. l. 10. Justin. lib. 13. Diod. lib. 18.

Ces disputes, qui occupoient tous les esprits, furent cause que le corps d'Alexandre demeura sept jours sans être enseveli, &, si l'on croit quelques Auteurs, sans éprouver la corruption. Il fut ensuite livré aux Egyptiens & aux Caldéens qui l'embaumérent à leur maniére, & un Aridée, autre que celui dont je viens de parler, fut chargé du soin de le faire transporter à Alexandrie.

Après beaucoup d'agitations & de troubles, les principaux Officiers s'étant abouchés dans une Conférence dont on étoit convenu, il fut arrêté d'un commun consentement qu'Aridée seroit Roi, ou plutôt qu'il auroit l'ombre de la roiauté. Ce qui devoit l'exclure du trône, je veux dire l'imbécillité de son esprit, fut précisément la raison qu'on eut de l'y faire monter, & qui réunit tous les suffrages en sa faveur. Elle laissoit à chacun ses espérances & ses prétentions, & les couvroit. On convint dans la même assemblée, que, si Roxane, qui étoit grosse de six ou huit mois, avoit un fils, il seroit joint à Aridée, & mis sur le trône avec lui. Perdiccas, à qui Alexandre en mourant avoit laissé son anneau, fut char-

gé de la perſonne du Prince comme une eſpéce de Tuteur, & fut établi Régent du Roiaume.

La même Aſſemblée, quelque reſpect qu'elle eût pour la mémoire d'Alexandre, caſſa quelques-unes de ſes diſpoſitions énoncées dans ſes regîtres, qui auroient été ruineuſes à l'Etat, & qui en auroient épuiſé les finances. Il avoit ordonné qu'on éleveroit ſix temples magnifiques en certaines villes qu'il marquoit, & il avoit fixé le prix de chacun à cinq cens talens, c'eſt-à-dire, à cinq cens mille écus. Il vouloit qu'on bâtît au tombeau de Philippe ſon pére une Pyramide, qui ne le cédât en rien pour la grandeur & la magnificence à celle d'Egypte qui paſſoit pour une des ſept merveilles du monde. Il y avoit encore d'autres dépenſes de ce genre, qui furent ſagement abrogées.

Peu de tems après Roxane accoucha d'un fils, qu'on appella Alexandre, & il fut reconnu pour Roi conjointement avec Aridée: mais l'un & l'autre n'en avoient que le nom. L'autorité étoit toute entiére entre les mains des grands Seigneurs & des Généraux, qui avoient partagé entr'eux les Provinces.

Diod. l. 18. p. 587. 588. Juſtin. l. 13. cap. 4. Q. Curt. l. 10. cap. 10.

En Europe, la Thrace & les régions voiſines furent confiées à Lyſimaque: la Macédoine, l'Epire, & la Gréce, à Antipater & à Cratére.

En Afrique, l'Egypte & les autres conquêtes d'Alexandre dans la Lybie & la Cyrénaïque furent laiſſées à Ptolémée fils de Lagus, avec la partie de l'Arabie qui avoiſine l'Egypte. Et c'eſt de ce tems, vers l'Autonne au mois de Taot, qu'on commence à compter les années de l'Empire des Lagides en Egypte, quoique Ptolémée n'ait pris le nom de Roi qu'environ dix-ſept ans après, conjointement avec les autres ſucceſſeurs d'Alexandre.

Dans l'Aſie Mineure, la Lycie, la Pamphylie, la grande Phrygie, furent données à Antigone: la Carie, à Caſſandre: la Lydie, à Ménandre: la petite Phrygie, à Léonat: l'Arménie à Néoptoléme: la Cappadoce & la Paphlagonie, à Euméne. Ces deux Provinces n'avoient jamais été bien ſoumiſes aux Macédoniens. Ariarathe, roi de Cappadoce, continuoit à les gouverner comme auparavant, Alexandre aiant paſſé avec tant de rapidité à ſes autres conquêtes, qu'il ne voulut pas s'amuſer à le réduire tout-à-fait, & ſe contenta d'une légére ſoumiſſion.

La Syrie & la Phénicie échurent à Laomédon: des deux Médies, l'une à Atropate, & l'autre à Perdiccas: la Perſe, à Peuceſte: la Babylonie, à Archon: la Méſopotamie, à Arcéſilas: la Parthie & l'Hyrcanie, à Phratapherne: la Bactriane & la Sogdiane, à Philippe: & d'au-

tres régions, à des Généraux dont les noms sont peu connus.

Séleucus, fils d'Antiochus, fut mis à la tête de toute la Cavalerie des Alliés, ce qui étoit une place considérable; & Cassandre, fils d'Antipater, à la tête des compagnies des Gardes.

La haute Asie qui approche des Indes, & les Indes même, furent laissées entre les mains de ceux qu'Alexandre y avoit établis pour Gouverneurs.

Il en fut de même presque généralement pour toutes les Provinces que je viens de nommer: & c'est dans ce sens que la plupart des Interprétes expliquent l'endroit des Maccabées où il est dit qu'Alexandre, aiant appellé les Grands de sa Cour qui avoient été nourris avec lui, leur partagea son Roiaume de son vivant. En effet il est assez vraisemblable que ce Prince, se voiant près de mourir, & ne voulant pas se désigner lui-même parmi eux un successeur unique, se contenta de les confirmer tous dans les Gouvernemens qu'il leur avoit donnés: ce qui suffit pour dire, *qu'il leur partagea son roiaume lorsqu'il vivoit encore.*

Maccab. l. 1. n. 6. & 7.

Ce partage n'étoit que l'ouvrage des hommes: & il ne sera pas de longue durée. Celui qui régne seul, & qui est seul le Roi des siécles, en avoit fait un autre: il avoit assigné à chacun sa portion, & en

avoit marqué l'étendue & les bornes. Il n'y aura que cette disposition qui subsistera.

Le partage arrêté dans l'assemblée fut la source & la cause de bien des divisions & des guerres, comme la suite nous le fera connoitre, chacun de ces Gouverneurs prétendant exercer dans son département une autorité souveraine & indépendante. Aucun pourtant, par respect pour la mémoire d'Alexandre, ne prit le nom de Roi tant que ceux de sa race qui avoient été placés sur le trône demeurérent en vie.

Justin. l. 15. cap. 2.

Parmi les Gouverneurs de Provinces que j'ai nommés, quelques-uns se distinguérent au-dessus de tous les autres par leur crédit, leur mérite, leurs cabales; & formérent différens partis, auxquels les autres s'attachérent, chacun selon ses vûes particuliéres d'intérêt & d'ambition. Car il ne faut pas s'attendre que, dans un tel mouvement, les motifs du bien public aient beaucoup de part aux résolutions qui s'y prennent.

Plut. in Eumen. p. 583. Cornel. Nep. in Eumen. c. 1.

J'en excepte pourtant Euméne, le plus vertueux sans contredit de tous ces Gouverneurs, & qui ne leur cédoit point en bravoure: lequel, par principe de probité, demeura toujours constamment attaché au parti des deux Rois. Il étoit de Cardie ville de Thrace, & d'une naissance fort obscure. Philippe, qui avoit

remarqué en lui dès sa jeunesse de rares qualités, se l'étoit attaché en qualité de Sécretaire, & avoit pris en lui une grande confiance. Il ne fut pas moins en crédit sous Alexandre, qui lui donna une grande marque d'estime & de considération. Barsine, la premiére personne que ce Prince aima en Asie, & dont il eut un fils nommé Hercule, avoit une sœur de même nom: il la * fit épouser à Euméne. Nous verrons que ce sage Favori répondit dignement à l'affection de ces deux Princes, même après leur mort. Ses sentimens & ses actions nous montreront qu'on peut être roturier par la naissance, & très noble par le cœur.

J'ai marqué, dans le Volume précédent, que Sysigambis, qui avoit supporté avec patience la mort de son pére, de son mari, de son fils, ne put survivre à celle d'Alexandre. La mort de cette Princesse fut suivie de près de celle de ses deux petites filles, Statira veuve d'Alexandre, & Drypetis veuve d'Ephestion. Roxane, qui appréhendoit que Statira ne se trouvât enceinte d'Alexandre aussi bien qu'elle, & que la naissance d'un garçon ne dérangeât les mesures prises pour assurer la succession au fils dont elle espéroit être grosse, engagea les deux sœurs à la venir voir, & elle s'en défit secretement

Q. Curt. l. 10. cap. 5.

Plutar. in Alex. p. 707.

* *Arrien lui donne une autre femme. l. 7. p. 278.*

par le secours de Perdiccas, seul confident d'un si noir attentat.

Il est tems d'entrer dans le détail des actions des successeurs d'Alexandre. Je commencerai par la révolte des Grecs dans l'Asie supérieure, & par la guerre qu'Antipater eut à soutenir contre la Gréce, parce que ces matiéres sont plus isolées, & presque entiérement séparées des autres.

§. II. *Révolte des Grecs dans l'Asie supérieure. Mouvemens à Athénes sur la nouvelle de la mort d'Alexandre. Expédition d'Antipater dans la Gréce. Il est d'abord vaincu, puis vainqueur. Il se rend maître d'Athénes, & y laisse garnison. Fuite & mort de Démosthéne.*

AN. M. 3681. AV. J.C. 323. *Diod. l. 18. p. 591. 592.*

LES GRECS, qu'Alexandre avoit établis en forme de colonies dans les provinces de l'Asie supérieure, n'y demeuroient qu'avec regret, parce qu'ils n'y trouvoient pas les douceurs & les agrémens dont ils s'étoient flatés, & ils conservoient dans leur cœur depuis lontems un vif desir de retourner dans leur patrie. Ils n'avoient pas osé témoigner leur mécontentement du vivant d'Alexandre: mais dès qu'ils eurent appris la nouvelle de sa mort, ils se déclarérent ouvertement. Aiant armé vingt mille hommes d'Infan-

terie, tous gens aguerris & expérimentés, avec trois mille chevaux, ils mirent à leur tête Philon, & se préparérent au départ, sans prendre de conseil ni recevoir d'ordre que d'eux-mêmes, comme s'ils n'eussent plus été soumis à aucune autorité, & qu'ils n'eussent plus reconnu de maîtres ni de supérieurs.

Perdiccas, qui prévoioit les conséquences d'une telle entreprise dans un tems où tout étoit en mouvement, & où les troupes, aussi bien que la plupart des Officiers, ne respiroient que l'indépendance, envoia contr'eux Pithon, Officier d'un mérite généralement reconnu. Celui-ci se chargea volontiers de cette commission, dans l'espérance de gagner ces Grecs, & de se procurer par leur moien un établissement considérable dans l'Asie supérieure. Perdiccas, averti de son dessein, donna un étrange ordre aux Macédoniens qu'il envoioit avec lui, qui étoit d'exterminer généralement tous les révoltés. Quand Pithon fut arrivé, il gagna par argent trois mille des Grecs, qui aiant lâché le pié dans le combat, lui procurérent une pleine victoire. Les vaincus se rendirent, à condition qu'on leur conserveroit la liberté & la vie; & c'étoit l'intention de Pithon. Mais il n'en fut pas le maître. Les Macédoniens, se croiant obligés d'exécuter les ordres de Perdic-

cas, égorgérent sans pitié tous ces Grecs, sans avoir égard à la parole qu'ils leur avoient donnée. Pithon, frustré de son espérance, retourna avec les Macédoniens vers Perdiccas.

Plutar. in Phoc. p. 751. 752. Cette expédition fut suivie de près de la guerre de Gréce. La nouvelle de la mort d'Alexandre étant arrivée à Athénes, y avoit excité de grandes rumeurs, & causé une joie presque universelle. Le peuple, qui depuis lontems portoit avec peine le joug que la Macédoine avoit imposé à la Gréce, ne parloit que de liberté, ne respiroit que guerre, & se livroit sans mesure aux emportemens d'une joie folle & excessive. Phocion, qui étoit d'un caractére sage & modéré, & qui craignoit que la nouvelle ne se trouvât pas véritable, tâchoit de calmer les esprits, & d'arréter ces saillies fougueuses, qui ne laissoient point de lieu à la réflexion & au conseil. Comme, malgré ses efforts, la plupart des Orateurs crioient que la nouvelle étoit véritable, & qu'Alexandre étoit certainement mort, Phocion se leva & leur dit: » Mais, s'il est mort aujourd'hui, il le sera encore demain, & encore après demain, de sorte que nous aurons tout le tems de délibérer en repos & avec plus de sûreté.

Léosthéne, qui le premier avoit répandu cette nouvelle à Athénes, ne cessoit

de parler devant le peuple avec beaucoup d'arrogance & de vanité. Phocion, las de l'entendre, lui dit: » Jeune homme, » vos discours ressemblent à des cyprès; » ils sont grands & hauts, mais ne por- » tent point de fruit. « On lui savoit mauvais gré de s'opposer si fortement aux volontés du peuple. Hépéride s'étant levé, lui demanda: » Quand sera ce » donc que vous conseillerez aux Athé- » niens de faire la guerre? Ce sera, lui » répondit Phocion, quand je verrai les » jeunes gens prendre une ferme résolu- » tion de garder une exacte discipline, » les riches contribuer selon leur pouvoir » aux frais de la guerre, & les Orateurs » s'abstenir de voler les deniers publics.

Les remontrances de Phocion furent inutiles. La guerre fut résolue, & il fut arrété qu'on députeroit vers tous les peuples de la Gréce pour les exhorter à entrer dans la ligue. C'est la guerre que tous les Grecs, excepté les Thébains, unis ensemble pour la liberté de la Gréce, firent sous la conduite de Léosthéne contre Antipater, & qui fut appellée *la guerre Lamiaque*, du nom d'une ville où ce dernier fut défait dans une premiére bataille.

Démosthéne, qui étoit alors en exil à Mégare, mais qui dans son malheur conservoit toujours un zêle vif & ardent pour les intérêts de sa patrie & pour la défense

Plut. in Demost. p. 858. Justin. l. 13. cap. 5.

de la liberté commune, ſe joignit aux Ambaſſadeurs d'Athénes envoiés vers le Péloponnéſe, & les aiant merveilleuſement ſecondés par la force de ſon éloquence, il engagea dans la ligue Sicyóne, Argos, Corinthe, & les autres villes du Péloponnéſe.

Le peuple d'Athénes, admirant un zéle ſi noble & ſi généreux, fit ſur le champ un Décret pour le rappeller de ſon exil. On lui envoia à Egine une galére à trois rangs de rames. Quand il fut entré au port de Pirée, il n'y eut ni Magiſtrats ni Prêtres qui reſtaſſent dans la ville. Tous les citoiens ſortirent en foule pour aller au devant de cet illuſtre Exilé, & le reçurent avec toutes les démonſtrations poſſibles d'affection & de joie, & en même tems de douleur & de repentir de l'injure qu'on lui avoit faite. Démoſthéne, vivement touché des honneurs extraordinaires qu'on lui rendoit, & rentrant comme en triomphe dans ſa patrie au milieu des acclamations publiques, levoit les mains vers le ciel pour remercier les dieux d'une protection ſi éclatante, & ſe félicitoit lui-même d'une journée plus glorieuſe encore pour lui, que n'avoit été pour Alcibiade celle où il revint de ſon exil. Car ſes citoiens le recevoient de leur pur mouvement & de leur bon gré, au lieu que la réception d'Alcibiade n'avoit pas

été pleinement volontaire, & qu'il y étoit entré de la contrainte.

La plupart des anciens redoutoient extrêmement les suites d'une guerre, où il leur paroissoit qu'on s'étoit engagé avec trop de précipitation, & sans en avoir examiné les conséquences avec toute l'attention & toute la maturité que demandoit une entreprise de cette importance. Ils trouvoient qu'il n'y avoit encore aucune nécessité de se déclarer ouvertement contre les Macédoniens, dont les troupes aguerries de longue main étoient à craindre; & l'exemple de Thébes, détruite par une pareille témérité, les effraioit. Mais les orateurs, qui trouvoient leur avantage dans les troubles publics, & à qui, comme le disoit Philippe, la guerre tenoit lieu de paix, & la paix de guerre, ne laissoient pas au peuple le tems de délibérer mûrement sur les affaires qu'on lui proposoit, & l'entraînoient dans leurs sentimens par une éloquence flateuse, qui ne lui montroit dans l'avenir que victoires & triomphes. *Diod. l. 18. p. 594-599.*

Ici, Démosthéne & Phocion, qui ne manquoient ni de zéle ni de prudence, & qui n'avoient en vûe que le bien public, se trouvérent d'avis différent, ce qui ne leur étoit pas extraordinaire. Il ne m'appartient point de prononcer lequel des deux avoit raison. Dans une con-

jonćture auſſi embarraſſante que celle ci, il n'eſt pas étonnant qu'on ſe ſépare, quoiqu'avec de bonnes intentions de part & d'autre. Le parti de Phocion étoit peut-être le plus prudent; celui de Démoſthéne, le plus glorieux.

Quoi qu'il en ſoit, on leva une armée conſidérable, & l'on équipa une flote très-nombreuſe. On enrolla tous les citoiens en âge de porter les armes, qui étoient au deſſous de quarante ans. Des dix Tribus qui compoſoient la République, trois furent laiſſées pour la défenſe de l'Attique, le reſte marcha au dehors avec les autres alliés ſous la conduite de Léoſthéne.

Antipater, ſur tous les mouvemens qu'il avoit ſû qu'on ſe donnoit dans la Gréce, ne s'étoit pas endormi, & avoit envoié en Phrygie vers Léonat, & en Cilicie vers Cratére, pour les preſſer de venir à ſon ſecours. En les attendant, il ſe mit en marche avec treize mille Macédoniens ſeulement, & ſix cens chevaux: les fréquentes recrues qu'il avoit envoiées à Alexandre, ne lui avoient pas laiſſé plus de troupes du pays.

Il eſt étonnant qu'Antipater ait entrepris de combattre toute la Gréce liguée avec cette poignée d'hommes. Il comptoit ſans doute que les Grecs n'avoient plus cet ancien zêle & cette ancienne ardeur

pour la liberté : qu'ils ne la regardoient plus comme un avantage inestimable, pour la conservation duquel il faloit sacrifier ses biens & sa vie : qu'ils commençoient à se familiariser avec la servitude, & par là s'en rendoient dignes. C'étoit en effet la disposition présente des Grecs, à laquelle on ne reconnoit pas les enfans de ceux qui avoient soutenu courageusement tous les efforts de l'Orient, & combattu un million d'hommes pour se conserver libres.

Antipater s'avança vers la Thessalie, suivi de sa flote qui rangeoit les côtes de la mer. Elle étoit composée de cent dix galéres à trois rangs de rames. Les Thessaliens s'étoient d'abord déclarés pour lui : mais bientôt après, aiant changé de sentiment, ils se joignirent aux Athéniens, & leur menérent une forte cavalerie.

Comme l'armée des Athéniens & des Alliés étoit beaucoup plus nombreuse que celle de Macédoine, Antipater n'en put soutenir le choc, & fut vaincu dans un premier combat. N'osant en hazarder un second, & ne pouvant pas se retirer en sureté dans la Macédoine, il se renferma dans Lamia, petite ville de Thessalie, pour attendre le secours qui lui devoit venir d'Asie, & s'y fortifia. Les Athéniens en formérent le siége.

L'attaque de Lamia étoit fort vive ; & la résistance non moins vigoureuse. Léosthéne, après plusieurs tentatives, désespérant de la pouvoir emporter de force, se réduisit à la bloquer, pour la prendre par famine. Il l'environna d'un mur de contrevallation, avec un fossé très profond, & par ce moien lui coupa les vivres. La disette se fit bientôt sentir dans la ville, & les assiégés songeoient sérieusement à se rendre, lorsque dans une sortie qu'ils firent, Léosthéne reçut une blessure considérable, qui obligea de le porter dans sa tente. On donna le commandement de l'armée à Antiphile, également estimé des troupes pour sa valeur & pour sa prudence.

AN. M. 3682. Av. J.C. 322. *Plut. in Eumen. p. 584.*

Cependant Léonat s'étoit mis en marche pour aller au secours des Macédoniens assiégés dans Lamia. Il étoit chargé, aussi bien qu'Antigone, par l'accord fait entre les Généraux, d'établir à main armée Euméne dans la Cappadoce : mais des vûes particuliéres leur firent prendre un autre parti. Léonat, qui avoit pris une entiére confiance dans Euméne, lui déclara, en partant, que la promesse de secourir Antipater n'étoit pour lui qu'un vain prétexte, & que son véritable dessein étoit de passer en Gréce pour se rendre maître de la Macédoine ; & il lui fit voir des lettres de Cléopatre sœur d'Alexan-

dre, qui le ſollicitoit de venir à Pella, & lui promettoit de l'épouſer. Léonat étant près de Lamia, marcha droit à l'ennemi avec vingt mille hommes d'infanterie, & deux mille cinq cens chevaux. La proſpérité avoit mis le déſordre dans l'armée des Grecs. Pluſieurs, ſous différens prétextes, s'étoient retirés chez eux; ce qui avoit beaucoup diminué le nombre des troupes, qui ſe trouvoient réduites à vingt deux mille hommes d'infanterie. La cavalerie montoit à trois mille cinq cens chevaux, dont deux mille étoient de Theſſalie, qui faiſoient la principale force de l'armée & toute l'eſpérance du ſuccès. En effet le combat s'étant donné, ce fut cette cavalerie qui eut la plus grande part à la victoire: elle étoit commandée par Ménon. Léonat, couvert de bleſſures, tomba mort ſur le champ de bataille, & fut emporté par les ſiens dans le camp. La phalange Macédonienne, qui craignoit extrêmement le choc de la cavalerie, ſe retira ſur des hauteurs, où les Theſſaliens ne purent la ſuivre. Les Grecs, aiant enlevé leurs morts, érigérent un trophée, & ſe retirérent.

On ne parloit à Athénes que des glorieux exploits de Léoſthéne, qui ne ſurvécut pas lontems à ſa gloire. Toute la ville étoit dans la joie, & ne ceſſoit de célébrer des fêtes, & d'offrir des ſacrifi- *Plutar. in Phoc. p. 752.*

ces, pour remercier les dieux de tous les avantages qu'elle remportoit. Les ennemis de Phocion, croiant lui faire beaucoup de dépit, & le réduire à ne savoir que répondre sur l'opposition qu'il avoit toujours apportée à cette guerre, lui demandoient s'il ne voudroit pas avoir fait toutes ces belles choses. » Oui sans doute, répond Phocion, je voudrois les » avoir faites : mais je ne voudrois pas » n'avoir point conseillé ce que j'ai con» seillé. « Il [a] ne croioit pas qu'on dût juger d'un conseil par le succès, mais par le fond même & par la qualité du conseil ; & il ne renonçoit pas à son avis, quoique l'avis contraire eût réussi, ce qui prouvoit seulement que de ce côté-là il y avoit eu plus de bonheur, mais non pas plus de sagesse. Et comme ces bonnes nouvelles se suivoient de fort près, & arrivoient du camp coup sur coup, Phocion, qui en craignoit les suites, s'écria : *Quand cesserons-nous donc de vaincre ?*

Antipater fut obligé de se rendre par capitulation. L'histoire ne nous apprend point quels furent les articles du Traité. La suite nous fait connoitre seulement

a Non damnavit quod rectè viderat, quia, quod alius malè consulerat, benè cesserat : felicius hoc existimans, illud etiam sapientius. *Val. Max. lib.* 3. *cap.* 8.

que

que Léosthéne exigea de lui qu'il se rendît à discrétion. Ce dernier mourut peu de jours après de la blessure qu'il avoit reçue au siége. Antipater étant sorti de Lamia le lendemain de la bataille, car il paroit qu'on le traita favorablement, se joignit aux débris de l'armée de Léonat, & prit le commandement des troupes. Il se donna bien de garde de hazarder une seconde bataille : mais, en Capitaine sage & expérimenté, il conduisoit ses troupes sur des hauteurs, inaccessibles à la cavalerie ennemie. Antiphile, le Général des Grecs, retint les siennes dans la Thessalie, se contentant d'observer les mouvemens d'Antipater.

Clitus, qui commandoit la flote Macédonienne, remporta, environ dans ce même tems, deux victoires près des îles Echinades sur Eétion, Amiral de celle des Athéniens.

Enfin Cratére, qu'on attendoit depuis lontems, arriva en Thessalie, & s'arréta près du fleuve Pénée. Il céda le commandement à Antipater, & voulut bien servir sous lui. Les troupes qu'il avoit amenées, jointes à celles de Léonat, montoient à plus de quarante mille hommes d'infanterie, à trois mille archers ou frondeurs, & à cinq mille chevaux. L'armée des Alliés étoit beaucoup inférieure en nombre. Elle n'étoit que de vingt-cinq

Diod. lib. 18. p. 598-602.

mille hommes de pié, & de trois mille cinq cens chevaux. La discipline y étoit mal observée, depuis les victoires qu'elle avoit remportées. Il se donna une bataille assez considérable près de Cranon, où les Grecs furent battus. La défaite ne fut pas grande, & ils ne perdirent pas beaucoup de monde : encore cet échec n'arriva-t-il que par la licence des soldats, & par le peu d'autorité des Capitaines, qui ne savoient pas se faire obéir.

Le lendemain, Antiphile & Ménon, les deux Généraux de l'armée des Grecs, assemblérent le Conseil pour savoir si l'on attendroit le retour des troupes qui s'étoient retirées dans leur pays, ou si l'on feroit à l'ennemi des propositions d'accommodement. Ce dernier parti l'emporta. Des Députés partirent sur le champ, portant parole pour tout le corps des Alliés. Antipater répondit qu'il vouloit traiter séparément avec chacune des villes, comptant qu'il en viendroit à bout plus facilement ; & il ne se trompoit pas. Cette réponse rompit la négociation. Il ne se fut pas plutôt présenté devant les villes des Alliés, qu'ils se débandérent, & abandonnérent lâchement la liberté, chacun ne songeant qu'à son accommodement particulier.

Ce que l'on voit ici, confirme bien ce que j'ai dit auparavant de la disposition

présente des peuples de la Gréce. Ce ne sont plus ces anciens zélateurs de la liberté, uniquement attentifs au bien public & à la gloire de la nation, qui regardoient le danger de leurs voisins & de leurs alliés comme le leur propre; & qui au premier signal voloient à leur secours. Un redoutable ennemi est aux portes d'Athénes. Toutes les Républiques de la Gréce sont sans action & sans vigueur: tout le Péloponnése demeure immobile, & il n'est non plus parlé de Sparte que si elle ne subsistoit plus. Triste effet de la jalousie des peuples les uns contre les autres, de leur indifférence pour la liberté commune, d'un funeste engourdissement au milieu des plus grands périls, qui annonce & qui prépare une décadence & une ruine prochaine.

Antipater, profitant de cette désertion, marcha incontinent avec son armée vers Athénes, qui se trouvoit abandonnée de tous ses Alliés, & par conséquent hors d'état de se défendre contre un ennemi puissant & victorieux. Avant qu'il y entrât, Démosthéne & tous ceux de son parti, qu'on pouvoit regarder comme les derniers des Grecs, & comme les défenseurs d'une liberté mourante, sortirent de la ville, & le peuple, pour se décharger sur eux du reproche de lui avoir déclaré la guerre, & pour gagner ses bon-

Plutar. in Phoc. p. 753. 754.

nes graces, les condanna à mort ſur le Décret que Démade en dreſſa. Le Lecteur n'a pas oublié que c'eſt ce même peuple qui venoit de rappeller Démoſthéne par un Décret ſi honorable, & de le recevoir en triomphe.

Par un ſecond Décret, le même Démade fit ordonner qu'on enverroit à Antipater, qui étoit pour lors à Thébes, des Ambaſſadeurs avec de pleins pouvoirs, pour traiter avec lui de la paix. Phocion étoit à leur tête. Le vainqueur déclara qu'il faloit que les Athéniens s'en remiſſent entiérement à lui, comme lui-même, lorſqu'il fut aſſiégé dans la ville de Lamia, s'étoit entiérement remis de la capitulation à Léoſthéne leur Général.

Phocion alla raporter cette réponſe à Athénes, qui fut obligée d'accepter la condition, quelque dure qu'elle fût. Il s'en retourna donc à Thébes avec les autres Ambaſſadeurs auxquels on avoit joint Xénocrate, dans l'eſpérance que la vûe ſeule d'un Philoſophe ſi célébre inſpireroit du reſpect à Antipater, & le forceroit à rendre hommage à ſa vertu. C'étoit bien mal connoitre le cœur humain, & en particulier le caractére violent & cruel d'Antipater, que de ſe flater qu'un ennemi, à qui on faiſoit une guerre ouverte, renonceroit à ſes avantages par reſpect pour la vertu d'un ſeul homme, & ſur la

harangue d'un Philoſophe, lequel apparemment s'étoit déclaré contre lui. Antipater ne daigna pas le regarder; & quand il voulut entrer en diſcours, car il étoit chargé de porter la parole, il l'interrompit bruſquement, & voiant qu'il continuoit, il lui impoſa ſilence. Il ne traita pas de la même ſorte Phocion. Après qu'il eut parlé, Antipater leur fit réponſe. » Qu'il étoit prêt à faire amitié & alliance » avec les Athéniens à ces conditions: » qu'ils lui livreroient Démoſthéne & » Hypéride; qu'ils rétabliroient le Gou» vernement ſur l'ancien pié, où les char» ges étoient données aux riches; qu'ils » recevroient garniſon dans le port de » Munychia; qu'ils paieroient tous les » frais de la guerre, & outre cela une » groſſe amende dont on conviendroit. « Ainſi, ſelon Diodore, il n'y eut que ceux qui avoient plus de deux mille *Mille livres.* dragmes de revenu qui eurent part au gouvernement, & droit de ſuffrage. Antipater par là prétendoit ſe rendre maître abſolu d'Athénes, ſachant bien que les riches qui poſſédoient les charges, & avoient de grands revenus, ſeroient beaucoup plus dans ſa dépendance qu'une pauvre & vile populace, qui n'avoit rien à perdre, & qui n'écoutoit que ſon caprice.

Tous les autres Ambaſſadeurs étoient

fort contens de ces conditions, qu'ils regardoient comme fort douces vû l'état où ils se trouvoient. Xénocrate seul en jugea autrement. *Elles sont très douces*, dit il, *pour des esclaves; mais très dures pour des hommes libres.*

Les Athéniens furent donc obligés de recevoir dans Munychia la garnison Macédonienne, qui étoit commandée par Ményllle, très honnête homme, & des amis particuliers de Phocion. Elle entra pendant la fête des grands Mystéres, & le propre jour que l'on méne en procession de la ville à Eleusine le dieu Jacchus: triste conjoncture pour les Athéniens, & qui les pénétra de douleur. » Hélas, disoient ils en comparant les tems passés à ce qu'ils voioient, » anciennement dans » nos plus grandes adversités les dieux se » manifestoient à nous pendant cette » sainte cérémonie par des * visions mys- » tiques & par des voix qu'ils faisoient » entendre, au grand étonnement de nos » ennemis qui en étoient effraiés. Et au- » jourd'hui, à la même solennité, les » dieux voient tranquillement le plus » grand des malheurs qui pouvoient arri- » ver à la Gréce: ils voient le plus saint » de tous les jours de l'année, & celui

* *Les Athéniens étoient fort superstitieux, &, par cette raison, très crédules à tout ce qu'on leur disoit de leurs dieux.*

» qui nous eſt le plus agréable, ſouillé &
» marqué par la plus affreuſe de tou-
» tes les calamités, qui lui donnera
» même ſon nom juſqu'à la fin des ſiécles!

La garniſon, commandée par Ménylle, ne fit aucun mal aux habitans: mais il y en eut plus de douze mille qui furent, à cauſe de leur pauvreté, exclus du gouvernement par un des articles du Traité. Une partie de ces malheureux demeura dans Athénes, traînant une triſte vie dans l'opprobre & le mépris qu'ils s'étoient juſtement attiré. Car c'étoit, pour la plupart, des eſprits brouillons & mercénaires, ſans vertu, ſans juſtice; flatés d'une fauſſe idée de liberté dont ils ne ſavoient pas uſer, & dont ils ne connoiſſoient ni les bornes, ni les devoirs, ni la fin. Les autres citoiens pauvres, pour éviter cette honte, abandonnérent la ville, & ſe retirérent en Thrace, où Antipater leur aſſigna une ville & des terres pour leur habitation.

Démétrius de Phalére fut obligé de s'enfuir. Il ſe retira vers Nicanor, en qui Caſſandre fils d'Antipater avoit beaucoup de confiance, & qu'il fit Gouverneur de Munychia après la mort de ſon pére, comme nous le verrons bientôt. Ce Démétrius avoit été non ſeulement le diſciple, mais l'ami intime du célébre Théophraſte. Sous un auſſi ſavant maître, *Athen. lib. 12. p. 542.*

il perfectionna les talens naturels qu'il avoit pour l'éloquence, & se rendit habile dans la philosophie, la politique, & l'histoire. Il étoit fort estimé à Athénes. Il avoit commencé à y entrer dans le gouvernement des affaires dès le tems qu'Harpalus s'y étoit rendu, après s'être déclaré contre Alexandre. Dans le tems dont nous parlons, il fut obligé de sortir d'Athénes, qui le condanna même bientôt après, quoiqu'absent, sous un vain prétexte d'irréligion.

Diog. Laert. in Demetr.

Tout le poids de la colére d'Antipater tomba principalement sur Démosthéne, Hypéride, & quelques autres Athéniens qui les avoient suivis. Quand il sut qu'ils s'étoient dérobés à sa vengeance par la fuite, il envoia après eux des gens pour les reprendre, & mit à leur tête un certain Archias, qui avoit joué autrefois des tragédies. Cet Archias aiant trouvé à Egine l'Orateur Hypéride, Aristonicus de Marathon, & Himérée frére de Démétrius de Phalére, qui tous trois s'étoient réfugiés dans le temple d'Ajax, il les arracha de leur asyle, & les envoia à Antipater qui étoit alors à Cléones, où il les fit mourir. On dit même qu'il fit couper la langue à Hypéride.

Plutar. in Demost. pag. 859. 860.

Le même Archias aiant appris que Démosthéne, retiré dans l'île de Calaurie, s'étoit rendu suppliant dans le tem-

ple de Neptune, il y passa sur des esquifs, & étant descendu à terre avec quelques soldats de Thrace, il alla dans le temple, & fit tous ses efforts pour persuader à Démosthéne de venir avec lui vers Antipater, l'assurant qu'il ne lui seroit fait aucun mal. Démosthéne connoissoit trop les hommes, pour se fier à sa parole. Il savoit que ces ames vénales & vendues à l'iniquité, ces infâmes Ministres d'ordres également injustes & cruels, ne se piquent pas, non plus que leurs maîtres, de sincérité & de vérité. Pour éviter de tomber entre les mains d'un Tyran, qui auroit exercé sur lui toute sa fureur, il avala du poison qu'il portoit toujours sur lui. Ce poison produisit son effet assez promtement. Se sentant affoiblir, il s'avança soutenu sur les bras de quelques domestiques, & tomba mort au pié de l'autel.

Peu de tems après, les Athéniens, pour lui marquer leur estime & leur reconnoissance, lui firent ériger une statue de bronze, & ordonnérent par un Décret que d'âge en âge l'aîné de sa famille seroit nourri dans le Prytanée aux dépens du public. Et au bas de la statue ils firent graver cette Inscription, qui étoit conçue en deux vers élégiaques: *Démosthéne, si tu avois eu autant de force que de bon sens, jamais Mars le Macédonien n'auroit triomphé de la Gréce.* Quel cas doit on faire du

jugement d'un peuple capable de se porter, presque dans le même tems, à des extrémités si opposées : qui condanne aujourd'hui un citoien à mort, & qui le lendemain le comble d'honneurs & de louanges ?

Ce que j'ai dit de Démosthéne en plusieurs occasions, me dispense ici de faire au long son portrait & son caractére. Il étoit, non seulement grand orateur, mais grand homme d'Etat. Il avoit de nobles & de grandes vûes, un zêle à toute épreuve pour l'honneur & les intérêts de sa patrie, une haine irréconciliable contre tout ce qui sentoit la tyrannie, & un amour de la liberté tel qu'on peut se l'imaginer dans le Républicain le plus ennemi, qui fut jamais, de toute servitude & de toute dépendance. Une sagacité merveilleuse le faisoit percer dans l'avenir, & lui montroit les événemens futurs & éloignés, comme s'ils eussent été présens. Il paroissoit informé de tous les desseins de Philippe, comme s'il eût été admis à son Conseil ; & si les Athéniens eussent voulu suivre ses avis, jamais ce Prince ne seroit parvenu à ce dégré de puissance qui causa la perte de la Gréce, comme Démosthéne l'avoit souvent prédit.

Plutar. in Demost. pag. 853. Il connoissoit parfaitement Philippe ; & étoit bien éloigné de le louer comme faisoient la plupart des Orateurs. Deux

Ambaſſadeurs, avec qui il avoit été député vers lui, ne ceſſant, à leur retour, de vanter le Roi de Macédoine, & de dire : Que c'étoit un Prince très éloquent, très beau, & très grand buveur : *Quelle louange*, reprit Démoſthéne! *La premiére qualité eſt d'un Rhéteur, la ſeconde d'une femme, la troiſiéme d'une éponge ; mais nulle d'un Roi.*

Pour ce qui regarde l'éloquence, on ne peut rien ajouter à ce qu'en dit Quintilien dans le paralléle qu'il fait de Démoſthéne & de Cicéron. Après avoir montré que les parties eſſentielles & les grandes qualités de l'orateur leur ſont communes, il marque en particulier la différence qui ſe trouve entr'eux pour le ſtile & l'élocution. » L'un,[a] dit-il, eſt plus » précis, l'autre plus abondant. L'un ſerre » de plus près ſon adverſaire : l'autre, » pour le combattre, ſe donne plus de » champ. L'un ſonge toujours à le per» cer, pour ainſi dire, par la vivacité de » ſon ſtile : l'autre ſouvent l'accable auſſi » par le poids du diſcours. Il n'y a rien à » retrancher à l'un, & rien à ajouter à » l'autre. On voit en Démoſthéne plus de

a In eloquendo eſt aliqua diverſitas. Denſior ille, hic copioſior. Ille concludit aſtrictiùs, hic latiùs pugnat. Ille acumine ſemper, hic frequenter & pondere. Illi nihil detrahi poteſt, huic nihil adjici. Curæ plus in illo, in hoc naturæ. *Quintil. lib.* 10. *cap.* 1.

» soin & d'étude: en Cicéron, plus de
» naturel & de génie.

Dans le Traité des Etudes, en parlant de l'éloquence du Barreau.

J'ai marqué ailleurs un autre trait de différence entre ces deux grands orateurs, qu'on me permettra de raporter encore ici. Ce qui caractérise Démosthéne plus que tout le reste, & en quoi il n'a point eu d'imitateur, est un oubli si parfait de lui-même, une exactitude si scrupuleuse à ne faire jamais parade d'esprit, un soin si perpétuel de ne rendre l'auditeur attentif qu'à la cause & point du tout à l'orateur, que jamais il ne lui échape une expression, un tour, une pensée, qui n'ait pour but simplement que de plaire & de briller. Cette retenue, cette sobriété, dans un aussi beau génie qu'étoit Démosthéne, dans des matiéres si susceptibles de grace & d'élégance, met le comble à son mérite, & est au-dessus de toutes les louanges.

Cicéron connoissoit bien tout le prix de l'éloquence de Démosthéne: il en sentoit bien toute la force & toute la beauté. Mais, persuadé que [a] l'orateur doit, quand il ne s'agit que de choses non essentielles, former son stile sur le goût de ceux qui l'écoutent; il ne crut pas que son siécle

[a] Semper oratorum eloquentiæ, moderatrix fuit auditorum prudentia. Omnes enim qui probari volunt, voluntatem eorum qui audiunt intuentur, ad eamque & ad eorum arbitrium & nutum totos se fingunt & accommodant. *Orat. n.* 24.

fût susceptible d'une si rigide exactitude, & il jugea à propos d'accorder quelque chose aux oreilles & à la délicatesse de ses auditeurs, qui demandoient dans les discours plus d'élégance & plus de grace. Ainsi, [a] quoiqu'il ne perdît jamais de vûe l'utilité de la cause qu'il plaidoit, il donnoit pourtant quelque chose à l'agrément. Et en cela même il prétendoit bien travailler pour l'intérêt de sa partie ; & il y travailloit en effet, puisqu'un des plus sûrs moiens de persuader est de plaire. Mais il travailloit aussi pour sa propre réputation, & ne s'oublioit pas lui-même.

La mort de Démosthéne, & celle d'Hypéride, firent regretter aux Athéniens les régnes de Philippe & d'Alexandre, & leur rappellérent dans l'esprit la magnanimité, la générosité, & la clémence que ces deux Princes conservérent même dans leur courroux, toujours prêts à pardonner, à remettre les offenses, & à relever leurs ennemis : au lieu qu'Antipater, sous le masque d'un homme privé, sous un vil manteau, & sous les apparences d'une

Plutar. in Phoc. p. 754.

a Quapropter ne illis quidem repugno, qui dandum putant nonnihil esse temporibus atque auribus nitidius aliquid atque affectatius postulantibus. . . . . Atque id fecisse M. Tullium video, ut, cùm omnia utilitati, tum partem quandam delectationi daret : cùm & ipsam se rem agere diceret (agebat autem maximè) litigatoris. Nam hoc ipso proderat, quòd placebat. *Quintil. lib. 12. cap. 10.*

vie ſimple & frugale, affectant de ne prendre aucun titre d'autorité, ſe montroit en effet un maître dur & impérieux.

Cependant, malgré toute ſa dureté, Phocion ne laiſſa pas d'obtenir de lui par ſes priéres le rappel de pluſieurs bannis. Il y a lieu de croire que Démétrius fut de ce nombre. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il eut beaucoup de part aux affaires de la République depuis ce tems-là. Pour ceux que Phocion ne put faire revenir, il leur procura des lieux plus commodes & moins éloignés. Car il fit enſorte qu'ils ne fuſſent pas relégués, comme l'ordre en avoit été d'abord expédié, au delà des monts Cérauniens & du promontoire de Ténare, & privés du doux ſéjour de la Gréce, mais qu'ils demeuraſſent dans le Péloponnéſe. Qui pourroit s'empêcher ici d'admirer, d'un côté le bon & généreux naturel de Phocion, qui emploie ſon crédit auprès des puiſſances, pour procurer quelques ſoulagemens à des malheureux; & de l'autre, une ſorte d'humanité dans un Prince, qui ne s'en piquoit pas néanmoins, mais qui ſentoit bien qu'il y auroit eu de la dureté d'ajouter encore de nouvelles peines aux incommodités de l'exil.

Du reſte, Antipater gouverna avec beaucoup de juſtice & de douceur ceux qui reſtérent dans Athénes, pourvut des

premiéres charges & des principaux emplois ceux qui lui parurent les plus honnêtes gens & les plus vertueux, se contentant d'éloigner de toute la magistrature ceux qu'il croioit portés & propres à exciter des troubles. Il savoit que ce peuple n'étoit point capable de porter ni une servitude ni une liberté entiéres. Ainsi il crut devoir ôter à l'une ce qu'elle auroit eu de trop dur, & à l'autre ce qu'elle avoit d'excessif & de licentieux.

Après une campagne si glorieuse, le Vainqueur reprit la route de Macédoine pour y faire la cérémonie du mariage de Phila sa fille avec Cratére. Cette fête se passa avec la pompe la plus auguste. Phila étoit une des Princesses de son siécle les plus accomplies. Sa beauté faisoit la moindre partie de son mérite. L'éclat en étoit beaucoup relevé par la douceur & la modestie qui brilloient sur son visage, & par un air de bonté & une pente à obliger qui lui gagnoient tous les cœurs. Elle joignoit à des qualités si estimables un génie supérieur & une rare prudence, qui la rendoient capable des plus grandes affaires. On dit que toute jeune qu'elle étoit, Antipater son pére, l'un des plus habiles politiques de son tems, n'entreprenoit rien d'importants sans la consulter. Elle n'emploia le crédit qu'elle eut sur l'esprit de ses deux maris, (car après

Diod. l. 18. pag. 602. & l. 19. p. 701.

la mort de Cratére elle épousa Démétrius fils d'Antigone) que pour faire du bien aux Officiers, ou à leurs filles, ou à leurs sœurs. Si elles étoient pauvres, elle leur donnoit de quoi se marier: si le malheur vouloit qu'on vînt à les calomnier, elle-même s'intéressoit à leur justification. Une libéralité si généreuse l'avoit rendue toute-puissante auprès des troupes. Il n'étoit point de cabales qu'elle ne dissipât par sa présence, ni de révoltes qu'elle n'assoupît par ses maniéres.

§. III. *Convoi d'Alexandre. Son corps est porté à Alexandrie. Euméne est mis en possession de la Cappadoce par Perdiccas. Ptolémée, Cratére, Antipater, Antigone se liguent contre l'un & l'autre. Mort de Cratére. Malheureuse expédition de Perdiccas en Egypte : il y est tué.*

An. M. 3683. Av. J.C. 321. *Diod. l. 18. p. 608-610.*

VERS CE TEMS-LA se fit le convoi * d'Alexandre. Aridée aiant été chargé par tous les Gouverneurs & par tous les Grands du roiaume de la pompe funébre de ce Prince, avoit emploié deux ans à disposer tout ce qui pouvoit la rendre la plus

* *J'aurois souhaité pouvoir m'expliquer en plusieurs endroits de cette description d'une maniére plus claire & plus intelligible que je n'ai fait : mais cela ne m'a pas été possible, quoique j'aie eu recours aux lumiéres de personnes plus habiles que moi.*

riche & la plus éclatante qu'on eût encore vûe. Lorſque toutes choſes furent prêtes pour cette lugubre mais ſuperbe cérémonie, l'on donna les ordres pour commencer la marche. Elle fut précédée par un grand nombre de pioniers & d'autres ouvriers, afin de rendre praticables tous les chemins par leſquels on devoit paſſer.

Après qu'ils eurent été applanis, on vit partir de Babylone ce magnifique chariot, dont l'invention & le deſſein ſe faiſoient autant admirer, que les richeſſes immenſes qu'on y découvroit. Le corps du chariot portoit ſur deux eſſieux, qui entroient dans quatre roues faites à la mode de Perſe, dont les moieux & les raions étoient dorés, & les jantes revétues de fer. Les extrêmités des eſſieux étoient d'or, repréſentant des muffles de lions, qui mordoient un dard. Le chariot avoit quatre timons ; & à chaque timon étoient attelés quatre rangs de quatre mulets chacun, enſorte qu'il y avoit pour tirer ce chariot, ſoixante-quatre mulets. On avoit choiſi les plus forts & de la plus haute taille. Ils avoient des couronnes d'or, & des colliers enrichis de pierres précieuſes, avec des ſonnettes d'or.

Sur ce chariot s'élevoit un pavillon tout d'or, qui avoit douze piés de large ſur dix-huit de long, ſoutenu par des

colonnes d'ordre Ionique, embellies de feuilles d'acanthe. Il étoit orné au-dedans de pierres précieuses, disposées en forme d'écailles. Tout autour régnoit une frange d'or en rézeau, dont les filets avoient un doigt d'épaisseur, où étoient attachées de grosses sonnettes, qui se faisoient entendre de fort loin.

Dans la décoration du dehors on voioit quatre bas reliefs.

Le premier représentoit Alexandre assis dans un char, & tenant à sa main un sceptre superbe : environné, d'un côté d'une troupe de Macédoniens armés, & de l'autre d'une pareille troupe de Persans armés à leur maniére. Devant eux marchoient les Ecuiers du Roi.

Dans le second on voioit des éléphans harnachés de toutes piéces, portant sur le devant des Indiens, & sur le derriére des Macédoniens, armés comme dans un jour d'action.

Dans le troisiéme étoient représentés des escadrons de cavalerie en ordre de bataille.

Le quatriéme montroit des vaisseaux tout prêts à combattre.

A l'entrée de ce pavillon étoient des lions d'or, qui sembloient le garder.

Aux quatre coins étoient posées des statues d'or massif, représentant des victoires avec des trophées d'armes à la main.

Sous le pavillon on avoit placé un trône d'or, d'une figure quarrée, orné de têtes d'animaux *, qui avoient autour du cou des cercles d'or d'un pié & demi de largeur, d'où pendoient des couronnes brillantes des plus vives couleurs, telles qu'on en portoit dans les pompes ſacrées.

Au pié de ce trône étoit poſé le cercueil d'Alexandre, tout d'or, & travaillé au marteau. On l'avoit rempli à demi d'aromates & de parfums, tant afin qu'il exhalât une bonne odeur, que pour la conſervation du cadavre. Il y avoit ſur ce cercueil une étofe de pourpre brochée d'or.

Entre le trône & le cercueil étoient les armes du Prince, telles qu'il les portoit pendant ſa vie.

Le pavillon en dehors étoit auſſi couvert d'une étofe de pourpre à fleurs d'or. Le haut étoit terminé par une très grande couronne d'or, compoſée comme de branches d'olivier. Le ſoleil qui dardoit ſes raions ſur cette couronne, joint au mouvement du chariot, la faiſoit briller d'une lumiére étincelante, ſemblable à celle des éclairs.

On conçoit aiſément que dans une

* *Le mot grec τραγέλαφος déſigne une eſpéce de Cerf qui a de la barbe au menton comme les boucs.*

longue marche, le mouvement d'un chariot aussi chargé que celui ci devoit être sujet à de grands inconvéniens. Afin donc que le pavillon & tous ses accompagnemens, soit que le chariot descendît ou qu'il montât, demeurassent toujours dans la même situation malgré l'inégalité des lieux, & les violentes secousses qui en étoient inséparables; du milieu de chacun des deux essieux s'élevoit un axe qui soutenoit le milieu du pavillon, & tenoit toute la machine en état.

Après le chariot marchoient les Gendarmes tous armés, & superbement vétus.

On ne sauroit croire combien cette cérémonie attira de monde, tant par le profond respect que l'on avoit pour la mémoire d'Alexandre, que par la magnificence de cette pompe funébre, qui n'avoit point encore eu son égale dans le monde.

Ælian. lib. 12. c. 64.

Il avoit couru une prédiction, que l'endroit où seroit enterré Alexandre deviendroit le plus heureux & le plus florissant de toute la terre. Les Gouverneurs se disputoient l'un à l'autre un corps qui devoit porter avec lui un si beau privilége. Perdiccas, par amour pour la patrie, vouloit qu'on le portât à Ege en Macédoine, sépulture ordinaire de ses Rois. On proposa encore d'autres lieux. L'Egypte l'emporta. Ptolémée, qui avoit des obliga-

tions si essentielles & si récentes au Roi de Macédoine, voulant signaler sa reconnoissance, partit avec une nombreuse escorte de troupes les plus lestes qu'il eût, pour aller au devant du convoi, & s'avança jusqu'en Syrie. L'aiant joint, il empécha qu'on ne le portât au temple de Jupiter Ammon, comme on en avoit dessein. Le corps fut déposé d'abord dans la ville de Memphis, & de là conduit à Alexandrie. Ptolémée lui construisit un temple magnifique, & lui rendit tous les honneurs que l'antiquité payenne avoit coutume de rendre aux demi-dieux & aux Héros.

Freinshémius, dans ses supplémens de Tite-Live, raporte d'après Léon * l'Africain, que le tombeau d'Alexandre le Grand subsistoit encore du tems de cet Auteur, & qu'il étoit révéré par les Mahométans comme le tombeau, non seulement d'un Roi illustre, mais d'un grand Prophéte.

Lib. 133.

* *Cet Auteur vivoit dans le* 15 *siécle.*

DANS LE PARTAGE qui s'étoit fait des divers Gouvernemens de l'Empire d'Alexandre, Euméne avoit eu pour son département la Cappadoce & la Paphlagonie qui confine à la mer du Pont; & il étoit expressément porté par le Traité, que Léonat & Antigone, avec une grosse armée, y conduiroient Euméne pour l'établir Satrape de cette contrée; & pour

Plutar. in Eumen. pag. 584. *Diod. l.* 18. *pag.* 599.

en chasser le Roi Ariarathe. Cette résolution prise en commun d'envoier ainsi dans les divers départemens des troupes & d'habiles Capitaines, étoit l'effet d'une politique très judicieuse, afin que toutes les provinces conquises restassent sous la domination des Macédoniens, & que les peuples, se voiant sans maîtres, ne songeassent point à se remettre dans leur première liberté, & ne s'apprissent point les uns aux autres à secouer le nouveau joug des Grecs.

Mais ni Léonat ni Antigone ne se mirent pas beaucoup en peine d'exécuter cet article du Traité; & songeant chacun à leur intérêt & à leur aggrandissement particulier, ils prirent d'autres mesures. Euméne, ainsi abandonné par ceux qui devoient l'établir dans son Gouvernement, partit avec tout son équipage, qui consistoit en trois cens chevaux & deux cens de ses domestiques bien armés, & avec toutes ses richesses, qui étoient environ cinq mille talens qu'il avoit en or; & il se retira auprès de Perdiccas. Il en fut très bien reçu, eut beaucoup de crédit auprès de lui, & entra dans tous ses Conseils. En effet Euméne étoit un homme ferme, & la meilleure tête de tous les Capitaines d'Alexandre.

Quinze millions.

Peu de tems après il fut mené en Cappadoce avec une grosse armée que Per-

diccas voulut commander en personne. Ariarathe s'étoit préparé à faire une bonne défense. Il avoit trente mille hommes de pié, & une nombreuse cavalerie. Perdiccas le battit, le fit prisonnier, extermina toute sa famille, & mit Euméne en possession de son Gouvernement. Il vouloit, par cet exemple de sévérité, intimider les peuples, & arréter les séditions: conduite très sage, & absolument nécessaire dans la conjoncture d'un nouveau gouvernement, où tout fermente dans un Etat, & où tout est prêt à se soulever. Ensuite il s'avança pour châtier Isaure & Larande, villes de Pisidie, qui avoient massacré leurs Gouverneurs, & s'étoient révoltées. La derniére de ces villes périt d'une maniére bien étrange. Comme elle se voioit hors d'état de résister, & qu'elle n'espéroit aucun quartier du vainqueur, ses habitans aiant enfermé dans leurs maisons leurs femmes, leurs enfans, leurs péres & méres, & tout ce qu'ils avoient d'or & d'argent, y mirent le feu, & après avoir combattu comme des lions, se jettérent eux-mêmes dans les flammes. La ville fut livrée au pillage: les soldats en aiant éteint le feu, y firent un grand butin, car elle étoit remplie de richesses. *Diod. pag. 605.*

Delà Perdiccas se rendit en Cilicie, & y passa l'hiver. Pendant le séjour qu'il y fit, il forma le dessein de répudier Nicée *Diod. pag. 606-609.*

fille d'Antipater, qu'il avoit époufée dans un tems où il croioit ce mariage utile pour ses vûes. Mais depuis que la Régence de l'Empire lui avoit donné un crédit supérieur, & fait naître de plus hautes espérances, il se tourna d'un autre côté, & songea à épouser Cléopatre sœur d'Alexandre le Grand. Elle avoit été mariée à Alexandre roi d'Epire, & aiant perdu son mari dans les guerres d'Italie, elle ne s'étoit point remariée. Elle étoit alors à Sardes en Lydie. Perdiccas y envoia Euméne lui en faire la proposition, & tâcher de la gagner. Cette alliance avec une sœur d'Alexandre, fille du même pére & de la même mére, & fort chérie des Macédoniens, lui ouvroit le chemin à l'Empire par la faveur des Macédoniens qu'elle devoit naturellement lui procurer.

Antigone démêla son dessein, & entrevit que sa perte étoit un des articles sur lesquels on comptoit pour y réussir. Aussitôt il passa en Gréce, alla trouver Antipater & Cratére, qui étoient alors occupés à faire la guerre aux Etoliens, & leur découvrit tout le plan de Perdiccas. Ils s'accommodérent aussitôt avec les Etoliens, & marchérent du côté de l'Hellespont, pour observer les mouvemens de leur nouvel ennemi. Et afin de fortifier leur parti, ils engagérent dans leur intérêt Ptolémée Gouverneur d'Egypte.

Cratére,

Cratére, un des plus diſtingués d'entre les Capitaines d'Alexandre, étoit le plus aimé & le plus eſtimé des Macédoniens. Alexandre, un peu avant de mourir, l'avoit chargé de conduire en Macédoine les dix mille vétérans qu'il y renvoioit à cauſe de leur âge, de leurs bleſſures, ou de quelques autres infirmités qui les rendoient incapables de ſervir, & il lui avoit donné en même tems la charge de Viceroi de Macédoine à la place d'Antipater, qu'il rappelloit auprès de lui à Babylone. Après la mort d'Alexandre, la Gréce, la Macédoine, & l'Epire aiant été données à lui & à Antipater conjointement, ils les gouvernoient enſemble : de ſon côté Cratére fit toujours ce que doit faire un bon & fidéle Aſſocié ; ſur-tout dans cette guerre, où la découverte des deſſeins de Perdiccas les mit dans la néceſſité d'entrer.

Perdiccas renvoia Euméne dans ſa province, non ſeulement pour y mettre tout en bon état, mais auſſi en particulier pour avoir l'œil ſur les mouvemens de Néoptoléme Gouverneur d'Arménie, ſon plus proche voiſin, que Perdiccas ſoupçonnoit ; & l'on verra que ſes ſoupçons n'étoient pas ſans fondement.

Ce Néoptoléme étoit un homme plein d'un ſot orgueil, & que les vaines eſpérances dont il ſe repaiſſoit avoient rendu

Plutarc. in Eumen. pag. 585.

d'une fierté insupportable. Euméne tâchoit de le ramener par la raison & par la douceur ; & voiant que la Phalange des Macédoniens, commandée par Néoptoléme, étoit devenue très audacieuse & très insolente, il travailla à assembler un Corps de cavalerie qui pût la tenir en respect, & lui résister. Pour cet effet il donna toutes sortes d'immunités & d'exemtions de tous impôts à ceux du pays qui étoient en état de monter à cheval. Il acheta lui-même grand nombre de chevaux qu'il donna à ceux de sa Cour auxquels il se fioit le plus, releva leur courage par les honneurs & par les dons qu'il leur faisoit, les dressa & les accoutuma au travail & à la fatigue par des revûes, des exercices, & des mouvemens continuels. On fut fort surpris de voir qu'en si peu de tems il eût assemblé plus de six mille chevaux en état de bien servir.

An. M. 3683.
Av. J.C. 321.

Au printems Perdiccas aiant fait filer toutes ses troupes vers la Cappadoce, tint Conseil avec ses amis sur les opérations de la guerre qu'il entreprenoit. Le sujet de la délibération étoit de savoir s'il faloit aller d'abord en Macédoine contre Antipater & Cratére, ou en Egypte contre Ptolémée. Ce dernier parti l'emporta. Il fut arrété en même tems qu'Euméne, avec une partie de l'armée, demeureroit pour garder les provinces d'Asie contre

Antipater & Cratére. Et afin de le mieux engager à servir la cause commune, Perdiccas ajouta à son Gouvernement les provinces de Carie, de Lycie, & de Phrygie. Il le déclara aussi Généralissime de toutes les troupes qui étoient dans la Cappadoce & dans l'Arménie, avec ordre à tous les Gouverneurs de lui obéir. Après cela Perdiccas prit la route d'Egypte par Damas, & par la Palestine. Il mena aussi les deux Rois mineurs dans cette expédition, pour couvrir ses desseins de l'autorité roiale.

Euméne n'oublia rien pour avoir une bonne armée à opposer à Antipater & à Cratére, qui avoient déja passé l'Hellespont, & marchoient à lui. Ils essaiérent d'abord toutes sortes de voies pour le détacher du parti où il étoit engagé, & lui promirent d'ajouter de nouvelles provinces à celles qu'il avoit déja. Mais [a] il étoit trop ferme pour se laisser ébranler, & pour manquer de parole à Perdiccas. Ils réussirent mieux auprès d'Alcétas & de Néoptoléme. Ils engagérent le premier, quoique frére de Perdiccas, à demeurer neutre: & l'autre à se déclarer pour eux. Euméne chargea celui-ci au

Plutarc. in Eumen. pag. 585-587. Diod. lib. 18 pag. 610-613.

a Quem (Perdiccam) etsi infirmum videbat, quòd unus omnibus resistere cogebatur, amicum non deseruit, neque salutis quàm fidei fuit cupidior. *Cornel. Nep. in Eumen. cap. 3.*

paſſage, le battit, & lui enleva même tout ſon bagage. Il dut cette victoire à ſa cavalerie, qu'il avoit formée avec tant de ſoin. Néoptoléme ſe ſauva avec trois cens chevaux, & joignit Antipater & Cratére : le reſte de ſes troupes prit parti dans celles d'Euméne.

Antipater entra en Cilicie, dans le deſſein de paſſer en Egypte, & de ſecourir Ptolémée, ſi ſes affaires le demandoient. Il détacha Cratére & Néoptoléme avec le reſte de l'armée contre Euméne qui étoit en Cappadoce. Il s'y donna un combat conſidérable, dont Euméne dut le ſuccès à une ſage & induſtrieuſe précaution qu'il prit, que Plutarque regarde avec raiſon comme le chef-d'œuvre d'un grand Capitaine. La réputation de Cratére étoit très grande : & depuis la mort d'Alexandre la plupart des Macédoniens le deſiroient pour leur Chef, ſe ſouvenant que pour l'amour d'eux, & pour ſoutenir leurs intérêts, il avoit encouru la diſgrace du Prince. Néoptoléme l'avoit flaté, que, dès qu'il ſe montreroit, tous les Macédoniens du parti oppoſé ſe rangeroient ſous ſes drapeaux. Euméne lui-même le craignoit extrêmement. Mais, pour éviter ce malheur qui auroit entraîné ſa ruine, il fit ſi bien garder les avenues & les paſſages, que ſon armée ignora abſolument contre

Corn. Nep. cap. 3. & 4.

qui on la menoit, aiant fait courir le bruit que c'étoit ſeulement Néoptoléme qui revenoit l'attaquer. Dans l'ordonnance de la bataille, il n'oppoſa à Cratére aucun Macédonien, & défendit, ſous de grandes peines, de recevoir de la part des ennemis aucun héraut pour quelque raiſon que ce pût être.

Le premier choc fut très rude. Les lances volérent bientôt en éclats, & on en vint aux épées. Cratére ne fit point de deshonneur à Alexandre dans ce dernier jour : car il tua pluſieurs ennemis de ſa main, & renverſa pluſieurs fois tout ce qui oſa lui faire tête. Enfin, bleſſé par un Thrace qui le prit en flanc, il tomba de ſon cheval. Toute la cavalerie ennemie paſſa ſur lui ſans le reconnoitre : ce ne fut qu'à la fin qu'on ſut qui il étoit, lorſqu'il rendoit les derniers ſoupirs. A l'autre aile, Néoptoléme & Euméne, qui ſe haïſſoient tous deux perſonnellement, en étant venus aux mains, & leurs chevaux s'étant heurtés l'un contre l'autre, ils ſe prirent corps à corps, & leurs chevaux s'étant dérobés de deſſous eux, ils tombérent tous deux par terre. Là, comme des Athlétes acharnés l'un contre l'autre, ils ſe battirent lontems avec une eſpéce de fureur & de rage, juſqu'à ce qu'enfin Néoptoléme reçut le coup mortel, & expira.

Euméne alors, étant remonté à cheval, poussa à son aile gauche, où il croioit que les ennemis tenoient encore ferme. Là, aiant appris que Cratére avoit été tué, il courut à l'endroit où il étoit, & le trouva qui expiroit. Il ne put refuser des larmes à la mort d'un ancien ami, qu'il avoit toujours estimé & considéré. Il lui fit rendre les derniers honneurs avec toute la magnificence possible, & fit porter ses os en Macédoine pour être remis à sa femme & à ses enfans. Il gagna cette seconde bataille dix jours après la premiére.

Diod. l. 18. p. 613-616. Plutar. in Eumen. pag. 587. Corn. Nep. cap. 5.

Perdiccas étoit cependant entré en Egypte, & y faisoit la guerre à Ptolémée, mais avec un succès bien différent. Ptolémée, depuis qu'il avoit le Gouvernement de l'Egypte, s'étoit conduit avec tant de justice & de bonté, qu'il avoit gagné le cœur de tous les Egyptiens. Une infinité de gens, charmés de la douceur d'un Gouvernement si sage, étoient venus de la Gréce, & d'autres endroits, se ranger sous ses ordres. Ce double avantage le rendoit très puissant. L'armée même de Perdiccas avoit tant d'estime & de penchant pour Ptolémée, qu'elle n'alloit qu'à regret contre lui, & que plusieurs désertoient tous les jours pour aller se joindre à ses troupes. Tout cela fit échouer le dessein de Perdiccas. Il y perdit même la vie. Aiant malheureusement voulu faire

paſſer à ſon armée un bras du Nil qui faiſoit une île près de Memphis, & aiant perdu à ce paſſage deux mille hommes, dont la moitié ſe noia, & l'autre fut dévorée par les crocodiles; les Macédoniens, mécontens juſqu'à la fureur de ſe voir expoſés ſi mal-à-propos, ſe ſoulevérent contre lui. Cent des principaux Officiers, dont Pithon étoit le plus connu, l'abandonnérent. Il fut égorgé dans ſa tente, avec la plupart de ſes amis & de ſes confidens.

Deux jours après on reçut la nouvelle de la victoire d'Euméne. Sans doute que ſi on l'eût ſue deux jours plutôt, elle auroit arrété ce ſoulévement, & prévenu la révolution dont il fut ſuivi bientôt après, & qui fut ſi favorable à Ptolémée, à Antipater, & à tout leur parti.

§. IV. *La Régence eſt donnée à Antipater. Euméne aſſiégé par Antigone dans Nora. Siége & priſe de Jéruſalem par Ptolémée. Démade mis à mort par Caſſandre. Antipater, en mourant, nomme Polyſperchon Régent à ſa place. Celui-ci rappelle Olympias. Antigone devenu fort puiſſant.*

Dès le lendemain de la mort de Perdiccas, Ptolémée paſſa le Nil, & entra dans le camp des Macédoniens. Il y *Diod. lib. 18. pag. 616-619.*

juſtifia ſi bien ſa conduite, qu'ils ſe déclarérent tous en ſa faveur. Quand on reçut la nouvelle de la mort de Cratére, il ſut ſi habilement profiter de leur affliction & de leur colére, qu'il leur fit faire un Décret, par lequel Euméne & cinquante autres du même parti furent déclarés ennemis de l'Etat Macédonien; & ce Décret autoriſoit Antipater & Antigone à leur faire la guerre. Quoique ce Prince vît un penchant général à lui donner la Régence vacante par la mort de Perdiccas, il n'eut garde de prendre ce parti. Il voioit clairement que les pupilles n'avoient qu'un vain titre, précaire, & ſans réalité : qu'ils ne pourroient jamais ſoutenir le poids de ce vaſte Empire, ni réunir ſous leur autorité tant de Gouverneurs accoutumés à l'indépendance: que par l'inclination & l'intérêt des Officiers autant que par la ſituation des affaires, tout tendoit à un démembrement inévitable: que tout ce qu'il pourroit acquérir en attendant, tourneroit au profit des pupilles : qu'en paroiſſant occuper le premier rang, il ne poſſéderoit en effet rien de fixe, de ſolide, & de propre: qu'après le tems de la Régence expiré, il ſe trouveroit ſans gouvernement, ſans établiſſement réel, ſans armée, ſans appui ni retraite; pendant que tous ſes Collégues ſe verroient dans une poſſeſſion tran-

quille des plus riches provinces, & profiteroient seuls des conquêtes communes. Préférant donc à ce nouveau titre le poste qu'il avoit, comme moins hazardeux & moins exposé à l'envie, il fit tomber le choix sur Pithon & sur Aridée.

Le premier avoit commandé avec distinction dans toutes les guerres d'Alexandre. Il avoit suivi le parti de Perdiccas, jusqu'à la méchante manœuvre qu'il lui vit faire au passage du Nil, qui le lui fit abandonner, pour s'attacher à Ptolémée.

Pour Aridée, il n'est parlé de lui dans l'histoire qu'à la mort d'Alexandre, où il paroit chargé du soin de ses funérailles: & nous avons vû comment après deux ans de préparatifs, il s'étoit acquitté de cette triste mais honorable fonction.

Cet honneur de la tutelle ne leur dura pas lontems. Eurydice, femme du roi Aridée, qu'on n'appellera plus désormais que Philippe, voulant se méler de toutes les affaires, & les Macédoniens l'aiant soutenue dans ses prétentions; les deux Régens furent si dégoutés de leur emploi, que quand ils eurent ramené l'armée à Triparadis en Syrie, ils s'en démirent volontairement: & il fut donné à Antipater seul.

Aussitôt qu'il s'en vit revétu, il fit un nouveau partage des provinces de l'Empire, dans lequel il donnoit l'exclusion

à tous ceux qui avoient été du parti de Perdiccas & d'Euméne, & rétablissoit tous ceux de l'autre qui avoient été dépossédés. Dans cette nouvelle division de l'Empire, Séleucus, à qui le commandement de la cavalerie donnoit, comme je l'ai déja dit, une grande autorité, eut le Gouvernement de Babylone, & devint dans la suite le plus puissant des successeurs d'Alexandre. Pithon eut le Gouvernement de la Médie: mais Atropate, qui en étoit Gouverneur, se maintint dans une partie du pays, & s'en fit Roi, sans vouloir reconnoitre l'autorité des Macédoniens; & cette partie de la Médie fut depuis appellée la Médie Atropaténe. Les affaires étant ainsi réglées, Antipater envoia Antigone contre Euméne, & retourna en Macédoine. Il laissa son fils Cassandre, en qualité de Général de la cavalerie, auprès d'Antigone, pour être informé de toutes ses démarches.

Strab. lib. 11. p. 523.

AN. M. 3683. Av. J.C. 321. *Joseph. Antiq. lib. 11. cap. 8.*

Iaddus, le Grand-Prêtre des Juifs, mourut cette année, & Onias son fils lui succéda. Le Pontificat de ce dernier dura vingt & un ans. Je fais ici cette remarque, parce que dans la suite l'histoire des Juifs se trouvera fort mêlée avec celle des successeurs d'Alexandre.

AN. M. 3684. Av. J.C. 320. *Diod. l. 18. p. 619-621.*

Antigone se mit de bonne heure en campagne contre Euméne. Il se donna un combat à Orcynium en Cappadoce. Eu-

méne y fut battu, & y perdit huit mille hommes. Ce fut par la trahison d'Apollonide, un des principaux Officiers de sa cavalerie, qui gagné par Antigone, passa, au milieu du combat, dans le parti de l'ennemi. Le traître en fut bientôt puni : car Euméne le prit, & le fit pendre sur le champ.

Plutar. in Eumen. pag. 588-590. Corn. Nep. in Eumen. c. 5.

Il auroit pu, dans une occasion qui suivit de près la perte de cette bataille, se saisir des bagages d'Antigone, s'emparer de toutes ses richesses, faire un grand nombre de prisonniers ; & sa petite troupe dévoroit déja des yeux un butin si considérable. Mais, soit crainte qu'une si riche proie n'amollît le cœur de ses soldats, contraints alors d'errer çà & là ; soit considération pour Antigone, qui autrefois avoit été lié avec lui d'une amitié particuliére, il fit donner avis sous main au Commandant du danger qu'il couroit : & quand il fit mine d'attaquer les bagages, ils étoient en sureté.

Euméne, depuis sa défaite, fut obligé pour se sauver, de changer presque continuellement de retraite : & l'on admiroit la tranquillité & la constance qu'il faisoit paroitre dans cette vie errante & fugitive à laquelle il étoit réduit. Car, dit Plutarque, il n'y a que l'adversité qui mette la grandeur d'ame dans tout son jour, & qui fasse véritablement connoitre

ce que ſont & ce que valent les hommes; au lieu que ſouvent la proſpérité couvre d'un voile apparent de grandeur leur petiteſſe réelle & leur peu de mérite. Euméne enfin, après avoir congédié preſque tout ce qui lui reſtoit de troupes, ſe renferma avec cinq cens hommes, déterminés à périr avec lui, dans le château de Nora, ſitué ſur les frontiéres de la Cappadoce & de la Lycaonie, & qui étoit extrêmement fortifié, & il y ſoutint un ſiége d'un an.

Il s'aperçut bientôt que rien n'incommodoit tant ſa garniſon que le petit eſpace qu'elle occupoit, renfermée dans de petites maiſons ſerrées, & dans un terrain qui n'avoit pas plus de deux cens toiſes de circuit, où l'on ne pouvoit ni ſe promener, ni faire le moindre exercice; & où leurs chevaux ne pouvant preſque ſe remuer, devenoient peſans & incapables de ſervir. Pour remédier à cet inconvénient, voici ce qu'il imagina. De la plus grande maiſon du lieu, & qui n'avoit en tout que quatorze coudées, (vingt & un piés) il en fit comme une ſalle d'exercice qu'il donna aux hommes, leur commandant de s'y promener d'abord tout doucement, & de doubler enſuite le pas peu à peu, & enfin de faire les mouvemens les plus violens. Et pour les chevaux, il les ſuſpendoit les uns après les autres avec

de grandes ſangles qu'il leur mettoit au poitrail, & qu'il paſſoit dans des anneaux attachés au plancher de l'écurie. Enſuite, par le moien de quelques poulies, il les élevoit en l'air, de maniére qu'ils n'étoient appuiés que ſur les piés de derriére, & que des piés de devant ils pouvoient à peine toucher la terre du bout de la pince. Dans cet état, les palefréniers leur donnant de grands coups de fouet, ces chevaux ſe tourmentoient ſi fort, & ſe donnoient de ſi violentes agitations pour appuier à plein leurs piés de devant, qu'ils étoient tout couverts de ſueur & d'écume. Après cet exercice, très propre à les fortifier, à les tenir en haleine, & à leur rendre les membres ſouples & diſpos, on leur donnoit leur orge bien mondé & pilé, afin qu'ils puſſent le digérer plus promtement & avec moins de peine. L'habileté d'un bon Général s'étend à tout, & paroit juſques dans les moindres choſes.

Le ſiége, ou plutôt le blocus de Nora, n'empécha pas Antigone de faire une expédition en Piſidie contre Alcétas & Attale. Le dernier fut fait priſonnier dans un combat, & l'autre tué par trahiſon dans une place où il s'étoit retiré. AN. M. 3685. AV. J.C. 319.

Pendant que ceci ſe paſſoit en Aſie, Ptolémée, voiant de quelle conſéquence étoient la Syrie, la Phénicie, & la Judée, *Diod. pag. 621. 622.*

ſoit pour couvrir l'Egypte, ſoit pour attaquer par ce côté-là l'île de Cypre ſur laquelle il avoit des vûes, réſolut de ſe rendre maître de ces provinces, qui avoient pour Gouverneur Laomédon. Il envoia Nicanor en Syrie avec une armée de terre, pendant qu'il alloit lui-même avec la flote attaquer les côtes. Nicanor battit Laomédon, le fit priſonnier, & ſe rendit maître de tout le dedans du pays. Ptolémée eut un pareil avantage ſur la côte, de ſorte qu'il ſe vit maître abſolu de ces provinces. Un ſi rapide ſuccès allarma les Princes qui lui étoient alliés. Mais Antipater ſe trouva trop éloigné, étant alors en Macédoine, & Antigone trop occupé contre Euméne, pour s'oppoſer à cet aggrandiſſement de Ptolémée, qui leur cauſoit beaucoup de jalouſie.

Joſeph. Antiq. lib. 12. cap. 1.

Après la défaite de Laomédon, les Juifs furent les ſeuls qui firent quelque réſiſtance. Ils ſentoient, comme ils le devoient, l'obligation du ſerment qu'ils avoient prété à leur Gouverneur; & ils étoient réſolus à lui demeurer fidéles. Ptolémée entra en Judée, & forma le ſiége de Jéruſalem. La place étoit ſi forte par ſa ſituation avantageuſe, & par les ouvrages de l'art, qu'elle auroit tenu lontems contre lui, ſans la religieuſe crainte qu'avoient alors les Juifs de violer la loi s'ils ſe défendoient le jour du Sabbat.

Ptolémée ne fut pas lontems à s'en apercevoir; &, pour profiter d'un si grand avantage qu'ils lui donnoient, il choisit ce jour-là pour faire donner un assaut général. Personne n'osant se défendre, il n'eut pas de peine à emporter la place.

Il traita d'abord Jérusalem & la Judée assez durement : car il en emmena plus de cent mille habitans captifs en Egypte. Dans la suite, considérant la fermeté avec laquelle ils avoient gardé, & dans l'occasion présente & dans beaucoup d'autres, la fidélité qu'ils avoient jurée à leurs Princes & à leurs Gouverneurs, il les en trouva d'autant plus dignes de sa confiance. Il en choisit trente mille des plus distingués & des plus propres pour le service; & leur donna la garde des places les plus importantes de ses Etats.

Vers ce même tems, Antipater tomba malade en Macédoine. Les Athéniens souffroient avec peine la garnison qu'il avoit laissée dans leur ville, & ils avoient souvent pressé Phocion d'aller à sa Cour solliciter le renvoi de cette garnison. Il s'en étoit toujours défendu, soit qu'il désespérât d'y réussir, soit qu'il crût que le peuple, pour se contenir dans le devoir, avoit besoin d'être tenu en bride par la crainte que cette garnison lui inspiroit. Démade ne se montra pas si difficile. Il se chargea avec joie de la commission, &

Diod. lib. 18. pag. 625. 626.

Plutarc. in Phoc. p. 755.

partit auſſitôt avec ſon fils pour la Macédoine. Il ne pouvoit pas y arriver dans une conjoncture plus triſte pour lui. Antipater, comme je l'ai déja dit, étoit attaqué d'une violente maladie; & Caſſandre ſon fils, maître abſolu des affaires, venoit d'intercepter une lettre que ce même Démade écrivoit à Antigone dans l'Aſie pour le preſſer de venir promtement ſe rendre maître de la Gréce & de la Macédoine, *qui ne tenoient plus*, diſoit-il, *qu'à un filet, & encore à un filet vieux & pourri*, en ſe moquant ainſi d'Antipater. Dès que Caſſandre les vit arriver à ſa Cour, il les fit arréter l'un & l'autre; & prenant d'abord le fils, il l'égorgea ſous les yeux de ſon pére, & ſi près de lui, que le ſang rejaillit ſur ſes habits, & qu'il en fut tout enſanglanté. Enſuite, après lui avoir reproché ſon ingratitude & ſa perfidie, & l'avoir accablé d'injures, il le tua auſſi lui-même ſur le corps de ſon fils. On ne peut s'empêcher de déteſter une cruauté auſſi barbare que celle-là: mais on n'eſt guéres porté à plaindre un ſcélérat comme Démade, qui avoit dicté le Décret par lequel Démoſthéne & Hypéride étoient condannés à mort.

Antipater mourut de ſa maladie. En mourant, il penſa à pourvoir aux deux grandes places qu'il occupoit; & quoique Caſſandre ſon fils les ſouhaitât fort,

& s'attendît à les remplir, il nomma Polyſperchon Régent du Roiaume, & Gouverneur de Macédoine; (c'étoit le plus ancien des Capitaines d'Alexandre qui reſtoient) & ſe contenta de lui aſſocier Caſſandre.

Je ne ſai s'il y a rien de plus grand ni de plus eſtimable que le trait que je viens de raporter en peu de mots: il n'y a rien certainement de plus rare, & l'Hiſtoire en fournit peu d'exemples. Il s'agiſſoit de donner un Gouverneur à la Macédoine, & un Régent à l'Empire. Antipater, qui connoiſſoit l'importance de ces deux places, crut que ſon honneur & ſa propre gloire, mais plus que cela encore, l'intérêt de l'Etat & la conſervation de la monarchie Macédonienne, demandoient qu'il nommât un homme d'autorité, & reſpectable par ſon âge, par ſon expérience, par ſes ſervices. Il avoit un fils, qui ne manquoit pas de mérite. Qu'il eſt rare & difficile, mais qu'il eſt beau de ne chercher dans un tel choix que le plus digne & le plus capable de bien ſervir le public: d'étoufer la voix de la nature, & d'être ſourd à toutes ſes remontrances: de ne ſe laiſſer point ſéduire ni aveugler par l'amour paternel, & de demeurer aſſez maître de ſon diſcernement pour rendre juſtice à un mérite étranger, pour le préférer hautement à celui d'un fils, & pour

ſacrifier au bien de l'Etat tous les intérêts de ſa maiſon ! L'Hiſtoire a conſervé une parole de l'Empereur Galba, qui lui fera honneur dans tous les ſiécles. *Auguſte* [a], dit-il, *s'eſt choiſi un ſucceſſeur dans ſa famille ; & moi, dans tout l'Empire.*

Caſſandre fut étrangement outré du ſanglant affront qu'il prétendoit lui avoir été fait par ce choix. Il penſoit en cela comme la plupart des hommes, qui ſont en poſſeſſion de regarder les charges comme héréditaires ; qui ſe comptent pour tout, & l'Etat pour rien ; qui n'examinent pas ce que ces charges exigent, & s'ils ont de quoi les remplir, mais ſi elles conviennent à leur fortune. Caſſandre, ne pouvant digérer que ſon pére lui eût préféré un étranger, cabala pour ſe faire un parti contre le nouveau Régent. Il s'aſſura de toutes les places qu'il put dans ſon Gouvernement, tant en Gréce qu'en Macédoine ; & il ne ſe propoſoit rien moins que de le dépoſſéder de tout.

Diod p. 630. Pour cet effet il tâcha d'engager dans ſon parti Ptolémée & Antigone, qui tous deux y entrérent par les mêmes vûes & par les mêmes motifs. Ils avoient également intérêt de détruire ce nouveau Ré-

a Auguſtus in domo ſucceſſorem quæſivit ; ego, in Republica. *Tacit. hiſt. lib. 1. cap. 15.*

gent, & d'abolir avec lui la Régence même, qui les tenoit en brassiére, qui les avertissoit continuellement de leur dépendance, qui leur reprochoit tacitement d'aspirer à la souveraineté, qui faisoit toujours vivre les droits des deux pupilles, qui laissoit l'état de ces Gouverneurs incertain, & qui leur faisoit craindre sans cesse d'être un jour renversés. Tous deux crurent pouvoir aisément réussir dans leurs projets, si les Macédoniens étoient occupés chez eux à une guerre civile.

Antigone se trouvoit, par la mort d'Antipater, le plus puissant de tous les Capitaines qu'Alexandre avoit laissés. Il avoit une autorité absolue sur toutes les Provinces de l'Asie Mineure, avec le titre de Généralissime; & une armée de soixante & dix mille hommes, & de trente éléphans, à laquelle il n'y avoit alors dans l'Empire aucune puissance capable de résister. Il n'est pas surprenant qu'avec cette supériorité il formât le dessein d'engloutir la Monarchie toute entiére. Pour y réussir, il commença pat faire une réforme dans tous les Gouvernemens des provinces de sa dépendance, déplaçant tous ceux dont il se défioit, & y mettant ses créatures. Il ôta ainsi à Aridée le gouvernement de la petite Phrygie & de l'Hellespont, & à Clitus celui de la Lydie.

Diod. lib. 18. pag. 616. & 614.
Corn. Nep. in Eumen. c. 6.

Polysperchon de son côté ne négligea rien de ce qui étoit nécessaire pour fortifier son parti. Il songea à rappeller Olympias, qui sous la Régence d'Antipater s'étoit retirée en Epire, & lui offrit de partager avec elle l'autorité. Cette Princesse envoia un courier à Euméne, pour le consulter sur la proposition qu'on lui faisoit. Il lui conseilla d'attendre quelque tems, pour voir le train que prendroient les affaires. Que si elle se déterminoit à retourner en Macédoine, il lui recommandoit surtout d'oublier les injures qu'elle prétendoit avoir reçues, de ne point gouverner avec hauteur, & de ne faire sentir aux autres son autorité que par des bienfaits, & non par de mauvais traitemens. Du reste il lui promit pour elle & pour la famille roiale un inviolable attachement. Olympias ne suivit en rien de si sages conseils. Elle se hâta de partir pour la Macédoine, & quand elle y fut arrivée, elle ne prit conseil que de sa passion, & du violent desir qu'elle avoit de dominer, & de se venger.

Polysperchon, qui avoit beaucoup d'ennemis sur les bras, travailla à s'assurer de la Gréce, dont il prévoioit que Cassandre tâcheroit de se rendre maître. Il prit aussi des mesures par raport aux autres parties de l'Empire, comme je le marquerai dans la suite.

Pour s'attacher les peuples de la Gréce, il fit un Décret par lequel il rappelloit les exilés, & rétablissoit toutes les villes dans leur ancienne liberté & dans tous leurs droits. Il écrivit en particulier aux Athéniens des Lettres qui portoient, que le Roi leur rendoit leur démocratie & leur ancien gouvernement, par lequel tous les Athéniens, sans distinction, étoient admis aux charges. C'étoit un piége qu'il tendoit à Phocion. Car voulant se rendre maître de la ville d'Athénes, comme cela parut bientôt après, il désespéra d'en venir à bout, s'il ne trouvoit moien de faire chasser Phocion, qui avoit favorisé & introduit l'Oligarchie sous Antipater. Or il ne doutoit pas qu'il ne fût chassé, dès que ceux qu'il avoit exclus du gouvernement seroient rétablis dans leurs anciens droits. Diod. pag. 631. 632.

§. V. *Phocion condanné à mort par les Athéniens. Cassandre se rend maître d'Athénes. Il y établit Démétrius de Phalére pour gouverner la République : sagesse de son gouvernement. Euméne sort de Nora. Différentes expéditions d'Antigone, de Séleucus, de Ptolémée, & d'autres Chefs contre lui. Olympias fait mourir Aridée. Elle-même est mise à mort par ordre de Cassandre. Guerre de celui-ci contre Po-*

lysperchon. Rétablissement de Thébes. Euméne est trahi par ses troupes, livré à Antigone, & mis à mort.

Diod lib. 18. pag. 638-642. Plutarc. in Phoc. p. 755-759.

CASSANDRE, avant que la nouvelle de la mort d'Antipater fût arrivée à Athénes, y avoit envoié Nicanor pour succéder à Menylle dans sa garde de la forteresse de Munychia, & bientôt après il s'étoit rendu maître du Pirée. Phocion, qui comptoit sur la probité & sur la fidélité de Nicanor, en quoi il se trompoit, avoit de grandes liaisons avec lui, & de fréquentes conversations, & c'est ce qui le rendit plus suspect que jamais au peuple.

Dans ce moment arriva Alexandre fils de Polysperchon, qui venoit avec une grosse armée sous prétexte de secourir la ville contre Nicanor, mais en effet pour tâcher de s'en saisir lui-même, s'il lui étoit possible, en profitant de la division où elle étoit. Il s'y tint une assemblée tumultueuse, dans laquelle Phocion fut déposé de sa charge de Général. Démétrius de Phalére, & d'autres citoiens, qui appréhendoient le même sort, prirent promtement le parti de sortir de la ville. Phocion, qui avoit la douleur de se voir accusé de trahison, se réfugia vers Polysperchon, qui le renvoia au jugement du peuple. On convoqua sur le champ l'assem-

blée, dont on n'exclut ni eſclave, ni étranger, ni homme noté d'infamie, ce qui étoit contre toutes les régles. Phocion, & les autres priſonniers, furent préſentés au peuple. Les plus gens de bien, à ce ſpectacle, baiſſérent la vûe, & ſe couvrant la tête verſérent des larmes en abondance. Quelqu'un aiant eu le courage de demander qu'on fît ſortir de l'aſſemblée les eſclaves & les étrangers, la populace s'y oppoſa, & ſe mit à crier qu'il faloit plutôt lapider ces partiſans de l'Oligarchie, ces ennemis du peuple. Phocion entreprit pluſieurs fois de plaider ſa cauſe, & de ſe défendre, mais inutilement, & il fut toujours interrompu. C'étoit la coutume à Athénes que l'accuſé déclarât, avant le jugement, de quelle peine il ſe trouvoit digne. Phocion dit à haute voix qu'il ſe condannoit lui-même à la mort, mais demanda qu'on épargnât les autres. On fut auſſitôt aux ſuffrages, & d'une commune voix on les condanna tous à perdre la vie, & ils furent conduits au cachot. Démétrius de Phalére, & quelques autres, quoiqu'abſens, furent envelopés dans la même condannation. Les compagnons de Phocion, attendris par les lamentations de leurs parens & de leurs amis, qui venoient les embraſſer dans les rues, & leur dire les derniers adieux, marchoient en déplorant avec larmes leur

malheureuse destinée. Mais Phocion avoit le même visage & la même contenance que lorsqu'il sortoit de l'assemblée pour aller commander les armées, & que les Athéniens en foule l'accompagnoient chez lui par honneur au milieu des louanges & des acclamations.

Un homme du peuple, plus insolent que les autres, vint par devant, & lui cracha au visage. Phocion ne fit que se tourner vers les Magistrats, & leur dit: *Quelqu'un ne veut-il point empécher cet homme de commettre des choses si indignes?* Quand il fut arrivé à la prison, quelqu'un de ses amis lui aiant demandé s'il avoit quelque chose à mander à son fils: *Oui certes*, dit-il, *c'est de ne point se souvenir de l'injustice des Athéniens.* Après ces paroles, il prit la ciguë, & mourut.

C'étoit le jour d'une procession publique. En passant devant la prison, les uns ôtérent leurs couronnes de dessus leur tête; les autres jettant les yeux sur les portes de cette prison, fondirent en larmes; & tous ceux à qui il restoit quelque sentiment d'humanité & de religion, & qui n'avoient pas l'ame entiérement corrompue & aveuglée par la colére, ou par l'envie, trouvérent que c'étoit une grande inhumanité, & en même tems une grande impiété à la ville, de n'avoir pu s'abstenir de faire mourir dans une fête si

solennelle

ſolennelle un citoien [a] ſi généralement eſtimé, qu'on l'avoit ſurnommé, par admiration pour ſes rares vertus, *l'homme de bien*.

Punir [b] les plus grandes vertus comme des forfaits, & paier les ſervices les plus importans par les traitemens les plus cruels, c'eſt un crime condannable en tout lieu, mais ſur tout à Athénes, où il y avoit action contre les ingrats. Les réglemens de ſon ſage Légiſlateur ſubſiſtoient encore, mais pour la condannation de ſes citoiens, & pour montrer combien leurs mœurs étoient changées. *Cornel. Nep*

Les ennemis de Phocion, non contens du ſupplice qu'ils lui avoient fait ſouffrir, & trouvant qu'il manquoit encore quelque choſe à leur triomphe, firent ordonner par le peuple que ſon corps ſeroit porté hors du territoire de l'Attique, & qu'aucun des Athéniens ne donneroit du feu pour honorer d'un bucher ſes funérailles. On lui rendit ces derniers devoirs ſur les terres de Mégare. Une Dame du

a Ob integritatem vitæ Bonus eſt appellatus.

b Quid obeſt quin publica dementia ſit exiſtimanda, ſummo conſenſu maximas virtutes quaſi graviſſima delicta punire, beneficiaque injuriis rependere? Quod cùm ubique, tum præcipuè Athenis intolerabile videri debet, in qua urbe adversùs ingratos actio conſtituta eſt...... Quantam ergo reprehenſionem merentur, qui cùm æquiſſima jura ſed iniquiſſima haberent ingenia, moribus ſuis, quàm legibus, uti maluerunt. *Val. Max. lib. 5. cap. 3.*

pays, qui assista par hazard à ses funérailles avec ses servantes, lui éleva dans le même endroit un Cénotaphe, c'est-à-dire, un tombeau vuide, sur lequel elle fit les effusions accoutumées; & mettant dans sa robe les os qu'elle recueillit avec grand soin, elle les porta la nuit dans sa maison, & les enterra sous son foier, en lui adressant ces paroles : *Cher & sacré Foier, je te confie & je mets en dépôt dans ton sein ces précieux restes d'un homme de bien. Conserve-les fidélement pour les rendre un jour au tombeau de ses ancêtres, quand les Athéniens seront devenus plus sages.*

Quoique plusieurs autres jugemens irréguliers, tumultueux, injustes, cruels, rendus à Athénes en différens tems contre de vertueux citoiens, dûssent peutêtre nous avoir préparés à celui dont je parle; on est cependant toujours surpris de voir qu'un peuple entier, dont il reste dans l'esprit, après tant de belles actions, une grande & noble idée, soit capable d'une si étrange perversité. Mais il faut se souvenir que désormais c'est la lie d'une vile populace, sans honneur, sans probité, sans régle, qui domine à Athénes. Ce n'est point sans fondement que Platon & Plutarque pensent que le peuple, lorsqu'il n'a point de guides ou qu'il ne les écoute plus, qu'il est sans mords & sans frein qui

le retiennent, & qu'il eſt entiérement livré à ſes caprices & à ſes emportemens, doit être regardé comme un monſtre aveugle, furieux, intraitable, ſanguinaire, prêt à paſſer dans un moment aux extrémités les plus funeſtes & les plus oppoſées, & mille fois plus à craindre que les plus cruels tyrans. Que pouvoit-on attendre d'un tel tribunal? Quand on eſt déterminé à ne ſuivre que ſa paſſion, à ne garder aucune formalité, à violer ouvertement toutes les régles, le plus homme de bien, le plus juſte, le plus innocent, ſuccombe toujours ſous les efforts d'une cabale ennemie & dominante. Socrate l'avoit éprouvé. Près de cent ans après, Phocion eſt traité de la même ſorte.

C'eſt un des plus grands hommes que la Gréce ait portés, & qui avoit réuni en ſa perſonne plus de ſortes de mérites. Elevé dans l'école de Platon & de Xénocrate, il forma ſes mœurs ſur le plus parfait modéle de la vertu payenne, & y conforma toujours ſes actions.

Il eſt difficile de porter plus loin qu'il le fit le déſintéreſſemenr: l'extrême pauvreté où il mourut après tant de commandemens en eſt la preuve. Que d'occaſions de s'enrichir à un Général toujours à la tête des armées, contre des ennemis riches & opulens, ſouvent dans des contrées abondantes, & qui ſembloient in-

viter au pillage! Il auroit trouvé de la baſſeſſe à revenir de ſes campagnes chargé d'autre choſe que de la gloire de ſes belles actions, & des bénédictions dont le combloient les peuples & les pays qu'il avoit épargnés.

Phocion, avec toute ſa ſévérité qui le rendoit en quelque maniére intraitable quand il s'agiſſoit des intérêts de la République, étoit dans le fond ſi doux & ſi humain, que ſes ennemis même le trouvoient toujours diſpoſé à les ſecourir. On auroit dit qu'il y avoit en lui un double homme, compoſé de qualités toutes différentes, & en apparence tout-à-fait oppoſées: l'homme public, armé de force, de fermeté, de zéle, quelquefois même d'une vive indignation, & d'une ſorte de roideur inflexible pour maintenir la diſcipline dans toute ſa vigueur; l'homme privé, plein de douceur, d'affabilité, de condeſcendance, de patience, & orné de toutes les vertus qui rendent le commerce de la vie agréable. Ce n'eſt pas un petit mérite, ſur-tout pour un homme de guerre, de joindre enſemble ces deux perſonnages de telle ſorte, que ni la ſévérité néceſſaire au bon ordre ne dégénére en dureté qui attire la haine, ni la douceur & l'indulgence en molleſſe & relâchement qui attire le mépris.

On l'a fort loué d'avoir corrigé l'uſage

moderne de ſon pays, qui faiſoit de la guerre & de la politique deux profeſſions ſéparées, & d'avoir repris la maniére de gouverner d'Ariſtide & de Périclès, en réuniſſant en lui ces deux talens.

Perſuadé que l'éloquence eſt un inſtrument néceſſaire à un homme d'Etat, ſurtout dans un gouvernement républicain, il s'y exerça avec ſoin & avec un grand ſuccès: la ſienne étoit conciſe, ſolide, pleine de force & de ſens, & ne s'écartant jamais du but. Il regardoit comme indigne d'un homme d'Etat, d'emploier un ſtile mordant & ſatyrique, & ne répondoit à ceux qui en emploioient un pareil contre lui que par le ſilence & la patience. Un Orateur l'aiant interrompu pour lui dire force injures, il le laiſſa parler tant qu'il voulut, puis reprit ſon diſcours froidement comme s'il n'avoit rien entendu.

Plutar. de ger. rep. pag. 810.

C'eſt une choſe bien glorieuſe pour Phocion d'avoir été élu quarante-cinq fois Général par un peuple qu'il ſongeoit peu à ménager; & , ce qui eſt remarquable, d'avoir été élu toujours abſent, ſans l'avoir jamais demandé ni ſollicité. Sa femme comprit bien quelle gloire c'étoit pour lui. Un jour qu'une Dame conſidérable d'Ionie qui l'étoit venue voir, & qui logeoit chez elle, lui montroit avec faſte & complaiſance ſes bijoux d'or, ſes

pierreries, ses brasselets, elle lui dit d'un ton modeste : *Pour moi, mon seul ornement c'est Phocion, qui depuis vingt ans est toujours élu Général des Athéniens.*

Sa vie réglée & frugale ne contribua pas peu à lui procurer une vieillesse saine & robuste. Agé de plus de quatre-vingts ans il commandoit encore les armées, & soutenoit toutes les fatigues de la guerre comme un jeune Officier.

Un des grands principes de la politique de Phocion, c'est que la paix doit être le but de tout gouvernement sage; & dans cette vûe il s'opposoit à toutes les guerres ou imprudentes, ou sans nécessité. Il craignoit même les plus justes & les plus nécessaires, parce que toute guerre affoiblit & épuise un Etat, lors même qu'on remporte les plus grandes victoires; & qu'avec quelques avantages qu'on la commence, on n'est jamais sûr de la finir sans être exposé aux plus tragiques renversemens de fortune.

Jamais les vûes domestiques ne balancérent dans son esprit celles de l'intérêt public. Il refusa constamment de solliciter & d'agir en faveur de son gendre Chariclès appellé en Justice pour rendre compte des sommes qu'il avoit reçues d'Harpalus, & il lui dit alors ce beau mot : *Je t'ai fait mon gendre, mais pour*

choses bonnes & honnêtes. Il faut avouer que les hommes de ce caractére paroissent bien incommodes & bien insupportables dans le commerce de la vie. Toujours [a] pleins de difficultés quand on leur propose quelque affaire, ils ne savent point rendre service de bonne grace. Il faut toujours examiner avec eux si ce qu'on leur demande est juste, ou ne l'est pas. Les amis & les parens n'ont pas plus de pouvoir sur eux que les inconnus & les étrangers. Ils opposent presque toujours ou leur conscience, ou certains devoirs, à une ancienne connoissance, à la parenté, à l'avantage de leur famille. Voilà jusqu'à quelle délicatesse Phocion portoit la probité payenne.

On pourroit lui appliquer avec justice ce que Tacite dit d'un célébre Romain, c'est Helvidius Priscus. [b] Doué d'un so-

a Hæc prima lex in amicitia sanciatur, ut neque rogemus res turpes, nec faciamus rogati. Turpis enim excusatio est, & minimè accipienda, cùm in ceteris peccatis, tum si quis contra remp. se amici causâ fecisse fateatur. *Cic. de Amicit. n* 40.

b Ingenium illustre altioribus studiis juvenis admodum dedit, non ut nomine magnifico segne otium velaret, sed quo firmior adversùs fortuita remp. capesseret. Doctores sapientiæ secutus est, qui sola bona quæ honesta, mala tantùm quæ turpia, potentiam, nobilitatem, ceteraque extra animum, neque bonis neque malis annumerant... Civis, senator, maritus, amicus, cunctis vitæ officiis æquabilis; opum contemptor, rectè pervicax, constans adversùs metus. *Tacit. hist. lib. 4. cap.* 5.

lide génie comme lui, Phocion s'adonna d'abord à la philosophie, non pour couvrir son oisiveté du titre magnifique de sage, mais pour entrer dans le maniement des affaires avec plus de force & de résolution contre les accidens imprévus. Il suivoit l'opinion de ceux qui ne reconnoissent d'autre bien ni d'autre mal que la vertu & le vice, & qui mettent tout ce qui est hors de nous, bien, puissance, noblesse, au rang des choses indifférentes. Bon ami, bon mari, bon sénateur, bon citoien, il remplissoit également tous les devoirs de la vie civile: ferme dans le bien jusqu'à une sorte de roideur, & méprisant la mort aussi bien que les richesses.

Voilà une partie des grandes qualités de Phocion, qui auroient mérité une plus heureuse fin. Sa mort y mit le comble & le sceau. La constance, la douceur, l'oubli des injures qu'il y fit paroitre, sont au dessus de toutes ses autres louanges, & en relevent infiniment l'éclat, d'autant plus que désormais nous ne verrons plus rien de pareil dans la Gréce.

Sa patrie aveugle & ingrate, ne reconnut que quelque tems après sa mort la faute qu'elle avoit commise. Les Athéniens lui élevérent une statue de bronze, & enterrérent honorablement ses os aux dépens du public: & ses accusateurs fu-

birent la juste peine qu'ils méritoient. Mais les Juges eux-mêmes n'en méritoient-ils pas une plus grande? Ils punissent dans les autres leur propre crime, & s'en croient quittes pour une statue de bronze : prêts à commettre de nouveau la même injustice contre d'autres aussi innocens, qu'ils condannent pendant leur vie, & qu'ils ne s'avisent d'absoudre qu'après leur mort.

Cassandre ne manqua pas de profiter du trouble qui étoit dans Athénes, & entra dans le Pirée avec une flote de trente-cinq vaisseaux que lui avoit donné Antigone. Les Athéniens voiant qu'ils n'avoient aucun secours à espérer, ordonnérent d'un commun consentement qu'on envoieroit à Cassandre des Députés, pour savoir à quelles conditions on pourroit faire la paix. On convint de part & d'autre, que les Athéniens demeureroient maîtres de la ville, des terres, de leurs revenus, & des vaisseaux : Quant à la Citadelle, il fut réglé qu'elle resteroit au pouvoir de Cassandre, jusqu'à ce qu'il eût terminé la guerre avec les Rois. Et par raport aux affaires de la République, il fut résolu que ceux qui posséderoient dix mines de revenu, qui font mille dragmes, auroient part au gouvernement : ce qui étoit la moitié moins que lorsqu'Antipater se rendit maître d'Athénes. Enfin les

Diod. l. 18. Pag. 641.

Cinq cens livres.

Athéniens permirent à Caſſandre de choiſir un citoien tel qu'il lui plairoit pour gouverner la République. Démétrius de Phaléře fut choiſi pour remplir cette dignité, ſur la fin de la troiſiéme année de la CXV^e Olympiade. Et c'eſt du commencement de l'année ſuivante qu'il faut compter les dix ans de gouvernement que Diodore & Diogéne donnent à Démétrius.

Il gouverna la République en paix, & agit avec ſes concitoiens d'une maniére pleine de douceur & d'humanité. Les Hiſtoriens conviennent qu'elle ne fut jamais mieux conduite que ſous Caſſandre. Le caractére de ce Prince paroiſſoit porté à la tyrannie : mais les Athéniens ne s'en reſſentirent point. Quoique Démétrius, qu'il avoit donné pour Chef à la République, eût une eſpéce d'autorité ſouveraine, non ſeulement il n'abolit point la Démocratie, mais même il la rétablit. Il agiſſoit de telle façon, qu'on ne s'apercevoit point qu'il fût le maître. Comme il réuniſſoit dans ſa perſonne l'homme d'Etat & l'homme de Lettres, ſon éloquence douce & perſuaſive fit voir la vérité de ce qu'il diſoit ſouvent ; que le diſcours avoit autant de force dans le gouvernement, que les armes dans la guerre. Son habileté dans la politique

Strab. l. 9. pag. 398. Diog. Laert. in Demetr.

n'éclata pas moins. Car [a] il tira la philoſophie ſpéculative de l'ombre & de l'inaction des écoles, & ſut la produire au grand jour, & la familiariſer avec les affaires les plus tumultueuſes: enſorte qu'il n'étoit pas facile de trouver quelqu'un qui eût excellé comme lui & dans l'art du gouvernement, & dans l'étude des ſciences.

Ce fut pendant ces dix années de gouvernement qu'il acquit cette réputation qui l'a fait regarder comme un de ces grands hommes qu'Athénes a produits. Il augmenta les revenus de la République, & il embellit la ville d'Athénes d'édifices. Il s'appliqua à diminuer le luxe & les dépenſes qui n'étoient que pour le faſte. Ainſi [b] il déſapprouvoit celles qu'on faiſoit pour les théatres, les portiques, & les nouveaux temples. Il blâmoit ouvertement Périclès, d'avoir emploié une prodigieuſe ſomme d'argent aux magnifiques

a Mirabiliter doctrinam ex umbraculis eruditorum otioque, non modò in ſolem atque pulverem, ſed in ipſum diſcrimen aciemque perduxit... Qui utraque re excelleret, ut & doctrinæ ſtudiis, & regenda civitate princeps eſſet, quis facile præter hunc inveniri poteſt? *Cic. lib. 3. de Leg. n. 15.*

b Theatra, porticus, nova templa, verecundiùs reprehendo propter Pompeium: ſed doctiſſimi improbant .... ut Phalereus Demetrius, qui Periclem, Principem Græciæ vituperabat quòd tantam pecuniam in præclara illa propylæa conjecerit. *Cic. lib. 2. de Offic. n. 60.*

portiques du temple de Pallas, qu'on appelloit *Propylæa*. Mais, dans les fêtes publiques que l'antiquité avoit consacrées, ou lorsqu'à l'occasion de quelques cérémonies saintes le peuple vouloit faire de la dépense, alors il lui permettoit d'user de sa liberté & de ses richesses.

Plutarc. in præcept. reip. ger. p. 818.

La dépense étoit excessive à la mort des Grands, & la somptuosité & la magnificence des sépulcres égaloient celles qui furent en usage à Rome du tems de Cicéron. Démétrius fit une loi pour abolir cet abus, passé en coutume. Il imposa des peines contre ceux qui y contreviendroient, & ordonna que les cérémonies lugubres des funérailles se feroient la nuit. Il fut défendu de mettre aucun ornement aux tombeaux, si ce n'étoit une colonne haute de trois coudées, ou une simple table, *mensam*; & il commit un Magistrat en particulier pour faire observer cette loi.

Cic. de Leg. lib. 2. n. 63-66.

Il fit aussi des loix pour régler les mœurs. Il vouloit que les jeunes gens eussent à la maison du respect pour leurs parens, dans la ville pour ceux qu'ils rencontroient, & pour eux mêmes lorsqu'ils étoient seuls.

Diog. Laert

Les pauvres citoiens furent encore l'objet de ses attentions. Il y avoit alors à Athénes quelques descendans d'Aristide, ce Général Athénien, qui après avoir possédé les plus grandes charges de la

Plutarc. in vit. Aristid. pag. 335.

République, & gouverné lontems les finances, mourut si pauvre, qu'il falut que le public paiât les frais de ses funérailles. Démétrius prit soin de ses descendans qui étoient pauvres, & leur assigna par jour une certaine somme pour leur subsistance.

Ce fut ainsi, dit Elien, que se passa le tems du gouvernement de Démétrius de Phalére; jusqu'à ce que l'envie, si naturelle aux Athéniens, l'obligea de sortir d'Athénes, comme nous le dirons dans la suite.

Ælian. lib. 3. cap. 17.

Le témoignage avantageux que les Auteurs les plus estimés dans l'antiquité rendent, non seulement à ses rares talens & à son habileté dans le gouvernement, mais à la sagesse de sa conduite & à sa vertu, est une pleine réfutation de tout ce qu'Athénée, sur le raport de l'historien Duris, dit de ses déréglemens; & confirme la conjecture de M. Bonamy, qui croit que Duris, ou Athénée, ont mis sur le compte de Démétrius de Phalére, ce qui ne convient qu'à Démétrius Poliorcéte fils d'Antigone, à qui Elien attribue précisément les mêmes choses qu'Athénée cite de Duris. On peut voir la Dissertation de M. Bonamy, dont j'ai fait un grand usage.

Tome VIII des Mém. oires de l'Academie des Belles Lettres.

Pendant la CXV^e^ Olympiade, Démétrius de Phalére fit faire le dénombrement

Athen. l. 6. pag. 272.

des habitans de l'Attique. On trouva vingt & un mille citoiens, dix mille étrangers, & quarante * mille domestiques.

Αθηναίους. μετοίκους. οἰκέτας.

Diod. l. 18. p. 642–646.

Je reviens à Polysperchon. Dès qu'il eut appris que Cassandre s'étoit rendu maître d'Athénes, il ne tarda pas à l'y venir assiéger. Mais, comme le siége traînoit en longueur, y aiant laissé une partie de son armée, il passa avec l'autre dans le Péloponnése, pour forcer la ville de Mégalopolis à se rendre. Elle fit une longue & vigoureuse résistance, qui obligea Polysperchon de tourner ses soins & ses forces ailleurs, où des besoins plus pressans l'appelloient. Il envoia Clitus vers l'Hellespont, pour empécher les troupes ennemies de passer d'Asie en Europe. Nicanor partit aussitôt du port d'Athénes, alla l'attaquer, & fut vaincu près de Byzance. Mais Antigone étant survenu à propos, répara avantageusement cette perte, battit Clitus, & prit sa flote entiére excepté le vaisseau que montoit Clitus, qui eut bien de la peine à se sauver.

Plut. in Eumen. p. 590.

La plus grande difficulté & le plus grand embarras pour Antigone, étoit de venir à bout d'Euméne, dont la valeur,

* *Le texte porte* μυριάδας τετταράκοντα quadraginta myriadas. *Ce qui signifie* quatre cens mille; *ce qui est visiblement une faute. Il faut lire sans doute* τέσσαρας quatuor myriadas. Quarante mille.

la ſageſſe, & la ſcience dans l'art militaire lui étoient plus formidables que tout le reſte, quoiqu'il le tînt bloqué & aſſiégé depuis un an dans le château de Nora. Il voulut donc eſſaier une ſeconde fois de l'engager dans ſes intérêts, car il l'avoit déja tenté avant que de former ce ſiége. Il chargea de cette commiſſion Jérome de Cardie ſon compatriote, fameux Hiſtorien * de ce tems-là, qui eut ordre de lui faire des ouvertures d'accommodement. Euméne conduiſit cette négociation avec tant de dextérité & d'adreſſe, qu'il ſe délivra du ſiége dans le tems qu'il étoit réduit aux abois ; ſans s'engager à rien de ce qu'Antigone prétendoit. Car, au lieu que, dans ce qu'Euméne devoit jurer en conſéquence de cet accommodement, Antigone avoit mis qu'il s'engageroit à avoir pour amis & pour ennemis ceux qui le ſeroient d'Antigone, il changea cet article, & jura qu'il auroit pour amis & pour ennemis tous ceux qui le ſeroient d'Olympias & des Rois, auſſi bien que d'Antigone. Il conſentit que les Macédoniens qui étoient au ſiége décidaſſent, laquelle des deux formules étoit la meilleure. Les Macédoniens ſuivirent le panchant qu'ils avoient pour la famille

* *Il avoit fait l'hiſtoire de ceux qui avoient partagé entr'eux les Etats d'Alexandre, & de leurs ſucceſſeurs.*

roiale, & se déclarérent sans balancer pour la formule d'Euméne. Il la jura; & on leva aussitôt le siége.

Quand Antigone apprit comment l'affaire s'étoit terminée, il en fut si mécontent, qu'il ne voulut pas ratifier le Traité, & donna ordre de recommencer incessamment le siége. Ces ordres arrivérent trop tard. Car Euméne, dès qu'il avoit vû les troupes ennemies retirées de devant la place, l'avoit quittée; & avec les cinq cens hommes qui lui restoient, il s'étoit sauvé dans la Cappadoce, où il s'assembla bientôt auprès de lui deux mille de ses vieux soldats. Il y fit tous les préparatifs nécessaires pour soutenir la guerre, qu'il vit bien qu'on alloit recommencer contre lui.

La révolte d'Antigone contre les Rois aiant éclaté, le Régent Polysperchon envoia à Euméne au nom des Rois une commission, qui le déclaroit Capitaine Général de l'Asie Mineure; & des ordres à Teutame & à Antigéne, Colonels des Argyraspides, de le joindre, & de servir sous lui contre Antigone. On expédia aussi les ordres nécessaires à tous ceux qui avoient la garde des trésors des Rois, de lui paier argent comptant cinq cens talens pour rétablir ses propres affaires; & de lui fournir toutes les sommes dont il auroit besoin pour les frais de la guerre.

Cinq cens mille écus.

Olympias accompagna tout cela de ses lettres, de même teneur que les ordres du Régent.

Euméne sentit bien que tous ces honneurs accumulés sur la tête d'un étranger, ne manqueroient pas d'exciter contre lui une terrible envie, & de le rendre odieux aux Macédoniens. Cependant sans eux il ne pouvoit rien, & le bien du service même demandoit qu'il fit tous ses efforts pour les gagner. Il commença par refuser les sommes qu'on lui avoit accordées pour son propre usage, ajoutant qu'il n'en avoit pas besoin, parce qu'il ne songeoit en particulier à aucun établissement pour lui, ni à aucune entreprise. Il s'étudia à traiter tout le monde, Officiers & soldats même, avec bonté & douceur, pour éteindre, s'il se pouvoit, ou du moins pour amortir par des maniéres honnêtes & prévenantes une jalousie, à laquelle sa qualité d'étranger donnoit un prétexte plausible, quoiqu'il tâchât de ne point se l'attirer par lui-même.

An. M. 3686. Av. J. C. 318. *Diod. l.* 18. *p.* 635. 636. & 663. *Plut in Eumen. p.* 591-595. *Corn. Nep. cap.* 7.

Mais un obstacle, encore plus invincible ce semble, le tenoit en échec, & lui causoit de cruelles inquiétudes. Antigéne & Teutame, qui commandoient les Argyraspides, croioient que c'étoit deshonorer la nation que de se soumettre à un étranger, & ils refusoient d'aller tenir le Conseil chez lui. De son côté il ne pou-

voit, sans déroger aux droits de sa place, leur céder sur ce point, & consentir à sa dégradation. Une fiction ingénieuse le tira d'embarras, & il appella à son secours la religion, ou plutôt la superstition, motif puissant sur les esprits, & qui a presque toujours son effet. Il leur dit » qu'Alexan-
» dre, revêtu de ses habits roiaux, s'étoit
» apparu à lui pendant son sommeil, &
» qu'il lui avoit montré une tente magni-
» fiquement parée, dans laquelle il y avoit
» un trône, & qu'il lui avoit déclaré que
» tant qu'ils tiendroient le Conseil dans
» cette tente pour y délibérer de leurs
» affaires, il y seroit présent; qu'assis sur
» ce trône il donneroit ses ordres à ses
» Capitaines, & qu'il les conduiroit dans
» tous leurs desseins & dans toutes leurs
» entreprises, pourvû qu'ils s'adressassent
» toujours à lui. « Il n'en falut pas davantage. Le profond respect pour la mémoire du Prince, entraîna tous les esprits. Il fut arrêté sur le champ » qu'on dresseroit une
» tente magnifique, qu'on y éleveroit un
» trône, lequel seroit appellé *le trône*
» *d'Alexandre*; qu'on y placeroit son
» diadême, sa couronne, son sceptre, &
» ses armes; que tous les matins tous les
» Chefs s'y rendroient pour lui offrir des
» sacrifices; qu'ils tiendroient le Conseil
» près de ce trône, & qu'on recevroit les
» ordres au nom du Roi, comme vivant

» encore, & prenant soin de son roiau-» me. « Il appaisa les disputes par ce moien qui accommodoit tout le monde. Personne n'étoit mis au dessus des autres : chaque prétendant demeuroit dans tous ses droits, jusqu'à ce que de nouveaux événemens en décidassent d'une maniére plus positive.

Comme l'argent ne manquoit point à Euméne, il eut bientôt levé un corps de troupes assez considérable, & au printems il eut une armée de vingt mille hommes. Il n'en faloit pas davantage, avec Euméne à leur tête, pour jetter la terreur parmi ses ennemis. Ptolémée vint par mer sur les côtes de la Cilicie, & emploia toutes sortes de moiens pour lui débaucher les Argyraspides. Antigone, de son côté, faisoit les mêmes tentatives par les émissaires qu'il avoit dans son camp. Mais ni l'un ni l'autre ne purent alors y réussir, tant Euméne avoit su gagner les esprits, & tant on avoit pris confiance en lui. *Diod. l. 18. p. 636-638.*

Il mena ces troupes si affectionnées dans la Syrie & dans la Phénicie, pour reprendre ces provinces, que Ptolémée avoit enlevées avec la derniére injustice. La marine de Phénicie, jointe avec ce que le Régent avoit déja de vaisseaux, les eût rendu maîtres absolus de la mer ; & ils eussent pu s'envoier réciproquement les secours nécessaires. S'il eût pu réussir

dans ce dessein, c'eût été un coup de partie. Mais la flote de Polysperchon aiant été entiérement détruite par la faute de Clitus qui la commandoit, ce malheur fit échouer son projet. Antigone qui l'avoit battu, aussitôt après cette victoire, marcha par terre pour accabler Euméne avec une armée beaucoup plus nombreuse que la sienne. Euméne se retira prudemment, traversa la Célé-Syrie, passa l'Euphrate, & vint prendre des quartiers d'hiver à Carres en Mésopotamie.

Diod. lib. 19. pag. 660. 661.

Pendant le séjour qu'il y fit, il envoia vers Pithon Gouverneur de Médie, & vers Séleucus qui l'étoit de Babylone, pour les presser de se joindre à lui contre Antigone, & leur fit montrer les ordres des Rois qui le leur commandoient. Ils répondirent qu'ils étoient prêts d'assister les Rois: mais que pour ce qui le regardoit, ils ne vouloient rien avoir à déméler avec un homme qui avoit été déclaré ennemi public par les Macédoniens. Ce n'étoit là qu'un prétexte. Un motif bien plus puissant les faisoit agir ainsi. S'ils avoient reconnu l'autorité d'Euméne, & qu'ils lui eussent obéi en se rendant auprès de lui, & en lui soumettant leurs forces; ils auroient reconnu le pouvoir souverain du Régent, & de ceux qui étoient les maîtres de ces Rois pupilles, & qui se servoient de leur nom

pour étendre leur propre puiſſance : & , par une conſéquence néceſſaire , Pithon & Séleucus auroient avoué qu'ils ne tenoient leurs gouvernemens que de ces Rois, & qu'ils pouvoient en être dépouillés ſelon leur bon plaiſir, & ſur le premier ordre. Or c'étoit renverſer d'un ſeul coup toutes leurs prétentions ambitieuſes.

Preſque tous les Officiers d'Alexandre, qui après ſa mort avoient partagé entr'eux les Gouvernemens de l'Empire , penſoient, chacun en particulier, à ſe rendre Souverains dans le département qui leur étoit échu. C'eſt pour cela qu'ils avoient choiſi un imbécille , & un enfant , à qui ils donnérent le titre de Souverain , afin d'avoir le tems , ſous un gouvernement ſi foible , de laiſſer affermir leurs uſurpations. Toutes ces meſures euſſent été rompues , s'ils euſſent laiſſé prendre à Euméne un aſcendant ſur eux , & un air de ſupériorité , juſqu'à leur donner des ordres. Il le faiſoit à la vérité au nom des Rois , mais c'eſt ce qu'ils vouloient éviter , & ce qui lui attira tant d'ennemis & tant de traverſes ; outre qu'ils craignoient le mérite & le génie ſupérieur d'Euméne , capable des plus grandes & des plus difficiles entrepriſes. Il eſt certain que de tous les Capitaines d'Alexandre, c'étoit le plus ſage, le plus vaillant, le plus ferme dans ſes réſolutions , & le

plus fidéle à tous ses engagemens. Car jamais on ne l'a vû manquer à aucun, quoique les autres ne gardassent pas avec la même fidélité la foi qu'ils lui avoient donnée.

Au printems Euméne marcha du côté de Babylone. Il pensa perdre son armée dans cette marche par un stratagême de Séleucus. Elle étoit campée dans une plaine près de l'Euphrate. Séleucus, en faisant couper les digues de ce fleuve, inonda toute la campagne d'alentour. Euméne fit tant de diligence, qu'il gagna une éminence avec ses troupes : & le lendemain il trouva le moien de faire une saignée à l'inondation, qui fit écouler l'eau, de maniére qu'il en sortit presque sans aucune perte.

Diod. l. 19. p. 661-664. Plutarc. in Eumen.

Alors Séleucus fut obligé de faire une tréve avec lui, & de lui permettre de passer paisiblement sur les terres de sa province pour se rendre à Suse, où il alla mettre ses troupes dans des quartiers de rafraîchissement, pendant qu'il faisoit solliciter de tous côtés les Gouverneurs des Provinces de la Haute Asie de lui envoier du secours : il leur avoit auparavant notifié les ordres des Rois. Ceux qu'il avoit chargés de cette commission les trouvérent tous assemblés, à l'issue d'une guerre qu'ils avoient faite de concert contre Pithon Gouverneur de Médie, & qu'ils venoient

de terminer. Ce Pithon, faisant dans la Haute Asie précisément la même chose qu'Antigone dans la Basse, avoit fait mourir Philotas, & s'étoit emparé de son Gouvernement. Il en alloit faire autant à tout le reste, si l'on ne s'y fût opposé par cette ligue, que l'intérêt commun fit faire contre lui. Peuceste, Gouverneur de la Province de Perse, fut celui à qui l'on donna le commandement en chef. Il battit Pithon, le chassa de la Médie, & l'obligea à aller à Babylone implorer la protection de Séleucus. Les Confédérés étoient encore tous au camp après cette victoire, quand la députation d'Euméne arriva. Ils se mirent aussitôt en marche du côté de Suse pour le joindre : non qu'ils fussent véritablement attachés au parti Roial, mais parce qu'ils craignoient encore plus de se soumettre à Antigone victorieux, & actuellement à la tête d'une puissante armée, qui dépossédoit les Gouverneurs suspects, ou les réduisoit à l'état de simples Officiers amovibles & punissables à son gré.

Ils lui amenérent toutes leurs troupes, qui faisoient une armée de plus de vingt-cinq mille hommes. Avec ce renfort, non seulement il se trouva en état de faire tête à Antigone qui venoit à lui, mais il lui étoit même beaucoup supérieur. La saison étoit trop avancée quand Antigone

arriva ſur les bords du Tigre, & il fut obligé d'entrer en quartiers d'hiver en

AN. M 3687. AV. J. C. 317 Méſopotamie; où, avec Séleucus & Pithon qui étoient alors dans ſon parti, il prit des meſures pour les opérations de la campagne ſuivante.

Diod. L. 19. p. 659. 660. Il arriva une grande révolution pendant ce tems là en Macédoine. Olympias mére d'Alexandre le Grand que Polyſperchon y avoit rappellée, s'étant rendue la maitreſſe des affaires, fit mourir Aridée ou Philippe, qui portoit depuis ſix ans & quatre mois le titre de Roi. Sa femme Eurydice eut le même ſort. Olympias lui envoia un poignard, une corde, & de la ciguë, ne lui laiſſant que le choix de la mort. Elle choiſit la corde, & s'étrangla, après avoir prononcé mille imprécations contre ſon ennemie & ſa meurtriére. Nicanor frére de Caſſandre, & cent des principaux amis de ce dernier, furent auſſi mis à mort.

Tant de cruautés ne demeurérent pas impunies. Olympias s'étoit retirée dans Pydna, & y avoit mené avec elle le jeune Roi Alexandre avec Roxane ſa mére, Theſſalonice ſœur d'Alexandre le Grand, Déidamie fille d'Eacide, roi des Epirotes, & ſœur de Pyrrhus. Caſſandre ne perdit point de tems, & vint l'y aſſiéger par terre & par mer. Eacide ſe préparoit à porter du ſecours aux Princeſſes, & étoit déja

déja en marche : mais la plus grande partie de l'armée, qui alloit malgré elle à cette expédition, se révolta contre le Roi, & étant retournée en Epire le condanna à l'exil. Ils tuérent tous ses amis, & en auroient fait autant de Pyrrhus fils d'Eacide qui n'étoit qu'un enfant, si de fidéles domestiques ne l'avoient heureusement dérobé à leur fureur. L'Epire aussitôt se déclara en faveur de Cassandre, qui y envoia Lycisque pour prendre soin en son nom des affaires & du gouvernement. Il ne restoit plus de ressource à Olympias que du côté de Polysperchon, qui étoit actuellement en Perrhébie, petite province sur les confins de l'Etolie, & qui étoit prêt d'aller la secourir. Mais Cassandre envoia contre lui Callas un de ses Généraux, qui lui débaucha la plus grande partie de ses troupes, & l'obligea de se retirer dans Naxie, ville de Perrhébie, où il l'assiégea. Olympias, qui avoit souffert avec un courage invincible tous les maux d'une famine extrême, aiant perdu toute espérance de secours, fut enfin contrainte de se rendre à discrétion.

Cassandre, pour s'en défaire d'une maniére moins odieuse, inspira aux parens des principaux Officiers qu'Olympias avoit fait mourir pendant sa Régence, de l'accuser dans l'assemblée des Macédoniens, & de demander vengeance des

cruautés qu'elle avoit exercées. Ils le firent, & après qu'on les eut ouis, elle fut condannée, quoiqu'absente, à mourir, sans que personne prît sa défense. L'arrêt de mort ainsi prononcé, Cassandre lui fit proposer par quelques amis de se retirer à Athénes, promettant de lui fournir une galére quand elle voudroit pour l'y transporter. Son dessein étoit de la faire périr dès qu'elle seroit en mer, & de publier par toute la Macédoine que les dieux irrités de ses horribles cruautés l'avoient abandonnée à la merci des flots: car il craignoit un retour de la part des Macédoniens, & il vouloit rejetter sur la Providence ce que sa perfidie avoit d'odieux.

Soit qu'Olympias fût avertie du dessein de Cassandre, ou que par un sentiment de grandeur, si naturel aux personnes de son rang, elle crût pouvoir calmer l'orage par sa présence seule, elle répondit fiérement qu'elle n'étoit point femme à prendre la fuite, & demanda à plaider sa cause dans l'assemblée publique, ajoutant que c'étoit la moindre grace qu'on pût accorder à une Reine, ou plutôt que c'étoit une justice qu'on ne pouvoit refuser aux personnes de la plus basse condition. Cassandre n'avoit garde d'y consentir, aiant tout lieu de craindre que le souvenir de Philippe & d'Alexandre, pour qui les Macédoniens conservoient un souve-

tain respect, ne leur fit changer tout-à-coup de sentiment. Il envoia donc sur le champ deux cens soldats, dévoués à sa passion, pour la tuer. Mais, quelque déterminés qu'ils fussent, ils ne purent soutenir l'éclat de majesté qui partoit des yeux & du visage de la Princesse, & ils se retirérent sans avoir exécuté leurs ordres. Il falut emploier pour ce meurtre les parens de ceux qu'elle avoit fait mourir, qui furent ravis de satisfaire leur vengeance particuliére en faisant leur cour à Cassandre. Ainsi périt la fameuse Olympias, fille, sœur, femme, & mére de Rois, qui s'étoit à la vérité justement attiré une fin si tragique par tous ses crimes & toutes ses cruautés, mais qu'on ne peut voir périr ainsi, sans détester la scélératesse du Prince qui lui ôte la vie d'une maniére si indigne.

Cassandre se voioit déja un chemin ouvert & assuré pour monter sur le trône de Macédoine : mais il crut devoir prendre encore d'autres mesures pour s'y maintenir contre la vicissitude des tems, le caprice des Macédoniens, & la jalousie de ses compétiteurs. Thessalonice, sœur d'Alexandre le Grand, pouvant par sa naissance illustre & son autorité dans la Macédoine lui concilier l'amitié des Grands & des peuples du Roiaume, il espéra qu'en l'épousant il se les attacheroit d'une *Diod. l. 19. p. 695-697.*

maniére particuliére, par l'estime & le respect qu'il témoigneroit pour la famille roiale.

Il restoit encore un obstacle à vaincre, sans quoi Cassandre auroit toujours passé pour un usurpateur & un tyran. Le jeune Prince Alexandre, fils d'Alexandre le Grand & de Roxane, étoit en vie. Il avoit été reconnu roi & légitime héritier du trône. Il faloit se défaire de cet héritier & de sa mere. Cassandre,[a] enhardi par le succès du premier crime, étoit bien déterminé à y en ajouter un second, qui devoit lui en faire tirer tout le fruit: mais la prudence vouloit qu'auparavant il pressentît les Macédoniens sur la mort d'Olympias. Car, s'ils se montroient insensibles à la perte de cette Princesse, l'on pouvoit s'assurer que celle du jeune Roi Alexandre & de Roxane sa mére ne les toucheroit pas plus. Il jugea donc à propos de ne rien précipiter, & d'aller lentement & comme par degrés dans l'exécution de son projet. Il commença par les faire conduire avec une bonne escorte au château d'Amphipolis sous la garde de Glaucias, Capitaine qui lui étoit entiérement dévoué. Quand ils y furent arrivés, on les dépouilla de tous les honneurs du trône, & ils n'y furent plus traités que

a Haud ignarus summa scelera incipi cum periculo, peragi cum præmio. *Tacit.*

comme des perſonnes privées dont il étoit important de s'aſſurer.

Enſuite, pour déclarer ouvertement qu'il prétendoit agir en Souverain dans la Macédoine, & pour rendre la mémoire d'Olympias encore plus odieuſe, il fit faire avec beaucoup de pompe & de magnificence les obſéques du Roi Philippe ou Aridée, & de la Reine Eurydice ſa femme, qu'Olympias avoit fait égorger. Il commanda le deuil accoutumé dans ces cérémonies, & fit porter leurs corps aux tombeaux deſtinés à la ſépulture des Rois, affectant par ces dehors d'une douleur feinte de montrer du zéle pour la famille roiale, pendant qu'il étoit tout occupé du deſſein de faire périr le jeune Roi.

Ces tombeaux étoient dans la vile d'Ege.

Peractis tristitiæ instrumentis. *Tacit.*

Polyſperchon, en conſéquence des nouvelles qu'il reçut de la mort d'Olympias, & des meſures que prenoit Caſſandre pour monter ſur le trône de Macédoine, s'étoit ſauvé de Naxie ville de Perrhébie, où il étoit aſſiégé, & en étoit ſorti avec une très-petite eſcorte, pour paſſer en Theſſalie, & s'y joindre à quelques troupes d'Eacide, & de là en Etolie où il étoit fort conſidéré. Caſſandre le ſuivit de près, & entra avec ſon armée dans la Béotie. On voioit les anciens habitans de Thébes errer çà & là ſans demeure & ſans retraite. Il fut touché du ſort malheureux de cette Ville,

autrefois si puissante, & qu'Alexandre avoit fait raser & détruire de fond en comble. Il entreprit, au bout de vingt ans, de la rétablir, & de lui rendre sa première splendeur. Les Athéniens s'offrirent de rebâtir une partie des murailles à leurs frais. Plusieurs villes & citoiens de la grande Gréce en Italie, de la Sicile, & de la Gréce proprement dite, y contribuérent volontairement par des sommes considérables d'argent. Ainsi, en très-peu de tems, Thébes recouvra son ancienne opulence, & devint plus riche que jamais par les soins & la magnificence de Cassandre, qui en fut regardé avec raison comme le pere & le restaurateur.

Cassandre, après avoir donné ses ordres pour le rétablissement de Thébes, s'avança dans le Péloponnése contre Alexandre fils de Polysperchon, & fit marcher ses troupes droit à Argos, qui se rendit sans faire de résistance. Toutes les villes des Messéniens suivirent son exemple, à la réserve d'Ithome. Alexandre, effraié de la rapidité de ses conquêtes, tâcha de les arréter par un combat. Mais Cassandre, qui étoit beaucoup inférieur en forces, ne voulut point hazarder une bataille, & jugea plus à propos de se retirer en Macédoine, après avoir laissé de bonnes garnisons dans les places qu'il avoit prises.

Comme il connoissoit le mérite d'Alexandre, il essaia de le tirer du parti d'Antigone, & de se l'attacher, en lui offrant le Gouvernement général du Péloponnése, & le commandement des troupes qui s'y trouvoient. Alexandre n'hésita pas à accepter une offre si avantageuse : mais il n'en jouit pas lontems, aiant été tué malheureusement quelque tems après par quelques citoiens de Sicyone où il demeuroit actuellement, lesquels avoient conjuré sa perte. Cette conspiration n'eut pas les suites qu'ils en avoient attendues. Cratésipolis femme d'Alexandre, dont le cœur n'avoit rien que de mâle & de grand, ne fut point consternée à la vûe de cet accident funeste. Chérie des soldats, honorée des Officiers qu'elle avoit toujours obligés & servis, elle prit le commandement des troupes, réprima l'insolence des Sicyoniens, les défit dans une bataille, après laquelle elle en fit attacher trente des plus mutins au gibet, appaisa tous les troubles que les séditieux avoient excités dans la ville, y rentra victorieuse, & la gouverna avec une sagesse qui lui attira l'admiration de tous ceux qui en entendirent parler.

Diod. l. 19. pag. 705. & 708.

Pendant que Cassandre faisoit tous ses efforts pour s'assurer le trône de Macédoine, Antigone d'une autre part travailloit à se délivrer d'un dangereux adver-

AN. M. 3688. Av. J.C. 316. *Diod. l. 19. p. 665-668.*

faire. S'étant mis en campagne au printems, il se rendit à Babylone, où il grossit son armée des troupes que lui donnérent Pithon & Séleucus. Il passa ensuite le Tigre pour attaquer Euméne. Ce dernier, de son côté, n'avoit rien oublié pour le bien recevoir; & il se trouvoit fort supérieur à Antigone en nombre de troupes, & sur-tout en habileté, quoique celui-ci n'en manquât pas: car, après Euméne, c'étoit assurément le meilleur Général & le plus habile Politique de son tems.

Diod. lib. 19. p. 669-672. Plutarc. in Eumen. pag. 591. 592.

Le malheur d'Euméne étoit que, l'armée qu'il avoit étant composée de différens corps que lui avoient amené les Gouverneurs des provinces, chacun de ces Gouverneurs prétendoit au commandement en chef. Euméne n'étant pas Macédonien, mais Thrace de naissance, il n'y avoit pas un d'eux qui ne crût, par cette raison, lui devoir être préféré. D'ailleurs le faste, l'éclat, la magnificence sembloient mettre une distance infinie entre lui & ces Gouverneurs, qui se conduisoient en vrais Satrapes. Par [a] une ambition tout-à-fait mal entendue & mal placée, mais assez ordinaire aux Grands, ils croioient que donner des repas somptueux, & y joindre toutes les amorces du

[a] Non deerant qui ambitione stolida, luxuriosos apparatus conviviorum & irritamenta libidinum ut instrumenta belli mercarentur. *Tacit.*

plaisir, faisoit partie des devoirs d'un homme de guerre; & mesurant le degré de leur mérite sur celui de leurs revenus & de leurs dépenses, ils se flatoient qu'ils avoient acquis par là un grand crédit & une grande autorité sur les troupes, & qu'elles avoient pour eux toute l'estime & toute la considération possible.

Il arriva une occasion qui dut bien les détromper. Comme les soldats marchoient pour aller chercher l'ennemi, Euméne, tombé dans une maladie dangereuse, se faisoit porter en litiére assez loin de l'armée pour être plus éloigné du bruit, à cause d'une grande insomnie qui ne lui laissoit point de repos. Quand ils eurent fait quelque chemin, & qu'ils commencérent à appercevoir l'ennemi qui paroissoit sur les hauteurs, ils s'arrétérent tout court, & se mirent à crier qu'on fît venir Euméne. En même tems ils mirent leurs boucliers à terre, & déclarérent à leurs Officiers qu'ils ne marcheroient point qu'Euméne ne fût venu pour les commander. Il vint en toute diligence, hâtant les esclaves qui le portoient; & ouvrant des deux côtés les rideaux de sa litiére, il tendoit la main aux soldats, & leur marquoit sa joie & sa reconnoissance. Dès que les soldats le virent, ils le saluérent en langage Macédonien, relevérent leurs boucliers, & les frappant avec leurs

AN. M. 3685. AV. J. C. 315.

piques, ils se mirent à jetter des cris de victoire, & à défier les ennemis, comme ne craignant plus rien, puisqu'ils avoient leur Capitaine à leur tête.

Antigone, sur la nouvelle qu'il avoit eue qu'Euméne étoit fort mal, & qu'il se faisoit porter en litiére à la queue de l'armée, venoit dans l'espérance que sa maladie lui livreroit les ennemis entre les mains. Mais, lorsque s'étant avancé pour les reconnoitre, il eut vû leur belle contenance, la disposition de leur armée, & cette litiére qu'on portoit de rang en rang, alors se prenant à rire avec de grands éclats, selon sa coutume, il dit aux Officiers qui l'environnoient : *Voiez-vous cette litiére? c'est elle qui a rangé ces troupes contre nous, & qui va nous combattre;* & sans perdre un moment, il fit sonner la retraite, & retourna en son camp.

Plutarque observe que les Macédoniens, dans cette occasion, firent connoitre très évidemment qu'ils jugeoient tous les autres Satrapes très-propres à donner de magnifiques festins, & à bien ordonner de grandes fêtes: mais qu'ils estimoient Euméne seul capable de conduire une guerre, & de bien commander une armée. Réflexion solide & sensée, qui donne lieu à bien des applications, & qui fait toucher au doit le mauvais goût pour la gloire, & le peu de jugement des Offi-

ciers & des Commandans qui ne songent à se distinguer à l'armée que par la magnificence des repas, & qui font consister leur principal mérite à l'emporter sur tous les autres en luxe, & souvent à se ruiner gratuitement par de si folles dépenses ! Je dis gratuitement : car personne ne leur en sait gré, & l'Etat en est plus mal servi.

Les deux armées s'étant séparées sans combat, campérent à trois stades l'une de l'autre, une riviére & des ravins entre deux. Et comme elles souffroient de grandes incommodités, parce que tout le pays étoit mangé, Antigone envoia des Ambassadeurs aux Satrapes & aux Macédoniens de l'armée d'Euméne, pour les porter à quitter Euméne, & à se rendre à lui, leur faisant à tous de magnifiques promesses. Les Macédoniens rejettérent ses propositions, & renvoiérent les Ambassadeurs en leur faisant de grandes menaces s'ils osoient jamais leur faire de pareilles propositions. Euméne, après les avoir loués de leur fidélité, leur dit cet apologue fort ancien. » Un jour un lion, » devenu amoureux d'une jeune fille, la » demanda en mariage à son pere. Celui-» ci répondit qu'il tenoit cette alliance » à grand honneur, & qu'il étoit prêt à » lui donner sa fille : mais que ses grands » ongles & ses dents tranchantes lui fai» soient peur, & qu'il craignoit qu'après

Diod. pag. 672. *Trois cens toises.*

» son mariage sur la moindre querelle
» qui surviendroit dans leur ménage, il
» ne les appliquât sur sa fille un peu trop
» rudement. Le lion, qui étoit passionné
» pour la jeune fille, se fit arracher sur
» l'heure les ongles & les dents: après
» quoi le pére prit un bâton, & se défit
» du prétendu gendre. Voila, ajouta-t-il,
» ce que prétend Antigone. Il vous fait
» de grandes promesses, pour se rendre
» maître de toutes vos forces; après quoi
» il vous fera sentir ses ongles & ses dents.

Diod. pag. 672. 673. Quelques jours après des déserteurs d'Antigone aiant raporté à Euméne que ce Général se préparoit à partir la nuit suivante sur la seconde veille, (vers les neuf ou dix heures du soir) Euméne se douta d'abord que son dessein étoit de gagner la province de Gabéne, qui étoit un pays gras & capable de nourrir de grosses armées, & d'ailleurs très-commode & très-sûr pour des troupes, à cause des riviéres & des ravins dont il étoit traversé; c'est pourquoi il résolut de le prévenir. Dans cette vûe, il persuada à force d'argent à quelques soldats étrangers d'aller comme déserteurs dans le camp d'Antigone, & de dire qu'Euméne devoit les attaquer à l'entrée de la nuit. En même tems il fit partir les bagages; & donna ordre aux troupes de prendre de la nourriture, & de se mettre en marche. Anti-

gone ſur ce faux avis qu'Euméne venoit l'attaquer, tint ſon armée ſous les armes: cependant Euméne avançoit chemin. Antigone ſut bientôt de ſes coureurs qu'Euméne avoit décampé, & connoiſſant qu'il avoit été ſurpris par ſon ennemi, il ne laiſſa pas de continuer dans ſon premier deſſein; & aiant commandé aux troupes de lever le camp, il fit tant de diligence, que ſa marche avoit l'air d'une pourſuite. Mais voiant qu'il lui étoit impoſſible de joindre avec toute ſon armée Euméne, qui avoit au moins ſix heures d'avance, il laiſſa ſon infanterie ſous les ordres de Pithon, & prenant ſa cavalerie, il marcha à toute bride, de maniére qu'au point du jour il atteignit l'arriére-garde des ennemis qui deſcendoit une colline. Il s'arréta ſur la hauteur. Euméne, qui vit cette cavalerie, ne douta point que toute l'armée n'y fût, & s'arréta pour ſe mettre en bataille. Ainſi Antigone rendit la pareille à Euméne, & l'amuſa à ſon tour: car il l'empécha de continuer ſa marche, & donna à ſon infanterie le tems d'arriver.

Alors les deux armées ſe rangérent en bataille. Celle d'Euméne avoit trente-cinq mille hommes de pié, plus de ſix mille chevaux, & cent quatorze éléphans; celle d'Antigone, vingt-huit mille hommes de pié, huit mille cinq cens chevaux, & *Diod. pag. 673-678.*

soixante-cinq éléphans. Le combat fut rude & opiniâtre, & poussé bien avant dans la nuit, car c'étoit pleine lune: cependant la perte ne fut pas fort considérable ni d'un côté ni d'un autre. Antigone perdit de son infanterie trois mille sept cens hommes, & de sa cavalerie cinquante-quatre: il eut plus de quatre mille hommes de blessés. Euméne perdit cinq cens quarante hommes de pié, très peu de cavaliers; & eut plus de neuf cens hommes de blessés. La victoire étoit réellement du côté d'Euméne. Mais, comme ses troupes, quelques instances qu'il leur en fît, ne voulurent point revenir sur le champ de bataille pour enlever les corps, ce qui, chez les Anciens, étoit la preuve & comme le sceau de la victoire; elle fut attribuée au parti d'Antigone qui y revint, & ensevelit ses morts. Le lendemain Euméne envoia demander par un héraut la permission d'enterrer les siens, qui lui fut accordée; & il leur fit rendre les honneurs funébres avec toute la magnificence possible.

Diod. pag. 678-680. Dans cette cérémonie arriva une dispute fort singuliére. Parmi les morts se trouva un Officier Indien, qui avoit amené avec lui ses deux femmes, dont il avoit épousé l'une tout récemment. La loi du pays, & l'on prétend qu'elle subsiste encore, ne permettoit pas à une fem-

me de ſurvivre à ſon mari; & ſi elle refuſoit d'être brûlée avec lui ſur ſon bucher, elle étoit déshonorée pour toujours, obligée de demeurer veuve tout le reſte de ſa vie, & condannée à une ſorte d'excommunication, ne pouvant plus aſſiſter aux ſacrifices ni à aucune autre cérémonie de religion. La loi ne parloit que d'une ſeule femme. Ici il s'en trouvoit deux, dont chacune prétendoit devoir être préférée à l'autre. L'ancienne faiſoit valoir ſon droit d'antiquité. La jeune répondoit que la loi même donnoit excluſion à ſa rivale, parce qu'actuellement elle étoit groſſe. En effet la choſe fut ainſi jugée. La premiére ſe retira fort triſte, baignée de larmes, déchirant ſes habits, s'arrachant les cheveux, comme s'il lui étoit arrivé un grand malheur. L'autre au contraire, triomphant de joie, accompagnée d'un nombreux cortége de parens & d'amis, parée de ſes plus riches ornemens comme dans un jour de noces, s'avance avec gravité vers le lieu de la cérémonie. Là, après avoir diſtribué ſes pierreries & tous ſes bijoux à ſes parens & à ſes amis, & leur avoir dit les derniers adieux, placée ſur le bucher par la main de ſon propre frére, elle expire au milieu des louanges & des acclamations de preſque tous les ſpectateurs; quelques-uns pourtant, dit l'Hiſtorien, traitant d'inhumanité & de

barbarie une si étrange coutume. C'étoit, en effet, un véritable homicide, contraire aux loix les plus inviolables de la nature, qui défendent d'attenter sur sa propre vie, d'en disposer selon son caprice, d'oublier qu'elle n'est qu'un dépôt qu'il ne faut rendre qu'à celui dont on le tient. Loin qu'un tel sacrifice dût entrer dans les marques de respect & d'amitié que l'on doit à un mari, c'étoit en faire une idole sanguinaire & impie que de lui immoler de si précieuses victimes.

Diod. l. 19. p. 680-684. Pendant toute cette campagne la guerre fut opiniâtre des deux côtés: la Perse & la Médie en furent le théatre. Les marches & les contremarches firent parcourir aux armées ces deux grandes provinces. On emploia de part & d'autre toute l'adresse, la ruse & les stratagémes que peut fournir la plus grande capacité, jointe à une longue expérience dans le métier de la guerre. Quoiqu'Euméne eût une armée mutine & très-malaisée à gouverner, il remporta néanmoins pendant cette campagne plusieurs avantages sur les ennemis: & quand il fut question d'entrer dans des quartiers d'hiver, Euméne eut encore l'habileté de prendre les meilleurs dans la province de Gabéne, & d'obliger Antigone à en aller chercher dans le Nord en Médie, où l'on ne pouvoit arriver qu'après vingt-cinq jours de marche.

Les troupes d'Euméne étoient si peu soumises, qu'il n'y eut pas moien de les obliger à se tenir assez proche les unes des autres pour se rassembler promtement en cas de besoin. Elles voulurent absolument des quartiers fort éloignés, & qui occupoient toute l'étendue de la province, afin d'être plus commodément, & d'y avoir tout en plus grande abondance. Enfin ces troupes étoient si écartées, qu'il leur faloit plusieurs jours pour se rassembler en corps. Antigone, qui en fut informé, vint au cœur de l'hiver de fort loin, dans l'espérance de tomber inopinément sur ces différens corps ainsi dispersés.

Diod. pag. 684-688
Plutar. in Eumen. pag. 592.
Corn. Nep. cap. 8-12.

Mais Euméne n'étoit pas homme à se laisser surprendre. Il avoit eu la précaution d'envoier en divers endroits des espions sur des dromadaires, l'animal de tous le plus léger, pour être instruit à propos de tous les mouvemens de l'ennemi, & les avoit si bien placés, qu'il eut avis de cette marche avant qu'Antigone pût arriver à aucun de ses quartiers : ce qui lui donna le moien de sauver l'armée par un stratagéme, lorsque tous les autres Généraux la regardoient déja comme perdue. Il fit poster sur les montagnes du côté d'où venoit l'ennemi, les troupes qui se trouvérent les plus à portée; & la nuit suivante il leur fit allumer un aussi grand

nombre de feux, que si toute l'armée y eût été campée. Antigone eut aussitôt avis par ses gardes avancées, qu'on voioit ces feux dans un grand éloignement. Il crut qu'Euméne y étoit campé avec toutes ses troupes, & en état de le recevoir. Pour ne pas exposer son armée fatiguée par ses longues marches à une action avec des troupes fraîches, il fit alte, afin de donner à ses gens le tems de se remettre un peu: & Euméne eut par là tout le tems nécessaire pour assembler ses forces avant que l'ennemi fût sur lui. Alors Antigone voiant que son coup étoit manqué, plein de douleur de s'être laissé ainsi abuser, résolut d'en venir à une bataille.

Les troupes d'Euméne s'étant toutes rassemblées auprès de lui, admiroient sa grande prudence & sa grande habileté, & voulurent qu'il les commandât seul. Les deux Capitaines des compagnies des Argyraspides, Antigéne & Teutame, au désespoir de cette distinction qui lui étoit si glorieuse, résolurent de le faire périr, & entraînérent dans leur complot la plupart des Satrapes & des premiers Officiers. L'envie est une maladie qui se guérit rarement, & que les remédes mêmes, pour l'ordinaire, ne font qu'aigrir. Toutes les précautions de sagesse, de modération, de condescendance qu'Euméne avoit emploiées, ne purent amollir ces

cœurs barbares, ni éteindre leur jalousie. Pour l'appaiser, il auroit falu qu'il eût renoncé à son mérite & à sa vertu, qui en étoient la seule cause. Il plaignoit souvent en lui-même son malheur, d'avoir à vivre, non parmi des hommes, disoit-il, mais parmi des bêtes féroces. On avoit déja formé plusieurs conspirations contre lui, & il se voioit tous les jours exposé au même danger. Pour en détourner l'effet, s'il étoit possible, il avoit imaginé d'emprunter, sous différens prétextes de besoins pressans, des sommes considérables de ceux qui paroissoient les plus déclarés contre lui, afin de les retenir au moins par la vûe de leur propre intérêt, & par la crainte de perdre les sommes qu'ils lui avoient prêtées, s'il venoit à périr.

Ici ses ennemis, déterminés absolument à le perdre, tinrent Conseil pour délibérer où, quand, & comment ils exécuteroient leur entreprise. Ils convinrent tous qu'il faloit se servir de lui pour la bataille qu'on étoit prêt de livrer, & s'en défaire d'abord après le combat. Eudame qui commandoit les éléphans, & Phédime allérent sur le champ raporter à Euméne cette résolution : non par aucune bonne volonté qu'ils eussent pour lui, mais uniquement par la crainte où ils étoient de perdre l'argent qu'ils lui avoient prêté. Il

les remercia, & les loua extrêmement de leur affection & de leur fidélité.

Etant rentré dans sa tente, il fit son testament, déchira & brula tous ses papiers & toutes les lettres qu'on lui avoit écrites, ne voulant pas qu'après sa mort ceux qui lui avoient donné des avis secrets fussent exposés aux accusations & aux calomnies. Après avoir ainsi disposé de ses affaires, & se trouvant seul, il délibéra en lui-même sur le parti qu'il avoit à prendre. Mille pensées, toutes contraires & opposées, se présentoient à lui. Devoit-il se fier à des Officiers & à des Généraux qui avoient juré sa perte? Ne lui étoit-il pas permis d'emploier contr'eux le zéle & l'affection des soldats qui lui étoient inviolablement attachés? Mais le parti le plus sûr ne seroit-il pas d'aller, en traversant la Médie & l'Arménie, se jetter dans la Cappadoce lieu de sa résidence, pour y trouver un asyle assuré? Ou plutôt ne pourroit il pas, pour se venger de ces traîtres, les abandonner au milieu du combat, & livrer la victoire aux ennemis? Car, dans une situation si désespérée, que ne vient-il point dans l'esprit à un homme que des perfides poussent aux derniéres extrémités? Mais cette derniére pensée lui fit horreur, & résolu de faire son devoir jusqu'au dernier soupir, & de combattre jusqu'à la fin pour son Prince

qui lui avoit mis les armes en main, il abandonna ſon ſort, dit Plutarque, à la volonté des dieux, & ne ſongea plus qu'à préparer ſes troupes au combat.

Il avoit trente-ſix mille ſept cens hommes de pié, plus de ſix mille chevaux, & cent quatorze éléphans. L'armée d'Antigone étoit composée de vingt-deux mille hommes de pié, de neuf mille chevaux avec quelque cavalerie Médoiſe, & de ſoixante-cinq éléphans. Antigone plaça ſa cavalerie ſur les deux ailes, ſon infanterie au centre, les éléphans ſur une premiére ligne tout le long du front de la bataille, & remplit de ſoldats armés à la légére les vuides qui ſe trouvoient entre les éléphans. Il donna le commandement de l'aile gauche à Pithon, celui de la droite à Démétrius ſon fils, & il devoit lui-même y combattre en perſonne avec l'élite de ſes troupes. Euméne rangea ſon armée à peu près de la même ſorte, ſe plaça à l'aile gauche avec ce qu'il avoit de meilleures troupes pour faire tête à Antigone, & laiſſa le commandement de la droite à Philippe.

Avant le combat, il exhorta les Grecs & les Barbares à bien faire leur devoir. Car, pour ſa Phalange & les Argyraſpides, bien loin qu'ils euſſent beſoin qu'il les excitât, ils étoient les premiers à l'encourager, en l'aſſurant que les ennemis

ne les attendroient point. C'étoient les plus vieilles troupes, qui avoient servi sous Philippe & sous Alexandre, tous vieux athlétes, couronnés cent fois dans les combats, jusques là toujours invincibles, & qui n'avoient jamais été battus dans aucune action. C'est pourquoi allant tête baissée charger les troupes d'Antigone, ils crioient à ces soldats: *scélérats que vous êtes, c'est contre vos péres que vous combattez*; & se jettant sur eux avec furie, ils enfoncérent cette infanterie, aucun des bataillons n'aiant pu soutenir ce choc, & la plus grande partie fut taillée en piéces.

Il n'en fut pas de même de la cavalerie. Le combat s'étant donné dans un terrain sabloneux, le mouvement des hommes & des chevaux y avoit élevé de si grands tourbillons de poussiére, qu'on ne voioit pas à trois pas de soi. Antigone, à la faveur de ce brouillard, fit un détachement de sa cavalerie supérieure à celle des ennemis, & leur enleva tout leur bagage sans qu'on s'en apperçût. En même tems il enfonça la cavalerie ennemie, Peuceste qui la commandoit, & qui jusques-là avoit donné mille preuves de bravoure, aiant lâché le pié, & entraîné avec lui tous les autres. Euméne fit de vains efforts pour les rallier: la déroute fut entiére de ce côté-là, comme l'avantage avoit été

complet de l'autre. La priſe du bagage valut plus a Antigone, que la victoire à Euméne. Car les ſoldats de ce dernier trouvant à leur retour leur bagage enlevé avec leurs femmes & leurs enfans, au lieu d'emploier leurs épées contre l'ennemi pour les recouvrer, ce qui leur auroit été facile, & de quoi Euméne leur répondoit, ils tournérent toute leur furie contre leur propre Général.

Aiant pris leur tems, ils ſe jettent ſur lui, lui ôtent ſon épée, & avec ſa propre ceinture ils lui lient les mains derriére le dos. Dans cet état, ils le font paſſer au travers de la Phalange Macédonienne rangée en haie ſous les armes, pour aller le livrer à Antigone, qui étoit convenu de leur rendre à ce prix tout leur bagage. » Soldats, leur dit-il en paſſant, je vous » en conjure au nom des dieux, tuez moi » ici vous-mêmes: car auſſi bien ma mort » ſera toujours votre ouvrage quand An- » tigone me fera mourir. Si vous ne vou- » lez pas prêter vos mains à ce miniſtére, » rendez au moins la liberté à une des » miennes: elle me rendra le ſervice que » vous me refuſez. A cette condition, je » vous délivre & vous abſous de toutes » les peines que vous pouvez craindre de » la vengeance des dieux pour le crime » que vous commettez à mon égard. « On hâta ſa marche, pour éviter ces ſortes

d'apoſtrophes, qui pouvoient réveiller l'affection des troupes.

Toutes celles d'Antigone étoient ſorties à ſa rencontre, & il ne reſtoit preſque perſonne dans ſon camp. Quand cet illuſtre priſonnier y fut arrivé, Antigone n'eut pas le courage de le voir, parce que ſa préſence ſeule étoit un ſanglant reproche contre lui. Comme ceux à qui il l'avoit donné en garde lui demandoient comment il vouloit qu'on le gardât : *Comme un éléphant*, leur dit Antigone, *ou comme un lion ;* ces deux eſpéces d'animaux étant des plus à craindre. Mais, quelques jours après, attendri & touché de compaſſion, il commanda qu'on lui ôtat ſes fers les plus peſans, & qu'on lui donnât un de ſes domeſtiques pour le ſervir, & il permit à ſes amis de le voir, de paſſer avec lui les journées entiéres, & de lui porter tous les rafraîchiſſemens dont il pourroit avoir beſoin.

Antigone fut quelque tems en balance ſur ce qu'il devoit faire de ſon priſonnier. Ils avoient été amis intimes en ſervant ſous Alexandre. Le ſouvenir de cette amitié réveilla quelques ſentimens de bonté pour lui, qui combattirent pendant quelque tems contre ſon intérêt. Son fils Démétrius ſollicita fortement auſſi en ſa faveur, ſouhaitant avec paſſion, par pure générosité, qu'on ſauvât la vie à un ſi brave

brave homme. Mais Antigone, qui connoiſſoit ſa fidélité inflexible pour la famille d'Alexandre, ſentant quel dangereux ennemi il avoit en lui, & combien il étoit capable de rompre toutes ſes meſures s'il échappoit de ſes mains, n'oſa pas lui laiſſer la vie. Il ordonna qu'on ſe défît de lui dans la priſon.

Telle fut la fin d'un homme des plus accomplis de ſon ſiécle en tout genre, & des plus dignes de ſuccéder à Alexandre. Il n'en avoit pas la fortune, mais il ne lui étoit peutêtre pas inférieur en mérite; véritablement brave ſans témérité, & prudent ſans foibleſſe. Iſſu d'une baſſe naiſſance dont il ne rougiſſoit point, il s'avança par dégrés juſqu'aux premiéres places, & auroit pu aſpirer au trône s'il avoit eu ou plus d'ambition, ou moins de probité. Dans un tems où les brigues & les cabales, animées par le motif le plus capable de remuer le cœur humain, je veux dire l'envie de régner, ne connoiſſoient ni ſincérité ni bonne foi, ne reſpectoient ni les liaiſons du ſang ni les droits de l'amitié, & fouloient aux piés les loix les plus ſacrées, Euméne conſerva toujours pour la famille roiale un attachement & une fidélité inviolables, que nulle eſpérance, nulle crainte, nul renverſement de fortune, nulle élévation ne purent jamais ébranler. Et c'eſt ce carac-

tére-là même de probité qui blessoit ses collégues. Car a il arrive souvent que la vertu s'attire des inimitiés & des haines, parce qu'elle semble faire des reproches à ceux qui pensent autrement, & leur montrer leurs défauts de trop près.

Il possédoit toutes les qualités guerriéres dans un souverain degré: la science militaire, le courage, la prévoiance, la fermeté d'ame, une fécondité merveilleuse de ruses, de stratagémes, de ressources dans les périls les plus inopinés & dans les conjectures les plus désespérantes. Mais je mets au dessus de tout cela un caractére de probité & les sentimens d'honneur qui dominoient en lui, & qui n'accompagnent pas toujours ces autres qualités brillantes dont j'ai parlé.

Un mérite si éclatant, si universel, & en même tems si modeste, qui devoit exciter l'estime & l'admiration des autres Commandans, ne servit qu'à les irriter, & à aigrir leur envie. Défaut trop ordinaire aux personnes d'une grande qualité! Ces Satrapes, pleins d'eux-mêmes, voioient avec un œil jaloux, & avec une sorte d'indignation, qu'un Officier sans naissance, mais plus brave, plus habile, plus expérimenté qu'eux, étoit arrivé par

a Industriæ innocentiæque quasi malis artibus infensi.... Etiam gloria ac virtus infensos habet, ut nimis ex propinquo diversa arguens. *Tacit.*

degrés jusqu'aux places les plus éminentes, qu'ils croioient n'être dûes qu'à ceux qui portoient un grand nom, & qui étoient issus d'une ancienne & illustre famille. Comme si la vraie noblesse ne consistoit pas dans le mérite & dans la vertu.

Nobilitas sola est atque unica virtus. *Juvenal.*

Antigone & toute l'armée célébrérent les funérailles d'Euméne avec magnificence, & lui rendirent les plus grands honneurs, sa mort aiant éteint l'envie, & toute crainte. Ils envoiérent ses os & ses cendres dans une urne d'argent à sa femme & à ses enfans en Cappadoce: foible dédommagement pour une veuve & pour des orphelins désolés!

§. VI. *Séleucus, Ptolémée, Lysimaque & Cassandre, forment une ligue contre Antigone. Celui-ci enléve à Ptolémée la Syrie & la Phénicie, & se rend maître de Tyr après un long siége. Démétrius, fils d'Antigone, commence à se faire connoitre dans l'Asie Mineure. Il perd une premiére bataille, en gagne une seconde. Séleucus se rend maître de Babylone. Traité de paix entre les Princes qui est rompu sur le champ. Cassandre fait mourir le jeune Roi Alexandre avec Roxane sa mere. Hercule, autre fils d'Alexandre le Grand, est tué aussi par Polysperchon avec sa mere Barsine. Antigone fait mourir Cléopatre sœur du*

même Alexandre. Révolte d'Ophellas dans la Libye.

An M. 3689. Av. J.C. 315. Diod. l. 19. p. 689-692. & 697. 698. ANTIGONE se regardant désormais comme le maître de l'empire d'Asie, pour se le mieux assurer fit une réforme dans les provinces d'Orient. Il cassa tous les Gouverneurs dont il se défioit, & mit à leur place des sujets sur qui il croioit pouvoir compter. Il ôta même la vie à plusieurs que leur trop grand crédit lui rendoit formidables. Pithon Gouverneur de Médie, & Antigéne Général des Argyraspides, furent du nombre de ces derniers. Il avoit aussi mis Séleucus Gouverneur de Babylone sur la liste des proscrits, mais il se sauva, & s'alla mettre sous la protection de Ptolémée en Egypte. Pour les Argyraspides qui avoient trahi Euméne, il les envoia dans l'Arachosie, la province de l'Empire la plus éloignée, & donna ordre à Syburtius qui en étoit Gouverneur, de faire en sorte qu'ils y périssent tous, & que pas un ne retournât en Gréce. La juste horreur qu'il eut de la maniére lâche dont ils avoient trahi leur Général, n'eut pas peu de part à cette résolution, quoiqu'il jouît sans scrupule & sans remords du fruit de leur trahison. Une raison encore plus forte le détermina à prendre ce parti. Ces soldats étoient mutins, intraitables, licentieux, sans obéissance, sans discipline, capables

par leur exemple de corrompre les autres troupes, & de le trahir lui même. Ainsi il n'hésita point à les faire périr.

Séleucus sut si bien représenter à Ptolémée la puissance formidable d'Antigone, qu'il l'engagea dans une ligue avec Lysimaque & Cassandre, qu'il avoit aussi convaincus, par les exprès qu'il leur avoit envoiés, du danger qu'ils avoient à craindre de la part de ce Prince. Antigone s'étoit bien douté que Séleucus ne manqueroit pas de les solliciter à prendre des mesures contraires à ses intérêts; & il avoit envoié à chacun des trois, des Ambassadeurs pour renouveller la bonne intelligence avec eux par des assurances de son amitié. Quel fond pouvoit-on faire sur des assurances d'amitié d'un perfide, qui venoit de dépouiller ou de faire mourir tant de Gouverneurs par la seule ambition de régner seul aux dépens de tous ses Collégues? Aussi les réponses qu'il reçut, lui firent assez comprendre qu'il faloit se préparer à la guerre; & là dessus il quitta l'Orient, & se rendit dans la Cilicie, portant avec lui des trésors considérables qu'il avoit tirés de Babylone & de Suse. Là il fit de nouvelles levées, mit ordre à diverses affaires dans les provinces de l'Asie Mineure, & marcha ensuite vers la Syrie & vers la Phénicie.

An. M. 3690. Av. J.C. 314. *Diod. pag.* 698-700.

Son dessein étoit de les enlever à Pro-

Diod. pag. 700-703.

lémée, & de s'emparer des forces de mer de ces deux provinces, qui lui étoient absolument nécessaires dans la guerre qu'il alloit avoir avec les Confédérés. Car, sans être maître de la mer, & avoir du moins les ports & les vaisseaux des Phéniciens à sa disposition, il ne pouvoit espérer aucun succès contr'eux. Il arriva trop tard pour surprendre les vaisseaux. Ptolémée avoit déja emmené en Egypte tous ceux qui s'étoient trouvés dans la Phénicie; & ce ne fut pas même sans peine qu'Antigone se rendit maître des ports: car Tyr, Joppé, & Gaza firent de la résistance. Il vint bientôt à bout des deux derniéres de ces villes: mais pour réduire Tyr, il lui falut un tems considérable.

Cependant, comme il étoit maître de tous les autres ports de Syrie & de Phénicie, il y fit aussitôt travailler à construire des vaisseaux. On fit abbattre pour cela une infinité d'arbres sur le mont Liban, qui étoit rempli de cédres & de cyprès d'une beauté & d'une hauteur extraordinaires, & on les transporta dans les différens ports où l'on devoit travailler, ce qui occupa plusieurs milliers d'hommes. Enfin, avec les vaisseaux qui lui vinrent de Cypre, de Rhodes, & de quelques autres villes avec lesquelles il avoit fait alliance, il se trouva une flote considé-

rable, qui le rendit maître de la mer.

Ce qui contribua à redoubler son ardeur pour cet ouvrage, fut un affront que lui avoit fait Séleucus. Pendant qu'il étoit occupé au siége de Tyr, Séleucus, avec une flote de cent voiles que Ptolémée lui avoit prétée, y vint passer à la vûe de son armée pour le braver. Et en effet cette insulte avoit beaucoup découragé ses troupes, & donné aux alliés d'Antigone une idée de sa foiblesse qui lui faisoit beaucoup de tort. Pour prévenir l'effet de ces impressions désavantageuses, il fit venir les principaux de ses alliés, & les assura que cet été-là même il auroit en mer une flote supérieure à toutes celles de ses ennemis. Il leur tint parole avant la fin de l'année.

Mais, s'apercevant que pendant qu'il étoit ainsi occupé en Phénicie, Cassandre gagnoit du terrain sur lui dans l'Asie Mineure, il s'y rendit avec une partie de ses troupes, & laissa avec le reste Démétrius son fils, qui n'avoit alors que vingt-deux ans, pour défendre la Syrie & la Phénicie contre Ptolémée. Ce Démétrius sera fort célébre dans la suite, & je marquerai bientôt quel étoit son caractére. AN. M. 3691. AV. J.C. 313.

Tyr étoit alors aux abois. La flote d'Antigone lui coupoit les vivres & lui enlevoit toutes les provisions; & la ville fut bientôt obligée de capituler. La gar- *Diod p.* 703.

nison que Ptolémée y avoit, obtint permission d'en sortir avec tous ses effets; & l'on promit aux habitans qu'ils jouiroient des leurs, sans qu'on y touchât. Andronic, qui commandoit au siége, fut ravi d'entrer, à quelque prix que ce fût, dans une place si importante; surtout après un siége qui avoit si fort fatigué ses troupes, & qui avoit duré quinze mois.

Il n'y avoit que dix-neuf ans qu'Alexandre avoit détruit cette ville d'une maniére à faire croire qu'il faudroit des siécles entiers pour la rétablir. Et cependant, en si peu de tems, elle fut en état de soutenir ce nouveau siége, qui dura plus d'une fois autant que celui d'Alexandre. On voit par là quelles ressources donne le commerce : car ce fut uniquement par ce moien qu'elle se releva de ses ruines, & reprit presque tout son ancien éclat. Tyr étoit alors le centre du commerce de l'Orient & de l'Occident.

Plutarc in Demetr. pag. 889. 890.

Démétrius qui va commencer à se faire connoitre, & qui sera dans la suite surnommé *Poliorcéte*, * c'est-à-dire *Preneur de villes*, étoit fils d'Antigone. Il avoit une taille avantageuse, & une beauté sin-

* *Ce mot vient de* πολιορκεῖν, urbem obsidere; *dont la racine est* πόλις, urbs, & ἕρκος, septum, vallum, propugnaculum.

guliére. On [a] voioit sur son visage de la douceur mélée de gravité; quelque chose de serein, & en même tems qui inspiroit de la terreur; une vivacité de jeunesse, tempérée par un air héroïque & par une majesté véritablement roiale. On trouvoit le même mélange dans ses mœurs, qui étoient également propres à étonner & à charmer. Pendant qu'il n'avoit rien à faire, il étoit d'un commerce délicieux: rien n'égaloit la somptuosité de ses festins, de son luxe, & de toute sa maniére de vivre: c'étoit le plus magnifique, le plus voluptueux, & le plus délicat de tous les Princes. D'un autre côté, malgré ces voluptés & ces délices, quand il étoit question de quelque entreprise, c'étoit le plus actif & le plus vigilant de tous les hommes. Rien n'égaloit sa vivacité & son courage, que sa patience & son assiduité au travail. Voila quel sera le caractére du jeune Prince qui commence à se mettre sur les rangs.

Plutarque fait observer en lui, comme un trait qui le distinguoit des autres Princes de son tems, le profond respect qu'il avoit pour son pére & pour sa mére, respect qui n'étoit point simulé ni de simple cérémonie, mais qui partoit du cœur, &

a Τὸ γὰρ αὐτὸ χάριν καὶ βάρος, καὶ φόβον καὶ ὥραν εἶχε, καὶ συνεκέκρατο τῷ νεαρῷ καὶ ἰταμῷ δυσμίμητος ἡρωική τις ἐπιφάνεια, καὶ βασιλικὴ σεμνότης.

étoit sincére & réel. Antigone, de son côté, avoit pour son fils une affection & une tendresse vraiment paternelle, qui alloit même jusqu'à la familiarité, mais sans rien diminuer de l'autorité de pere & de roi, & qui formoit entr'eux une union & une confiance exemte de toute crainte & de tout soupçon Plutarque en raporte un exemple. Un jour qu'Antigone étoit occupé à donner audience à des Ambassadeurs, Démétrius revenant de la chasse entra dans la salle, salua son pére d'un baiser, & s'assit auprès de lui tenant encore ses dards dans ses mains. Antigone venoit de rendre réponse à ces Ambassadeurs, & il les renvoioit. Mais il les rappella, & leur dit à haute voix: *Vous direz de plus à vos Maîtres la maniére dont nous vivons mon fils & moi*, leur faisant observer qu'il ne craignoit point de le laisser approcher de sa personne avec ses armes*, & que cette bonne intelligence qui régnoit entre son fils & lui, faisoit la plus grande force de ses Etats, & en même tems sa joie la plus vive & la plus sensible. Il faut revenir à notre sujet.

Diod. li. 19. pag. 710. Antigone étant passé dans l'Asie Mineure, eut bientôt arrété les progrès de Cassandre. Il le pressa même si vivement,

* *Les Grecs, non plus que les Romains, ne portoient des armes que lorsqu'il étoit question de s'en servir à la guerre, ou à la chasse.*

qu'il l'obligea à s'accommoder avec lui à des conditions fort honteuses. Aussi, à peine le Traité fut-il conclu, qu'il s'en repentit, & le rompit, en envoiant demander du secours à Ptolémée & à Séleucus, & en recommençant la guerre. Les violemens de la bonne foi & des Traités étoient comptés pour rien par la plupart des Princes dont j'écris maintenant l'histoire. Ces indignes moiens, qui deshonoreroient justement des particuliers, leur paroissoient un sujet de gloire. Ils s'applaudissoient de leurs perfidies, comme d'une marque d'habileté dans le gouvernement; & ils ne s'apercevoient pas qu'en user de la sorte, c'étoit apprendre à leurs troupes à leur manquer de fidélité, & s ôter à eux-mêmes tout prétexte de se plaindre des révoltes de leurs sujets, qui ne faisoient que les imiter. C'est par ces sortes d'exemples contagieux que tout un siécle se corrompt, & renonce sans honte aux sentimens d'honneur & de probité; parce que ce qui est devenu commun, ne paroit plus honteux. Ce renouvellement de guerre retint Antigone plus lontems qu'il n'auroit voulu, & donna occasion à Ptolémée de remporter sur lui des avantages considérables de l'autre côté.

D'abord, il passa avec sa flote dans l'île de Cypre, & la domta presque en-

Diod. lib. 20. pag. 761. tiérement. Nicoclès, roi de Paphos l'une des villes de cette île, se soumit alors comme les autres : mais une année ou deux après il fit alliance secrettement avec Antigone. Ptolémée en aiant eu avis, pour empécher que d'autres Princes ne suivissent son exemple, chargea quelques Officiers qu'il avoit en Cypre de le faire mourir. Ceux-ci ne pouvant se résoudre à exécuter cet ordre par eux-mêmes, pressérent vivement Nicoclès de le prévenir par une mort volontaire. C'est le parti qu'il prit, & se voiant sans ressource, il se tua lui-même. Quoique Ptolémée eût ordonné à ces Officiers de respecter la Reine Axithéa & les autres Princesse qu'ils rencontreroient dans le Palais de Nicoclès, ils ne purent empécher qu'elles ne suivissent l'exemple de ce Roi malheureux. La Reine, après avoir tué ses filles de sa propre main, & avoir exhorté les autres Princesses ses belles-sœurs à ne pas survivre au malheur qui venoit d'arriver au Roi leur frere, se tua aussi elle-même. La mort de ces Princesses fut suivie de celle de leurs Epoux, qui, avant que de se tuer, mirent le feu aux quatre coins du palais. Telle fut l'horrible & sanglante tragédie, qui se passa en Cypre.

Ptolémée, après s'être rendu maître de cette île, alla faire une descente dans la Syrie, & de là dans la Cilicie, où il

fit un grand butin, & beaucoup de prisonniers qu'il emmena en Egypte. Séleucus à son retour lui communiqua un projet, pour regagner la Phénicie & la Syrie, & l'exécution en fut résolue. Il y alla en personne avec une belle armée après avoir appaisé heureusement une révolte qui s'étoit excitée parmi les Cyrénéens, & il trouva Démétrius à Gaza, qui lui en disputa l'entrée. On en vint à un combat opiniâtre, où Ptolémée remporta enfin la victoire. Démétrius y eut cinq mille hommes tués, & huit mille faits prisonniers. Il perdit aussi ses tentes, son argent, & tout son équipage. Il fut obligé de se retirer lui-même à Azot, & de là à Tripoli, ville de Phénicie sur la frontiére de la Haute-Syrie, & d'abandonner à Ptolémée toute la Phénicie, la Palestine, & la Célé-Syrie.

An. M. 3692. Av. J.C. 312. *Diod. l. 19. p. 719-724. Plutarc. in Demetr. pag. 891.*

Avant que de partir d'Azot, il avoit fait demander la permission d'enterrer les morts. Ptolémée ne se contenta pas de la lui accorder: il lui renvoia encore tout son équipage, ses tentes, ses meubles, ses amis, & ses domestiques sans rançon; & il lui fit dire, *qu'ils ne devoient pas faire la guerre entr'eux pour les richesses, mais pour la gloire.* Un payen ne pouvoit pas mieux penser: encore ne peut-on pas dire qu'il pensât ainsi réellement. Démétrius, touché d'une générosité si obligean-

te, pria sur l'heure les dieux de ne le pas laisser lontems redevable d'un si grand bienfait à Ptolémée, & de lui fournir une promte occasion de lui rendre la pareille.

Ptolémée envoia le reste des prisonniers en Egypte, pour s'en servir sur la flote : ensuite il poussa ses conquêtes. Toute la côte de Phénicie se rendit à lui, excepté la ville de Tyr. Il fit parler secrettement à Andronic qui en étoit Gouverneur, & l'un des plus braves Officiers d'Antigone, & des plus attachés au service de son Maître, pour l'engager à lui remettre la place de bonne grace, & à ne pas l'obliger d'en faire le siége dans les formes. Andronic, qui comptoit sur l'attachement des Tyriens pour Antigone, répondit avec fierté, & même avec insulte & mépris pour Ptolémée. Il fut trompé dans ses espérances. La garnison & les habitans le forcérent de se rendre. Alors il se crut perdu sans ressource, & que rien ne seroit capable de faire oublier à un vainqueur l'insolence avec laquelle il avoit parlé de lui. Il fut encore ici trompé. Le Roi d'Egypte, bien loin d'user de représailles avec le Capitaine qui l'avoit si indignement insulté, se fit un devoir de se l'attacher par les amitiés qu'il lui témoigna quand il vint pour le saluer.

La perte de la bataille n'abbattit point

le courage de Démétrius, comme il auroit pu arriver aisément à un jeune Prince à qui sa premiére action avoit si mal réussi. Avec la fermeté d'un Général consommé dans l'art militaire, & accoutumé aux inconstances & aux vicissitudes des armes, il se mit à lever de nouvelles troupes, & à faire de nouveaux préparatifs. Il s'assura des villes, & exerça continuellement ses soldats.

Quand Antigone reçut la nouvelle de la perte de cette bataille, il n'en fut pas fort ému, & dit froidement : *Ptolémée a vaincu de jeunes gens : bientôt il combattra contre des hommes.* Ne voulant point rabbattre ni arréter le courage & l'audace de son fils, il ne s'opposa point à la demande qu'il lui fit d'éprouver encore ses forces contre Ptolémée, & il lui en donna la permission.

Peu de tems après, Cilles, Lieutenant de Ptolémée, arriva avec une armée très nombreuse, se tenant bien assuré de chasser de la Syrie Démétrius, qu'il ne regardoit qu'avec mépris depuis sa défaite. Mais Démétrius, qui avoit su mettre son malheur à profit, & qui en étoit devenu plus circonspect & plus attentif, tomba sur lui lorsqu'il s'y attendoit le moins, le mit en fuite, s'empara de son camp & de tous ses bagages, fit sur lui sept mille prisonniers, le prit & l'arréta lui-même,

AN. M. 3693.
Av. J.C. 311.
Diod lib. 19. pag. 729.

& emporta un très riche butin. Il fut moins touché de la gloire & des richesses que lui apportoit sa victoire, que du plaisir de se voir en état de s'acquitter d'une dette à l'égard de son ennemi, & de lui rendre le bienfait qu'il en avoit reçu. Cependant il ne voulut pas le faire de son autorité : il en écrivit à son pére, qui lui permit d'en user comme il le jugeroit à propos. Il renvoia donc à Ptolémée Cilles & tous ses amis, comblés de magnifiques présens, & avec eux tout le bagage qu'il avoit pris. Il est beau de disputer ainsi de générosité avec un ennemi ; & c'est une autre disposition encore plus estimable, principalement dans un Prince jeune & victorieux, de faire gloire de dépendre en tout de son pére, & de ne rien faire sans le consulter.

Diod. lib. 19. p. 726-728.

Séleucus, après la victoire remportée sur Démétrius près de Gaza, avoit obtenu de Ptolémée mille hommes d'infanterie, & trois cens chevaux. Avec cette petite escorte, il s'en alla dans l'Orient, pour tâcher de rentrer dans Babylone. En arrivant à Carres en Mésopotamie, il engagea, partie de force, partie volontairement, la garnison Macédonienne à se joindre à lui. Dès qu'on sut qu'il approchoit de Babylone, ses anciens sujets vinrent en grand nombre se ranger sous ses étendarts. Il étoit chéri dans cette pro-

vince à cauſe de la douceur avec laquelle il l'avoit gouvernée, & la ſévérité d'Antigone y étoit haïe. On étoit charmé de ſon retour, & de l'eſpérance de le voir rétabli. En arrivant à Babylone il trouva les portes ouvertes, & y fut reçu du peuple avec des acclamations générales. Ceux du parti d'Antigone ſe retirérent dans le château. Séleuçus, maître de la ville & de l'affection des habitans, s'en ſaiſit bientôt. Il y trouva ſes enfans, ſes amis, & ſes domeſtiques, qu'Antigone y avoit retenu priſonniers depuis ſa retraite en Egypte.

Il ne fut plus queſtion que de ſonger à lever une bonne armée, pour garder ce qu'il venoit de recouvrer. A peine étoit-il rentré en poſſeſſion de Babylone, que Nicanor, Gouverneur de Médie ſous Antigone, ſe mit en marche pour l'en chaſſer. Séleucus en aiant eu avis, paſſa le Tigre pour aller au devant de lui. Il le ſurprit dans un poſte déſavantageux, attaqua ſon camp de nuit, & mit toute ſon armée en déroute. Nicanor fut obligé de s'enfuir avec un petit nombre de ſes amis, & de ſe rendre, en traverſant les déſerts, auprès d'Antigone. Toutes ſes troupes qui échapérent à la défaite, ſoit par dégoût pour le ſervice d'Antigone, ou par la crainte du vainqueur, ſe jettérent dans le parti de Séleucus. Il ſe

trouva alors à la tête d'une belle armée; dont il se servit pour s'emparer de la Médie, de la Susianne, & des autres provinces & places du voisinage: & par là il se rendit fort puissant. La douceur de son gouvernement, sa justice, son équité, & son humanité pour tous ses sujets, contribuérent sur-tout à affermir sa puissance. Il sentit quel avantage c'est pour un Prince que de les bien traiter, & de s'en faire aimer. Il étoit arrivé avec une poignée d'hommes. L'amour des peuples lui tint lieu d'armée, & en amassa bientôt une autour de lui, non seulement très nombreuse, mais invincible par l'affection qu'elle lui portoit.

An. M. 3693. Av. J.C. 311. C'est à cette entrée dans Babylone que commence l'Ere fameuse des Séleucides, dont tout l'Orient s'est servi: car Payens, Juifs, Chrétiens, Mahométans, tous l'ont emploiée. Les Juifs l'appellent *l'Ere des contrats*; parce que, lorsqu'ils tombérent sous le gouvernement des Rois Syro-Macédoniens, ils furent obligés de s'en servir dans toutes les dattes des contrats & des autres piéces civiles. Les Arabes la nomment *l'Ere du bicornu*, désignant par-là, selon quelques Auteurs, Séleucus, que les sculpteurs représentoient ordinairement avec deux cornes de bœuf à la tête, parce que ce Prince étoit si fort, qu'en prenant un taureau par les

Appian. de Bell. Syr. p. 124.

tornes il l'arrétoit tout court. Les deux livres des Maccabées l'appellent *l'Ere du Roiaume des Grecs*, & tous deux l'emploient dans leurs dattes, avec cette différence pourtant, que le premier de ces Livres la fait commencer au printems, & l'autre à l'autonne de la même année. Les 31 années du régne qu'on donne à Séleucus, commencent ici.

Antigone étoit à Célénes en Phrygie, lorsqu'il reçut la nouvelle de la victoire que Démétrius son fils avoit remportée sur les troupes de Ptolémée. Il partit aussitôt pour la Syrie, afin de tirer de cette victoire tous les avantages qu'elle lui présentoit. Il passa le mont Taurus, & joignit son fils, qu'il embrassa étroitement à la premiére entrevûe, versant des larmes de joie & de tendresse. Ptolémée ne se trouvant pas assez fort pour faire tête aux troupes du pére & du fils jointes ensemble, prit le parti de faire démolir les fortifications d'Ace, de Joppé, de Samarie, & de Gaza, & de se retirer en Egypte, emportant avec lui presque toutes les richesses du pays, & emmenant aussi un grand nombre des habitans. Ainsi toute la Phénicie, la Judée, & la Célé-Syrie retombérent sous la domination d'Antigone. *Diod. lib. 19. pag. 729.*

Les habitans de ces provinces qu'emmena Ptolémée, le suivirent plus par *Joseph. Antiq. lib. 12. c. 1. & contr.*

Appian. lib. 1. & 2. choix que par force. Sa douceur naturelle, & la clémence & l'humanité avec laquelle il avoit toujours traité ceux qui s'étoient trouvés ſous ſon gouvernement, leur avoit ſi fort gagné le cœur, qu'ils aimérent mieux vivre ſous ſa domination dans un pays étranger, que de demeurer dans le leur propre ſous celle d'Antigone, dont ils n'attendoient pas un traitement ſi doux. Ils étoient encore fortifiés dans cette réſolution par les avantages du parti que leur propoſoit Ptolémée. Car, aiant alors le deſſein de faire d'Alexandrie la capitale de l'Egypte, il étoit bien aiſe d'y attirer des habitans, & il offroit pour cela de beaux priviléges & de grandes immunités. Auſſi fut-ce là qu'il établit preſque tous ceux qui le ſuivirent dans cette occaſion, parmi leſquels il y avoit beaucoup de Juifs. Alexandre y en avoit déja établi pluſieurs: Ptolémée, au retour d'une premiére expédition, y en avoit amené encore un beaucoup plus grand nombre qu'Alexandre. Ils y trouvoient un bon pays, & une protection puiſſante. Le bruit de tous ces avantages qui s'étoit répandu dans la Judée, avoit donné envie à beaucoup d'autres d'aller s'établir à Alexandrie, & ils exécutérent ce deſſein dans cette occaſion. Comme Alexandre avoit accordé aux premiers Juifs qui s'y établirent ſous lui les mêmes

priviléges qu'aux Macédoniens, Ptolémée avoit fait la même chose pour eux. Enfin il s'y en jetta un si grand nombre, que le quartier des Juifs à Alexandrie formoit presque une ville. Plusieurs Samaritains s'y établirent aussi sur le même pié que les Juifs, & y multipliérent beaucoup.

Antigone, après avoir repris la Syrie, la Phénicie, & la Judée sur Ptolémée, envoia Athénée, un de ses Généraux, contre les Arabes Nabathéens. C'étoit un canton de voleurs qui avoient fait plusieurs courses dans le pays dont il venoit de faire de nouveau la conquête, & qui en avoient emporté depuis peu un fort gros butin, Leur principale ville étoit Pétra, ainsi nommée par les Grecs, parce qu'elle étoit sur un roc élevé au milieu d'un pays désert. Athénée s'en étoit saisi, & de tout le butin qui y étoit; mais, comme il se retiroit, les Arabes l'attaquérent par surprise, défirent une bonne partie de ses troupes, le tuérent lui-même, reprirent tout le butin, & rentrérent dans Pétra, d'où ils écrivirent à Antigone en Syriaque une lettre de plaintes sur l'injuste entreprise d'Athénée contr'eux. Antigone d'abord la désavoua: mais quand il eut rassemblé ses troupes, il les donna à son fils Démétrius, pour aller châtier ces voleurs. Celui-ni ne pou-

Diod. pag. 730-731.

vant les forcer dans leur retraite, ni reprendre Pétra, se contenta de faire le meilleur Traité qu'il put avec eux, & retourna sur ses pas.

An.M 3693. Av.J.C. 311. *Diod. pag. 735. 736. Plutarc. in Demetr. pag 891.*

Sur l'avis que Nicanor donna à Antigone des succès de Séleucus en Orient, il y envoia son fils Démétrius à la tête d'une armée, pour le chasser de Babylone, & reprendre sur lui cette province, & pour lui, il alla vers les côtes de l'Asie Mineure, pour s'opposer aux efforts des Princes confédérés, dont le pouvoir s'y fortifioit. Il ordonna à son fils de l'y revenir trouver, dès qu'il auroit exécuté sa commission en Orient. Démétrius, suivant les ordres de son pére, prit l'armée à Damas, & la mena du côté de Babylone: &, Séleucus étant alors en Médie, il entra sans opposition dans la ville. Patrocle, à qui Séleucus avoit laissé le commandement, ne se trouvant pas assez fort pour résister à Démétrius, s'étoit retiré avec ses troupes dans les marais, où, à cause des riviéres, des canaux, & des marécages qui le couvroient, il n'y avoit pas moien d'approcher de lui. En partant de Babylone, il eut soin aussi d'en faire sortir les habitans. Ils se sauvérent tous, les uns de l'autre côté du Tigre, d'autres dans les déserts, & quelques uns dans des places de sûreté.

Démétrius fit attaquer les châteaux. Il

y en avoit deux grands à Babylone avec de bonnes garnifons, fur les deux bords oppofés de l'Euphrate. Il en emporta un, & y mit une garnifon de fept mille hommes. L'autre foutint le fiége jufqu'au tems qu'Antigone avoit ordonné à Démétrius de revenir le joindre. Il laiffa donc à Archélaüs, un des principaux Officiers de l'armée, mille chevaux & cinq mille fantaffins pour continuer ce fiége, & emmena le refte de fon armée dans l'Afie Mineure pour renforcer Antigone.

Mais, en quittant le pays de Babylone, il le pilla, ce qui fit grand tort aux affaires de fon pére, & attacha plus que jamais les habitans à Séleucus. Ceux même qui jufques-là avoient été du parti d'Antigone, conclurent que fes troupes ne leur auroient jamais tant fait de mal, fi elles euffent compté d'y revenir; & regardant ce pillage comme un acte de défertion, & une déclaration formelle qu'il les abandonnoit, ils fongérent à s'accommoder avec Séleucus, & embrafférent tout de bon fon parti. Ainfi, quand celui-ci revint immédiatement après le départ de Démétrius, il eut bientôt chaffé le peu de troupes que ce jeune Prince y avoit laiffées, & repris le château dont elles étoient en poffeffion. Après cela il établit fi folidement fon autorité, que rien ne fut plus capable de l'ébranler. Auffi eft-ce

là l'époque où les Babyloniens firent commencer la fondation de son roiaume, quoique toutes les autres nations de l'Asie la missent six mois plutôt, & dans l'année qui précéde celle-ci.

Diod. pag. 739. Plut. in Demetr. p. 892. Démétrius, en arrivant dans l'Asie Mineure, fit lever le siége d'Halicarnasse que Ptolémée avoit formé, & cet événement fut suivi d'un Traité de paix entre les Princes confédérés & Antigone. Par ce Traité, Cassandre devoit avoir le maniement des affaires de la Macédoine, jusqu'à la majorité d'Alexandre fils de Roxane : Lysimaque, la Thrace : Ptolémée, l'Egypte & les frontiéres de la Libye & de l'Arabie : Antigone toute l'Asie. Toutes les villes Grecques devoient jouir de la liberté. Mais cet accord ne dura guéres. Il est étonnant que ces Princes, se connoissant si bien, & sachant que de part & d'autre la sainteté des sermens n'étoit emploiée que pour se tromper mutuellement, espérassent quelque succès d'un moien si usé & si décrié. A peine ce dernier Traité étoit il conclu, que chaque parti prétendit qu'il s'y étoit fait des infractions; & les hostilités recommencérent. La véritable raison étoit la grande puissance d'Antigone, qui s'accroissant tous les jours devenoit trop formidable aux trois autres, pour leur permettre de demeurer

demeurer en repos qu'ils ne l'eussent abbatue.

Il étoit visible qu'ils ne travailloient tous qu'à leur intérêt particulier, sans songer à la famille d'Alexandre. Mais les Macédoniens commencérent à se lasser, & à dire qu'il étoit tems de faire paroitre le jeune Alexandre qui étoit parvenu à l'âge de quatorze ans, & de le tirer de prison pour lui donner connoissance des affaires. Cassandre, qui auroit vû par là toutes ses espérances ruinées, fit mourir secrettement le jeune Roi avec sa mere Roxane dans le château d'Amphipolis, où il les tenoit renfermés depuis quelques années.

Polysperchon, qui gouvernoit dans le Péloponnése, prit cette occasion de se déchaîner par-tout contre Cassandre, & de faire sentir la noirceur de cette action pour le rendre odieux aux Macédoniens & s'en attirer l'affection. Comme il songeoit à rentrer dans la Macédoine dont il avoit été chassé par Cassandre, il affectoit de paroitre fort zélé pour la maison d'Alexandre; & pour en donner des preuves, il fit venir de Pergame Hercule, autre fils qu'Alexandre avoit eu de Barsine veuve de Memnon, qui pouvoit alors avoir dix-sept ans; & s'étant avancé avec une armée contre Cassandre, il proposa aux Macédoniens de le mettre

An. M. 3694.
Av. J.C. 310.
Diod. l. 10. p. 760. 761. & 766. 767.

ſur le trône. Caſſandre en fut effraié, & dans une entrevûe qu'il eut avec lui, il lui repréſenta qu'il alloit lui-même ſe donner un maître; qu'il feroit bien mieux de ſe défaire d'Hercule, & de s'emparer de la Gréce; & il lui offroit pour cela ſon ſecours. Il n'eut pas de peine à le faire conſentir à lui ſacrifier ce jeune Prince, dans la mort duquel il lui faiſoit envisa-
AN. M. 3695. AV. J.C. 309. ger de grands avantages. Ainſi l'année ſuivante Hercule & ſa mere eurent le même ſort entre ſes mains, qu'avoient eu Roxane & ſon fils entre celles de Caſſandre: & ces deux ſcélérats aſſaſſinérent chacun à leur tour un héritier de la Couronne, afin de la partager entr'eux.

En effet, comme il ne reſtoit plus de Prince de la maiſon d'Alexandre, chacun d'eux retint ſon Gouvernement en ſouveraineté, & ſe ſut bon gré de ſe l'être aſſuré pour toujours par le meurtre des Princes qui ſeuls paroiſſoient y avoir un droit légitime, & d'avoir étouffé dans leur cœur un reſte de reſpect pour la mémoire d'Alexandre leur maître & leur bienfaiteur, qui juſques-là les avoit retenus. Qui peut ſoutenir ſans ſaiſiſſement & ſans horreur la vûe d'une telle perfidie, ſi honteuſe & ſi lâche des deux côtés? Mais l'aveuglement eſt tel de part & d'autre, qu'on ſe félicite également du ſuccès d'une confédération ſcélérate,

qui se termine à répandre le sang de ses maîtres. Les crimes les plus noirs ne coutent rien à des ambitieux, pourvû qu'ils les conduisent à leur but.

Ptolémée aiant recommencé la guerre, enleva plusieurs villes à Antigone dans la Cilicie & ailleurs. Démétrius reprit bientôt tout ce qu'on avoit enlevé à son pere dans la Cilicie; & les autres Généraux d'Antigone eurent le même succès ailleurs contre ceux de Ptolémée, qui n'étoit pas venu en personne à cette expédition. Il n'y eut que l'île de Cypre, où Ptolémée conserva ses conquêtes; parce qu'en faisant mourir Nicoclès roi de Paphos, il avoit absolument terrassé le parti d'Antigone dans cette île. *Diod pag. 760.*

Pour se dédommager de ce qu'il venoit de perdre dans la Cilicie, il fit une invasion dans la Pamphylie, la Lycie, & quelques autres Provinces de la côte de l'Asie mineure, où il enleva à Antigone plusieurs places. *Diod pag. 765.*

De là entrant dans la mer Egée, il prit l'île d'Andros; & passant au continent, il se rendit maître de Sicyone, de Corynthe, & de quelques autres villes. AN. M. 3696. AV. J.C. 308. *Diod. pag. 774.*

Pendant le séjour qu'il fit dans ces quartiers-là, il lia correspondance avec Cléopatre, sœur d'Alexandre. C'étoit celle qui avoit épousé Alexandre Roi d'Epire. Depuis la mort de son mari, *Ibid. 775.*

tué dans les guerres d'Italie, elle étoit toujours demeurée veuve, & depuis plusieurs années elle faisoit sa résidence à Sardes en Lydie. Comme Antigone, maître de cette ville, ne ménageoit guéres cette Princesse, Ptolémée se servit avec habileté de son mécontentement pour l'attirer dans son parti. Il l'invita à le venir trouver, espérant de tirer de sa présence plusieurs avantages contre Antigone. Elle s'étoit déja mise en chemin: mais le Gouverneur de Sardes l'aiant arrétée la ramena, & peu de tems après, par ordre d'Antigone, il la fit mourir secrettement. Antigone, aussitôt après, vint à Sardes, & fit le procès à toutes les femmes qui avoient été les instrumens de ce meurtre, & qui y avoient prété leur ministére.

On voit ici avec surprise & avec admiration, combien le bras de Dieu s'étoit appesanti sur toute la race d'Alexandre, & avec quelle rigueur il en poursuivoit les moindres restes, & tout ce qui avoit eu le malheur d'appartenir à ce fameux conquérant, dont tout l'univers ambitionnoit la faveur quelques années auparavant. Une malédiction funeste dévoroit toute cette famille, & vengeoit sur elle toutes les violences commises par ce Prince. Dieu se servoit de ses courtisans mêmes, de ses officiers, de ses do-

mestiques, pour exercer la sévérité de ses jugemens à la vûe de toute la terre, qui recevoit ainsi une sorte de réparation de tous les maux qu'Alexandre lui avoit faits.

Antigone, ministre & exécuteur de ces ordres pleins de justice du côté de Dieu, n'en étoit pas moins criminel, parce qu'il ne s'y portoit que par des vûes d'ambition & de cruauté, dont il sentoit lui-même toute l'horreur, & dont il auroit bien souhaité pouvoir dérober la connoissance aux hommes. Il célébra les funérailles de Cléopatre avec une magnificence extraordinaire, espérant, par tous ces beaux dehors, éblouir le public, & éviter la haine que cette noire action méritoit. Mais une profonde hypocrisie, comme celle-ci, découvre pour l'ordinaire le crime qu'elle veut cacher, & ne fait qu'augmenter la juste horreur qu'on a pour ceux qui en sont les auteurs.

Cette lâche & barbare action n'est pas la seule que commit Antigone. Séleucus & Ptolémée élevoient l'édifice de leur puissance sur la clémence & sur la justice avec lesquelles ils gouvernoient leurs peuples: & ils établirent par cette voie des Empires durables, qui demeurérent pendant plusieurs générations dans leurs familles. Le caractére d'Antigone étoit bien différent. Sa maxime étoit, si quel-

qu'un faisoit obstacle à ses desseins, de s'en défaire sans avoir aucun égard à la justice ni à l'humanité. Aussi cette force brutale & tyrannique, par laquelle seule il s'étoit soutenu, venant à lui manquer, il perdit l'Empire & la vie.

Quelque sage & modéré que fût le gouvernement de Ptolémée, il ne fut pas à l'abri des révoltes. L'infidélité d'Ophellas Gouverneur de la Libye & de la Cyrénaïque, qui se souleva à peu près dans ce tems-ci, lui donna une juste inquiétude, mais heureusement elle n'eut pas de suite. Cet Officier avoit d'abord servi sous Alexandre. Après sa mort il s'étoit attaché à Ptolémée, & l'avoit suivi en Egypte. Ptolémée lui avoit donné le commandement de l'armée qu'il envoia pour réduire la Libye & la Cyrénaïque, provinces qui lui avoient été accordées, aussi bien que l'Egypte & l'Arabie, par le partage qui se fit de l'Empire. Quand ces deux provinces furent soumises, Ptolémée lui en laissa le Gouvernement. Ophellas le voiant trop occupé contre Antigone & Démétrius pour avoir quelque chose à craindre de sa part, s'étoit rendu indépendant, & étoit demeuré possesseur tranquille de son usurpation jusqu'à cette année.

AN.M 3697. AV.J.C. 307. *Diod. p.* 777. Agathocle, Roi de Sicile, étant venu en Afrique faire la guerre aux Carthagi-

onis, essaia d'engager Ophellas dans son parti, & lui promit de lui aider à se rendre maître de toute l'Afrique. Ophellas, séduit par une promesse si flateuse, mena à Agathocle une armée de vingt mille hommes sur les terres des Carthaginois. Mais à peine y fut-il arrivé, que le scélérat qui l'y avoit attiré se défit de lui, & garda son armée. On peut voir dans l'histoire des Carthaginois quel fut le succès de cette noire trahison. Ptolémée, *Plutarc. in Demetr. pag. 894.* par la mort d'Ophellas, recouvra la Libye & la Cyrénaïque. Ce dernier avoit pour femme une Athénienne d'une rare beauté, nommée Eurydice, qui étoit descendue de Miltiade. Après la mort de son mari, elle retourna à Athénes, où Démétrius la vit l'année d'après, & l'épousa.

§. VII. *Démétrius fils d'Antigone assiége & prend Athénes, & y établit le gouvernement Démocratique. Démétrius de Phalére qui y commandoit, se retire à Thébes. Il est condanné à mort, & ses statues renversées. Il passe en Egypte. Honneurs excessifs que les Athéniens rendent à Antigone & à son fils Démétrius. Celui-ci remporte avec sa flote une grande victoire sur Ptolémée, prend Salamine, & se rend maître de*

l'Ile entiére de Cypre. Après cette victoire Antigone & Démétrius prennent le titre de Roi, & les autres Princes à leur exemple. Antigone forme une entreprise contre l'Egypte, qui lui réussit mal.

An. M. 3698.
Av. J.C. 306.
Plutarc. in Demetr. pag. 892-894.

ANTIGONE & Démétrius avoient formé le dessein d'affranchir la Gréce entiére, que Cassandre, Ptolémée, & Polysperchon tenoient dans une espéce de servitude. Ces Princes confédérés, pour s'assujettir les Grecs, avoient jugé nécessaire d'établir dans toutes les villes dont ils s'étoient rendus maîtres l'Aristocratie, c'est-à-dire le gouvernement des riches & des puissans, qui approchoit le plus de celui des Rois. Antigone, pour s'attirer ces mêmes peuples, prit une voie contraire, en y substituant la Démocratie qui flatoit davantage l'inclination des Grecs, & en mettant le pouvoir entre les mains du peuple. C'étoit un renouvellement de la politique si souvent emploiée contre Lacédémone par les Athéniens & par les Perses, qui avoit toujours réussi, & qui ne pouvoit manquer de réussir encore dans cette occasion, pourvû qu'elle fût appuiée d'une bonne armée. Antigone ne pouvoit mieux faire que de donner le signal général de la liberté Démocratique en commençant

par Athénes, qui en étoit la plus jalouse, & qui étoit à la tête des autres Républiques.

Quand le siége d'Athénes eut été résolu, un des amis d'Antigone lui dit, que, s'il prenoit cette ville, il devoit la garder pour lui, comme la clé de toute la Gréce. Mais Antigone rejetta hautement cette proposition, & lui dit » que » la clé la meilleure & la plus forte qu'il » connût, c'étoit l'amitié des peuples ; & » qu'Athénes étant comme le fanal de » toute la terre, elle feroit éclater par- » tout la gloire de ses actions. C'est une chose étonnante de voir comment des Princes très injustes & très intéressés, empruntent quelquefois le langage de la justice & de la générosité, & cherchent à se faire honneur du dehors de vertus dont ils sont tout-à-fait éloignés dans le fond.

Démétrius partit pour Athénes avec cinq mille talens, & une flote de deux cens cinquante voiles. Démétrius de Phalére commandoit dans cette ville depuis dix ans au nom & sous l'autorité de Cassandre. Jamais, comme je l'ai déja remarqué, cette république ne s'étoit vûe sous un plus juste gouvernement, & elle n'avoit jamais joui de plus de repos & de bonheur. Par reconnoissance, on lui avoit élevé dans cette ville autant de statues

Quinze millions.

qu'il y a de jours en l'année, c'est-à-dire trois cens soixante : car [a] pour lors, selon Pline, l'année n'avoit que ce nombre de jours. Pareil honneur n'avoit jamais été rendu à aucun citoien.

Quand la flote de Démétrius approcha, tout le monde se préparoit à la recevoir, pensant que ce fussent les vaisseaux de Ptolémée. Mais enfin les Capitaines & les principaux Officiers étant détrompés, coururent aux armes pour se défendre. Tout étoit plein de tumulte & de confusion ; les Athéniens se trouvant tout à coup réduits à repousser un ennemi qui abordoit sans avoir été découvert, & qui faisoit déja sa descente. Car Démétrius étoit entré dans le port qu'il avoit trouvé tout ouvert, & on le distinguoit déja clairement sur le tillac de sa galére, d'où il faisoit signe de la main qu'on se tînt en repos, & qu'on lui donnât audience. Le trouble s'étant donc calmé, il leur fit crier par un héraut qu'il mit à ses côtés : » Que son pére Antigone l'a- » voit envoié sous d'heureux auspices » pour mettre les Athéniens en liberté, » pour chasser la garnison de leur cita- » delle, & pour leur rendre leurs loix & » leur ancien gouvernement.

a Nondum anno hunc numerum dierum excedente. *Plin. lib.* 34. *cap.* 6.

A cette proclamation, les Athéniens jettant leurs boucliers à leurs piés, & battant des mains avec de grands cris de joie, pressoient Démétrius de descendre, & l'appelloient leur sauveur & leur bienfaiteur. Ceux qui étoient avec Démétrius de Phalére, furent tous d'avis que, puisqu'il étoit déja le maître, il faloit le recevoir quand même on seroit assuré qu'il ne feroit rien de tout ce qu'il promettoit; & sans attendre davantage, ils lui envoiérent des Ambassadeurs pour faire leurs soumissions.

Démétrius les reçut gracieusement, & pour les assurer de sa bonté, en les renvoiant il leur donna comme en otage Aristodéme de Milet, un des plus intimes amis de son pére. En même tems il eut soin de pourvoir à la sureté de Démétrius de Phalére, lequel, à cause de ce changement arrivé dans l'Etat, craignoit plus ses citoiens que les ennemis. Plein de respect pour la réputation & pour la vertu de ce grand personnage, il le renvoia avec une bonne & sûre escorte à Thébes comme il l'avoit demandé. Pour lui, il dit aux Athéniens qu'il ne verroit pas leur ville, & qu'il n'y mettroit pas le pié, quelque empressement qu'il eût d'y entrer, qu'il ne l'eût entiérement affranchie en chassant la garnison qui génoit leur liberté. Et sur l'heure même

il ouvre un grand fossé, & éléve de bons retranchemens devant la forteresse de Munychia, pour en rompre toute communication avec la ville, & s'embarque aussitôt pour Mégare, où Cassandre avoit mis une forte garnison.

A son arrivée, il apprit que la femme d'Alexandre fils de Polysperchon, nommée Cratésipolis, & très célébre par sa beauté, étoit à Patres, & qu'elle desiroit passionnément de le voir, & d'être à lui. Il laisse donc son armée dans les terres de Mégare, & aiant choisi un petit nombre de gens les plus dispos pour l'accompagner, il prit le chemin de Patres. Quand il en fut assez près, il se déroba de ses gens, fit tendre un pavillon à l'écart, afin que Cratésipolis ne fût point aperçue quand elle viendroit le voir. Quelques-uns des ennemis, avertis de cette imprudence, marchérent contre lui lorsqu'il s'y attendoit le moins. Il n'eut le tems que de prendre un méchant manteau, & de se sauver par la fuite; & peu s'en falut qu'il ne fût pris de la maniére du monde la plus honteuse à cause de son incontinence. Les ennemis emportérent sa tente, & toutes les richesses qui y étoient.

La ville de Mégare étant prise, les soldats en demandoient le pillage: mais les Athéniens intercédérent pour elle

avec de fortes instances, & la sauvérent. Démétrius chassa la garnison de Cassandre, & remit Mégare en liberté. Stilpon, [a] célébre Philosophe, demeuroit dans cette ville. Il le fit venir, & lui demanda si l'on ne lui avoit rien enlevé, & s'il n'avoit rien perdu. *Rien du tout*, lui répondit Stilpon, *car je porte avec moi tous mes biens*. Il entendoit par ces mots la justice, la probité, la tempérance, la prudence, & l'avantage de ne point compter au nombre des biens ce qui pouvoit lui être enlevé. Que peuvent tous les Rois de la terre ensemble contre un tel homme, qui ne desire & ne craint rien, & à qui la philosophie a appris à ne pas regarder la mort même comme un mal?

Quoique la ville eût été épargnée, tous les esclaves généralement avoient été pris & enlevés par les vainqueurs. Le jour que Démétrius devoit partir, après avoir fait beaucoup de caresses à Stilpon, il

a Megara Demetrius ceperat, cui cognomen Poliorcetes fuit. Ab hoc Stilpon philosophus interrogatus, num quid perdidisset: nihil, inquit, omnia namque mea mecum sunt. . . Habebat enim secum vera bona, in quæ non est manûs injectio. . . . . Hæc sunt, justitia, virtus, temperantia, prudentia; & hoc ipsum, nihil bonum putare quod eripi possit. . . Cogita nunc, an huic quisquam facere injuriam possit, cui bellum, & hostis ille egregiam artem quassandarum urbium professus, eripere nihil potuit. *Senec. de const. sap. c. 5. & Ep. 9.*

lui dit qu'il lui laissoit la ville entiére-
ment libre. *Vous dites vrai, Seigneur*,
lui répartit le Philosophe, *car vous n*
nous avez pas laissé un seul esclave.

Démétrius étant retourné à Athénes
prit ses postes devant le port de Muny
chia, pressa le siége, chassa la garnison
& rasa le Fort. Après quoi les Athénien
le priant très instamment de venir se ra
fraîchir dans la ville, il y entra, assem
bla le peuple, leur rendit leur ancie
gouvernement, leur promit de plu
que son pére Antigone leur envoieroi
cent cinquante mille mesures de blé, &
tout le bois nécessaire pour la construc
tion de cent galéres à trois rangs de ra
mes. C'est ainsi que les Athéniens recou
vrérent leur Démocratie treize ou qua
torze ans après l'avoir perdue.

Ils poussérent leur reconnoissance pou
leurs Bienfaiteurs jusqu'à l'irréligion &
l'impiété, par les honneurs excessifs qu'il
leur décernérent. Premiérement ils don
nérent le nom de Rois à Antigone &
à Démétrius, nom que ces Princes
non plus que les autres, n'avoient os
prendre jusques là, quoiqu'ils s'en fussen
donné toute la réalité & l'effet. Ils le
honorérent du titre de *dieux sauveurs*
Au lieu de l'Archonte qui donnoit le non
à l'année, ils créoient tous les ans u
Prêtre des dieux sauveurs, sous le non

duquel se faisoient tous les Décrets & tous les actes publics. Ils ordonnérent de plus que leur portrait seroit tracé avec celui des autres dieux sur le Voile que l'on portoit en procession aux grandes Fêtes de Minerve, nommées Panathénées. Et, par un excès de flaterie qu'on a peine à comprendre, ils consacrérent l'endroit où Demétrius étoit descendu de son char, & y élevérent un autel, qu'ils appellérent *l'Autel de Demétrius descendant du char* : & aux dix anciennes Tribus, ils en ajoutérent deux nouvelles sous les noms de Tribu Démétriade & de Tribu Antigonide. On changea aussi les noms de deux mois en leur faveur. Enfin il fut établi que ceux qu'on envoieroit par un Décret du peuple vers Antigone ou Démétrius, au lieu du simple titre d'Ambassadeurs, seroient appellés *Théores*, titre réservé à ceux qui étoient choisis pour aller offrir des sacrifices aux dieux à Delphes ou à Olympie au nom des villes. Mais ce qui fut encore plus étrange & plus outré que tous les honneurs dont je viens de parler, ce fut le Décret d'un certain Démoclide, qui proposoit » que pour la consécration » des boucliers qu'on dédioit dans le » temple d'Apollon à Delphes, on se » transporteroit vers Démétrius *le dieu* » *sauveur*, & qu'après lui avoir fait des

» ſacrifices, on demanderoit à *ce dieu*
» *ſauveur*, comment on devoit ſe con-
» duire pour faire le plus religieuſement,
» le plus magnifiquement, & le plus
» promtement la conſécration & la dé-
» dicace de ces offrandes; & que le peu-
» ple exécuteroit tout ce que l'Oracle
» auroit répondu.

L'excès d'ingratitude, de la part des Athéniens, à l'égard de Démétrius de Phalére, ne fut pas moins outré ni moins criminel, que l'excès de reconnoiſſance qu'ils venoient de témoigner à leur nouveau Maître. Ils avoient toujours regardé le premier comme trop déclaré pour le gouvernement oligarchique, & lui avoient ſû mauvais gré d'avoir ſouffert la garniſon des Macédoniens dans leur Citadelle pendant dix ans, ſans faire le moindre mouvement auprès de Caſſandre pour la faire retirer. En quoi il n'avoit fait que ſuivre l'exemple de Phocion, regardant ſans doute ce frein comme néceſſaire pour arrêter l'humeur inquiéte & remuante des Athéniens. Peut-être auſſi, en ſe déclarant contre lui, s'imaginérent-ils faire leur cour au Vainqueur. Quoi qu'il en ſoit, après l'avoir condanné à mort par contumace, ne pouvant ſévir contre ſa perſonne, parce qu'il s'étoit retiré, ils renverſérent ce grand nombre de ſtatues qu'ils avoient élevées à la gloi-

Diog. Laert.

de Démétrius de Phalére. Quand il l'eut appris: *Au moins*, dit-il, *il ne ſera pas en leur pouvoir de détruire la vertu qui me les a méritées.*

Quel cas devoit-on faire de ces honneurs, prodigués dans un tems, révoqués ſubitement dans un autre; refuſés à la vertu, & proſtitués à des Princes vicieux, avec la diſpoſition permanente de les leur ôter dans le premier mécontentement, & de les dégrader de la divinité avec la même impétuoſité, avec laquelle on la leur avoit décernée? Quelle foibleſſe & quelle ſtupidité, d'être touché de ces honneurs en les recevant, ou de les regretter en les perdant!

Les Athéniens ne s'en tinrent pas là: on accuſa Démétrius de Phalére d'avoir fait beaucoup de choſes contre les loix pendant ſon gouvernement, & on s'étudia à le rendre odieux. Il faloit bien qu'ils en vinſſent juſqu'à cette injuſtice & à cette calomnie quelque criantes qu'elles fuſſent, pour ſe décharger du juſte reproche d'avoir condanné une vertu connue & un mérite éprouvé. Pendant que les ſtatues ſubſiſtoient, elles étoient des témoins publics qui dépoſoient continuellement en faveur de l'innocence de Démétrius contre l'injuſtice des Athéniens: c'étoit leur propre témoignage qui ſe tournoit contre eux, & qu'ils ne

pouvoient récuser. Mais le renversement des statues n'avoit pas détruit sa réputation. Il étoit donc absolument nécessaire qu'il parût coupable, pour que les Athéniens pussent se dire innocens & justes; & ils crurent qu'une condannation solennelle & authentique suppléroit à ce qui manquoit du côté des preuves & de la régularité de la forme. Ils n'épargnérent pas même ses amis. Ceux qui avoient eu une plus étroite liaison avec lui furent inquiétés; & peu s'en falut que Ménandre, ce Poéte si célébre, dont Térence n'a fait presque que copier les comédies, ne fût appellé en jugement, par la seule raison qu'il avoit été de ses amis.

Il y a de l'apparence que Démétrius, après avoir passé quelque tems à Thébes, se réfugia chez Cassandre, qui connoissoit tout son mérite, & en faisoit un cas particulier; & qu'il demeura sous sa protection tant que ce Prince vécut. Après sa mort, appréhendant tout de la brutalité de son fils Antipater, qui avoit fait mourir sa propre mére, il passa en Egypte, & se retira vers Ptolémée Soter, Prince recommandable par sa libéralité à l'égard des gens de lettres, & dont la Cour étoit le refuge & l'asyle de tous les malheureux.

Ælian. lib. 3. c. 17. Il en fut reçu parfaitement bien; &, selon Elien, le Roi lui donna la fonc-

tion de veiller à l'obſervation des loix de l'Etat. Il tint le premier rang parmi les amis de ce Prince : il y vécut dans l'abondance de toutes choſes, & ſe trouva en état d'envoier des préſens à ſes amis d'Athénes. C'étoient, ſans doute, de ces véritables amis, dont Démétrius lui-même diſoit ; Qu'ils ne venoient dans la proſpérité, qu'après avoir été mandés ; mais que dans l'adverſité ils ſe préſentoient toujours, ſans attendre qu'on les en priât.

Plutarc. de exil. p. 601.

Diog. Laert.

Il s'occupa, pendant ſon exil, à compoſer pluſieurs ouvrages, ſur le gouvernement, ſur les devoirs de la vie civile, & ſur d'autres matiéres ; & [a] cette occupation étoit pour ſon eſprit une eſpéce de nourriture, qui entretenoit en lui les ſentimens de l'humanité dont il étoit plein. Douce & conſolante reſſource, dans la ſolitude ou l'exil, pour un homme de bien, qui cherche à mettre ſon loiſir à profit & pour lui-même, & pour le public !

Le Lecteur, ſans doute, en voiant la multitude énorme de ſtatues érigées en l'honneur d'un ſeul homme, a remarqué l'étrange différence qui ſe trouve entre les beaux ſiécles d'Athénes, & ce-

Corn. Nep. in Milt. c. 6.

a Multa præclara in illo calamitoſo exilio ſcripſit, non ad uſum aliquem ſuum, quo erat orbatus, ſed animi cultus ille, erat ei quaſi quidam humanitatis cibus. *Cic. de Finib. bon. & mal. lib. 5. n. 54.*

lui dont nous parlons : c'est la réflexion d'un Auteur bien sensé. Autrefois, dit-il, les Athéniens accordérent pour toute récompense à Miltiade qui avoit sauvé l'Etat, le privilége d'être représenté dans un tableau le premier & à la tête des neuf autres Généraux, exhortant les troupes au combat. Mais ce même peuple énervé & corrompu par la flaterie de ses Orateurs, décerne trois cens statues & plus à Démétrius de Phalére. Des honneurs ainsi prodigués, ne sont point la preuve d'un vrai mérite, mais l'effet d'une basse flaterie; & ce fut une faute considérable à Démétrius de Phalére, de ne s'y être pas fortement opposé, supposé que la chose dépendît de lui.

Plutarc. in præcept. reip. ger. p. 820.

Caton agit bien plus sagement. Il refusa plusieurs marques de distinction qu'on vouloit lui accorder. Et comme un jour on lui demandoit, pourquoi on ne lui avoit point érigé de statues dans un tems où Rome en étoit pleine : *J'aime mieux*, dit-il, *qu'on demande pourquoi je n'en ai point, que pourquoi j'en ai.*

Le véritable honneur, la véritable distinction, dit Plutarque dans l'endroit que je viens de citer, consistent dans l'estime & l'affection sincéres des peuples, fondées sur un mérite effectif & sur des services réels : sentimens, qui bien loin de s'éteindre par la mort, se fortifient & se

perpétuent de siécle en siécle ; au lieu que les honneurs prodigués par la flaterie ou par la crainte aux mauvais Princes ou aux Tyrans, ne leur survivent point, & souvent même périssent avant eux. Ce même Démétrius Poliorcéte, que nous voions maintenant consulté & adoré par les Athéniens comme un oracle & comme un dieu, aura bientôt la douleur & la honte de voir qu'Athénes lui fermera ses portes, & ne voudra point le recevoir, parce que sa fortune sera changée.

Pendant que Démétrius demeuroit à Athénes, il y épousa Eurydice veuve d'Ophellas. Il avoit déja plusieurs femmes, entr'autres Phila fille d'Antipater, que son pére l'avoit forcé d'épouser contre son gré en lui citant un vers d'Euripide qu'il parodia par le changement d'un seul mot : *Là* [a] *où il y a du bien, là il convient de se marier, même contre son inclination.* Cette maxime, quelque ancienne qu'elle soit, ne vieillit point ; &, quelque contraire qu'elle soit aux sentimens de la nature, elle se renouvelle de jour en jour. Démétrius se décria fort à Athénes par d'infames débauches.

Plutarc. in Demetr. pag. 894.

Peu de tems après, son pére lui fit

Diod. l. 20. *p.* 783-789.

a Ὅπου τὸ κέρδος, παρὰ φύσιν γαμητέον. *Il y avoit dans Euripide*, δουλευτέον.

Plutarc. in Demetr. pag. 895. 896. Justin. l. 15. cap. 2.

quitter la Gréce, & l'envoia avec une grosse flote & une forte armée, pour faire sur Ptolémée la conquête de l'île de Cypre. Avant que de l'entreprendre, il envoia des Ambassadeurs aux Rhodiens pour les inviter à se liguer avec lui contre Ptolémée. Cette tentative fut inutile. Ils persévérérent constamment à demander qu'il leur fût permis de ne point se départir de la neutralité qu'ils avoient embrassée. Démétrius, convaincu que les intelligences de Ptolémée dans Rhodes avoient traversé son dessein, s'avança vers Cypre. Il y fit sa descente, & marcha vers Salamine, capitale de l'île. Ménélas, frére de Ptolémée, qui y étoit renfermé avec presque toutes ses troupes, en sortit, & livra bataille. Il fut vaincu, & obligé de rentrer dans la place, après avoir perdu mille de ses gens qui restérent sur le champ de bataille, & trois mille qui furent faits prisonniers.

Ménélas ne doutant point que le Prince, enflé de cet heureux succès, ne dût entreprendre le siége de Salamine, fit de son côté tous les préparatifs nécessaires pour une vigoureuse résistance. Pendant qu'il y donnoit tous ses soins, il envoia des courriers en diligence à Ptolémée, pour lui porter la nouvelle de sa défaite, & celle du siége dont il étoit menacé.

Il le pria de hâter le ſecours qu'il lui demandoit, & de l'amener lui-même s'il le pouvoit.

Démétrius de ſon côté, après s'être fait faire un raport fidéle de la ſituation de la place, de ſes forces, & de celles de la garniſon, perſuadé qu'il n'avoit pas aſſez de béliers ni d'autres machines pour la réduire, fit venir de Syrie un grand nombre d'habiles ouvriers, avec une quantité infinie de fer & de bois, afin de préparer tout ce qui étoit néceſſaire pour l'attaque d'une ville de cette importance. Ce fut pour lors qu'il fit conſtruire pour la premiére fois la fameuſe machine nommée Hélépole. J'en donnerai bientôt une exacte deſcription.

Quand tout fut prêt, Démétrius s'approcha de la ville, & commença à en battre les murailles avec toutes ſes machines. Comme il étoit bien ſervi, elles eurent tout l'effet qu'on en attendoit. Après pluſieurs attaques, les aſſiégeans vinrent à bout d'abbatre de grands pans de muraille, de ſorte que les aſſiégés ne pouvoient pas tenir un jour, à moins de prévenir par quelque hardie entrepriſe l'aſſaut que Démétrius y devoit donner le lendemain. Pendant la nuit, qui avoit ſuſpendu les attaques, ceux de Salamine amaſſérent ſur les murs quantité de bois extrémement ſec, & d'au-

tres matiéres propres à prendre feu aisément; & sur le minuit ils jettérent du haut des murs tout ce bois au pié de l'Hélépole, des béliers, & des autres machines, & y mirent le feu avec de longues perches allumées. Il y prit avec tant de violence, qu'en très peu de tems toutes les machines parurent en feu. Les ennemis accoururent de toutes parts pour l'éteindre : ce qu'ils ne purent faire qu'après beaucoup de peine & de tems, & presque toutes les machines en furent considérablement endommagées. Ce contretems ne découragea point le Prince.

Ptolémée, sur la nouvelle du mauvais succès de son frére dans le combat livré contre Démétrius, avoit fait équiper en diligence une puissante flote, & il vint promtement à son secours. La bataille, à laquelle on se préparoit de part & d'autre après de vains pourparlers, tenoit nonseulement ces Généraux, mais tous les autres Princes & Généraux absens, dans une grande attente de l'événement, qui paroissoit très incertain, & qui alloit donner sur eux une entiére supériorité au vainqueur. Ptolémée, qui étoit arrivé avec une flote de cent cinquante vaisseaux, avoit donné ordre à Ménélas, qui étoit à Salamine, qu'après que le combat seroit engagé, & la mélée la plus échaufée, il vînt avec les soixante vaisseaux

vaisseaux qu'il avoit, charger l'arriére-garde de Démétrius, & la mettre en désordre. Mais Démétrius avoit eu la précaution de laisser dix de ses vaisseaux pour s'opposer à ces soixante de Ménélas : car ce petit nombre étoit suffisant pour garder l'entrée du port qui étoit étroite, & pour empécher Ménélas d'en sortir. Et lui cependant, après avoir étendu son armée de terre, & l'avoir répandue sur les pointes qui avançoient dans la mer pour être en état, en cas qu'il arrivât quelque malheur, de secourir ceux qui seroient obligés de se sauver à la nage, il prit le large avec cent quatre-vingts galéres, & alla charger avec tant d'impétuosité & un si grand effort la flote de Ptolémée, qu'il la rompit, & que Ptolémée lui-même, se voiant défait, prit très promtement la fuite avec huit galéres, les seules qui se sauvérent : car de toutes celles qui restérent, les unes furent brisées ou coulées à fond dans le combat, & les autres, au nombre de soixante & dix, furent prises avec tous les équipages. De tout le reste de son train & de son bagage, comme de ses domestiques, de ses amis, de ses femmes, de ses provisions, de ses armes, de son argent, & des machines de guerre, qui étoient à l'ancre sur des vaisseaux de charge, rien absolument n'échapa à Démétrius ; il se rendit maître

de tout, & le fit conduire dans ſon camp.

Après cette bataille navale, Ménélas ne réſiſta plus: il ſe rendit à diſcrétion à Démétrius, avec la ville, tous ſes vaiſſeaux, & toute ſon armée de terre, qui conſiſtoit en douze cens chevaux, & en douze mille hommes de pié.

Démétrius rehauſſa l'éclat de cette victoire déja ſi glorieuſe en ſoi-même, par la bonté, par l'humanité, & par la généroſité dont il uſa en cette occaſion. Il fit enterrer magnifiquement les morts. Il rendit généreuſement la liberté à Ménélas & à Lentiſque, le premier frére, & l'autre fils de Ptolémée, qui ſe trouvoient du nombre des priſonniers, & il les lui renvoia ſans rançon, avec leurs amis & leurs domeſtiques, & tout leur bagage: pour répondre encore une fois à l'honnêteté que lui avoit fait Ptolémée en pareil cas après la bataille de Gaza. Tant [a] alors, dit un Hiſtorien, entre ennemis & les armes à la main, on en uſoit avec plus de nobleſſe, de déſintéreſſement, de politeſſe, qu'on n'agit maintenant entre amis & dans le commerce ordinaire de la vie. Il choiſit auſſi parmi les dépouilles douze cens armures complettes qu'il donna aux Athéniens. Pour tout le reſte des priſonniers, qui

a Tanto honeſtius tunc bella gerebantur, quàm nunc amicitiæ coluntur. *Juſtin.*

montoient à dix-ſept mille hommes, ſans compter les matelots pris ſur la flote, il les incorpora dans ſes troupes, & par là renforça extrêmement ſon armée.

Antigone, qui étoit demeuré en Syrie, attendoit dans une violente inquiétude & avec une grande impatience les nouvelles d'un combat, dont l'iſſue devoit décider de ſon ſort & de celui de ſon fils. Quand le courrier lui eut appris que Démétrius avoit remporté une victoire complette, ſa joie le fut auſſi. Tout le peuple, dans le même moment, proclama Antigone & Démétrius Rois. Antigone, ſans perdre de tems, envoia à ſon fils le diadême dont on lui avoit ceint la tête, lui donnant le titre de Roi dans la lettre qu'il lui écrivit. Dès que cette nouvelle fut portée en Egypte, les Egyptiens proclamérent auſſi Ptolémée Roi, pour ne pas paroitre avoir le courage abbatu par leur défaite, ni en eſtimer ou en aimer moins Ptolémée. Lyſimaque & Séleucus, le premier dans la Thrace, l'autre à Babylone & dans les provinces Orientales, ſuivirent leur exemple, & prirent enfin chacun dans leurs Etats le titre de Roi, après en avoir uſurpé depuis ſi lontems toute l'autorité, ſans avoir encore oſé en prendre le nom. Il s'étoit écoulé environ dix-huit ans depuis la mort d'Alexandre. Caſſandre ſeul,

quoique les autres l'appellassent Roi en lui parlant & en lui écrivant, continua d'écrire ses lettres à son ordinaire, en mettant son nom tout simplement.

Plutarque observe que ce nouveau titre n'aboutit pas seulement à faire augmenter à ces Princes leur train & leur équipage, mais qu'il leur fit prendre des aïrs de faste & de hauteur, & leur inspira des sentimens de fierté, qui n'avoient point paru jusques-là : comme si, par ce titre, ils étoient devenus tout d'un coup d'une autre espéce que le reste des hommes.

AN. M. 3699. AV. J. C. 305. *Appian. in Syr. p. 122. 123. Justin. lib. 15. cap. 4.*

Pendant tous les mouvemens dont nous venons de parler, la puissance de Séleucus s'étoit bien accrue dans l'Orient. Car, après avoir tué dans une bataille Nicanor, qui avoit été envoié contre lui par Antigone, non seulement il s'étoit affermi dans la possession de la Médie, de l'Assyrie, & de Babylone ; mais portant ses armes plus loin, il avoit réduit la Perse, la Bactriane, l'Hyrcanie & toutes les autres provinces en deça de l'Inde, dont Alexandre avoit fait la conquête.

Diod. l. 20. p. 804-806. Plutarc. in Demetr. pag. 895. 897.

Antigone de son côté, pour profiter de la victoire que son fils avoit remportée en Cypre, assembla en Syrie une armée de près de cent mille hommes, qu'il destinoit à faire une invasion en Egypte;

Il se flatoit d'une victoire facile, & de dépouiller Ptolémée de ce roiaume aussi aisément qu'il lui avoit enlevé l'île de Cypre. Pendant qu'il conduisoit cette grosse armée par terre, Démétrius le suivoit avec sa flote en cotoiant les bords de la mer, jusqu'à ce qu'ils arrivérent à Gaza. Là ils concertérent ce que chacun devoit exécuter. Les pilotes conseilloient de laisser passer le coucher des Pleiades, parce que c'étoit un tems où la mer étoit fort orageuse, & de différer le départ de huit jours seulement. Le desir qu'avoit Antigone de surprendre Ptolémée, & de prévenir ses préparatifs, lui fit négliger un conseil si salutaire. Démétrius eut ordre d'aller faire une descente à une des embouchures du Nil, pendant qu'Antigone essaieroit de s'ouvrir un passage par terre pour entrer dans l'intérieur du pays. Ils ne réussirent ni l'un ni l'autre. Des orages violens firent beaucoup de désordres dans la flote de Démétrius, & Ptolémée avoit si bien pourvû à la garde des bouches du Nil, qu'il ne put y aborder. Antigone de son côté, après bien des peines qu'il falut essuier pour traverser les déserts qui sont entre la Palestine & l'Egypte, trouva de bien plus grandes difficultés encore à surmonter, & il ne lui fut pas possible de passer le premier bras du Nil qu'il rencontra : tant Ptolé-

mée avoit donné de bons ordres, & bien posté ses troupes sur tous les passages & à toutes les avenues. Et, ce qui l'affligeoit encore plus que tout le reste, ses soldats désertoient tous les jours en grand nombre.

Ptolémée avoit envoié des bateaux en divers endroits de la riviére où les ennemis venoient prendre leur eau; & il avoit fait proclamer dans ces bateaux de sa part, Qu'il donneroit à un simple soldat qui déserteroit deux mines; (six vingts livres;) & à un Officier un talent. (trois mille livres.) Une récompense si considérable lui en attira quantité de toutes les sortes, mais sur-tout des troupes soudoiées. Ce n'étoit pas seulement l'argent qui les attiroit: ils aimoient beaucoup mieux servir Ptolémée, qu'Antigone; vieillard difficile à contenter, fier, chagrin, & sévére, au lieu que Ptolémée se faisoit aimer par sa douceur & par ses maniéres engageantes & pleines de bonté pour tout le monde.

Antigone, après avoir rodé inutilement sur la frontiére d'Egypte, jusqu'à ce que ses munitions de bouche commencérent à lui manquer, voiant qu'il ne pouvoit pas entamer l'Egypte, que son armée dépérissoit de jour en jour par les maladies & par la désertion, en un mot qu'il lui étoit impossible de faire subsister plus lontems dans le pays les troupes qui

lui reſtoient, il ſe trouva obligé de retourner en Syrie d'une maniére tout-à-fait honteuſe. Il perdit, dans cette malheureuſe expédition, beaucoup de ſoldats ſur terre, & beaucoup de vaiſſeaux ſur mer.

Ptolémée, après avoir offert aux dieux un ſacrifice en action de graces de la protection qu'ils venoient de lui accorder, fit part auſſitôt à Lyſimaque, à Caſſandre, & à Séleucus, de l'heureuſe iſſue de cette campagne, & renouvella ſa ligue avec eux contre l'ennemi commun. Ce fut la derniére attaque qu'il eut à eſſuier pour la couronne d'Egypte; & elle contribua extrêmement à l'y bien affermir, par la maniére prudente dont il s'y conduiſit. C'eſt pourquoi Ptolémée l'Aſtronome fixe ici le commencement de ſon régne, & en marque enſuite les années dans ſon Canon chronologique. Il commence cette Epoque au 7 de Novembre, dix-neuf ans après la mort d'Alexandre.

§. VIII. *Démétrius forme le ſiége de Rhodes, qu'il leve un an après par un traité honorable à la ville. Hélépole, fameuſe machine. Coloſſe de Rhodes. Protogéne, célébre peintre, épargné pendant le ſiége.*

ANTIGONE n'avoit alors guéres moins de quatre-vingts ans. Et comme il étoit AN. M. 3700. AV. J.C. 304.

Diod. pag. 809 815. & 817 825. *Plutarc. in Demetr. pag. 897. & 898.* devenu fort pesant & peu portatif pour aller à la guerre, il se servoit de son fils, qui, par son application, par l'expérience qu'il avoit déja acquise, & par le bonheur qui l'accompagnoit, conduisoit très habilement les affaires les plus importantes: & pour cette raison le pére n'étoit blessé ni de son luxe, ni de sa dépense, ni de ses débauches & de ses ivrogneries. Car, pendant la paix, Démétrius s'abandonnoit aux derniers excès en tout genre, sans garder aucune mesure ni aucune retenue. Pendant la guerre, c'étoit tout un autre homme, actif, vigilant, laborieux, & invincible à la fatigue. Soit qu'il donnât dans le plaisir, soit qu'il passât à une occupation sérieuse, il se livroit tout entier à l'un ou à l'autre, & ne savoit ce que c'étoit que se modérer. Il avoit l'esprit inventif, curieux, & tourné du côté des arts, mais il n'emploioit pas cette industrie, qui lui étoit naturelle, à des choses frivoles & de nul usage, comme plusieurs Rois, dit Plutarque, dont les uns se piquent d'exceller à jouer des instrumens, les autres à peindre, & quelques-uns à tourner, & qui ont cent qualités de particulier, & pas une de Prince. Son application aux arts méchaniques avoit quelque chose de grand, de noble, & de vraiment roial. Ses galéres à quinze rangs de rames fai-

ſcient l'admiration de ſes ennemis, qui les voioient voguer le long de leurs côtes; & ſes machines, appellées *Hélépoles*, étoient un ſpectacle pour ceux même qu'il aſſiégeoit. Il en fit grand uſage dans la guerre contre Rhodes, dont ſon pére le chargea dans le tems dont nous parlons.

Parmi les îles Sporades, celle de Rhodes tenoit le premier rang, ſoit par la fertilité de ſon terroir, ſoit par la ſûreté de ſes ports & de ſes rades, qui y attiroient de tous côtés grand nombre de vaiſſeaux marchands. Elle formoit alors un petit Etat très puiſſant, dont tous les Princes recherchoient l'amitié, & qui de ſon côté tâchoit de les ménager tous, en gardant une exacte neutralité, & évitant avec ſoin dans les guerres qui ſurvenoient, de ſe déclarer pour l'un contre l'autre. Renfermés dans une petite île, toute leur puiſſance venoit de leurs richeſſes, & leurs richeſſes du commerce, qu'il étoit de leur intérêt capital de ſe conſerver libre avec les Etats de la Méditerranée, qui contribuoient tous à le faire fleurir. Les Rhodiens, par une conduite ſi ſage, avoient rendu leur ville très floriſſante; & comme ils jouiſſoient d'une paix continuelle, ils s'étoient fort enrichis. Malgré cette neutralité apparente, leur inclination, auſſi bien que leur intérêt, les tenoit particuliérement

attachés à Ptolémée, parce que c'étoit avec l'Egypte qu'ils faisoient le principal & le plus avantageux commerce. Aussi, quand Antigone, dans la guerre de Cypre qu'il avoit entreprise contre ce Prince, leur envoia demander des vaisseaux & du secours, ils le priérent de vouloir bien ne pas exiger d'eux qu'ils se déclarassent contre Ptolémée qui étoit leur ami & leur allié. Cette réponse, quelque sage & quelque mesurée qu'elle fût, mit Antigone en fureur. Il leur fit pour lors de terribles menaces, & à son retour d'Egypte il envoia contr'eux Démétrius son fils avec une flote & une armée, pour châtier leur téméraire audace, car il l'appelloit ainsi, & pour les ranger à son obéissance.

Les Rhodiens, qui prévirent bien l'orage prêt de fondre sur eux, avoient envoié à tous les Princes leurs alliés, & surtout à Ptolémée, pour implorer leur secours. Ils firent représenter au dernier, que leur attachement à ses intérêts étoit ce qui leur avoit attiré le danger où ils se trouvoient exposés.

Les préparatifs de part & d'autre étoient immenses. Démétrius arriva devant Rhodes avec une flote très nombreuse. Il avoit deux cens vaisseaux de guerre de différente grandeur : plus de cent soixante & dix de transport, qui portoient environ

quarante mille hommes, ſans compter la cavalerie & les ſecours des pirates : près de mille barques chargées de vivres, & de tout ce qui eſt néceſſaire à une armée. La vûe du butin qu'on eſpéroit de faire dans la priſe d'une ville auſſi riche que celle de Rhodes, avoit attiré beaucoup de ſoldats à la ſuite de Démétrius. Ce Prince, le génie le plus fécond & le plus inventif qui fut jamais pour l'attaque des places, & pour la conſtruction des machines de guerre, en avoit amené avec lui un nombre infini. Il n'ignoroit pas qu'il avoit affaire à de très braves gens, à des Commandans très habiles & très expérimentés dans la marine, & que les aſſiégés avoient plus de huit cens machines de guerre preſque auſſi redoutables que les ſiennes.

Dès que Démétrius ſe fut approché de l'île, il deſcendit par terre pour reconnoitre par quel endroit il pourroit attaquer la place. Il envoia auſſi des partis faire le dégât de tous les côtés. Il fit en même tems couper les arbres & abbattre les maiſons qui ſe trouvérent aux environs de Rhodes, dont il ſe ſervit pour fortifier ſon camp d'une triple paliſſade.

Les Rhodiens de leur côté ſe préparoient à une vigoureuſe défenſe. Tout ce qu'il y avoit de gens de mérite & de ſervice dans les pays alliés des Rhodiens

s'étoit jetté dans la ville, autant pour l'honneur qu'il y a de servir une République très reconnoissante & très célébre par le courage de ses citoiens, que pour faire montre de leur courage & de leur habileté dans la défense de cette place contre un des plus grands Capitaines & des plus savans dans l'art des siéges que l'antiquité ait jamais produits.

Ils commencérent par faire sortir de la ville la plupart des bouches inutiles. Dans le dénombrement qu'on fit de ceux qui restérent capables de porter les armes, il se trouva six mille citoiens, & mille étrangers. On promit la liberté & le droit de bourgeoisie à ceux des esclaves qui auroient fait le devoir de braves soldats, le public se chargeant de paier aux maîtres le prix de chacun de ces esclaves. On déclara de plus que la ville feroit enterrer honorablement ceux qui seroient morts en combattant; qu'elle pourvoiroit à la subsistance & à l'entretien de leurs péres, méres, femmes, & enfans; qu'elle fourniroit aux filles une dot pour les marier; & que quand les garçons seroient en âge de servir dans l'armée, elle leur donneroit en public sur le théatre dans la grande solennité des Bacchanales une armure complette.

Ce Décret alluma une ardeur incroiable dans tous les Ordres de la ville. Les

riches apportoient en foule de l'argent pour le paiement des troupes, & pour les autres dépenses. Les ouvriers redoubloient d'industrie dans la fabrique des armes, tant pour la promtitude de l'exécution, que pour la beauté des ouvrages. Les uns travailloient aux catapultes & aux balistes, les autres à d'autres machines non moins nécessaires. Quelques-uns réparoient les bréches des murs : plusieurs portoient des pierres sur les murailles, & y en amassoient de grands monceaux. Tout étoit en mouvement : tous à l'envi cherchoient à se distinguer, & jamais on ne vit un zêle si général, ni si empressé.

Les assiégés firent d'abord sortir du port trois bons voiliers contre une petite flote de vivandiers & de marchands qui apportoient des vivres aux ennemis. Ils coulérent à fond un grand nombre de leurs barques, en brûlérent plusieurs, & emmenérent dans la ville ceux des prisonniers qui étoient en état de paier leur rançon. Cette course produisit une somme considérable aux Rhodiens. Car on étoit convenu de part & d'autre que le prix du rachat des prisonniers seroit par tête de cinq cens livres pour une personne libre, & de la moitié pour un esclave. *Mille dragmes.*

On prétend que le siége de Rhodes est le chef-d'œuvre de Démétrius, & la

plus grande marque de son esprit fécond en ressources & en inventions. Il commença l'attaque du côté de la mer, pour se rendre maître du port, & des tours qui en défendoient l'entrée.

Dans ce dessein il fit construire deux tortues, * chacune sur deux bâtimens plats joints ensemble, pour approcher de plus près des endroits qu'il vouloit battre : l'une plus forte & plus massive, pour se couvrir des masses énormes que les assiégés lançoient du haut des tours & des murailles par le moien des catapultes plantées dessus ; l'autre, bâtie plus légérement, pour se mettre à l'abri des fléches & des traits. En même tems on éleva deux tours à quatre étages, lesquelles surpassoient en hauteur celles qui défendoient l'entrée du port : elles étoient destinées à battre celles-ci à coups de pierres & de traits. Chacune de ces tours étoit posée sur deux vaisseaux joints & liés ensemble.

Il fit faire outre cela devant ces tortues & ces tours une espéce de barriére flotante, sur une longue piéce de bois haute de quatre piés, avec des pieux garnis de grosses pointes de fer. Ces pieux étoient placés horisontalement en présentant

** C'étoient des huttes de bois propres à couvrir les soldats.*

leurs pointes en avant, afin d'empécher que les vaiſſeaux du port ne puſſent les briſer avec leurs éperons.

De plus il choiſit dans ſa flote les plus groſſes barques qui s'y trouvérent, ſur le côté deſquelles il fit dreſſer comme un rempart de planches, avec de petites fenêtres que l'on pouvoit ouvrir. Il y plaça les plus habiles archers & les plus adroits arbalétriers de l'île de Créte qu'il avoit dans ſon armée, avec une infinité d'arcs, de petites baliſtes ou arbalêtes, de catapultes, & d'autres inſtrumens à traits, pour troubler le travail des ouvriers de la ville qui étoient occupés à réparer où à rehauſſer les murs du port.

Les Rhodiens voiant que les aſſiégeans tournoient tous leurs efforts du côté du port, mirent auſſi tous leurs ſoins pour le défendre. Ils élevérent ſur une hauteur qui en étoit aſſez proche deux machines, & en firent dreſſer trois ſur des carraques * à l'embouchure du petit port. L'on plaça dans ces deux endroits des frondeurs & des archers, avec une quantité prodigieuſe de pierres, de dards, & de traits de toutes ſortes. L'on donna les mêmes ordres pour les carraques qui étoient dans le grand port.

Lorſque Démétrius s'avançoit avec ſes

* *Les carraques ſont de gros vaiſſeaux de charge.*

vaiſſeaux & tout ſon armement pour commencer l'attaque des ports, il s'éleva une tempête ſi furieuſe, qu'il lui fut impoſſible de rien faire pendant tout le jour. Sur le ſoir, la mer étant devenue aſſez calme, il profita de l'obſcurité de la nuit, s'avança près du grand port ſans que les ennemis s'en aperçuſſent, s'empara d'une hauteur qui en étoit voiſine, & qui n'étoit éloignée de la muraille que d'environ cinq cens piés, & y poſta quatre cens ſoldats. Dès qu'ils s'y furent logés, ils s'y fortifiérent de bonnes paliſſades.

Le jour arrivé, Démétrius fit avancer ſes batteries au bruit des trompettes & des cris de toute l'armée. Elles eurent d'abord tout l'effet qu'il s'en étoit promis. Outre le grand nombre de gens qui furent bleſſés dans cette attaque parmi les aſſiégés, on fit pluſieurs bréches dans le môle qui couvroit le port. Ces bréches cependant ne furent pas d'une grande utilité pour les aſſiégeans, qui y furent toujours repouſſés par les Rhodiens. Après une perte à peu près égale de part & d'autre dans cette attaque, qui dura pendant tout le jour, la nuit s'approchant Démétrius fut obligé de ſe retirer avec ſes vaiſſeaux & ſes machines hors de la portée des traits des ennemis.

Les aſſiégés, qui avoient appris à leurs dépens ce qu'on pouvoit entreprendre

pendant l'obscurité de la nuit, firent sortir de leur port, à la faveur des ténébres, quantité de brulôts, dans le dessein d'aller mettre le feu aux tours de bois des ennemis. Malheureusement pour eux, n'aiant pu forcer la barriére flotante qui les couvroit, ils furent contraints de revirer au port. Les Rhodiens, dans cette expédition, perdirent quelques brulôts que le feu consuma, tandis que les matelots se sauvérent à la nage.

Le lendemain, le Prince fit donner au bruit des trompettes & des cris de toute l'armée un assaut général, tant au port qu'aux murailles de la place, pensant par là jetter la fraieur parmi les assiégés. Ceux-ci, bien loin de s'en effraier, le soutinrent avec une vigueur incroiable, & montrérent le même courage pendant huit jours que cette attaque fut continuée. Il se fit des actions de bravoure incroiables de part & d'autre pendant ce long intervalle.

Démétrius, profitant de la hauteur dont ses troupes s'étoient d'abord emparées, y fit élever une batterie de plusieurs machines, avec lesquelles il fit tirer contre les tours & contre les murailles des pierres du poids d'environ cent cinquante livres. Les tours étant ébranlées & les murailles ouvertes en très peu de tems, les assiégeans coururent avec furie pour

s'emparer du môle qui défendoit l'entrée du port. Comme ce poste étoit de la dernière importance aux Rhodiens, ils n'épargnérent rien pour en repousser les assiégeans qui s'y étoient déja avancés. On le fit par une grêle de pierres & de traits qu'on tira sur eux avec tant de force & de continuité, qu'après avoir perdu beaucoup de monde, ils furent obligés de se retirer avec confusion.

Cet échec ne diminua rien de l'ardeur des assiégeans. Plus animés encore qu'auparavant contre les Rhodiens, ils montent à l'escalade en même tems par terre & par mer, & donnent tant d'occupation aux assiégés, qu'ils ne savent à quel endroit courir. Par-tout on attaque avec furie, & par-tout l'on résiste avec intrépidité. Plusieurs renversés de dessus leurs échelles tombent par terre, & se brisent: plusieurs, même des premiers Officiers, arrivés jusques sur le mur, sont couverts de blessures, & faits prisonniers par les ennemis. Il falut enfin que Démétrius, malgré sa valeur, pensât à la retraite pour aller raccommoder ses machines, que tant d'assauts avoient presque entiérement ruinées, aussi bien que les vaisseaux qui les portoient.

Dès que le Prince fut retiré de devant Rhodes, l'on prit soin d'y faire inhumer promtement les corps morts. L'on porta

aussi au temple les éperons des navires & les dépouilles qu'on avoit enlevées sur les ennemis ; & l'on travailla avec toute la diligence imaginable à réparer les bréches des murailles.

Démétrius, après avoir donné sept jours à radouber ses vaisseaux & à réparer ses machines, remit à la voile avec une flote non moins formidable que la précédente. Il fit cingler droit au port, qui étoit l'endroit qui lui tenoit le plus au cœur, & par lequel seul il croioit pouvoir réduire la place. Dès qu'il en fut à portée, il fit jetter une quantité extraordinaire de flambeaux de paille & de traits allumés, pour brûler les vaisseaux qui y étoient, tandis qu'on battoit le môle à coups de pierres lancées par les balistes sans discontinuation. Les assiégés, qui s'étoient attendus à toutes ces sortes d'attaques, travaillérent avec tant d'activité & d'ardeur, qu'ils éteignirent promtement le feu qui s'étoit allumé dans les vaisseaux du port.

Ils firent sortir, en même tems, trois de leurs plus grands vaisseaux sous le commandement d'Exaceste, l'un de leurs plus braves Officiers, avec ordre d'aller attaquer les ennemis, & de faire les derniers efforts pour joindre les bâtimens qui portoient les tortues & les tours de bois, & de les heurter si rudement de la pointe

des leurs, qu'ils les fiſſent couler à fond, ou les miſſent hors de combat. Cet ordre fut exécuté avec une promtitude & une adreſſe merveilleuſes. Les trois galéres, après avoir briſé & franchi la barriére flotante dont il a été parlé, donnérent de leurs éperons avec tant de violence dans le flanc des bâtimens ennemis qui portoient les machines, qu'on y vit auſſitôt l'eau entrer de tous côtés. Il en étoit déja coulé deux à fond, lorſque le troiſiéme, remorqué par des galéres, fut conduit & réuni au gros de la flote. Quelque danger qu'il y eût à l'attaquer dans cet état, les Rhodiens, emportés par une aveugle ardeur, oférent le tenter. Mais, comme la partie étoit trop inégale pour en ſortir avec honneur, Exaceſte, l'Officier qui commandoit ſous lui, & quelques autres, après avoir combattu avec toute la bravoure imaginable, furent pris avec la galére ſur laquelle ils étoient montés. Les deux autres regagnérent le port après avoir couru bien des dangers. La plupart des gens d'équipage y arrivérent auſſi à la nage.

Quelque malheureux ſuccès qu'eût eu pour Démétrius cette derniére attaque, il voulut encore en tenter une. Pour y réuſſir, il ordonna une machine d'une invention nouvelle, qui avoit trois fois plus de hauteur & de largeur que celles qu'il

venoit de perdre. Dès qu'elle fut achevée, il la fit dreſſer du côté du port qu'il avoit réſolu de forcer. Sur le point de la mettre en action, une tempête furieuſe s'éleva ſur la mer, qui la fit périr ſous ſes yeux avec les vaiſſeaux ſur leſquels elle étoit montée.

Les aſſiégés, attentifs à profiter de toutes les occaſions, ſe ſervirent du tems que dura la tempête pour regagner la hauteur voiſine du port que les aſſiégeans avoient emportée dans le premier aſſaut, & où depuis ils s'étoient fortifiés. Ils l'attaquérent, & furent repouſſés pluſieurs fois. Mais enfin les gens de Démétrius qui la défendoient voiant qu'ils avoient affaire à des troupes toujours fraîches, & qu'ils ne pouvoient eſpérer aucun ſecours, ſe rendirent au nombre de quatre cens.

Après cet enchaînement de ſuccès ſi heureux, il arriva à Rhodes cent cinquante hommes de Cnoſſe ville de Créte, & cinq çens d'Egypte envoiés par Ptolémée, dont la plupart étoient Rhodiens qu'il avoit pris à ſa ſolde dans ſes troupes.

Démétrius, fort chagrin de voir que toutes ſes batteries du côté du port n'avoient eu aucun ſuccès, réſolut de les tourner du côté de terre, afin d'emporter la place par aſſaut, ou de la réduire

à capituler. Aiant préparé quantité de matériaux de toute espéce, il fit faire une machine qu'on appelle *Hélépole*, qui surpassoit en grandeur toutes celles qui avoient paru avant lui. La base en étoit quarrée. Chaque face avoit soixante & quinze piés. Sa construction étoit un assemblage de grosses poutres équarries, liées avec du fer. Toute cette masse portoit sur huit roues proportionnées au poids de la machine. Les jantes de ces roues étoient de trois piés d'épaisseur, & armées de fortes bandes de fer.

Pour faciliter & varier le mouvement de l'Hélépole on y avoit mis par dessous des * *antistreptes*, par le moien desquels la machine pouvoit être tournée & mûe en tout sens.

Aux quatre encognures il y avoit quatre poteaux d'environ cent cinquante piés de hauteur, inclinés les uns vers les autres. La machine étoit à neuf étages, qui alloient en diminuant. Le premier étoit soutenu par quarante trois poutres, & le dernier par neuf seulement.

Trois des côtés de la machine étoient

* *J'ai été obligé de me servir du terme grec, n'en connoissant point dans notre langue qui y réponde. Il paroit que cette machine étoit en grand la même chose que ces roulettes que l'on met sous les piés d'un lit, & qui sont attachées à un pivot tournant & mobile en tout sens.*

revétus de lames de fer, afin que les feux lancés de la ville ne puſſent l'endommager.

Chaque étage avoit des fenêtres ſur le devant d'une grandeur & d'une figure proportionnées à la groſſeur des traits de la machine. Au deſſus de chaque fenêtre étoit élevé un auvent, ou maniére de rideau fait de cuir garni & rembourré de laine, lequel s'abaiſſoit par une machine, & contre lequel les coups lancés par ceux de la place perdoient toute leur force.

Chacun des étages avoit deux larges échelles, l'une pour y monter, & l'autre pour en deſcendre.

Trois mille quatre cens hommes faiſoient avancer cette machine. C'étoit l'élite de toute l'armée pour la force & pour la vigueur : mais l'art avec lequel cette machine avoit été faite, facilitoit beaucoup le mouvement.

Démétrius fit conſtruire auſſi beaucoup d'autres machines de différente grandeur, & pour différens uſages. Il emploia les équipages des vaiſſeaux pour applanir le chemin par où l'on devoit conduire les machines : ce chemin avoit quatre cens toiſes de longueur. Le nombre des artiſans, & de ceux qui étoient emploiés à tous ces ouvrages, montoit à près de trente mille. Auſſi furent-ils

Quatre ſtades.

achevés avec une rapidité inconcevable.

Les Rhodiens, à la vûe de ces formidables préparatifs, ne s'étoient pas endormis. Ils travaillérent à élever un contremur à l'endroit où Démétrius devoit faire battre les murailles de la ville avec l'Hélépole; & pour cet effet ils firent abbattre la muraille qui environnoit le théatre, plusieurs maisons voisines, & même quelques temples, aiant promis aux dieux de leur en construire de plus magnifiques après la levée du siége.

Sachant que les ennemis avoient quitté la mer, ils envoiérent en course neuf de leurs meilleurs vaisseaux de guerre, divisés en trois escadres dont ils donnérent le commandement à trois des plus braves Officiers de marine qui fussent parmi eux. Ils revinrent chargés d'un riche butin, emmenant avec eux quelques galéres & plusieurs barques qu'ils avoient prises, & un grand nombre de prisonniers. Entr'autres ils avoient arrêté une galére richement chargée, dans laquelle Phila avoit fait mettre beaucoup de meubles, de tapisseries, & de robes d'un grand prix pour Démétrius son mari, avec des lettres qu'elle lui écrivoit.

Les Rhodiens envoiérent le tout, & même les lettres, au Roi Ptolémée, dont Démétrius fut vivement piqué. En cela, dit Plutarque, ils n'imitérent pas la

la politesse des Athéniens, qui, aiant pris un jour les couriers de Philippe qui leur faisoit la guerre, ouvrirent tous les autres paquets, mais ne touchérent point à ceux d'Olympias, & les envoiérent à Philippe tout cachetés comme ils étoient. Il y a des régles de bienséance & d'honneur, qui doivent être gardées inviolablement, même à l'égard des ennemis.

Pendant que les vaisseaux de la République faisoient en mer les prises dont nous venons de parler, il s'éleva à Rhodes une grande émotion au sujet des statues que l'on avoit dressées à l'honneur d'Antigone & de Démétrius, & pour lesquelles on avoit eu jusqu'alors une vénération singuliére. Les principaux de la ville proposérent dans une assemblée d'abbattre les statues de ces Princes, qui leur faisoient une si cruelle guerre. Le peuple, plus sensé en cette occasion & plus modéré que ses Chefs, voulut qu'on laissât subsister les statues. Une conduite si sage & si équitable, indépendamment de tout événement, faisoit beaucoup d'honneur aux Rhodiens: mais en cas que la ville fût prise, elle pouvoit leur servir beaucoup auprès du vainqueur.

Démétrius, aiant tenté sans succès plusieurs mines qui furent toutes découvertes & rendues inutiles par l'attention & l'activité des assiégés, donna les

ordres & fit tout préparer pour un assaut général. On conduisit pour cela l'Hélépole à l'endroit d'où l'on pouvoit battre la ville avec le plus de succès. Chaque étage de cette formidable machine étoit garni de catapultes & de balistes plus ou moins grandes selon la capacité du lieu. Elle étoit soutenue & fortifiée dans chacun de ses deux côtés par quatre autres petites machines appellées des tortues, dont chacune avoit une petite galerie couverte, afin que ceux qui entroient dans l'Hélépole ou qui en sortoient pour exécuter différens ordres, pussent le faire en sureté. On y joignit aussi des deux côtés deux béliers d'une grandeur extraordinaire, faits chacun d'une piéce de bois de trente toises de longueur, armés d'une pointe de fer aussi forte que celle des galéres, montés sur des roues, & qui étoient poussés dans l'attaque contre les tours ou contre les murs avec une force & une roideur incroiable par près de mille personnes.

Quand tout fut prêt, Démétrius aiant fait sonner la charge par toutes les trompettes, on donna un assaut général de tous les côtés par terre & par mer. Dans le feu de l'attaque, lorsque les murs étoient déja ébranlés par les coups de béliers, arrive une ambassade de la part des Cnidiens, qui presse extrêmement

Démétrius de suspendre l'attaque, se flatant d'engager les assiégés à accepter une capitulation honnête. La suspension d'armes fut accordée, mais n'eut point de suite, les Rhodiens refusant de capituler sur le pié des conditions qu'on leur proposoit. L'attaque recommença donc de nouveau, & avec tant de fureur, toutes les machines étant mises ensemble en mouvement, qu'on abbattit une grosse tour de pierres quarrées avec la muraille qu'elle flanquoit. Les assiégés se battirent à la bréche comme des lions, & repoussérent les ennemis.

Dans ce même tems les bâtimens que Ptolémée envoioit aux Rhodiens, chargés de trois cens mille mesures de blé avec différens légumes, arrivérent heureusement dans le port malgré tous les efforts des navires ennemis qui croisoient aux environs pour les surprendre. Quelques jours après on y vit encore entrer deux petites flotes, l'une de la part de Cassandre, chargée de dix mille muids d'orge, l'autre de celle de Lysimaque, chargée de quarante mille muids de froment, & autant d'orge. Un secours si abondant, & arrivé si à propos lorsqu'on commençoit à manquer de vivres, remplit d'un nouveau courage les assiégés, qui résolurent de ne se rendre qu'à la derniére extrémité.

Ainsi animés, ils entreprennent de mettre le feu aux machines des ennemis. Vers le milieu de la nuit suivante ils font sortir de la place force soldats armés de torches & de toutes sortes de bois allumés, qui marchent droit aux batteries, & y mettent le feu. En même tems on tiroit de dessus les murailles une infinité de traits pour soutenir ce détachement contre ceux qui viendroient pour éteindre les flammes; & il y eut beaucoup de ceux-ci blessés, parce qu'ils ne pouvoient, dans l'obscurité de la nuit, ni voir ni éviter les traits qu'on leur lançoit. Quelques plaques de fer étant tombées de l'Hélépole pendant l'incendie, les Rhodiens coururent avec impétuosité pour y mettre le feu. Mais comme ceux du dedans l'éteignoient avec de l'eau à mesure qu'il s'allumoit, ils n'en vinrent pas à bout. Cependant Démétrius, appréhendant qu'à la fin le feu ne prît à toutes les machines, les fit retirer le plus vîte qu'il put.

Démétrius aiant voulu, par curiosité, savoir où pouvoient monter, du côté des assiégés, les machines propres à jetter des traits, fit amasser tous ceux que l'on avoit lancés de dedans la place dans l'attaque de cette nuit. Les traits comptés, & la supputation faite, il se trouva qu'ils devoient avoir plus de huit cens machi-

nes de diverse grandeur propres à lancer des feux, & environ quinze cens propres à jetter des traits. Ce nombre effraia le Prince, qui ne croioit pas avoir affaire à une ville où il y eût des préparatifs si redoutables. Il fit inhumer ses morts, panser ses blessés, & réparer avec toute la diligence possible les machines qui avoient été démontées & mises hors de service.

Les assiégés, pour profiter du relâche que leur laissoit l'éloignement des machines, travaillérent à se prémunir contre le nouvel assaut que les ennemis se préparoient à leur donner. Pour cela ils commencent à creuser un large & profond fossé derriére la bréche, pour empécher qu'on ne pût passer facilement par là dans la place. Puis ils construisent un gros mur en forme de croissant, qui environnoit le fossé, & qui demandoit une nouvelle attaque.

Attentifs à tout en même tems, ils détachérent une escadre des meilleurs voiliers qu'ils eussent dans leur port, laquelle prit un grand nombre de bâtimens chargés de vivres & de munitions pour Démétrius, & les amena dans le port. Ils furent bientôt suivis d'un grand nombre de barques chargées de blé & d'autres munitions que leur envoioit Ptolémée avec quinze cens hommes com-

mandés par Antigone de Macédoine.

Démétrius, aiant rétabli ses machines, les fit toutes approcher de la ville. Une seconde ambassade, envoiée par les Athéniens & d'autres peuples de la Gréce, arriva dans le camp pour le même sujet que la premiére, & n'eut pas un meilleur succès. Le Roi, fécond en moiens & en expédiens pour réussir dans ses projets, fit un détachement de quinze cens hommes de ses meilleures troupes sous la conduite d'Alcime & de Mancie, avec ordre d'entrer par la bréche sur le minuit en forçant les retranchemens qui étoient derriére, & de gagner les environs du Théatre, où ils seroient en état de se maintenir si une fois ils pouvoient s'en rendre les maîtres. Pour faciliter l'exécution d'un ordre si important mais si dangereux, & pour amuser les ennemis par de fausses attaques, il fit en même tems sonner la charge par toutes les trompettes, & monter à l'assaut par tous les endroits de la place tant par mer que par terre, afin que les assiégés se trouvant obligés de courir par-tout, les quinze cens hommes pussent forcer les retranchemens qui couvroient la bréche, & s'emparer ensuite des postes avantageux aux environs du théatre. Cette feinte eut tout le succès que le Prince en avoit espéré. Toutes les troupes aiant jetté en

même tems de tous côtés de grands cris comme pour un assaut général, le détachement commandé par Alcime passa par la bréche, & attaqua si vigoureusement ceux qui défendoient le fossé avec le croissant qui le couvroit, qu'après en avoir tué un grand nombre, & mis les autres en désordre, ils s'emparérent des environs du théatre, où ils se logérent.

L'allarme fut grande dans la ville. Les Chefs qui y commandoient envoiérent sur le champ défendre à tous les Officiers & aux soldats d'abandonner leurs postes pour faire le moindre mouvement. Après cela, prenant avec eux l'élite de leurs troupes, & celles qui étoient arrivées tout récemment d'Egypte, ils vinrent fondre sur le détachement qui s'étoit avancé jusqu'au théatre. L'obscurité de la nuit ne leur aiant pas permis de les en chasser, le jour paroissoit à peine, qu'on entendit un cri général dans tous les quartiers des assiégeans, par lequel ils s'efforçoient d'encourager ceux qui étoient entrés dans la place à se maintenir dans leur poste, où ils ne tarderoient pas d'être secourus. A ce cri terrible la populace, les femmes, & les enfans qui étoient restés dans la ville, & qui se croioient perdus sans ressource, ne répondirent que par des pleurs & des rugissemens lamentables. Cependant on

se battoit vivement près du théatre, & les Macédoniens s'y maintenoient dans leur poste avec une valeur intrépide, qui étonnoit leurs ennemis. Enfin le grand nombre l'aiant emporté du côté des Rhodiens qui revenoient toujours à la charge avec des troupes nouvelles & fraîches, il falut, après la mort d'Alcime & de Mancie qui commandoient le détachement, céder à la force & abandonner un poste où il n'étoit plus possible de tenir. Beaucoup demeurérent sur la place, les autres furent faits prisonniers.

Cet échec, loin de rallentir l'ardeur de Démétrius, ne fit que l'augmenter. Il travailloit à se mettre en état de donner un nouvel assaut, quand on vint lui apporter des lettres d'Antigone son pére, par lesquelles il lui mandoit de faire tout ce qu'il pourroit pour conclure la paix avec les Rhodiens. Il lui faloit un prétexte plausible pour renoncer au siége. Le hazard le lui fournit. Dans le moment même arrivérent au camp des Députés d'Etolie, pour lui renouveller les instances qu'on lui avoit déja faites de donner la paix aux Rhodiens. Ils ne l'en trouvérent pas éloigné.

Veget. de re milit. cap. 4. Si ce que Végéce raporte de l'Hélépole est vrai, & Vitruve semble le confirmer en changeant néanmoins quelques circonstances, ce fut encore un motif

qui put contribuer beaucoup à faire entrer Démétrius dans des dispositions de paix. Ce Prince se préparant à faire avancer son Hélépole contre la ville, un Ingénieur Rhodien imagina un moien de la rendre tout-à-fait inutile. Il ouvrit une galerie souterraine qui passoit par dessous les murs de la ville, qu'il poussa sous le chemin par où la Tour devoit passer le lendemain pour approcher des murailles. Les assiégeans ne soupçonnant rien du piége qu'on venoit de leur tendre, conduisirent la Tour jusqu'à l'endroit sous lequel on avoit miné. Ce terrain ainsi creusé & miné ne pouvant supporter le poids d'une masse si énorme, fondit tout-à-coup sous la machine, qui s'enfonça si avant en terre, qu'il ne fut plus possible de l'en retirer. Voila un des inconvéniens auxquels ces machines terribles étoient exposées : il y en avoit bien d'autres. Les deux Auteurs que j'ai cités disent que cet accident détermina Démétrius à lever le siége. Il est au moins fort vraisemblable qu'il eut beaucoup de part à lui faire prendre enfin ce parti.

Les Rhodiens de leur côté ne desiroient pas avec moins d'ardeur que lui un accommodement, pourvû qu'il fût raisonnable. Ptolémée, en leur promettant un nouveau secours plus considérable encore que les premiers, les avoit

fortement exhortés à n'en pas manquer l'occasion si elle se présentoit. Ils sentoient l'extrême besoin qu'ils avoient de faire finir un siége, où ils auroient enfin succombé. Ainsi ils écoutérent avec plaisir les propositions qui leur furent faites ; & bientôt après le Traité fut conclu & arrété sous ces conditions : Que la République de Rhodes seroit conservée avec tous ses citoiens dans ses droits, priviléges, & libertés, sans être soumise à aucune Puissance. Que l'alliance qu'elle avoit toujours eue avec Antigone seroit confirmée & renouvellée, avec obligation d'armer pour lui dans toutes les guerres qu'il auroit, pourvû qu'elles ne fussent point contre Ptolémée. Que pour sûreté des articles ainsi accordés, il seroit donné cent otages de la ville au choix de Démétrius. Les otages délivrés, l'armée décampa de devant Rhodes, après l'avoir tenu assiégée pendant un an.

Plin. l. 34. cap. 7. Démétrius, qui s'étoit réconcilié avec les Rhodiens, avant que de partir voulut leur en donner une marque. Il leur fit présent de toutes les machines de guerre qu'il avoit emploiées à ce siége. Ils les vendirent dans la suite pour trois cens talens, (trois cens mille écus) qu'ils emploiérent avec quelque autre argent qu'on y ajouta à faire ce Colosse fameux, qui passoit pour une des sept merveilles

du monde. C'étoit une ſtatue du ſoleil d'une ſi énorme grandeur, que les navires paſſoient à pleines voiles entre ſes jambes. Elle avoit ſoixante & dix coudées, c'eſt-à-dire, 105 piés de hauteur. Il y avoit peu de gens qui puſſent embraſſer ſon pouce. Ce fut l'ouvrage de Charès de Lindus, qui y emploia douze ans. Soixante-ſix ans après il fut abbattu par un tremblement de terre, comme nous le dirons dans la ſuite.

Les Rhodiens, pour témoigner à Ptolémée leur reconnoiſſance du ſecours qu'il leur avoit donné dans un danger ſi preſſant, après avoir premiérement conſulté l'Oracle de Jupiter Ammon pour rendre la choſe plus éclatante, conſacrérent à Ptolémée un Bocage; &, pour lui faire plus d'honneur, ils y firent un ouvrage magnifique. Autour du quarré qui le renfermoit, dont le tour étoit de quatre cens toiſes, ils firent bâtir un Portique ſomptueux, auquel on donna le nom de Ptoléméon: &, par une flaterie auſſi impie qu'ordinaire dans ces tems-là, on lui rendoit dans cet endroit des honneurs divins. Enfin, pour perpétuer encore d'une autre maniére la mémoire de leur délivrance dans cette guerre, ils lui donnérent le titre de *Soter*, qui ſignifie *Sauveur*, dont les Hiſtoriens ſe ſervent ordinairement pour le diſtin-

guer des autres Ptolémées qui régnérent après lui en Egypte.

Pour ne point interrompre la suite & la liaison des divers événemens de ce siége, j'ai différé jusqu'ici à en raporter un, qui a fait beaucoup d'honneur à Démétrius. Il regarde son goût pour les arts, & l'estime qu'il faisoit de ceux qui s'y distinguoient par un mérite singulier, ce qui n'en est pas un petit pour les Princes.

Il y avoit pour lors à Rhodes un célébre peintre, nommé Protogéne, natif de Caune ville de Carie qui étoit dans la dépendance des Rhodiens. Son attelier étoit dans le fauxbourg de Rhodes, & hors de la ville, lorsque Démétrius en forma le siége. La présence des ennemis au milieu desquels il se trouvoit, & le bruit des armes qui retentissoit sans cesse à ses oreilles, ne lui firent point quitter sa demeure, ni interrompre son travail. Le Roi en fut surpris, & comme il lui en demandoit un jour la raison : *C'est que je sai*, répondit-il, *que vous avez déclaré la guerre aux Rhodiens, & non aux Arts.* Il ne se trompoit point. Démétrius en effet s'en montra le protecteur. Il disposa une garde autour de son attelier, afin qu'au milieu du camp même il fût en repos, ou du moins en sureté. Il alloit souvent l'y voir travailler, & ne se lassoit point d'admirer son

application à l'ouvrage, & son extrême habileté.

Le chef-d'œuvre de ce Peintre étoit l'*Ialysus*. On appelloit ainsi un tableau où il avoit peint quelque histoire de cet Ialysus, * héros connu seulement dans la fable, & que les Rhodiens respectoient comme leur fondateur. Protogéne avoit emploié sept ans à l'achever. La premiére fois qu'Apelle le vit, il fut si surpris & si transporté d'admiration, que la voix lui manqua tout-à-coup. Enfin, revenu à lui-même, il s'écria: *Grand travail! Œuvre admirable! Il n'a pourtant pas ces graces que je donne à mes ouvrages, & qui les élévent jusqu'aux cieux.* S'il en faut croire Pline, pendant tout le tems que Protogéne travailla à ce tableau, il se condanna lui-même à mener une vie fort ** sobre & même fort dure, pour empécher que la bonne chére n'émoussât la finesse de son goût & de son sentiment. Ce tableau avoit été porté à Rome, & consacré dans le temple de la paix, où il étoit encore du tems de Pline. Il y périt enfin dans un incendie.

Le même Pline prétend que ce tableau

* *Il étoit fils d'Ochimus, qui étoit né du soleil & de Rhodes, laquelle avoit donné son nom à la ville & à l'île.*

** *Il ne vivoit que de lupins bouillis, qui appaisoient en même tems & la faim & la soif.*

ſauva Rhodes, parce qu'étant dans un endroit par lequel ſeul Démétrius pouvoit prendre la ville, il [a] aima mieux renoncer à la victoire, que de s'expoſer à faire périr par le feu un ſi précieux monument de l'art. Ç'auroit été pouſſer bien loin le goût & le reſpect pour la peinture. Nous avons vû les véritables raiſons qui obligérent Démétrius de lever le ſiége.

Il [b] y avoit dans ce tableau un chien, qui faiſoit ſur-tout l'admiration des connoiſſeurs, & qui avoit couté beaucoup au Peintre, ſans que jamais il eût pu être content de lui-même, quoiqu'il le fût aſſez de tout le reſte. Il s'agiſſoit de repréſenter ce chien tout haletant après une longue courſe, & la gueule encore pleine d'écume. Il s'appliqua à cette partie de ſon tableau avec tout le ſoin dont

a Parcentem picturæ fugit occaſio victoriæ.

b Eſt in ea canis mirè factus, ut quem pariter caſus & ars pinxerant. Non judicabat ſe exprimere in eo ſpumam anhelantis poſſe, cùm in reliqua omni parte (quod difficillimum erat) ſibi ipſe ſatisfeciſſet. Diſplicebat autem ars ipſa, nec minui poterat, & videbatur nimia, ac longiùs à veritate diſcedere, ſpumaque illa pingi non ex ore naſci, anxio animi cruciatu, cùm in pictura verum eſſe, non veriſimile, vellet. Abſterſerat ſæpius mutaveratque penicillum, nullo modo ſibi approbans. Poſtremò iratus arti quod intelligeretur, ſpongiam eam impegit inviſo loco tabulæ, & illa repoſuit ablatos colores, qualiter cura optabat: fecitque in pictura fortuna naturam. *Plin. lib.* 35. *cap.* 10.

il étoit capable, ſans pouvoir ſe contenter. Il lui ſembloit que l'art ſe montroit trop. La vraiſemblance n'étoit point aſſez pour lui, il lui faloit preſque la vérité même. Il vouloit que l'écume parût, non être peinte, mais ſortir réellement de la gueule du chien. Il y remit ſouvent la main, y retoucha à pluſieurs repriſes, & ſe donna la torture pour arriver à ce ſimple, à ce naturel, dont il avoit l'idée dans l'eſprit : mais toujours inutilement. De dépit il jetta ſur l'ouvrage l'éponge dont il s'étoit ſervi pour effacer, & le hazard fit ce que l'art n'avoit pu faire.

On reprochoit à ce Peintre d'être trop difficile, & de trop retoucher ſes tableaux. Apelle [a] en effet, quoiqu'il le regardât preſque comme ſon maître, en lui attribuant beaucoup d'autres excellentes qualités, lui trouvoit ce défaut, de ne pouvoir quitter le pinceau, & finir ſes ouvrages, défaut qui, en matière d'éloquence, comme dans la peinture, eſt fort nuiſible. Il [b] faut en tout, dit Cicéron, ſavoir juſqu'où l'on doit aller ; &

a Et aliam gloriam uſurpavit Apelles, cùm Protogenis opus immenſi laboris ac curæ ſupra modum anxiæ miraretur. Dixit enim omnia ſibi cum illo paria eſſe, aut illi meliora, ſed uno ſe præſtare, quòd manum ille de tabula neſciret tollere : memorabili præcepto, nocere ſæpe nimiam diligentiam. *Plin. lib. 35 cap. 10*

b In omnibus rebus vi-

c'eſt avec raiſon qu'Apelle reprochoit à certains peintres de ne pas ſentir où il faloit s'arrêter.

§. IX. *Expédition de Séleucus dans l'Inde. Démétrius fait lever à Caſſandre le ſiége d'Athénes. Honneurs exceſſifs qu'il reçoit dans cette ville. Ligue entre Ptolémée, Séleucus, Caſſandre & Lyſimaque contre Antigone & Démétrius. Bataille d'Ipſus ville de Phrygie, où Antigone eſt tué, & Démétrius mis en fuite.*

PLUS nous avançons dans l'hiſtoire des ſucceſſeurs d'Alexandre, plus il eſt facile de reconnoitre l'eſprit qui les a toujours animés juſques ici, & qui les fait encore agir. D'abord ils ſe ſont cachés, en nommant des Rois imbécilles ou des enfans, pour couvrir leurs prétentions ambitieuſes. Maintenant que toute la famille d'Alexandre eſt exterminée, ils levent le maſque, & ſe montrent tels qu'ils ſont, & qu'ils ont toujours été. Ils travaillent tous avec une ardeur égale à ſe maintenir chacun dans leur gouvernement; à s'y rendre indépendans réellement; à ſe donner une ſouveraineté

dendum eſt quatenus .... in quo Apelles pictores quoque eos peccare dicebat, qui non ſentirent quid eſſet ſatis. *Orat. n.* 73.

abſolue ; & à étendre les limites de leurs gouvernemens & de leurs roiaumes aux dépens des autres Gouverneurs, plus foibles, ou moins heureux. Ils emploient pour cet effet la force des armes, & ſe liguent enſemble par des Traités, toujours prêts à les rompre quand ils trouvent plus d'avantage avec d'autres, & à les renouer avec la même facilité. En un mot, ils regardent les vaſtes conquêtes d'Alexandre comme un héritage abandonné & ſans maître, dont la prudence demande qu'on enleve le plus qu'il eſt poſſible, ſans craindre le reproche d'uſurpateur dans l'acquiſition de pays qui étoient le fruit des victoires des Macédoniens, mais qui n'appartenoient à perſonne en particulier. Voila le grand mobile de toutes les entrepriſes que nous voions.

Séleucus étoit, comme on l'a vû, maître de tous les pays qui ſont entre l'Euphrate & l'Indus. Il voulut l'être auſſi de ceux qui ſont au dela de ce fleuve, & pour cela profiter de l'heureuſe conjoncture du tems, où il étoit lié d'intérêt avec Ptolémée, Caſſandre, & Lyſimaque ; où les forces d'Antigone étoient partagées ; où Démétrius étoit occupé au ſiége de Rhodes, & à contenir les Républiques de la Gréce ; & où Antigone lui-même ne ſongeoit qu'à s'emparer de la Syrie & de la Phénicie, & à attaquer

AN. M. 3701.
AV. J. C. 303.

Ptolémée jusques dans l'Egypte. Il crut donc devoir mettre à profit cette diversion & cet affoiblissement du seul ennemi qu'il avoit à craindre, pour porter ses armes contre les peuples de l'Inde qui faisoient partie de son lot dans le partage général, & dont il espéroit s'emparer aisément, en surprenant par une irruption subite & imprévue le Roi Sandrocotte.

Justin. lib. 15. cap. 4. Plutarc. in Alex. p. 699. Strab. l. 5. pag. 714.

C'étoit un Indien, de fort basse extraction, qui, sous le spécieux prétexte de délivrer son pays de la tyrannie des étrangers, s'étoit fait une armée & l'avoit si bien grossie avec le tems, que pendant que les successeurs d'Alexandre se faisoient la guerre, il s'étoit trouvé assez fort pour chasser les Macédoniens de toutes les Provinces de l'Inde qu'Alexandre avoit conquises, & pour s'y établir lui-même. C'étoit pour reprendre ces provinces que Séleucus passa l'Inde. Mais quand il vit que Sandrocotte étoit maître absolu de toute l'Inde, & qu'il avoit en campagne une armée de six cens mille hommes avec un nombre prodigieux d'éléphans, il ne jugea pas à propos d'attaquer un Prince si puissant. Il entra donc en Traité avec lui, & lui céda toutes ses prétentions sur l'Inde, à condition qu'il lui donneroit cinq cens éléphans. La paix fut conclue sur ce pié là. Voila où se termine la conquête des Indes par Ale-

xandre ! voila le fruit de tant de ſang répandu pour ſatisfaire la folle ambition d'un Prince ! Séleucus, auſſitôt après, mena ſes troupes en occident contre Antigone, comme je le marquerai bientôt. La néceſſité abſolue où il ſe trouva d'entreprendre cette guerre, fut une des plus fortes raiſons qui le portérent à conclure ſi promtement la paix avec le Prince Indien.

Dans le même tems, les Athéniens appellérent à leur ſecours Démétrius contre Caſſandre qui aſſiégeoit leur ville. Démétrius mit à la voile avec trois cens trente galéres, & une groſſe infanterie. Il ne chaſſa pas ſeulement Caſſandre de l'Attique, mais il le pourſuivit juſqu'aux Thermopyles, où l'aiant défait il s'empara d'Héraclée qui ſe rendit volontairement, & il reçut ſix mille Macédoniens qui paſſérent de ſon côté.

Diod. lib. 20. pag. 825-828.
Plutarc. in Demetr. pag. 899.

A ſon retour les Athéniens, quoiqu'ils lui euſſent déja prodigué tous les honneurs dont ils avoient pu s'aviſer, trouvérent encore de nouvelles flateries pour enchérir ſur les premiéres. Ils lui aſſignérent pour ſon logement le derriére du temple de Minerve appellé *Parthenon.* Il y logea, & ne rougit point de profaner ce lieu ſi ſaint dans l'opinion des peuples, & la maiſon d'une déeſſe regardée comme vierge, par les débauches les

plus infames & les plus criantes. Ses courtisanes y étoient bien plus honorées que la déesse même : elles étoient les seules divinités qu'il adorât. Et en effet il leur fit dresser des autels par les Athéniens, qu'il appella à cette occasion des lâches & des malheureux, véritablement nés pour l'esclavage : tant ce Prince fut choqué lui-même d'une adulation si basse & si indigne, comme [a] Tacite le dit aussi de Tibére !

Athen. lib. 6. p. 253.

Démoclès, surnommé *le beau*, d'un âge encore fort tendre, pour se dérober à la violence de Démétrius, se jetta dans une chaudiére d'eau bouillante qu'on préparoit pour le bain, & il y fut étouffé, aimant mieux renoncer à la vie qu'à la pudeur. Les Athéniens, pour appaiser la colére de Démétrius extrémement irrité d'un certain Décret qu'ils avoient fait à son sujet, en firent un nouveau, qui portoit : *Que le peuple d'Athénes statuoit & ordonnoit que tout ce que commanderoit le roi Démétrius, seroit tenu pour saint envers les dieux, & juste envers les hommes.* Croiroit-on qu'on pût porter la flaterie & la servitude jusqu'à ce point

a Memoriæ proditur, Tiberium, quoties Curia egrederetur, Græcis verbis in hunc modum eloqui solitum : *O homines ad servitutem paratos !* Scilicet etiam illum, qui libertatem publicam nollet, tam projectæ servientium patientiæ tædebat. *Tacit. Annal. lib. 3. cap. 65.*

de bassesse, d'extravagance, & d'irréligion !

Démétrius entra ensuite dans le Péloponnése, & enleva à Ptolémée, qui s'y étoit rendu puissant, les villes de Sicyone, de Corinthe, & la plupart des autres où il avoit des garnisons. Comme il se trouva à Argos dans la grande fête de Junon, il vouloit la solenniser en y proposant des prix, & en y présidant lui-même au milieu des Grecs. Pour la mieux célébrer, il épousa ce jour-là même Déidamie, fille d'Eacide roi des Molosses, & sœur de Pyrrhus.

Les Etats de la Gréce s'étant assemblés dans l'Isthme, & la curiosité y aiant attiré de toutes parts une quantité extraordinaire de monde, Démétrius fut proclamé Chef de tous les Grecs, comme l'avoit été avant lui Philippe & Alexandre, auxquels il se croioit fort supérieur, tant il étoit enivré de ses heureux succès, & des flateries outrées qu'on lui prodiguoit. *Plutarc. in Demetr. pag. 900.*

En partant du Péloponnése pour retourner à Athénes, il écrivit aux Athéniens qu'à son arrivée il vouloit être initié en même tems aux petits & aux grands Mystéres. Cela n'étoit point permis, & ne s'étoit jamais fait. Car il faloit garder certains interstices, les petits * Mystéres ne pouvant se célébrer que dans le mois

* *Les sentimens sont partagés sur les mois où se célébroient ces Mystéres.*

d'Octobre. Pour obvier à cet inconvénient & satisfaire un si religieux Prince, il fut ordonné que le même mois de Mai où l'on étoit, seroit réputé d'abord pour le mois de Mars, & ensuite pour celui d'Octobre: & par cette rare invention, Démétrius fut dûement & légitimement initié, sans donner atteinte aux coutumes & aux cérémonies prescrites par la loi.

De tous les abus qui furent commis alors à Athénes, celui qui affligea & mortifia le plus les Athéniens, fut que Démétrius leur aiant ordonné de fournir & de livrer incessamment la somme de deux cens cinquante talens, & le recouvrement de cette somme aiant été fait sans aucun délai ni la moindre remise, le Prince n'eut pas plutôt vû tout cet argent ramassé, qu'il le fit donner à Lamia & aux autres courtisanes qui étoient avec elle, pour leur pommade & leur fard. La honte piqua les Athéniens plus que la perte, & l'usage de cette somme plus que la somme même.

Deux cens cinquante mille écus.

Outre cette affreuse dépense, Lamia voulant donner en son particulier un festin à Démétrius, rançonna de son autorité privée plusieurs Athéniens des plus riches. Le festin couta des sommes immenses: ce qui donna lieu à une plaisanterie assez ingénieuse d'un Poéte comique de ce tems-là, qui dit que

tette Lamia étoit une vraie *Hélépole*. On a vû que l'Hélépole étoit une machine inventée par Démétrius pour attaquer & prendre les villes.

Caſſandre ſe voiant vivement preſſé par Démétrius, & n'en pouvant obtenir la paix qu'à condition de ſe mettre abſolument à la diſcrétion d'Antigone, Lyſimaque & lui convinrent d'envoier des Ambaſſadeurs à Séleucus & à Ptolémée, pour leur repréſenter l'état où ils ſe trouvoient. Cette conduite d'Antigone fit voir clairement qu'il ne viſoit à rien moins qu'à dépoſſéder tous les autres ſucceſſeurs d'Alexandre, & à uſurper tout l'Empire: & qu'il étoit tems de s'unir étroitement tous enſemble pour abbattre ce pouvoir exorbitant. D'ailleurs ils étoient piqués, Lyſimaque ſur-tout, de la maniére mépriſante dont Démétrius ſouffroit qu'on traitât les autres Rois à ſa table, s'appropriant à lui & à ſon pere le nom de Roi, au lieu que Ptolémée n'étoit, ſelon ſes flateurs, qu'un Capitaine de vaiſſeau, Séleucus qu'un commandant d'éléphans, & Lyſimaque un garde de tréſors. Il ſe conclut donc une ligue entre ces quatre Rois; & Séleucus ſe hâta de ſe rendre en Aſſyrie pour ſe préparer à cette nouvelle guerre.

AN. M. 3702. Av. J.C. 302. *Diod lib.* 20. *pag.* 830-836. *Plutarc. in Demetr. pag.* 896. *Juſtin. lib.* 15. *cap.* 4.

L'ouverture s'en fit ſur la côte de l'Helleſpont. Caſſandre & Lyſimaque

avoient jugé à propos, que le premier demeurât en Europe pour la défendre contre Démétrius, & que l'autre, avec autant de troupes qu'on en pourroit tirer de leurs deux roiaumes sans les trop dégarnir, allât faire une invasion dans les provinces d'Antigone en Asie. Lysimaque, en conséquence, passa l'Hellespont avec une bonne armée; & de gré ou de force soumit la Phrygie, la Lydie, la Lycaonie, & la plupart des pays qui étoient entre la Propontide & la riviére du Méandre.

Antigone étoit alors à Antigonie, qu'il venoit de faire bâtir dans la Haute-Syrie, occupé à célébrer des Jeux solennels qu'il y avoit établis. Cette nouvelle, & celle de plusieurs autres révoltes, qui lui vinrent en même tems, lui firent incontinent quitter ses Jeux. Il congédia sur le champ l'assemblée, & se prépara à marcher du côté de l'ennemi; & dès que ses troupes furent réunies, il leur fit passer en diligence le mont Taurus, & entra en Cilicie. A Cuindes, ville de cette province, il prit dans le trésor public l'argent dont il avoit besoin, & augmenta ses troupes autant qu'il le trouva nécessaire. Ensuite il les mena droit à l'ennemi, & reprit, en passant, plusieurs places qui s'étoient révoltées. Lysimaque jugea à propos de se tenir sur la défensive,

en

en attendant le ſecours qui lui venoit de la part de Séleucus & de Ptolémée. Ainſi le reſte de l'année ſe paſſa ſans action, & chacun ſe retira dans ſes quartiers d hiver.

Au commencement de la ſuivante, Séleucus forma ſon armée à Babylone, & la mena en Cappadoce pour agir contre Antigone. Celui-ci manda auſſitôt Démétrius, qui quitta promtement la Gréce, vint à Ephéſe, & reprit cette ville & pluſieurs autres qui s'étoient déclarées pour Lyſimaque à ſon arrivée en Aſie. AN. M. 3705. AV. J.C. 301.

Ptolémée profita en Syrie de l'abſence d'Antigone. Il recouvra la Phénicie, la Judée, & la Célé-Syrie, excepté les villes de Tyr & de Sidon, où Antigone avoit laiſſé bonne garniſon. Il forma le ſiége de cette derniére: mais, pendant qu'il la battoit, on lui vint donner avis, qu'Antigone avoit défait Séleucus & Lyſimaque, & qu'il venoit au ſecours de la place. Sur ce faux avis, il fit une tréve de cinq mois avec les Sidoniens, leva le ſiége, & retourna en Egypte.

Ici finit ce qui nous reſte de l'hiſtoire de Diodore de Sicile, dans l'endroit le plus intéreſſant, & dans le moment même où va ſe donner une bataille, qui décidera du ſort des ſucceſſeurs d'Alexandre.

L'armée des confédérés commandée par Séleucus & Lyſimaque, & celle d'Antigone & de Démétrius, arrivérent *Plutarc. in Demetr. pag. 902.*

presque en même tems dans la Phrygie. Elles ne furent pas lontems en présence sans en venir aux mains. Antigone avoit plus de soixante mille hommes de pié, dix mille chevaux, & soixante & quinze éléphans. Les ennemis avoient soixante-quatre mille hommes d'infanterie, dix mille cinq cens chevaux, quatre cens éléphans, & six-vingts chariots armés de faulx. Le combat se donna près d'une ville de Phrygie nommée Ipsus.

Dès qu'on eut donné le signal, Démétrius, à la tête de sa meilleure cavalerie, fondit sur Antiochus fils de Séleucus, & combattit avec tant de valeur, qu'il rompit les ennemis, & les mit en fuite. Mais, par un desir téméraire & aveugle de gloire, dont les Généraux ne peuvent trop se défier, & qui a été funeste à plusieurs, Démétrius s'étant mis à poursuivre les fuiards trop chaudement & sans songer au reste de l'armée, il se laissa ravir la victoire qu'il tenoit déja dans ses mains s'il avoit su profiter de son avantage. Car, lorsqu'il revint de cette poursuite, il ne trouva plus de passage pour rejoindre son infanterie, les éléphans des ennemis aiant rempli tout l'espace qui étoit entre deux. Alors Séleucus, voiant les gens de pié d'Antigone dégarnis de leur cavalerie, ne les chargea point à la vérité, mais fit

mine seulement de vouloir les attaquer tantôt d'un côté & tantôt de l'autre, pour les effraier & pour leur donner le tems de quitter le parti d'Antigone, & de passer dans le sien. Et c'est en effet le parti qu'ils prirent. La plus grande partie de cette infanterie s'étant détachée, se vint rendre volontairement à lui, & le reste fut mis en fuite. Dans ce moment une grosse troupe de l'armée de Séleucus se détacha par son ordre, & alla tomber avec fureur contre Antigone, qui soutint quelque tems leur effort. Mais enfin accablé de traits, & percé de coups, il tomba mort par terre, s'étant défendu courageusement jusqu'au dernier soupir. Démétrius voiant son pere mort, rassembla ce qu'il put de troupes, & se retira à Ephése, avec cinq mille hommes d'infanterie, & quatre mille de cavalerie. Ce furent les seules restes de plus de soixante-dix mille hommes que son pere & lui avoient au commencement de l'action. Le grand Pyrrhus, tout jeune encore pour lors, accompagna par-tout Démétrius, renversa tout ce qui se présenta devant lui, & fit voir dans cette premiére action, qui lui servit comme d'apprentissage, ce qu'on devoit un jour attendre de son courage & de sa bravoure.

Plutarc. in Pyrrh. pag. 384.

ARTICLE SECOND.

Ce second Article renferme l'espace de cinquante-cinq ans : savoir, les quinze derniéres années de Ptolémée fils de Lagus qui en avoit déja régné vingt-trois, ce qui fait en tout trente-huit, & quarante autres années, qui font la durée du régne de Ptolémée Philadelphe.

§. I. *Les quatre Princes vainqueurs partagent l'Empire d'Alexandre le Grand en quatre Roiaumes. Séleucus bâtit plusieurs villes. Athénes ferme ses portes à Démétrius. Celui-ci se réconcilie avec Séleucus, puis avec Ptolémée. Mort de Cassandre. Commencemens de Pyrrhus. Prise d'Athénes par Démétrius. Il perd presque en même tems tout ce qu'il possédoit.*

Après la bataille d'Ipsus, les quatre Princes confédérés partagérent les Etats d'Antigone, en les ajoutant à ceux qu'ils possédoient déja. Et ce fut par ce partage que l'Empire d'Alexandre fut divisé en quatre Roiaumes fixes. Ptolémée eut l'Egypte, la Lybie, l'Arabie, la Célé-Syrie, & la Palestine : Cassandre eut la Macédoine & la Gréce : Lysimaque, la Thrace, la Bithynie, & quelques au-

Plutarc. in Demetr. pag. 903. Appian. in Syr. p. 122. 122. Polyb. lib. 15. p. 572.

tres provinces par dela l'Hellespont & le Bosphore : Séleucus, tout le reste de l'Asie jusqu'au dela de l'Euphrate, & jusqu'au fleuve Indus. Le roiaume de ce dernier s'appelle ordinairement le roiaume de Syrie, parce que Séleucus, qui y bâtit depuis Antioche, y fit sa principale demeure ; & ses successeurs, appellés Séleucides de son nom, en firent autant. Mais il comprenoit, outre la Syrie, ces vastes & riches provinces de la haute Asie, qui composoient l'Empire des Perses. C'est ici que commencent les vingtt années de régne que je donne à Séleucus Nicator, parce que ce ne fut que depuis la Bataille d'Ipsus qu'il fut reconnu pour Roi. En y ajoutant les douze années où il avoit déja exercé l'autorité roiale sans en porter le titre, cela fait les trente & une années de régne que lui donne Ussérius.

Ces * quatre Rois sont les quatre Cor-

* *J'étois fort attentif à ce que je voiois : & en même tems un* Bouc *vint de l'Occident sur la face de toute la terre, sans qu'il touchât néanmoins la terre ; & ce Bouc avoit une corne fort grande entre les deux yeux. Il vint jusqu'à ce Bélier, & lui rompit les deux cornes...Le Bouc ensuite devint extraordinairement grand ; & étant crû, sa grande corne se rompit, & il se forma quatre cornes considérables au dessous, vers les quatre vents du ciel.* Dan. ch. 8. v. 5. 6. & 8. Dieu donne ensuite à son Prophéte l'explication de ce qu'il venoit de lui montrer. *Le Bélier que vous avez vû qui avoit des cornes, est le*

nes du Bouc de la prophétie de Daniel, qui vinrent à la place de la premiére Corne rompue. Cette premiére Corne étoit Alexandre roi de Gréce, qui détruisit l'Empire des Médes & des Perses désigné par le Bélier à deux Cornes : & les quatre autres Cornes, sont ces quatre Rois qui s'élevérent après lui, & partagérent son Empire entr'eux. Ils n'étoient point de sa postérité : *& non in posteros ejus*.

Ce sont aussi les quatre * têtes du Léopard, qui sont montrées ailleurs au même Prophéte.

Par ce dernier partage de l'Empire d'Alexandre, furent accomplies exactement les prophéties de Daniel. Il s'étoit fait d'autres partages avant celui-ci, mais c'étoit simplement en provinces, entre les Gouverneurs, sous le frére & le fils d'Alexandre. Il n'y a que ce dernier qui soit un partage entre Rois, & en Roiaumes ; & ainsi on ne peut entendre

Roi des Perses & des Médes. Le Bouc, est le Roi des Grecs : & la grande corne qu'il avoit entre les deux yeux, est le premier de leurs Rois. Les quatre cornes qui se sont élevées après que la premiére a été rompue, sont les quatre Rois qui s'éleveront de sa nation, mais non avec sa force & sa puissance. Ibid. v. 20. 21. 22.

* *Après cela je vis une autre bête qui étoit comme un Léopard, & elle avoit au dessus de ses quatre ailes, comme les ailes d'un oiseau. Cette bête avoit quatre têtes, & la puissance lui fut donnée.* Dan. 7. 5.

tes prophéties que de celui-ci : car il est clair qu'elles parlent de ces quatre successeurs d'Alexandre comme de quatre Rois : *Quatuor Reges consurgent.* Aucun des successeurs d'Alexandre ne fut Roi qu'environ trois ans avant ce dernier partage de l'Empire. Encore n'étoit-ce qu'un titre précaire, que chacun se donnoit de sa pure autorité, & qui n'étoit point reconnu par les autres. Au lieu qu'après la bataille d'Ipsus, le Traité que firent les quatre Confédérés après avoir terrassé & dépouillé leur ennemi, assigna à chacun ses Etats à titre de Roiaume, & les autorisa & les reconnut comme des Rois, souverains & indépendans de toute autre autorité supérieure. Ces quatre Rois sont, Ptolémée, Séleucus, Cassandre & Lysimaque.

On ne peut assez admirer ici, & dans les autres endroits où nous ferons observer l'accomplissement des prédictions de Daniel, avec quelle lumiére le Prophéte pénétre dans cette profonde nuit de l'avenir en un tems où il n'y avoit pas la moindre apparence à tout ce qu'il annonce : avec quelle précision & quelle certitude, dans la variété de ces révolutions, & dans ce cahos d'événemens singuliers, il en détermine les circonstances, fixe le nombre des successeurs, en marque la nation qui doit être

grecque, en désigne les contrées, en mesure la durée & la puissance inférieure à celle d'Alexandre, en caractérise les Princes, les alliances, les traités, les perfidies, les mariages & leur succès. Est-il possible d'attribuer au hasard ou à la prévoiance humaine des prédictions si détaillées, & si éloignées de toute apparence, & de n'y pas reconnoitre le caractére & comme le sceau de la Divinité, à laquelle tous les siécles sont présens, & qui dispose souverainement du sort des Roiaumes & des Empires?

Il est tems maintenant de reprendre & de continuer le fil de l'histoire.

Joseph. Antiq. lib. 12. cap. 2. Onias I du nom, Grand-Prêtre des Juifs, mourut dans ce tems-ci. Il eut pour successeur son fils Simon, lequel, pour la sainteté de sa vie, & la justice qui éclata dans toutes ses actions, fut surnommé *le Juste*. Il vécut neuf ans dans le Pontificat.

An. M. 3704. Av. J.C. 300. *Strab. lib. 16. p. 749. & 750. Appian. in Syr. p 124. Justin. l. 15. cap. 4.* Séleucus, après avoir vaincu Antigone, s'empara de la Haute-Syrie, & y bâtit la ville d'Antioche sur l'Oronte, & il l'appella ainsi du nom de son pere ou de son fils: car l'un & l'autre se nommoit Antiochus. Cette ville, où les Rois de Syrie firent dans la suite leur résidence, a été lontems la capitale d'Orient, & elle conserva encore depuis ce privilége sous les Empereurs Romains.

Antigone, peu de tems auparavant, avoit bâti dans le voisinage une ville qu'il avoit nommée Antigonie. Séleucus la fit démolir entiérement: il se servit des matériaux pour la sienne, & il y fit passer tous les habitans de la premiére.

Entre plusieurs autres villes qu'il fit bâtir dans ce pays-là, il y en eut trois plus remarquables que les autres: l'une, qu'il appella de son nom *Séleucie*; la seconde, *Apamée*, de celui d'Apamée sa femme, fille d'Artabaze Perse; & la troisiéme, *Laodicée*, du nom de Laodice sa mere. Apamée & Séleucie étoient sur la même riviére qu'Antioche, & Laodicée sur la même côte vers le midi. Dans toutes ces nouvelles villes, il donna aux Juifs les mêmes priviléges & les mêmes immunités qu'aux Grecs & aux Macédoniens, sur-tout à Antioche en Syrie, où il s'en établit beaucoup; de sorte qu'ils y occupoient une partie aussi considérable de la ville qu'à Alexandrie.

Strab. l. 16. pag. 750.

Après la bataille d'Ipsus, Démétrius s'étoit retiré à Ephése. De là il s'embarqua pour la Gréce, n'ayant plus de ressource que dans l'affection des Athéniens, chez qui il avoit laissé ses vaisseaux, son argent, & sa femme Déidamie. Il fut étrangement surpris & irrité, lorsque sur la route il rencontra les Ambassadeurs des Athéniens, qui venoient au

devant de lui pour lui annoncer qu'il ne pouvoit point entrer dans leur ville, parce que le peuple avoit ordonné par un Décret qu'on n'y recevroit aucun des Rois; & pour lui apprendre qu'on avoit renvoié à Mégare sa femme Déidamie avec tous les honneurs & avec le cortége dûs à sa dignité. Il connut pour lors le cas qu'il faloit faire d'honneurs & d'hommages extorqués par la crainte, & qui ne partoient point du cœur. L'état de ses affaires ne lui permettant pas de se venger de leur perfidie, il se contenta de leur envoier faire ses plaintes avec modération, & redemander ses galéres, parmi lesquelles étoit cette galére prodigieuse à seize rangs de rames. Après les avoir reçues, il fit voile vers la Quersonnése. Aiant fait le dégât sur les terres de Lysimaque, il enrichit ses troupes du butin qu'il en tira, & retint par ce moien auprès de lui son armée, qui commença à reprendre des forces, & à se rendre plus redoutable.

Pausan. in Attic. pag. 16. & 18.

Lysimaque, roi de Thrace, pour s'affermir dans ses Etats, fit un traité particulier avec Ptolémée, & se lia encore plus étroitement avec lui en épousant une de ses filles, nommée Arsinoé. Il en avoit auparavant fait épouser une autre à son fils Agathocle, nommée Lysandra.

Cette alliance de Lysimaque avec Ptolémée donna de l'ombrage à Séleucus. Il s'allia aussi de son côté à Démétrius, & épousa Stratonice fille de ce Prince & de Phila sœur de Cassandre. La beauté de Stratonice avoit engagé Séleucus à la demander en mariage. Comme les affaires de Démétrius étoient dans un très-mauvais état, une alliance si honorable, & avec un Prince puissant, lui fit un extrême plaisir. Il mena aussitôt lui-même sa fille avec toute sa flote de Gréce où il avoit encore quelques places, en Syrie. Il fit, en passant, une descente en Cilicie. Cette province appartenoit alors à Plistarque frére de Cassandre, à qui elle avoit été assignée par les quatre Rois qui avoient partagé la succession d'Alexandre le Grand après la mort d'Antigone. Plistarque alla porter ses plaintes à Séleucus, & lui faire des reproches de ce qu'il s'allioit avec l'ennemi commun sans le consentement des autres Rois, ce qu'il regardoit comme une infraction du Traité. Démétrius aiant eu avis de ce voiage, marcha droit à la ville de Cuindes où étoit le trésor de la province, enleva le trésor qui se montoit à douze cens talens, retourna promtement à sa flote, arriva en Syrie où il trouva Séleucus, & lui donna sa fille. Après quelques jours passés dans les divertissemens de la noce, &

An. M. 3705.
Av. J.C. 299.
Plutarc. in Demetr. pag. 905.

Douze cens mille écus.

dans les feſtins donnés & rendus de part & d'autre, Démétrius retourna dans la Cilicie, & ſe rendit maître de toute la province. Il envoia Phila ſa femme à Caſſandre dont elle étoit ſœur, pour excuſer cette démarche. Ces Rois imitoient les Princes d'Orient, à qui il étoit ordinaire de prendre pluſieurs femmes à la fois.

Sur ces entrefaites, Déidamie, une autre de ſes femmes, qui l'étoit venue trouver de Gréce, & qui avoit été quelque tems avec lui, mourut de maladie; & Démétrius s'étant réconcilié avec Ptolémée par le moien de Séleucus, il fut convenu qu'il épouſeroit Ptolé-
AN. M. 3706 maïde, fille de Ptolémée. Ainſi Démé-
AV. J.C. 398 trius commença à rétablir un peu ſes affaires. Car, avec la nouvelle conquête de la Cilicie, il avoit toute l'île de Cypre, les deux riches & puiſſantes villes de Tyr & de Sidon en Phénicie, & pluſieurs villes en Aſie.

Il y avoit eu bien de l'imprudence à Séleucus de permettre qu'un ennemi ſi dangereux s'établît ſi près de lui, & uſurpât ſur un de ſes alliés une province auſſi voiſine que la Cilicie. Tout cela marque que ces Princes ſe conduiſoient ſans régle, & ſans principe ſuivi, ſans connoitre même les véritables intérêts de leur ambition. Car pour la bonne foi,

la droiture, la reconnoissance, ils y avoient tous renoncé depuis lontems, &, [a] selon la remarque de l'Auteur du premier livre des Maccabées, ils ne régnoient que pour le malheur des peuples.

Séleucus ouvrit donc les yeux, & pour n'avoir pas des deux côtés de ses Etats un voisin si habile, il demanda à Démétrius de lui céder la Cilicie pour une somme d'argent assez considérable. Démétrius n'aiant pas cru devoir écouter cette proposition, il lui demanda de lui rendre donc Tyr & Sidon, qui étoient des dépendances de la Syrie dont il étoit Roi. Démétrius prenant feu lui répondit fort brusquement, que quand il perdroit plusieurs autres batailles aussi funestes pour lui que celle d'Ipsus, jamais il ne se résoudroit à acheter si cher l'amitié de Séleucus. En même tems il fit voile vers ces deux villes, en renforça les garnisons, les pourvut de tout ce qu'il faloit pour les bien défendre, & prévint pour lors le dessein que Séleucus avoit formé de les lui enlever. Ce procédé de Séleucus, qui étoit assez conforme aux régles d'une politique intéressée, avoit quelque chose de si odieux du côté de l'honneur, qu'il choqua tout

a Obtinuerunt pueri ejus regnum, & imposuerunt omnes sibi diademata... & multiplicata sunt mala in terra. *Cap.* 1. *v.* 9. & 10.

le monde, & fut blâmé universellement. En effet, aiant des Etats d'une si grande étendue qu'ils renfermoient tout ce qui étoit entre l'Inde & la Méditerranée, quelle avidité insatiable, ou quelle dureté, de ne vouloir pas laisser jouir en repos son Beau-pére de ces débris de sa fortune!

An. M. 3707. Av. J.C. 297. En ce tems-là Cassandre mourut d'hydropisie. Il avoit gouverné dix-neuf ans la Macédoine depuis la mort de son pére Antipater, & six ou sept depuis le dernier partage. Il laissa trois fils, qu'il avoit eus de Thessalonice une des sœurs d'Alexandre le Grand. Philippe qui lui succéda, étant mort fort peu de tems après lui, laissa la Couronne en dispute entre ses deux fréres.

Plutarc. in Pyrrh. pag. 383-385. Pyrrhus le fameux roi d'Epire, épousa en Egypte Antigone, qui étoit de la maison de Ptolémée. Ce jeune Prince étoit fils d'Eacide, que les Molosses, dans une révolte, avoient chassé du trône. Ce ne fut point sans peine que Pyrrhus, encore à la mammelle, fut sauvé des mains des révoltés qui le poursuivoient pour l'égorger. Après diverses avantures, il fut conduit en Illyrie à la Cour du Roi Glaucias, qui le prit sous sa protection. Cassandre, mortel ennemi d'Eacide, pressa le Roi de le lui remettre entre les mains, lui offrant deux cens

Deux cens milie écus.

talens. Mais Glaucias eut horreur d'une telle propoſition. Dès que cet enfant eut atteint la douziéme année de ſon âge, il le remena lui-même en Epire avec une puiſſante armée, & le rétablit dans ſes Etats; & les Moloſſes pour lors furent obligés de céder à la force. Juſtin dit qu'aiant changé leur haine en compaſſion, ils le rappellérent, & lui donnérent des Tuteurs pour adminiſtrer ſon roiaume juſqu'à ce qu'il fût en âge: ce qui a peu de vraiſemblance.

A l'âge de dix-ſept ans, ſe croiant aſſez affermi ſur le trône, il quitta ſa ville capitale, & alla faire un voiage en Illyrie, pour ſe trouver aux noces d'un des fils de Glaucias, avec leſquels il avoit été élevé. Les Moloſſes, profitant de ſon abſence, ſe revoltérent encore, chaſſérent tous ſes amis, pillérent ſes biens, & ſe donnérent à Néoptoléme ſon grand oncle. Pyrrhus aiant ainſi perdu ſon roiaume, & ſe voiant dénué de tout ſecours, ſe retira auprès de ſon beau-frére Démétrius, fils d'Antigone. Ce dernier avoit épouſé ſa ſœur Déidamie.

A la bataille qui fut donnée dans les plaines d'Ipſus, il ſe diſtingua parmi les plus braves. Démétrius aiant été défait, il ne l'abandonna point: il lui conſerva les villes Grecques que ce Prince lui avoit confiées, & quand Démétrius eut

fait, par le moien de Séleucus, la paix avec Ptolémée, Pyrrhus alla pour lui en otage en Egypte.

Pendant qu'il fut à la Cour de ce Prince, & dans les chasses & dans tous les exercices, il donna des preuves de sa force, de son adresse, & de sa grande patience dans tous les travaux. Et voiant que de toutes les femmes de Ptolémée Bérénice étoit celle qui avoit le plus de pouvoir sur lui, & qui surpassoit toutes les autres en esprit & en prudence; il s'attacha à elle particuliérement. Car, déja habile politique, il n'oublioit rien pour faire sa cour à ceux de qui sa fortune dépendoit, & pour s'insinuer auprès des personnes qui pouvoient lui être utiles. Ses maniéres nobles & prévenantes le firent assez estimer de Ptolémée, pour qu'il lui donnât Antigone fille de Bérénice sa femme favorite, préférablement à beaucoup de jeunes Princes qui la demandoient en mariage. Bérénice l'avoit eue de Philippe son premier mari, avant que d'être mariée à Ptolémée. Ce Philippe étoit un Macédonien, peu connu d'ailleurs. Quand Pyrrhus eut épousé Antigone, la Reine eut assez de crédit sur l'esprit de son mari pour faire accorder à son gendre une flote & de l'argent, qui lui servirent à rentrer dans ses Etats. Voila par où commença la for-

tune d'un Prince exilé, qui a paſſé pour le plus grand Capitaine de ſon ſiécle. Et il faut avouer que toutes les démarches de ſa jeuneſſe annonçoient un rare mérite, & donnoient de grandes eſpérances pour l'avenir.

Nous avons vû qu'Athénes s'étoit révoltée contre Démétrius, & lui avoit fermé ſes portes. Lorſque ce Prince crut avoir pourvû à la ſureté de ce qu'il poſſédoit en Aſie, il marcha contre cette ville rebelle & ingrate, pour la punir comme elle le méritoit. La premiére année fut employée à réduire les Meſſéniens, & à ſoumettre d'autres villes qui avoient quitté ſon parti. La ſuivante, il retourna contre Athénes, qu'il ſerra de près, & qu'il réduiſit à la derniére extrémité en lui coupant les vivres. Une flote de cent cinquante vaiſſeaux que le Roi Ptolémée envoioit au ſecours des Athéniens, & qui parut près d'Egine, ne leur donna qu'une courte joie. Car ces vaiſſeaux voiant qu'il en arrivoit à Démétrius un grand nombre du Péloponnéſe, & pluſieurs autres de Cypre, & que tous enſemble ils montoient au nombre de trois cens, levérent les anchres, & s'enfuirent.

AN. M. 3708. AV. J. C. 296. *Plutarc. in Demetr. pag.* 904. 905.

AN. M. 3709. AV. J. C. 295.

Quoique les Athéniens euſſent ordonné par un Décret peine de mort contre quiconque oſeroit parler de paix & d'accommodement avec Démétrius, l'ex-

trême disette qu'ils souffroient les obligea de lui ouvrir leurs portes. Quand il y fut entré, il commanda aux habitans de s'assembler tous dans le théatre. Il environna la scène de gens armés, plaça ses Gardes aux deux côtés de l'échafaut où se jouoient les piéces, & descendant par l'escalier d'en haut comme les Acteurs, il se montra à cette multitude qui étoit plus morte que vive, & qui attendoit dans un tremblement qui ne peut s'exprimer, l'arrêt de sa condannation. Mais dès le commencement de son discours, il dissipa toutes leurs craintes. Car il n'éleva point sa voix comme un homme en colére, & n'usa point de termes emportés ni insultans; mais adoucissant son ton, & leur faisant seulement des plaintes avec douceur & amitié, il leur pardonna, leur rendit ses bonnes graces, leur donna cent mille mesures de blé, & rétablit les Magistrats qui leur étoient les plus agréables. On peut juger de la joie du peuple par la crainte & la fraieur qu'il avoit ressentie. Quelle seroit la gloire d'un Prince qui soutiendroit toujours un si beau & si admirable caractére !

Après avoir réglé les affaires dans Athénes, il forma le dessein de domter les Lacédémoniens. Le Roi Archidamus vint à sa rencontre, & s'avança jusqu'à Mantinée. Démétrius le défit dans un

grand combat, & l'aiant mis en fuite, il se jetta dans la Laconie, donna un second combat à la vûe même de Sparte, où il fit cinq cens prisonniers, & tua deux cens hommes sur la place, de sorte qu'on le regardoit déja comme maître de la ville, qui n'avoit jamais encore été prise.

Mais dans ce moment, il reçut coup sur coup deux nouvelles qui lui donnérent bien d'autres soins. La premiére étoit que Lysimaque venoit de lui enlever tout ce qu'il avoit en Asie: & l'autre, que Ptolémée avoit fait une descente en Cypre, & pris toute l'île excepté Salamine, où s'étoient retiré sa mére, sa femme, & ses enfans, & qu'il assiégeoit cette place avec vigueur. Démétrius laissa tout pour courir à leur secours. Peu de tems après il apprit que la ville s'étoit rendue. Ptolémée eut la générosité de relâcher la mére, la femme, & les enfans de son ennemi sans rançon, & de les lui renvoier avec toutes les personnes, l'équipage, & les effets qui leur appartenoient. Il leur fit même, en partant, des présens magnifiques, qu'il accompagna de toutes sortes d'honneurs.

La perte de Cypre fut bientôt suivie pour Démétrius de celle de Tyr & de Sidon: & d'un autre côté Séleucus lui enleva la Cilicie. Ainsi en peu de tems

il se vit dépouillé de tout ce qu'il possédoit, sans ressource & sans espérance pour l'avenir.

§. II. *Dispute des deux fils de Cassandre pour la Couronne de Macédoine. Démétrius, appellé au secours d'Alexandre, se défait de lui, & est proclamé Roi par les Macédoniens. Il fait de grands préparatifs pour se rendre maître de l'Asie. Puissante ligue contre lui. Pyrrhus & Lysimaque lui enlévent la Macédoine, & la partagent entr'eux. Mais bientôt Pyrrhus est obligé d'en sortir. Triste fin de Démétrius, qui meurt en prison.*

JAMAIS Prince n'essuia de plus étranges revers de fortune, & ne se vit exposé à de plus promts changemens que Démétrius; & il y donnoit lieu par son imprudence, s'amusant à de petites conquêtes qui ne le menoient à rien, pendant qu'il abandonnoit ses provinces au premier occupant. Immédiatement après ses plus grands succès, il venoit d'être dépouillé de tous ses Etats, & réduit presque au désespoir : & tout d'un coup une ressource inopinée s'offre à lui, d'où il avoit le moins lieu de l'attendre.

AN. M. 3710
AV. J.C. 294.
Dans la querelle des deux fils de Cassandre pour la couronne, Thessalonice

leur mére favorisoit Alexandre qui étoit le plus jeune. Antipater l'ainé en fut si outré, que de rage il la tua de ses propres mains, quoiqu'elle le conjurât par ses mammelles qu'il avoit succées, de lui épargner la vie. Alexandre, pour venger ce parricide, appella à son secours Pyrrhus de l'Epire, & Démétrius du Péloponnése. Pyrrhus arriva le premier, soumit plusieurs villes de Macédoine, en retint une partie pour le prix du secours qu'il avoit donné à Alexandre, & après avoir réconcilié les deux fréres, il se retira. Démétrius survint dans ce moment. Alexandre alla au devant de lui, le reçut avec beaucoup de marques d'amitié & de reconnoissance, mais il lui témoigna que l'état des affaires étoit changé, & qu'il n'avoit plus besoin de son secours. Ce compliment déplut à Démétrius. Alexandre redoutoit sa trop grande puissance, & craignoit, en l'admettant dans ses Etats, de se donner un maitre. Au dehors cependant ils vivoient en amis, & se donnoient des repas l'un à l'autre. Mais enfin Démétrius, sur un avis vrai ou supposé, qu'Alexandre songeoit à se défaire de lui, le prévint, & le tua. Ce meurtre souleva d'abord les Macédoniens; mais quand il leur eut rendu compte de sa conduite, la haine qu'ils avoient pour Antipater infâme meurtrier

Plut. in Demetr. p. 905. in Pyrrh. p. 386.
Justin. l. 16. cap. 1.

de sa mére, fit qu'ils se déclarérent pour Démétrius, & le proclamérent Roi de Macédoine. Il conserva cette couronne pendant sept ans. Antipater s'enfuit dans la Thrace, où il ne survécut pas lontems à la perte de son roiaume.

Par la mort de Thessalonice & de ses deux fils, une des branches de la famille roiale de Philippe roi de Macédoine se trouva entiérement éteinte, comme l'autre qui étoit par Alexandre le Grand l'avoit été par la mort du jeune Alexandre & d'Hercule ses deux fils. Ainsi ces deux Princes, qui par leurs guerres injustes avoient porté par-tout le fer & le feu, & causé la désolation de tant de familles roiales, par une juste punition de la Providence éprouvérent dans leurs maisons les mêmes maux qu'ils avoient fait souffrir aux autres. Philippe, * Alexandre, leurs femmes, & tous leurs descendans, périrent de mort violente.

AN. M. 3711. AV. J.C. 293. *Strab. l. 15. pag. 738. & 743. Plin. lib. 6. cap. 26.*

Ce fut à peu près dans ce tems-là que Séleucus bâtit sur le Tigre la ville de Séleucie, à quarante milles de Babylone. Elle devint bientôt très peuplée, & Pline dit qu'elle avoit six cens mille habitans. Les digues de l'Euphrate rompues, l'inondation de tout le pays qu'el-

* *Plusieurs Auteurs ont écrit qu'Alexandre avoit été empoisonné.*

les avoient causée, & le bras de cette riviére qui passoit par Babylone, devenu si bas par cette saignée qu'il n'étoit plus navigable : tout cela avoit rendu le séjour de Babylone si incommode, que dès que Séleucie fut bâtie, elle attira bientôt tous ses habitans. Ainsi se préparoit l'accomplissement de la célébre prophétie d'Isaïe, qui dans un tems où cette ville étoit la plus florissante, avoit prédit qu'un jour elle deviendroit absolument déserte & inhabitée. J'ai marqué ailleurs comment & par quels dégrés cette prédiction fut parfaitement accomplie. *Volume II. à la prise de Babylone par Cyrus.*

Simon le juste, Souverain Sacrificateur des Juifs, étant mort au bout de neuf ans de Pontificat, laissa un fils en bas âge nommé Onias. Comme il étoit trop jeune pour exercer cette dignité, on la donna à Eléazar frére de Simon, qui l'exerça pendant quinze ans. An. M. 3712. Av. J.C. 292. *Joseph. Antiq. lib. 12. cap. 2.*

Je passe quelques événemens peu considérables. Démétrius se croiant assez affermi en Gréce & en Macédoine, commença à faire de grands préparatifs pour recouvrer l'Empire de son pére en Asie. Il forma pour cet effet une armée de cent mille hommes, & équipa une flote de cinq cens voiles. Il ne s'étoit point vû de si grand armement depuis Alexandre le Grand. Démétrius animoit les ouvriers par sa présence & par ses conseils, An. M. 3716. Av. J.C. 288. *Plutarc. in Demetr. pag. 909. & in Pyrrh p. 386. Justin. l. 16. cap. 2.*

alloit en personne les visiter, montroit ce qu'il faloit faire, & mettoit lui même la main à l'œuvre. Tout le monde étoit surpris & étonné, non seulement du nombre de ses galéres, mais de leur grandeur. Car jusques-là jamais homme n'en avoit vû de seize ni de quinze rangs de rames. Ce ne fut que lontems après que Ptolémée Philopator en fit bâtir une de * quarante rangs. Mais elle n'étoit que pour la pompe & l'ostentation, au lieu que celles de Démétrius étoient d'un grand usage dans le combat, leur légéreté & leur agilité les rendant encore plus dignes d'admiration, que leur grandeur & leur magnificence.

AN. M 3717.
AV. J.C. 287.

Ptolémée, Lysimaque, & Séleucus, informés des formidables préparatifs de Démétrius, en prirent l'allarme. Pour en prévenir l'effet, ils renouvellérent leur alliance, & ils y engagérent aussi Pyrrhus roi d'Epire : de sorte que quand Lysimaque commença à attaquer la Macédoine d'un côté, Pyrrhus en fit autant

* *Cette galére avoit deux cens quatre-vingts coudées de longueur, qui font quatre cens vingt piés; & quarante huit de hauteur jusqu'au sommet de la poupe, qui font soixante & douze piés. Il y avoit sur cette galére quatre cens matelots, sans compter les rameurs qui étoient au nombre de quatre mille, & près de trois mille soldats qui tenoient dans les espaces entre les rameurs, & sur le dernier pont.* Plut. dans la vie de Démétr.

de l'autre. Démétrius, qui étoit alors occupé en Gréce à ses préparatifs pour l'expédition d'Asie qu'il méditoit, accourut promtement pour défendre ses propres Etats. Mais, avant qu'il pût s'y rendre, Pyrrhus lui avoit déja enlevé Bérée, une des plus considérables villes de Macédoine, où il trouva les femmes, les enfans, & les effets de la plupart des soldats de Démétrius. La nouvelle de cette prise causa un désordre général dans l'armée de Démétrius. Une grande partie refusa absolument de le suivre. Ils déclarérent d'un air mutin & séditieux qu'ils vouloient s'en aller chez eux défendre leurs familles & leurs biens. Enfin la chose alla si loin, que Démétrius voiant qu'il ne pouvoit rien gagner sur leurs esprits, prit le parti de se sauver en Gréce déguisé en simple soldat: & l'armée entra au service de Pyrthus, qu'elle proclama Roi de Macédoine.

La différence du caractére de ces deux Princes, contribua beaucoup à un si promt changement. Démétrius, qui prenoit pour vraie grandeur une vaine pompe & une fastueuse magnificence, s'étoit fait mépriser des Macédoniens par l'endroit même par où il prétendoit s'attirer leur estime. Comme un véritable roi de Théatre, il ceignoit ambitieusement sa tête d'un double diadême, portoit des robes

de pourpre rehaussées d'or, & avoit une chaussure toute extraordinaire. Il faisoit travailler depuis lontems à un superbe manteau, sur lequel on avoit représenté en broderie d'or le monde entier, & tous les astres qui paroissent dans le ciel. Ce manteau demeura imparfait à cause du changement de sa fortune, & il n'y eut point après lui de Roi qui osât le porter.

Mais ce qui le rendit encore plus odieux, ce fut la difficulté qu'il y avoit à l'approcher. Fier, hautain, méprisant, ou il ne donnoit pas le tems de parler, ou il traitoit si rudement ceux qui avoient affaire à lui, qu'il les renvoioit tous mécontens. Un jour qu'il étoit sorti de son palais, & qu'il marchoit dans les rues plus familiérement que de coutume, il y eut quelques gens qui lui présentérent des placets & des requêtes. Il les reçut assez gracieusement, & les mit dans un pan de son manteau. Mais quand il fut sur le pont de l'Axius, il jetta toutes ces requêtes dans la riviére. C'est bien peu connoitre les hommes, que de ne pas sentir combien un mépris si marqué est capable de les révolter. A cette occasion on rappelloit une action du grand Philippe que j'ai raportée dans son tems. Il avoit refusé plusieurs fois audience à une pauvre femme, sous prétexte qu'il n'en avoit pas le loisir. *Ne soyez donc*

Riviére de la haute Macédoine.

point Roi, lui répliqua-t-elle avec quelque émotion. Philippe se fit une régle, depuis ce tems-là, d'accorder à ses sujets de fréquentes & de longues audiences. AUSSI, [a] dit ici Plutarque, LA FONCTION LA PLUS INDISPENSABLE D'UN ROI, EST DE S'APPLIQUER A RENDRE LA JUSTICE.

Les Macédoniens avoient toute une autre idée de Pyrrhus. Ils entendoient dire, & ils l'avoient eux-mêmes éprouvé, qu'il étoit doux, affable, accessible, promt & très ardent à reconnoitre les services qu'on lui avoit rendus, lent à se mettre en colére & à punir. De jeunes Officiers dans le vin avoient fait de lui des plaisanteries offensantes. L'aiant sû, il les fit venir, & leur demanda s'il étoit vrai qu'ils eussent ainsi parlé. *Oui, Seigneur*, répondit l'un d'entr'eux; *& nous en aurions dit bien davantage, si le vin ne nous eût manqué.* Cette plaisanterie, qui marquoit de l'ingénuité & de l'esprit, le fit rire, & il les renvoia.

Les Macédoniens le mettoient beaucoup au dessus de Démétrius, même pour le mérite guerrier. Il les avoit battus dans quelques occasions: mais il ne lui savoient pas si mauvais gré de leur défaite, qu'ils admiroient son courage.

[a] Οὐδὲν γὰρ οὕτως τῷ βασιλεῖ προσήκει, ὡς τὸ τῆς δίκης ἔργον.

Ils disoient que les autres Princes n'imitoient Alexandre que par la pourpre de leurs habits, par le nombre de leurs Gardes, par l'affectation de pencher le cou comme lui, & par une maniére de parler fiére & hautaine: que Pyrrhus étoit le seul qui le représentât par ses grandes & louables qualités. Il * n'étoit pas lui-même exemt de vanité sur l'article de la ressemblance avec Alexandre pour les traits du visage: mais une bonne femme de Larissa chez qui il logeoit l'en détrompa par une réponse qui ne dut pas lui plaire. Quoi qu'il en soit, les Macédoniens croioient voir en lui le regard de ce Prince, le feu de ses yeux, cette vivacité, cette promtitude, cette impétuosité avec laquelle il chargeoit les ennemis, & renversoit tout ce qui osoit lui faire tête. Pour ce qui est de la science militaire, & de l'habileté à ranger une armée en bataille, & de savoir prendre ses avantages, ils ne trouvoient per-

* *Les flateurs avoient persuadé à Pyrrhus que réellement il ressembloit à Alexandre pour les traits du visage. Dans cette persuasion, aiant fait apporter les portraits de Philippe, de Perdiccas, d'Alexandre, de Cassandre, & de quelques autres Princes, il demanda à une femme de Larissa chez qui il étoit logé, auquel de ces Princes elle trouvoit qu'il ressemblât. Elle refusa lontems de répondre. Enfin, pressée de le faire, elle dit qu'il ressembloit à Batrachion: c'étoit un cuisinier fort connu dans la ville* Lucian. adverf. indoct. pag. 552. 553.

ſonne qu'ils puſſent comparer à Pyrrhus.

Il n'eſt pas étonnant que les Macédoniens, avec des préventions ſi favorables d'un côté, & ſi déſavantageuſes de l'autre, aient quitté ſans peine le parti de Démétrius pour embraſſer celui de Pyrrhus. On voit par cet exemple, & par mille autres, combien il eſt important aux Princes de s'attacher les peuples par l'affection, en les traitant avec bonté & douceur, & en les aimant véritablement, moien unique d'en être eux-mêmes aimés, ce qui fait leur plus eſſentielle obligation, & en même tems leur plus grande ſureté.

Lyſimaque étant ſurvenu dans le moment que Pyrrhus venoit d'être déclaré Roi de Macédoine, prétendit qu'il n'avoit pas moins contribué que lui à la fuite de Démétrius, & que par conſéquent il devoit avoir ſa part du roiaume de Macédoine. Pyrrhus, qui ne croioit pas pouvoir encore compter entiérement ſur la fidélité des Macédoniens, donna les mains aux prétentions de Lyſimaque. Ainſi ils partagérent entr'eux les villes & les provinces. Cet accord, loin de les concilier enſemble & de les réunir, fut pour eux un ſujet continuel de haines & de diviſions. Car, dit Plutarque, ceux à l'avarice & à l'ambition deſquels les mers, les montagnes, les deſerts inhabitá-

Plutarc. in Pyrrh. pag. 389. 390.

bles ne peuvent servir de barriéres, & dont les bornes qui séparent l'Europe & l'Asie ne sauroient borner la cupidité, comment pourroient ils se tenir en repos, & s'empécher de commettre des injustices pour envahir un bien qui est si près d'eux, & si fort à leur bienséance? Cela n'est pas possible. Il faut qu'ils soient toujours en guerre, aiant toujours en eux ces malheureuses semences d'envie & d'injustice. Les noms de paix & de guerre sont pour eux deux sortes de monnoie, auxquelles ils donnent cours, & dont ils font usage pour leurs intérêts, & non pour la justice. Encore, continue le même Auteur, sont-ils plus louables quand ils font une guerre ouverte, que quand ils déguisent sous les saints noms de justice, d'amitié, & de paix, ce qui n'est qu'une tréve & qu'une surséance de leurs injustices.

Toute la suite de l'histoire des successeurs d'Alexandre justifie la réflexion de Plutarque. Jamais il ne se fit plus de traités, d'alliances, de conventions: & jamais on ne les viola plus ouvertement, ni plus impunément. Plût à Dieu que cette plainte ne convînt qu'aux Princes & aux tems dont nous parlons!

Pyrrhus, trouvant les Macédoniens plus souples & plus soumis quand il les menoit à la guerre, que quand il les

tenoit en repos, & n'étant pas lui-même d'un naturel fort tranquille & qui pût lontems supporter la paix, faisoit tous les jours de nouvelles entreprises sans beaucoup ménager ni ses sujets, ni ses alliés. Lysimaque profita de l'indisposition des troupes à l'égard de Pyrrhus, & les aigrit encore davantage par ses émissaires, en leur faisant honte de s'être choisi pour maître un étranger, qui ne tenoit à la Macédoine que par intérêt, & non par affection. Ces reproches entraînérent la plupart des Macédoniens. Pyrrhus, qui craignit les suites de cette désertion, se retira avec ses Epirotes & les troupes de ses alliés, & perdit la Macédoine de la même maniére qu'il l'avoit gagnée.

Il se plaignoit beaucoup de l'inconstance & du peu d'attachement de ces peuples pour lui. Mais, dit encore Plutarque, les Rois n'ont pas raison de blâmer les particuliers de ce qu'ils changent quelquefois de parti selon leurs intérêts. Car ces particuliers ne font en cela que suivre leur exemple, & pratiquer les leçons d'infidélité & de trahison qu'ils leur donnent par toute leur conduite, en faisant voir en toute occasion qu'ils ne comptent pour rien la justice, la vérité, & la bonne foi.

Pour ce qui regarde Démétrius, après *Plutarq. in*

Demetr. pag. 910. 911. la désertion de ses troupes, il s'étoit
Ville de la haute Macédoine sur les frontiéres de Thrace. retiré dans la ville de Cassandrie où étoit
sa femme Phila : laquelle désolée du
funeste état où elle voioit son mari, &
effraiée des malheurs où la décadence
de ses affaires alloit l'exposer elle-même,
avala du poison, & se délivra de la vie,
qui lui étoit devenue plus insupportable
que la mort.

Démétrius, pensant à ramasser les
débris de son naufrage, s'en retourna en
Gréce, où il avoit encore plusieurs villes
qui lui étoient demeurées soumises &
attachées. Après y avoir mis le meilleur
ordre qu'il put à ses affaires, il en laissa
le gouvernement à son fils Antigone ;
& avec ce qu'il put tirer de troupes de ce
pays-là, ce qui faisoit dix à onze mille
hommes, il s'embarqua, & fit voile vers
l'Asie, résolu d'y chercher fortune en
désespéré. Eurydice, sœur de sa femme
Phila, le reçut à Milet. Elle avoit avec
elle la Princesse Ptolémaïde sa fille, qu'elle
avoit eu de Ptolémée, & dont le mariage
avec Démétrius avoit été conclu par l'entremise
de Séleucus. Eurydice la lui donna ;
& de cette alliance naquit Démétrius,
qui régna dans la suite à Cyréne.

Plutarc. in Demetr. pag. 912-915. Aussitôt après la célébration des noces,
Démétrius entra dans la Carie & la Lydie,
enleva quantité de places à Lysimaque
dans ces provinces, & y augmenta

considérablement ses forces; & à la fin il se rendit maître de Sardes. Mais dès qu'Agathocle, fils de Lysimaque, parut à la tête d'une armée, il abandonna toutes ses conquêtes, & marcha vers l'Orient. Son dessein, en prenant cette route, étoit de surprendre l'Arménie & la Médie. Agathocle, qui le cotoia toujours, lui coupa si bien les vivres & les fourages, que la maladie se mit dans son armée, & l'affoiblit extrêmement. Et enfin, quand il voulut passer le mont Taurus avec le peu de monde qui lui restoit, il trouva tous les passages gardés par les ennemis, & fut obligé de tourner sa marche vers Tarses en Cilicie.

De là il fit représenter à Séleucus, à qui cette ville appartenoit, le triste état où il se trouvoit réduit; & lui demanda, d'une maniére fort touchante, les secours dont il avoit besoin pour sa subsistance, & celle des troupes qui lui restoient. Séleucus en eut d'abord pitié, & envoia des ordres à ses Lieutenans de lui fournir tout ce qui lui seroit nécessaire. Ensuite, sur ce qu'on lui représenta de la valeur & de l'habileté de Démétrius, de ses ruses, de ses stratagémes, & de sa hardiesse dans l'exécution des desseins où il voioit la moindre ouverture, il jugea qu'il ne pouvoit songer à rétablir un Prince de ce caractére, sans

s'exposer lui-même. Ainsi, au lieu de continuer à le soutenir, il résolut sa perte, & il se mit aussitôt en marche à la tête d'une armée, pour venir fondre sur lui. Démétrius, qui en eut avis, se posta dans quelques endroits du mont Taurus, où il jugea qu'il seroit très difficile de le forcer, & envoia une seconde fois conjurer Séleucus de le laisser passer dans l'Orient pour s'y établir dans quelque pays des Barbares, & y finir ses jours tranquillement. En cas qu'il ne voulût point lui accorder cette grace, il le pria de lui permettre au moins de prendre des quartiers d'hiver dans ses Etats, & de ne pas l'exposer, en le chassant, aux rigueurs de la saison, de la faim, & de la nudité, puisque ce seroit le livrer sans défense à la discrétion de ses ennemis.

Séleucus étoit si prévenu contre le dessein de Démétrius sur l'Orient, que la proposition qu'il lui en fit augmenta sa défiance; & tout ce qu'il lui accorda fut de prendre des quartiers d'hiver dans la Cataonie, province limitrophe de la Cappadoce, pour les deux plus rudes mois de l'hiver, avec ordre d'en sortir aussitôt après. Pendant cette négociation, Séleucus mit de bonnes gardes à tous les passages de Cilicie en Syrie; de sorte que Démétrius fut obligé d'avoir recours à la force pour se dégager. Il chargea si vi-

goureusement les troupes qui gardoient les passages dans les montagnes, qu'il les en chassa, & s'ouvrit ainsi le chemin de la Syrie où il entra aussitôt.

Cet heureux succès aiant ranimé son courage & l'espérance de ses soldats, il se préparoit à faire un dernier effort pour rétablir ses affaires ; mais malheureusement pour ce Prince une grosse maladie le saisit dans ce moment là même & l'arréta tout court. Pendant quarante jours qu'elle dura, la plupart de ses soldats désertérent, & il se vit réduit, quand sa santé fut assez rétablie pour recommencer à agir, à un coup de désespoir, qui étoit de tâcher de surprendre Séleucus dans son camp à la faveur de la nuit avec une poignée de gens qui lui restoit. Un déserteur en avertit Séleucus assez à tems pour faire manquer le coup. Ce dessein manqué augmenta encore la désertion. Il tâcha, pour derniére ressource, de regagner les montagnes, & de rejoindre sa flote. Mais il trouva les passages si bien gardés, qu'il n'eut plus d'autre parti à prendre que celui de se cacher dans les bois, où la faim l'obligea bientôt de se rendre à Séleucus, qui le fit mener sous bonne garde dans la Quersonnése de Syrie près de Laodicée, où il le retint prisonnier. On lui accorda la liberté d'un parc pour la chasse, & toutes

AN. M. 3718.
AV. J.C. 286.

les commodités de la vie en abondance.

Antigone aiant appris la détention de ſon pére, fut pénétré de la plus vive douleur, & écrivit à tous les Rois, & à Séleucus lui-même, pour le prier de relâcher Démétrius, s'offrant en otage pour lui, & offrant d'abandonner pour le prix de ſa délivrance tout ce qui lui reſtoit encore. Pluſieurs villes, & grand nombre de Princes, firent pour lui la même priére. Lyſimaque, au contraire, envoia offrir à Séleucus une groſſe ſomme d'argent s'il vouloit faire mourir ſon priſonnier. Une propoſition ſi inhumaine & ſi barbare fit horreur à Séleucus; & pour accorder une grace qui lui étoit demandée de tant d'endroits, il ſembloit n'attendre que l'arrivée de ſon fils Antiochus & de Stratonice, afin que Démétrius leur eût obligation de ſa liberté.

Cependant ce Prince infortuné ſupportoit ſon malheur avec patience & courage, & il s'y accoutuma tellement dans la ſuite, qu'il n'en paroiſſoit plus affligé. Il s'exerçoit à la courſe, à la promenade, à la chaſſe, plus heureux cent fois, s'il avoit bien connu ſon bonheur, que lorſqu'agité par l'ambition comme par une violente phrénéſie, il couroit les terres & les mers. Car quel autre fruit ces prétendus Héros, qu'on appelle Conquérans, tirent-ils de tous leurs tra-

vaux, de toutes leurs guerres, & de tous les dangers auxquels ils s'exposent, que de se tourmenter eux-mêmes en tourmentant les autres, & tournant sans cesse le dos au repos & au bonheur, qui, si on les en croit, est le but de tous les mouvemens qu'ils se donnent? Mais peu à peu le chagrin le prit: il ne fit plus d'exercice, son corps devint pesant, il s'abandonna absolument à l'ivrognerie & au jeu des dés, à quoi il passoit les journées entiéres, cherchant par là sans doute à écarter les tristes pensées de son état. Après avoir été détenu prisonnier pendant trois ans, il tomba dans une grande maladie causée par l'inaction, la bonne chére, & l'excès du vin; & il en mourut à l'âge de cinquante-quatre ans. Antigone son fils, à qui l'on envoia l'urne qui renfermoit ses cendres, lui fit de magnifiques funérailles. Nous verrons dans la suite que cet Antigone, surnommé Gonatas, demeura paisible possesseur du roiaume de Macédoine. La race de ce Prince, toujours régnante, alla de pére en fils par plusieurs successions en ligne directe jusqu'à Persée, en qui elle finit, & sur lequel les Romains conquirent la Macédoine.

§. III. *Ptolémée Soter céde l'Empire à son fils Ptolémée Philadelphe. Tour de Pha-*

ros bâtie. Image de Sérapis apportée à Alexandrie. Fameuse Bibliothéque établie alors dans cette ville, avec une Académie de Savans. Démétrius de Phalére présidoit à l'une & à l'autre. Mort de Ptolémée Soter.

An. M. 3719. Av. J.C. 285. *Justin. l. 16.* PTOLÉMÉE Soter, fils de Lagus, après avoir régné vingt ans en Egypte avec le titre de Roi, & près de trente-neuf depuis la mort d'Alexandre, songea à mettre sur le trône Ptolémée * Philadelphe, un des fils qu'il avoit eus de Bérénice. Il avoit encore plusieurs enfans de ses autres femmes, entr'autres Ptolémée surnommé *Céraunus*, ou *le foudre*, qui étant fils d'Eurydice fille d'Antipater & l'aîné de tous, regardoit la Couronne comme lui appartenant de droit après la mort de son pére. Mais Bérénice, qui étant venue en Egypte simplement pour y accompagner Eurydice quand elle se maria, avoit si bien charmé ce Prince par sa beauté, qu'il l'avoit épousée, prit un tel ascendant sur son esprit, qu'elle lui fit préférer son fils à tous les enfans des autres Reines. Pour prévenir donc toutes les brouilleries & les guerres qui

* *Ce mot signifie* amateur de ses fréres. *Ptolémée fut ainsi nommé par antiphrase, parce qu'il fit mourir deux de ses fréres, qu'il prétendit lui avoir dressé des embuches.* Pausan. lib. 1. pag. 12.

auroient pu arriver après ſa mort, qu'il prévoioit bien n'être pas fort éloignée à l'âge de quatre-vingts ans qu'il avoit, il réſolut de le faire couronner pendant ſa vie, & de lui abandonner tous ſes Etats, diſant qu'il étoit plus glorieux de faire un Roi que de l'être ſoi même. La cérémonie du couronnement de Philadelphe fut accompagnée d'une fête la plus magnifique qu'on eût encore vûe. Je me réſerve à en donner la deſcription à la fin de ce paragraphe.

Ptolémée Céraunus quitta la Cour, & ſe retira auprès de Lyſimaque, dont le fils Agathocle avoit épouſé Lyſandra ſa ſœur de pére & de mére: &, après la mort d'Agathocle, auprès de Séleucus, qui le reçut avec une bonté toute extraordinaire, dont il ne fut paié que par une noire ingratitude, comme la ſuite de l'hiſtoire le montrera.

La premiére année du régne de Ptolémée Philadelphe, qui fut la premiére de la CXXIV^e Olympiade, la fameuſe Tour du fanal de l'île de Pharos fut achevée. On l'appelloit communément la Tour de Pharos, & elle a paſſé pour une des ſept merveilles du Monde. C'étoit un grand bâtiment quarré de marbre blanc, au haut duquel on entretenoit continuellement du feu, pour ſervir de guide aux vaiſſeaux. Elle couta huit cens. talens à

Plin. l. 36. cap. 12. Strab. lib. 17. p. 791. Suid. in φάρος.

Huit cens mille écus.

bâtir. Sur le pié de la monnoie d'Athénes, cela fait huit cens mille écus; & si c'est monnoie d'Alexandrie, c'est presque le double. L'Architecte qui la bâtit étoit Sostrate de Cnide, qui pour en avoir l'honneur tout entier dans la postérité, usa d'une tromperie dont j'ai parlé ailleurs. Pharos étoit au commencement une véritable île à sept cens toises de la terre ferme, & on n'y pouvoit aller que par eau. Ensuite on la joignit au continent par une chaussée, comme cela s'étoit fait aussi à Tyr.

Tome I. dans l'Hist. d'Egypte.

Sept stades.

AN. M. 3720.
AV. J.C. 284.

Tacit. Hist. l. 4. cap. 83. & 84.

Plutarc. de Isid. & Osir. pag. 361.

Clem. Alex. in Protrept. pag. 31.

Dans ce tems-là, on apporta du Pont à Alexandrie l'image du dieu Sérapis. Ptolémée, sur un songe qu'il eut, l'avoit fait demander par ses Ambassadeurs au Roi de Sinope, ville du Pont où elle étoit gardée. On la refusa pendant deux ans, jusqu'à ce qu'enfin le peuple de Sinope affligé de la famine consentit de céder le dieu à Ptolémée pour un convoi de blé qu'il leur envoia. La statue fut apportée à Alexandrie, & mise dans un des fauxbourgs nommé Rhacotis, où elle fut adorée sous le nom de Sérapis, & où on lui bâtit dans la suite un temple fameux appellé le Sérapéon, lequel, au raport d'Ammien Marcellin, surpassoit en beauté & en magnificence tous les temples du monde, hormis le Capitole de Rome. Ce temple avoit aussi une

Am. Marcel. lib. 22. cap. 16.

Bibliothéque, qui devint fameuſe dans les ſiécles ſuivans, pour le nombre & le prix des livres qu'elle contenoit.

Ptolémée Soter avoit cultivé les Belles Lettres, comme cela paroit par la vie d'Alexandre qu'il avoit compoſée, & qui étoit fort eſtimée des Anciens, mais que nous n'avons plus. Pour faire fleurir les ſciences qu'il aimoit, il fonda à Alexandrie une eſpéce d'Académie, à laquelle on donnoit le nom de *Muſéon*, où une ſociété de Savans travailloit à des recherches de philoſophie, & à perfectionner toutes les autres ſciences, à peu près comme celles de Paris & de Londres. Pour cet effet, il commença par leur donner une Bibliothéque, qui s'augmenta prodigieuſement ſous ſes ſucceſſeurs. Son fils Philadelphe en mourant la laiſſa compoſée déja de cent mille volumes. Les Princes de cette race qui le ſuivirent l'augmentérent encore; de ſorte qu'enfin il s'y trouva ſept cens mille volumes.

Arrian in Præf. Plutarc. in Alex p. 691. Q. Curt. lib. 9 cap. 8. Strab. l. 17. p. 791. Plutarc. in Moral. pag. 1095.

Euſeb. in Chron.

Voici comment on s'y prit pour la former. On ſaiſiſſoit généralement tous les Livres Grecs & autres qui entroient en Egypte, & on les envoioit au Muſéon, où l'on en faiſoit faire des copies par des gens qu'on y entretenoit exprès. Après cela on rendoit ces copies aux propriétaires, & l'on retenoit les originaux pour

Galen.

la Bibliothéque. Ptolémée Evergéte, par exemple, emprunta des Athéniens les Œuvres de Sophocle, d'Euripide, & d'Eschyle; & ne leur renvoia que les copies, qu'il en fit faire les plus belles qu'il put, avec quinze talens (quinze mille écus) dont il leur fit présent pour les Originaux qu'il retenoit.

Comme le Muséon fut d'abord dans le quartier de la ville que l'on nommoit Bruchion, près du Palais roial; ce fut là aussi qu'on établit d'abord la Bibliothéque, & elle y attiroit bien du monde. Mais quand elle fut si grossie qu'on y comptoit déja quatre cens mille volumes, on commença a mettre dans le Sérapéon les Livres nouveaux qu'on y ajoutoit. Cette derniére Bibliothéque étoit donc comme un supplément de l'autre. Aussi voit-on qu'on l'appelloit sa fille; & avec le tems il se trouva dans cette derniére jusques à trois cens mille volumes.

Plutarc. in Cæsar. p. 732. in Anton. p. 943. Amm. Marcell. lib. 22. cap. 16. Dion. Cass. l. 42. p. 202.

Dans la guerre qu'eut César avec ceux d'Alexandrie, un incendie, qui en fut l'effet, consuma la Bibliothéque de Bruchion avec ses quatre cens mille volumes. Sénéque [a] me paroit de mauvaise humeur, quand, à l'occasion de cet incen-

a Quadringinta millia librorum Alexandriæ arserunt, pulcherrimum regiæ opulentiæ monumentum. Alius laudaverit, sicut Livius, qui elegantiæ regum curæque egregium id opus ait fuisse. Non

die, il censure & la Bibliothéque même, & l'éloge qu'en avoit fait Tite-Live, en l'appellant le monument illustre de l'opulence des Rois d'Egypte, & de leur sage attention pour le progrès des sciences. Il veut qu'on ne la regarde que comme l'ouvrage du faste & de la vanité de ces Princes, qui avoient amassé tant de livres, non pour leur propre usage, mais uniquement pour la pompe & l'ostentation. Sénéque, en parlant ainsi, montre ce me semble bien peu de discernement. N'est-il pas visible que les Rois seuls sont en état d'amasser de ces magnifiques Bibliothéques, qui deviennent un trésor nécessaire aux Savans, & qui font un honneur infini aux Etats où elles se trouvent?

La Bibliothéque du Sérapéon ne souffrit aucun dommage; & ce fut là apparemment que Cléopatre mit les deux cens mille volumes de celle de Pergame, dont M. Antoine lui fit présent. Cette addition, avec les autres qui s'y firent de tems en tems, rendit la nouvelle Bibliothéque d'Alexandrie plus nombreuse & plus considérable que la premiére; & quoique pillée plus d'une fois pendant

fuit elegantia illud aut cura, sed studiosa luxuria; imò, ne studiosa quidem, quoniam non in studium, sed in spectaculum comparaverant.... Paretur itaque librorum quantum sit, nihil in apparatum. *Senec. de tranquill. anim. cap. 9.*

les troubles & les révolutions qui arrivérent dans l'Empire Romain, elle se remettoit toujours de ses pertes, & recouvroit son nombre de volumes. Elle a ainsi subsisté pendant un fort long tems, ouvrant ses trésors aux savans & aux curieux, jusques au VIIe siécle qu'elle eut enfin le même sort que sa mére, & qu'elle fut brulée par les Sarrazins, quand ils prirent la ville l'an de grace 642. La maniére dont la chose arriva est trop singuliére, pour ne la pas mettre ici.

Abul. Pharagius in hist. Dynast. IX.

Jean, surnommé le Grammairien, fameux sectateur d'Aristote, se trouva dans Alexandrie quand elle fut prise. Comme il étoit fort bien dans l'esprit d'*Amri-Ebnol As*, Général de l'armée des Sarrazins, qui estimoit beaucoup son savoir, il demanda à ce Général la Bibliothéque d'Alexandrie. Amri lui répondit, que cela ne dépendoit pas de lui, mais qu'il en écriroit au Caliphe, c'est-à-dire à l'Empereur des Sarrazins, pour avoir ses ordres, sans lesquels il n'osoit en dispôser. Il écrivit effectivement à Omar Caliphe d'alors, dont la réponse fut: Que si ces livres contenoient la même doctrine que l'Alcoran, ils n'étoient d'aucun usage, parce que l'Alcoran étoit suffisant, & contenoit toutes les vérités nécessaires: mais que s'il contenoit des choses contraires à l'Alcoran, il ne faloit

pas les souffrir. En conséquence, il lui ordonnoit, sans autre examen, de les bruler tous. On les donna aux bains publics, où ils servirent pendant six mois à les chaufer au lieu de bois: ce qui fait bien voir le nombre prodigieux de Livres qu'il y avoit dans cette Bibliothéque. Ainsi périt ce trésor inestimable de science.

Le Muséon du Bruchion ne fut pas brulé avec la Bibliothéque qui en dependoit. Strabon, dans la description qu'il en donne, nous dit que c'étoit un grand bâtiment près du Palais sur le port: qu'il régnoit tout autour un portique, où se promenoient les philosophes: que les membres de la Société y étoient gouvernés par un Président, dont le poste étoit si considérable & si honorable, que sous les Prolémées c'étoit toujours le Roi qui le choisissoit lui-même, & après eux l'Empereur Romain: & qu'ils avoient une salle où ils mangeoient tous ensemble aux dépens du public qui les entretenoit fort bien. *Strab. lib. 17. p. 793.*

C'est sans doute à ce Muséon qu'Alexandrie est redevable de l'avantage dont elle a joui pendant plusieurs siécles, d'être une des plus grandes Ecoles du Monde, & d'avoir formé un grand nombre d'excellens hommes dans la littérature; & en particulier, c'est de là que l'Eglise a tiré quelques uns de ses illustres

Docteurs, comme Clément d'Alexandrie, Ammonius, Origéne, Anatolius, Athanase, & plusieurs autres: car tous ceux que je viens de nommer y avoient étudié.

Il y a apparence que ce fut Démétrius de Phalére qui le premier en fut Président. Il n'est pas douteux qu'il avoit l'Intendance de la Bibliothéque, & Plutarque nous apprend que ce fut lui qui conseilla à Ptolémée d'amasser une Bibliothéque d'Auteurs de politique & de gouvernement, l'assurant qu'il y trouveroit des conseils qu'aucun de ses amis n'oseroit lui donner. En effet, c'est là presque l'unique moien qui reste à la vérité d'approcher des Princes, & de leur montrer, sous des noms empruntés, leurs devoirs & leurs défauts. Quand le Roi eut gouté cet excellent avis, & qu'il fut en train d'assembler les Livres qu'il lui faloit pour cette première vûe, il n'est pas difficile de juger que cela le mena bien plus loin, & qu'il porta la chose jusqu'à amasser toutes sortes d'autres livres pour la Bibliothéque dont nous parlons. Qui pouvoit mieux l'aider dans l'exécution de ce noble & magnifique projet, que Démétrius de Phalére, qui étoit un Savant du premier ordre, aussi bien qu'un très habile Politique?

Plutarc. in Apophs. pag. 189.

On a vû ci-dessus ce qui avoit amené Démétrius dans la Cour de ce Prince. Il y fut reçu à bras ouverts par Ptolémée Soter, qui le combla d'honneurs, & en fit son confident. Il le consultoit, préférablement à tous ses autres Conseillers, sur les affaires les plus importantes; comme il fit en particulier sur celle qui regardoit la succession à sa Couronne. Ce Prince, deux ans avant sa mort, prit la résolution d'abdiquer la roiauté, & de la céder à un de ses enfans. Démétrius tâcha de l'en dissuader, en lui faisant envisager qu'il ne lui resteroit plus d'autorité s'il se dépouilloit ainsi, & qu'il étoit dangereux de se donner un maître. Le voiant absolument déterminé à cette abdication, il lui conseilla de suivre dans ce choix l'ordre prescrit par la nature, & suivi presque généralement par toutes les nations, en se déclarant pour l'aîné des enfans qu'il avoit eus d'Eurydice sa premiére femme. Le crédit de Bérénice l'emporta sur un avis si équitable & si sage, qui devint bientôt funeste à son auteur.

Plut. in Demetr. p. 802. Diog. Laert. in Demetr. Phal.

AN. M. 3719. Av. J.C. 285.

Vers la fin de l'année où nous sommes mourut Ptolémée Soter roi d'Egypte, la seconde année après qu'il eut appellé son fils à l'Empire, à l'âge de quatre-vingts quatre ans. Il fut le plus habile & le plus honnête homme de sa race, &

AN. M. 3721. Av. J.C. 283.

laissa des exemples de prudence, de justice, & de clémence, qu'aucun presque de ses successeurs ne se mit en peine d'imiter. Pendant les quarante ans à peu près qu'il gouverna l'Egypte depuis la mort d'Alexandre, il l'éleva à ce haut point de grandeur & de puissance, qui la rendit supérieure à presque tous les autres roiaumes. Il conserva sur le trône l'amour de la simplicité & l'éloignement du faste qu'il y avoit porté. Il étoit accessible à ses sujets jusqu'à la familiarité : mangeoit souvent chez eux : & quand il donnoit lui-même à manger, il ne rougissoit point d'emprunter des plus riches leur vaisselle, parce qu'il en avoit fort peu à lui, & uniquement ce qu'il lui en faloit pour son usage ordinaire. Et quand on lui représentoit que la roiauté sembloit demander plus d'opulence, il répondoit que la véritable grandeur d'un Roi n'étoit pas d'être riche lui-même, mais d'enrichir les autres.

Plutarc. in Apopht. pag. 181.

§. IV. *La Pompe de Ptolémée Philadelphe roi d'Egypte.*

PTOLÉMÉE Philadelphe, après que son pére eut abdiqué la roiauté en sa faveur, donna aux peuples, en montant sur le trône, la fête la plus magnifique dont il soit parlé dans l'antiquité. Athénée

née nous en a laissé une longue description, tirée de Callixéne le Rhodien, qui avoit fait l'histoire d'Alexandrie. Dom Bernard de Montfaucon la raporte dans ses Antiquités. Je l'insérerai toute entiére, parce qu'elle est fort propre à faire connoitre jusqu'où alloit la richesse & l'opulence de l'Egypte. D'ailleurs, les Auteurs anciens parlant fort souvent de pompes sacrées, de processions, & de fêtes solennelles à l'honneur de leurs divinités, j'ai cru en devoir donner une fois une idée par la description d'une des plus célébres qui soient connues. On sait bon gré à Plutarque, qui fait sans cesse mention de triomphes chez les Romains, d'avoir fait une peinture exacte & détaillée de celui de Paul Emile, qui fut un des plus magnifiques. Si la description que je donne ici paroit hors d'œuvre & trop longue, on peut l'omettre, & passer sans interruption à la suite de l'histoire; car j'avertis par avance qu'elle sera ennuieuse.

Cette pompe solennelle dura un jour entier depuis le matin jusqu'au soir, & fut conduite par le cours de la ville d'Alexandrie. Elle étoit divisée en plusieurs parties, & formoit plusieurs pompes séparées. Sans parler de celle du pére & de la mére du Roi, les dieux avoient chacun leur pompe avec les ornemens qui avoient raport à leur histoire.

Athen. l. 5. p. 197-203.

Athénée ne raporte que ce qui composoit celle de Bacchus en particulier : par où l'on peut juger jusqu'où alloit la magnificence du tout ensemble.

Les premiers qui marchoient étoient des Silénes, vétus les uns de robes de couleur de pourpre, les autres de robes d'un rouge foncé : destinés les uns & les autres à écarter la foule.

Après les Silénes venoient les Satyres, au nombre de vingt de chaque côté, portant chacun une lampe dorée.

θυμιατήρια. Après eux marchoient des Victoires, dont les ailes étoient d'or. Ces Victoires portoient des vases où l'on faisoit bruler des parfums, hauts de neuf piés, partie dorés, & partie ornés de feuilles de lierre. Leurs habits étoient brodés de figures d'animaux : l'or y brilloit de toutes parts.

Après venoit un autel double, de neuf piés, couvert d'un grand feuillage de lierre avec des ornemens d'or. Il avoit une couronne d'or composée de pampres, & ornée de certaines bandes blanches qui l'environnoient de tous côtés.

Six vingts jeunes garçons marchoient ensuite, revétus de tuniques de pourpre, portant chacun dans un vase d'or de l'encens, de la myrrhe, & du safran.

Quarante Satyres les suivoient, portant chacun sur la tête une couronne d'or

qui représentoit des feuilles de lierre, & à la main une autre couronne, qui étoit aussi d'or, & ornée de feuilles de vigne. Leurs habits étoient bigarés de différentes couleurs.

Deux Silénes marchoient ensuite, revétus de manteaux de pourpre, avec des chaussures blanches. L'un d'eux portoit une espéce de chapeau & un caducée d'or, l'autre avoit une trompette. Au milieu des deux marchoit un homme dont la taille étoit de six piés. Il avoit un masque & un habit tels qu'en portoient sur le théatre ceux qui représentoient des tragédies, & il portoit une corne d'abondance d'or: celui ci étoit appellé l'Année.

Une très-belle femme de même taille que lui marchoit après, habillée superbement, & toute brillante d'or. Elle portoit d'une main une couronne de feuilles de l'arbre qu'on appelloit persée, & de l'autre main une palme. On appelloit cette femme * *Penteteris.*

Elle étoit suivie des génies des quatre Saisons, qui portoient les ornemens qui les distinguent; & de deux de ces grands vases d'odeur, tout d'or, & ornés de

* *Ce mot signifie* l'espace de cinq années : *parce qu'au bout de quatre années révolues la pompe ou fête de Bacchus se célébroit au commencement de la suivante, qui étoit la cinquiéme.*

feuilles de lierre : au milieu desquels étoit un autel d'or quarré.

Ensuite venoient des Satyres, portant des couronnes d'or en forme de feuilles de lierre, & vétus de rouge; les uns tenoient des vaisseaux pleins de vin, les autres des coupes à boire.

Après eux venoit Philiscus poéte & prêtre de Bacchus, avec les Comédiens, Musiciens, Danseurs, & autres personnages de cette sorte.

On portoit ensuite des trépiés, qui étoient la récompense préparée pour ceux qui présidoient aux combats & aux exercices des Athlétes. L'un de ces trépiés, haut de treize piés & demi, étoit pour les jeunes garçons : l'autre, haut de dixhuit, étoit pour les hommes faits.

Un char d'une grandeur extraordinaire venoit ensuite. Il étoit à quatre* roues, & avoit vingt & un piés de long, & douze de large. Il étoit tiré par cent quatre-vingts hommes. Sur ce char étoit Bacchus haut de quinze piés, qui sacrifioit avec une grande coupe d'or. Il portoit une tunique de pourpre, brochée d'or, qui descendoit jusqu'aux talons : sur laquelle étoit une autre tunique transparente, de couleur de safran. Et par dessus

* *Tous les chariots dont il sera parlé dans la suite, étoient pareillement à quatre roues.*

tout cela, il étoit revêtu d'un grand manteau de pourpre broché d'or. Devant lui étoit une grande cuve Laconique d'or tenant quinze mesures appellées *metretes* * ou *brocs*; un trépié d'or sur lequel étoit un vase d'odeur aussi d'or, & deux phioles d'or pleines de canelle & de safran. Bacchus étoit à l'ombre des lierres, des pampres, & d'autres feuillages d'arbres fruitiers, d'où pendoient des couronnes, des bandelettes, des thyrses, des tympanons, des rubans, des masques satyriques, comiques, & tragiques. Dans ce même char étoient des prêtres, des prêtresses, des ministres & interprétes des Mystéres, des troupes de danseurs de toutes sortes, & des femmes qui portoient des vans. Mystica vannus Iacchi. *Virgil.*

Après cela venoient les Bacchantes, qui alloient les cheveux épars; & portoient des couronnes, composées les unes de serpens, les autres de branches d'if, ou de vigne, ou de lierre. Ces femmes portoient aux mains, les unes des couteaux, les autres des serpens.

Ensuite marchoit un autre char, de

* *Ce mot est souvent employé dans cette description. C'est une mesure Grecque, qui répond à* l'Amphore *Romaine; si ce n'est qu'elle étoit un peu plus grande. Elle contenoit plus de cent livres pesant d'eau, ou de vin, c'est-à-dire plus de cinquante pintes. Je l'exprimerai par le mot* de broc.

douze piés de largeur, tiré par soixante hommes, sur lequel étoit la statue de Nyssa ou Nysa * assise. Elle avoit douze piés de hauteur, & portoit une tunique de couleur jaune brochée d'or, & sur cette tunique un autre vêtement Laconique. Cette statue se levoit par machines, sans que personne y touchât; & après qu'elle avoit versé du lait d'une phiole d'or, elle se rasseioit. Elle tenoit de la main gauche un thyrse couronné de rubans. Elle portoit une couronne d'or, sur laquelle étoient représentées des feuilles de lierre, & des grapes composées de différentes pierres précieuses. Elle étoit couverte d'un ombrage épais formé par différens feuillages. Aux quatre angles du char étoient quatre lampes dorées.

Après venoit un autre char, long de trente-six piés, & large de vingt-quatre, tiré par trois cens hommes; sur lequel étoit un pressoir long pareillement de trente-six piés, & large de vingt-deux & demi, tout plein de vendange. Soixante Satyres la fouloient au son de la flûte, chantant des airs conformes à l'action qu'ils faisoient. Siléne étoit le chef de la troupe. Le * vin couloit pendant toute la marche.

* *Le moût. Le vin doux.*

Un autre chariot de même grandeur

* *On croioit que c'étoit la nourrice de Bacchus.*

étoit mené par ſix cens hommes. Il portoit un outre de grandeur énorme, fait de peaux de Léopard couſues enſemble. Cet outre tenoit trois mille meſures. On en faiſoit couler du vin par tout le chemin.

Ce char étoit ſuivi de Satyres & de Silénes couronnés, au nombre de ſix-vingts. Les uns portoient des pots, les autres des flacons, les autres de grandes coupes. Tous ces vaſes étoient d'or.

Cette troupe étoit elle-même ſuivie immédiatement d'une cuve d'argent qui tenoit ſix cens brocs, portée ſur un char, & tirée par ſix cens hommes. Elle étoit ciſelée, & avoit des figures d'animaux aux bords, aux deux anſes, & à la baſe. Elle étoit ceinte au milieu d'une couronne d'or, ornée de pierres précieuſes.

Après tout cela venoient deux coupes d'argent de dix-huit piés de large, & de neuf de haut. Elles étoient ornées de boſſettes en haut & tout autour, & avoient aux piés des animaux, dont trois étoient d'un pié & demi, & un grand nombre de moindre grandeur.

Dix grandes cuves ſuivoient: ſeize autres cuves, dont les plus grandes tenoient trente brocs, & les plus petites cinq: dix chaudrons, vingt-quatre vaſes à deux anſes ſur cinq ſoucoupes: deux

pressoirs d'argent, sur lesquels étoient vingt quatre gobelets : une table d'argent massif de dix-huit piés, & trente de six : quatre trépiés, dont l'un, qui étoit d'argent massif, avoit vingt-quatre piés de circuit; les autres trois plus petits étoient ornés de pierreries sur le milieu.

On portoit ensuite quatre-vingts trépiés Delphiques d'argent, moindres que les précédens : vingt six cruches, seize flacons, cent soixante autres vaisseaux, dont le plus grand tenoit six *brocs, & le plus petit deux. Tous ces vaisseaux étoient d'argent.

Les vases d'or venoient ensuite; quatre qu'on appelloit Laconiques, couronnés de pampres : deux vases à la Corinthienne, ornés au cou & au ventre de figures d'animaux ; ces vases tenoient huit brocs : un pressoir où étoient dix gobelets, & deux autres vases, dont chacun tenoit cinq brocs : & encore deux autres vases à deux mesures : vingt-deux autres seaux à rafraîchir les liqueurs, dont le plus grand tenoit trente brocs, & le plus petit un : quatre grands trépiés d'or : une espéce de coffre ou corbeille d'or propre à y mettre des vases aussi d'or, enrichie de pierres précieuses ; elle avoit quinze piés de long, & elle étoit faite à six dégrés ornés de beaucoup de figures d'animaux, dont

la hauteur étoit de plus de trois piés : deux gobelets, deux taſſes de verre avec des ornemens d'or : deux ſoucoupes d'or de quatre coudées, & trois autres de moindre grandeur : dix cruches : un autel de quatre piés & demi : & vingt-cinq plats.

Après cela marchoient ſeize cens jeunes garçons, revétus d'une tunique blanche, & couronnés les uns de lierre, les autres de branches de pin. Deux cens cinquante d'entr'eux portoient des vaſes d'or, & quatre cens des vaſes d'argent : trois cens vingt autres portoient des ſeaux d'or deſtinés à rafraîchir les liqueurs.

Il y en avoit encore d'autres enſuite, qui portoient de grands pots pour donner à boire, dont vingt étoient d'or, cinquante d'argent, & trois cens bigarés de différentes couleurs.

Il y avoit outre cela des tables de ſix piés, où l'on voioit pluſieurs choſes remarquables. Dans l'une étoit repréſenté le lit de Séméle, où ſe voioient des tuniques brochées d'or, & d'autres ornées de pierres précieuſes.

Il ne faut pas omettre un char long de trente-trois piés, & large de vingt & un, tiré par cinq cens hommes ; ſur lequel étoit un antre fort profond, couvert de lierre & de pampres, duquel antre ſortoient & s'envoloient des pigeons,

des ramiers, & des tourterelles, liés par le pié avec des bandelettes, afin que ceux qui étoient tout autour les pussent prendre. De cet antre sortoient aussi deux fontaines, dont l'une étoit de lait, l'autre de vin. Toutes les Nymphes qui étoient autour de l'antre portoient des couronnes d'or. Mercure y étoit, portant un caducée d'or, & revétu de riches habits.

Sur un autre char étoit représenté l'expédition de Bacchus dans les Indes. Bacchus y étoit représenté haut de dix-huit piés, monté sur un éléphant, vétu de pourpre, portant une couronne d'or, de lierre, & de pampres. Il tenoit dans sa main un long thyrse d'or. Il portoit des souliers dorés. Sur le cou de l'éléphant étoit monté un Satyre de plus de sept piés de haut, portant une couronne d'or de branches de pin, sonnant du cor, qui étoit une corne de chévre. L'éléphant avoit aussi son harnois tout d'or, & portoit autour du cou une couronne d'or en forme de feuilles de lierre.

Cinq cens jeunes filles suivoient, ornées de tuniques de pourpre & de ceintures d'or. Six-vingts d'entr'elles qui commandoient aux autres, portoient des couronnes d'or en forme de branches de pin.

Après elles venoient six-vingts Saty-

res armés de toutes piéces: les armes étoient, les unes d'argent, les autres de cuivre.

On voioit enſuite cinq troupes d'ânes montés par des Silénes & des Satyres couronnés. Une partie de ces ânes portoient des fronteaux & tout le reſte du harnois d'or, & l'autre partie les portoit d'argent.

Après cela venoient vingt-quatre chars tirés par des éléphans, ſoixante tirés par des boucs, douze tirés par des lions, ſix tirés par des oryges eſpéce de chévres, quinze par des buffles, quatre par des ânes ſauvages, huit par des autruches, ſept par des cerfs. Sur tous ces chars étoient montés de jeunes garçons vétus en cochers, & portant de certains chapeaux à grands bords. D'autres encore, mais plus petits, accompagnoient ceux-ci, armés de petits boucliers & de longs thyrſes, revétus de manteaux parſemés d'ornemens d'or. Les jeunes garçons qui ſervoient de cochers, étoient couronnés de rameaux de pins, & les plus petits de lierre. Petaſos.

Il y avoit encore de l'un & de l'autre côté trois chars menés par des chameaux. Ceux-ci étoient ſuivis de chars tirés par des mulets, ſur leſquels chars on voioit des tentes faites à la maniére des barba-

res, & des femmes Indiennes & d'autres nations vêtues en esclaves. De ces chameaux quelques-uns étoient destinés à porter trois cens livres d'encens, d'autres portoient deux cens livres de safran, de canelle, de cinnamome, d'iris & d'autres aromates.

Près de ceux-ci marchoient des Ethiopiens armés de piques, qui portoient les uns six cens dents d'éléphant, les autres deux mille branches d'ébéne, les autres soixante coupes d'or & d'argent, & de la poudre d'or.

Après ceux-ci venoient deux chasseurs qui portoient des dards dorés, & conduisoient deux mille quatre cens chiens, partie Indiens ou Hyrcaniens, partie Molosses ou d'autres espéces.

Ensuite cent cinquante hommes portoient des arbres, auxquels étoient attachées des bêtes fauves de différente espéce, & des oiseaux. On portoit aussi dans des cages des perroquets, des pans, des méléagrides, des faisans, & d'autres oiseaux d'Ethiopie en grand nombre: marchoient ensuite cent trente moutons d'Ethiopie, trois cens d'Arabie, vingt de l'île d'Eubée, vingt-six bœufs blancs Indiens, huit bœufs d'Ethiopie, un grand ours blanc, quatorze léopards, seize panthéres, quatre lynx, trois petits ours,

une giroufle *, un rhinoceros d'Ethiopie.

Après cela venoit Bacchus, portant une couronne d'or ornée de feuilles de lierre, traîné dans un char. Il se réfugioit à l'autel de Rhéa, lorsqu'il étoit persécuté par Junon. Priape étoit auprès de lui, portant une couronne d'or en forme de feuilles de lierre. La statue de Junon portoit un diadême d'or. Les statues d'Alexandre & de Ptolémée portoient des couronnes de feuilles de lierre qui étoient de fin or. La statue de la Vertu qui étoit auprès de Ptolémée, portoit une couronne d'or en forme de rameaux d'olivier. La ville de Corinthe, posée aussi auprès de Ptolémée, portoit un diadême d'or.

Auprès de chacun d'eux étoit un grand vase plein de coupes d'or, & une grande coupe d'or qui tenoit cinq brocs.

Ce char étoit suivi de plusieurs femmes vétues richement, qui portoient les noms des villes de l'Ionie, & des autres villes Grecques de l'Asie, & des îles qui avoient été autrefois subjuguées par les Perses: elles portoient toutes des couronnes d'or.

Sur un autre char étoit un thyrse d'or

* Camelopardalis. *Cet animal, vrai ou fabuleux, est celui dont parle Horace:* Diversum confusa genus panthera camelo.

de cent trente-cinq piés, & une lance d'argent de quatre-vingts dix piés.

Il y avoit de plus un grand nombre de bêtes ſauvages, & de chevaux : vingt-quatre lions de grandeur démeſurée: pluſieurs autres chariots qui portoient non-ſeulement les ſtatues des Rois, mais auſſi celles de pluſieurs dieux.

Après cela venoit un chœur de ſix cens hommes, parmi leſquels étoient trois cens joueurs de guitarres, qui portoient tous des couronnes d'or, & toutes leurs guitarres étoient dorées. Près de ceux-ci marchoient deux mille taureaux, tous de même couleur, qui portoient des fronteaux d'or au milieu deſquels étoit une couronne auſſi d'or. Ils étoient encore ornés d'un collier, & d'une égide * qu'ils portoient ſur la poitrine. Tout cela étoit d'or.

Puis venoit la pompe de Jupiter, & des autres dieux en grand nombre : &, après toutes les autres, celle d'Alexandre, dont la ſtatue toute d'or étoit ſur un char tiré par des éléphans. Il avoit d'un côté la Victoire, & de l'autre Minerve.

Il y avoit encore dans cette pompe pluſieurs trônes d'or & d'ivoire. Sur un

* *C'étoit une eſpèce de bouclier qui couvroit le poitrail, du milieu duquel ſortoit une tête de Gorgone.*

de ces trônes étoit un grand diadéme d'or : ſur l'autre, une corne d'or. Un autre trône portoit auſſi une couronne d'or ; & un autre, une corne d'or toute ſolide & maſſive. Sur le trône de Ptolémée ſurnommé *Soter*, pére du Prince régnant, étoit une couronne d'or dont le poids étoit de dix * mille piéces d'or.

On porta auſſi en pompe trois cens vaſes d'or deſtinés à faire bruler les parfums, cinquante autels dorés entourés de couronnes d'or : à l'un deſquels étoient attachés quatre flambeaux d'or de quinze piés de hauteur. On y porta encore douze foiers dorés : l'un deſquels, ſur dix-huit piés de circuit, en avoit ſoixante de hauteur ; & un autre, vingt-deux & demi ſeulement. Il y avoit neuf trépiés Delphiques d'or, hauts de ſix piés ; ſix autres de neuf piés : un, plus grand que tous les autres, de quarante-cinq piés, ſur lequel étoient des animaux d'or de ſept piés & demi, & tout autour une couronne d'or en forme de feuilles de vigne.

On vit paſſer auſſi des palmes dorées longues de douze piés ; un caducée doré de plus de ſoixante-ſix piés ; une foudre dorée de ſoixante piés ; un temple doré, dont le circuit étoit de ſoixante piés ;

* *Le Stater Attique appellé ordinairement* χρυσοῦς, *valoit dix livres de notre monnoie. Ainſi le prix de cette ſeule couronne montoit à cent mille livres.*

une corne double de douze piés ; un grand nombre d'animaux dorés, dont plusieurs étoient de dix-huit piés ; des bêtes fauves de grandeur énorme, des aigles de trente piés.

On porta en cette pompe des couronnes d'or jusqu'au nombre de trois mille deux cens : une autre couronne sacrée de six-vingts piés apparemment de circuit, ornée de pierres précieuses, qui environnoit l'entrée du temple de Bérénice. Il y avoit encore une égide d'or. Il y avoit aussi plusieurs grandes couronnes d'or portées par de jeunes filles richement habillées : une de ces couronnes avoit trois piés de hauteur, & vingt-quatre de circuit.

On y porta aussi une cuirasse d'or de dix-huit piés, & une autre d'argent de vingt sept piés, sur laquelle étoient deux foudres d'or de dix-huit piés : une couronne de chêne, ornée de pierreries : vingt boucliers d'or : soixante-quatre armures entiéres d'or : deux bottes d'or, de quatre piés & demi : douze bassins d'or : un grand nombre de flacons : dix grands vases de parfums pour les bains : douze cruches : cinquante plats : un grand nombre de tables : cinq tables couvertes de gobelets d'or : une corne d'or solide de quarante-cinq piés. Tous ces vases & tous ces ouvrages d'or se trouvoient hors de

la pompe de Bacchus décrite ci-devant.

Il y avoit de plus quatre cens chariots chargés de vases & d'autres ouvrages d'argent, & vingt chariots chargés d'or: huit cens chariots chargés d'aromates.

Les troupes qui escortoient cette pompe étoient de cinquante-sept mille six cens hommes de pié, & de vingt-trois mille deux cens hommes de cheval, tous vétus & armés magnifiquement.

Dans les Jeux & Combats publics qui suivirent de quelques jours cette pompeuse cérémonie, Ptolémée Soter donna à ceux qui remportérent la victoire vingt couronnes d'or, & Bérénice sa femme vingt-trois.

Il paroissoit par les regîtres des Intendans du palais, que la dépense de toute cette fête montoit à deux mille deux cens trente neuf talens, & cinquante mines: c'est-à-dire, à six millions sept cens dix-neuf mille cinq cens livres.

Telle fut la pompe, dirai je religieuse, ou plutôt théatrale & comique, que donna Ptolémée Philadelphe à son couronnement. Je suppose que Fabricius, ce fameux Romain dont nous avons parlé, si connu par son mépris pour l'or & l'argent, se fût trouvé pour lors à Alexandrie. J'ai bien de la peine à croire qu'il eût pu soutenir ce spectacle jusqu'à la fin, & je ne doute point qu'il n'eût pensé

& parlé comme le fit l'Empereur Vefpafien dans une occafion à peu près femblable. Il étoit entré, conjointement avec Tite fon fils, en triomphe dans la ville de Rome après la prife de Jérufalem. Fatigué [a] de l'exceffive longueur de cette marche pompeufe, il ne put le diffimuler, & dit qu'il étoit bien puni par cette ennuiante cérémonie de la foibleffe qu'il avoit eue de defirer à fon âge l'honneur du triomphe.

Dans cette fête que donne Philadelphe, il ne paroit ni goût, ni élégance; rien de gracieux, rien d'ingénieux. On y voit de l'or & de l'argent prodigué avec une profufion horrible; ce qui me fait fouvenir d'un endroit de Sallufte, dont je me fai mauvais gré de ne pouvoir bien rendre dans notre langue la beauté & l'énergie. Catilina veut peindre le luxe énorme des Romains de fon tems, qui mettoient des fommes immenfes pour acheter des tableaux, des ftatues, des vafes cifelés, & pour conftruire de fuperbes bâtimens. » Ils traînent, dit-il, » ils tourmentent en toutes maniéres leur » or & leur argent, (qu'on me pardonne

a Adeo nihil ornamentorum extrinfecus cupidè appetivit, ut triumphi die fatigatus tarditate & tædio pompæ, non reticuerit meritò fe plecti, qui triumphum... tam ineptè fenex concupiffet. *Sueton. in Vefpaf. cap.* 12.

cette traduction littérale) » & avec toutes » ces affreuses dépenses, ils ne peuvent » pas néanmoins épuiser ni vaincre leurs » richesses. *Omnibus modis pecuniam trahunt*, * *vexant*, *tamen summa lubidine divitias suas vincere nequeunt*. Voila où se borne ici tout le mérite de Philadelphe.

En effet, qu'y a-t-il de grand & de véritablement admirable dans cette vaine ostentation de richesses, & dans ces énormes dépenses jettées dans un abyme sans fond, après avoir couté tant de sueurs aux peuples, & avoir été peut-être amassées par beaucoup d'exactions violentes? Les dépouilles des provinces & des villes sont sacrifiées à la curiosité d'un jour, & montrées en spectacle pour attirer la frivole admiration d'un vulgaire grossier, sans se proposer le moindre fruit ni la moindre utilité. Rien ne marque plus sensiblement une profonde ignorance du véritable usage des richesses, de la solide

* *Je ne sai si ces termes métaphoriques*, trahunt, vexant, vincere nequeunt, *ne sont point tirés du combat de deux Athlétes, dont l'un après avoir terrassé son adversaire, & se croiant vainqueur, le traîne dans l'aréne à la vûe des spectateurs, le secoue, l'agite, le tourmente, sans pouvoir lui arracher l'aveu d'être vaincu Ainsi dans ce combat, où l'Auteur semble mettre aux mains le luxe & l'argent, quelque énormes dépenses que fasse le luxe, il ne peut venir à bout d'épuiser son argent, & de le vaincre.*

gloire, & de ce qui mérite à juste titre l'estime des hommes.

Mais que dire d'une pompe sacrée, & d'une solennité de religion, qui est convertie en une école publique d'ivrognerie & de licence, qui n'est propre qu'à exciter toutes les passions les plus honteuses, à porter à la dissolution, à corrompre tous les spectateurs; & qui n'offre qu'un dangereux étalage de tous les instrumens de la débauche, & de tous les motifs les plus puissans pour y engager, & cela sous le prétexte d'honorer les dieux? Quelle divinité, qui souffre une pompe si scandaleuse, & qui l'exige!

§. V. *Commencemens du régne de Ptolémée Philadelphe. Mort de Démétrius de Phalére. Séleucus céde sa femme, & une partie de son Empire à son fils Antiochus. Guerre de Séleucus contre Lysimaque; celui-ci est tué dans un combat. Séleucus lui-même est assassiné par Ptolémée Céraunus, qu'il avoit comblé de bienfaits. Meurtre des deux fils d'Arsinoé par Céraunus son frére, & exil de cette Princesse. Céraunus en est bientôt puni par l'irruption des Gaulois, qui le tuent dans un combat. Leur tentative contre le temple de Delphes. Antigone s'établit dans la Macédoine.*

PTOLÉMÉE Philadelphe, après la mort de son pére, demeura seul maître de tous ses Etats, qui étoient l'Egypte, & beaucoup d'autres provinces qui en dépendoient : savoir la Phénicie, la Célé-Syrie, l'Arabie, la Libye, l'Ethiopie, l'île de Cypre, la Pamphylie, la Cilicie, la Lycie, la Carie, & les îles Cyclades.

AN. M. 3721.
AV. J. C. 283.

Theocrit. Idill. 17.

Philadelphe, tant que Soter vécut, avoit dissimulé son ressentiment contre Démétrius de Phalére pour le conseil qu'il avoit donné à son pére lorsqu'il délibéroit sur le choix d'un successeur. Mais, dès qu'il se vit seul maître, il le fit arrêter, & l'envoia bien gardé dans un Fort écarté, où il ordonna qu'on le retînt en prison jusqu'à ce qu'il eût résolu ce qu'il en feroit. Une piquûre d'aspic mit fin à la vie de ce grand homme, qui méritoit un meilleur sort.

Diog. Laert. in Demetr.
Cic. in orat. pro Rabir. Posth. n. 23.

Le témoignage favorable que lui rendent Cicéron, Strabon, Plutarque, Diodore de Sicile, & plusieurs autres, ne laisse aucun lieu de douter ni de sa probité, ni de la sagesse de son gouvernement. Il nous reste à examiner ce qu'on a pensé de son éloquence.

Le caractére [a] de ses écrits, comme

[a] Demetrius Phalereus in hoc numero haberi potest : disputator subtilis, orator parùm vehemens, dulcis tamen, ut Theophrasti discipulum possis

Cicéron le marque en plusieurs endroits, étoit la douceur, l'élégance, les graces, la parure & l'ornement, de sorte qu'il étoit facile d'y reconnoitre le disciple de Théophraste. Il excelloit dans le genre d'éloquence qu'on appelle tempéré ou orné. Son stile, d'ailleurs tranquille & paisible, étoit annobli & décoré par des métaphores brillantes & hardies, qui relevoient le fond de son discours, d'ailleurs peu riche en sentimens & en tout ce qui fait le grand & le sublime. On le regardoit plutôt comme un Athléte formé à l'ombre & dans le repos pour les Jeux & pour les Spectacles, que comme un soldat endurci par l'exercice des armes, & sortant de sa tente pour combattre l'ennemi. Ses discours, à la vérité, portoient dans les cœurs je ne sai quoi de doux & de tendre, mais ils n'inspiroient point cette force & cette ardeur qui enflamme les esprits, & n'y laissoient tout

agnoscere. *Offic. l.* 1. *n.* 3.

Demetrius Phalereus, eruditissimus ille quidem, sed non tam armis institurus, quàm palestra. Itaque delectabat magis Athenienses, quàm inflammabat. Processerat enim in solem & pulverem, non ut è militari tabernaculo, sed ut è Theophrasti, doctissimi hominis, umbraculis... Suavis videri maluit, quàm gravis; sed suavitate ea, qua perfunderet animos, non qua perfringeret; & tantùm ut memoriam concinnitatis suæ, non (quemadmodum de Pericle scripsit Eupolis) cum delectatione aculeos etiam relinqueret in animis eorum à quibus esset auditus. *De clar. Orat.* *n.* 37. & 38.

au plus que le souvenir agréable d'une douceur & d'une grace passagére, comme il arrive après les concerts les plus harmonieux.

Ce genre d'éloquence, quand on sait le renfermer dans de justes bornes, a son prix & son mérite, il faut l'avouer: mais, comme il est rare & difficile de garder cette juste mesure, & de réprimer les saillies d'une riche & vive imagination, qui n'est pas toujours guidée par le jugement, cette éloquence dégénére, & devient, par sa beauté même, un appas dangereux, qui gâte enfin & corrompt le goût. C'est l'effet que produisit, selon la remarque de Cicéron & de Quintilien, deux bons juges en cette matiére, le stile fleuri & semé de graces, propre à Démétrius. Jusqu'à [a] lui avoit régné à Athénes une éloquence noble & majestueuse, dont le caractére étoit une beauté naturelle & sans fard. Démétrius fut le premier qui y donna atteinte. A cette éloquence mâle & solide, il en substitua une, s'il est permis de s'exprimer ainsi, tendre & doucereuse, qui

a Hæc ætas effudit hanc copiam; &, ut opinio mea fert, succus ille & sanguis incorruptus usque ad hanc ætatem oratorum fuit, in qua naturalis inesset, non fucatus, nitor... Hic (Phalereus) primus inflexit orationem, & eam mollem teneramque reddidit. *De clar. Orat. n.* 36-38.

amollit les esprits, & rendit enfin le mauvais goût dominant.

Après la mort de Ptolémée, il restoit encore deux des Capitaines d'Alexandre, Lysimaque & Seleucus, qui avoient été jusques-là toujours unis d'intérêt & d'amitié, & joints ensemble par des traités & des confédérations. Touchant deja à la fin de leur vie, (car tous deux avoient quatre-vingts ans passés) ils auroient dû ce semble ne penser qu'à mourir dans l'union où ils avoient vécu. Mais tout au contraire ils ne songeoient qu'à se faire la guerre, & à s'entredétruire l'un l'autre. Voici ce qui donna occasion à leur querelle.

Justin. lib. 17. cap. 1. Appian. in Syr. p. 118. Pausan. in Attic. p. 18.

Lysimaque, après avoir donné en mariage son fils Agathocle à Lysandra fille de Ptolémée, avoit épousé lui-même une autre de ses filles nommée Arsinoé, & en avoit eu plusieurs enfans. Les intérêts différens de ces deux sœurs les portérent à entrer dans toutes sortes d'intrigues pour se faire un parti puissant quand Lysimaque viendroit à mourir. De quoi ne sont pas capables des femmes & des méres ambitieuses! Les raisons d'intérêt n'étoient pas les seules qui mettoient entr'elles une si grande opposition : la division de leurs méres y contribuoit aussi beaucoup. Lysandra étoit fille d'Eurydice, & Arsinoé de Bérénice. L'arrivée

vée de Ptolémée Céraunus frére de Philadelphe dans cette Cour, fit craindre à Arsinoé qu'il ne fortifiât trop le parti de Lysandra, dont il étoit frére du côté de sa mére, & qu'ils ne fussent en état de la perdre elle & ses enfans, quand Lysimaque viendroit à manquer. Pour prévenir ce malheur, elle résolut la perte d'Agathocle, & y réussit. Elle donna tant d'impressions sinistres à son mari contre sa vie & sa couronne, qu'il le mit enfin en prison, & l'y fit mourir. Lysandra avec ses enfans & son frére Céraunus, & Alexandre autre fils de Lysimaque, se sauva à la Cour de Séleucus, & le porta à déclarer la guerre à Lysimaque. Plusieurs des principaux Officiers de Lysimaque, & ceux même qui avoient été le plus attachés à lui, conçurent tant d'horreur du meurtre de son fils, & des autres cruautés qui l'avoit suivi, qu'ils l'abandonnérent, & allérent trouver Séleucus, où ils se joignirent à Lysandra, & appuiérent ses raisons. On n'eut pas beaucoup de peine à lui faire entreprendre cette guerre, à laquelle il étoit déja fort porté de lui-même par des vûes d'intérêt.

Avant que de s'y engager, il céda à son fils Antiochus sa propre femme, nommée Stratonice, pour la raison qui va être raportée; il lui céda en même tems AN. M. 3722. Av. J. C. 282. *Plutarc. in Demetr. pag. 906. 907.*

Appian. in Syr. p. 126-128.

une grande partie de ſon Empire, ne s'étant réſervé que les provinces qui ſont entre l'Euphrate & la mer.

Antiochus tomba dans une maladie de langueur, dont les médecins ne pouvoient découvrir la cauſe, & qui, par cette raiſon, paroiſſoit ſans reméde, & ne laiſſoit aucune eſpérance. On peut juger de l'inquiétude & de la douleur d'un pére, qui ſe voioit près de perdre un fils dans la fleur de ſon âge, qu'il deſtinoit pour lui ſuccéder dans ſes vaſtes Etats, & qui faiſoit toute la douceur de ſa vie. Eraſiſtrate, l'un des médecins, plus attentif & plus habile que tous les autres, aiant examiné avec ſoin & ſuivi de près tous les ſymptômes de la maladie du jeune Prince, crut enfin, par tout ce qu'il avoit remarqué, être venu à bout d'en découvrir la vraie cauſe. Il jugea que ſon mal n'étoit qu'un effet de l'amour: & il ne ſe trompoit pas. Mais il n'étoit pas ſi aiſé de découvrir l'objet qui cauſoit une paſſion d'autant plus violente, qu'elle demeuroit ſecrette. Voulant donc s'en aſſurer, il paſſoit les journées entiéres dans la chambre du malade, & quand il y entroit quelque Dame, il obſervoit attentivement ce qui ſe paſſoit ſur le viſage du Prince. Il remarqua que, par raport à toutes les autres, il étoit toujours dans une ſituation égale, mais, toutes les fois

que Stratonice entroit ou ſeule, ou avec le Roi ſon mari, le jeune Prince ne manquoit pas de tomber dans tous les accidens que décrit Sappho, dit Plutarque, & qui déſignent une paſſion violente : extinction de voix, rougeur enflammée, nuage confus répandu ſur les yeux, ſueur froide, grande inégalité & déſordre ſenſible dans le poulx, & d'autres ſymptômes pareils. Quand le médecin ſe trouva ſeul avec ſon malade, il ſut, par des interrogations adroites, tourner ſi bien ſon eſprit, qu'il tira de lui ſon ſecret. Antiochus avoua qu'il aimoit la Reine Stratonice ſa belle mére : qu'il avoit fait tous ſes efforts pour vaincre ſa paſſion, mais toujours inutilement : qu'il s'étoit dit cent fois tout ce qu'on pouvoit lui repréſenter dans une telle conjoncture, le reſpect pour un pére & un roi dont il étoit tendrement aimé, la honte d'une paſſion illicite & contraire à toutes les régles de la bienſéance & de l'honnêteté, la folie d'un deſſein qu'il ne pouvoit & ne devoit jamais vouloir ſatisfaire : mais que ſa raiſon égarée, & occupée d'un ſeul objet, n'écoutoit rien. Que pour ſe punir d'un deſir involontaire en un ſens, mais toujours criminel, il avoit réſolu de ſe laiſſer mourir peu à peu, en négligeant le ſoin de ſon corps, & en s'abſtenant de prendre de la nourriture.

C'étoit beaucoup que d'avoir pénétré jusqu'a la source du mal: mais le plus difficile restoit à faire, qui étoit d'y apporter le reméde. Comment faire une telle proposition à un pére & à un Roi? La premiére fois que Séleucus demanda comment se portoit son fils, Erasistrate lui répondit que son mal étoit sans reméde, parce qu'il naissoit d'une passion secrette, qui n'en avoit point, aimant une femme qu'il ne pouvoit avoir. Le pére surpris & affligé de cette réponse, demanda pourquoi il ne pouvoit avoir la femme qu'il aimoit. Parce que, dit le Médecin, c'est la mienne, & que je ne la lui donnerai pas. Vous ne la céderez pas, repartit le Prince, pour sauver la vie à un fils que j'aime si tendrement! Est-ce là l'amitié que vous avez pour moi? Seigneur, reprit le Médecin, mettez-vous pour un moment en ma place. Lui céderiez vous Stratonice? Et si vous, qui êtes pére, ne consentiriez pas à le faire pour un fils qui vous est si cher, comment pouvez-vous croire qu'un autre le fasse? Ah! plût aux dieux, s'écria Séleucus, que la guérison de mon fils ne dépendît que de mon consentement! Je lui céderois de tout mon cœur & Stratonice, & l'Empire même. Eh bien, dit Erasistrate, le reméde est entre vos mains: c'est Stratonice qu'il aime. Le pére n'hé-

ſita pas un moment, & obtint ſans peine le conſentement de ſon épouſe. Ils furent couronnés Roi & Reine de la haute Aſie. Julien l'Apoſtat, Empereur des Romains, marque dans un Ecrit qu'on a de lui, qu'Antiochus ne voulut recevoir Stratonice pour ſa femme qu'après la mort de ſon pére. *In Miſopog.*

Quelques traits de retenue, de modération, & même de pudeur qu'on entrevoie dans ce jeune Prince, ſon exemple nous montre quel malheur c'eſt que de donner dans ſon cœur la moindre entrée à une paſſion illicite, qui peut troubler tout le repos de la vie.

Juſtin. l. 17. cap. 1. 2. Appian. in Syr. p. 128. Memnonis Excerpt. apud Phot. cap. 9. Pauſan. in Attic. pag. 18. Oros. 3. 23. Polyæn. 4. 9.

AN. M. 3723. AV. J.C. 281.

Séleucus, libre de tout ſoin, ne ſongea plus qu'à marcher contre Lyſimaque. Il ſe met donc à la tête d'une belle armée, & entre dans l'Aſie mineure. Tout plie devant lui juſqu'à Sardes, où il faloit mettre le ſiége. Il la prend auſſi, & ſe rend maître par là des tréſors de Lyſimaque.

Ce dernier, aiant paſſé l'Helleſpont pour arréter les progrès de Séleucus, lui livra la bataille en * Phrygie. Il y fut battu, & même tué; & Séleucus devint maître de tous ſes Etats. Le [a] plai-

* *Porphyre eſt le ſeul qui marque le lieu où ſe donna cette bataille, qu'Euſébe appelle* κοου-πέδιον, *par erreur apparemment, pour* κυροπέδιον, le champ de Cyrus. *Strabon en parle liv. 13. pag. 629.*

a Lætus ea victoria Seleucus, &, quod majus

ſir auquel il fut le plus ſenſible, ce fut de ſe trouver ſur la ſcéne le dernier de tous les Capitaines d'Alexandre, & de ſe voir par cette victoire le vainqueur des vainqueurs: c'eſt l'expreſſion dont il ſe ſervoit. Il regardoit cet avantage comme l'effet d'une providence particuliére. Cette derniére victoire aſſurément eſt celle qui juſtifie le mieux le titre de *Nicator* (le Vainqueur) qu'il avoit déja pris, & que les Hiſtoriens lui donnent ordinairement pour le diſtinguer des autres Séleucus qui régnérent après lui dans la Syrie.

AN. M 3724. AV. J. C. 280. Son triomphe ne dura pas lontems. Sept mois après, en allant prendre poſſeſſion de la Macédoine, où il comptoit paſſer le reſte de ſes jours dans le ſein de ſa patrie, il fut aſſaſſiné lâchement par Céraunus qu'il avoit comblé d'honneurs & de bienfaits. Il l'avoit reçu à ſa cour dans ſa fuite, l'y avoit entretenu ſelon ſon rang, & l'avoit mené dans cette expédition, à deſſein, dès qu'elle ſeroit achevée, d'emploier les mêmes forces pour l'établir en Egypte ſur le trône de ſon pére. Ce ſcélérat, inſenſible à tous

ea victoria putabat, ſolum ſe de cohorte Alexandri remanſiſſe, victoremque victorum extitiſſe, non humanum eſſe opus, ſed divinum munus, gloriabatur: ignarus prorſus, non multo poſt fragilitatis humanæ ſe ipſum exemplum futurum. *Juſt. lib.* 17. *cap.* 2.

ces bienfaits, conſpire contre ſon bienfaiteur, & l'aſſaſſine.

Il avoit régné vingt ans depuis la bataille d'Ipſus, où la qualité de Roi lui avoit été aſſurée; & trente & un, ſi l'on commence ſon régne douze ans après la mort d'Alexandre, lorſqu'il ſe rendit maître de l'Aſie; qui eſt le tems où commence l'Ere des Séleucides.

Une nouvelle diſſertation de M. de la Nauze prolonge ſon régne au delà de cinquante ans, en y ajoutant les dix-neuf d'Antiochus Soter ſon fils. L'Auteur prétend que Séleucus Nicator ne quitta pas tout-à-fait le gouvernement; qu'il commença par le partager, & qu'il le réunit après tout entier du vivant même de ſon fils. Il apporte des raiſons probables pour appuier ſon ſentiment. On ſait que je n'entre point dans ces ſortes de diſputes. Je m'en tiens donc à la chronologie d'Uſſérius mon guide ordinaire, qui donne, auſſi bien que le P. Pétau & M. Vaillant, trente & une années de régne à Séleucus Nicator.

Tome VII des Mémoires de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres.

Ce Prince avoit de grandes qualités. Sans parler de ſes vertus guerriéres, il ſe diſtingua entre les autres Rois par un grand amour de la juſtice, par une bonté & une clémence qui le rendoient cher aux peuples, & par un reſpect ſingulier pour la religion. Il ne manquoit pas de

Pausan. in Attic. p. 14. goût pour les Belles Lettres. Il se fit un plaisir & un honneur de renvoier aux Athéniens leur Bibliothéque que Xerxès leur avoit enlevée, & qu'il trouva dans la Perse, aussi bien que les statues d'Harmodius & Aristogiton, qu'Athénes honoroit comme ses libérateurs.

Les amis de Lysimaque, & ceux qui avoient servi sous ce Prince, regardant d'abord Céraunus comme le vengeur de sa mort, s'attachérent à lui, & le reconnurent pour roi : mais sa conduite leur fit bientôt changer de sentiment.

Justin. l. 24. cap. 2. 4. Il n'espéroit pas pouvoir être paisible possesseur des Etats de Lysimaque, tant que sa sœur Arsinoé & les enfans qu'elle avoit eus de Lysimaque vivroient : il songe donc à s'en défaire, & à se délivrer de cette crainte. Les plus grands crimes ne coutent rien à un ambitieux. Il feint d'être passionné pour sa sœur, & demande à l'épouser : ces mariages incestueux étoient communs & permis en Egypte. Arsinoé, qui connoissoit son frére, éloignoit autant qu'il lui étoit possible la conclusion de cette affaire, dont elle redoutoit les suites pour elle & pour ses enfans. Mais plus elle différoit, couvrant sa répugnance de divers prétextes plausibles, plus il la pressoit vivement de consentir à ses desirs empressés : & pour lever tous ses soupçons,

il ſe tranſporta dans le temple le plus reſpecté des Macédoniens, & là, en préſence d'un ami de confiance qu'elle lui avoit envoié, prenant à témoin les dieux tutélaires du pays, & tenant leurs ſtatues étroitement embraſſées, il proteſte avec les ſermens & les exécrations les plus terribles, que dans la demande qu'il fait de ce mariage, il n'a que des vûes pures & innocentes.

Arſinoé ne ſe fioit guéres à toutes ces promeſſes, quoique prononcées à la vûe des autels, & ſcellées du ſceau redoutable de la religion: mais elle craignoit de cauſer par un refus opiniâtre la perte de ſes enfans, pour qui elle étoit plus allarmée que pour elle même. Elle donne donc enfin ſon conſentement. Les noces ſe célébrent avec l'appareil le plus magnifique, &, de part & d'autre, avec les marques de la joie la plus vive, & de la tendreſſe la plus ſincére. Céraunus, en préſence de toute l'armée, ceint du diadême la tête de ſa ſœur, & la déclare Reine. Arſinoé reſſentit une véritable joie, ſe voiant glorieuſement rétablie dans les droits dont la mort de Lyſimaque ſon premier mari l'avoit fait déchoir. Elle invite ſon nouvel Epoux à venir faire ſon entrée dans Caſſandrie ſa ville: & aiant pris les devans, elle prépare tout pour ſon arrivée. Les temples, les places pu-

bliques, les maisons particuliéres, sont magnifiquement ornées. Ce n'étoient de tous côtés qu'autels & victimes prêtes à être immolées. Les fils d'Arsinoé, Lysimaque & Philippe, tous deux d'une rare beauté & d'un air majestueux, vont audevant du Roi avec des couronnes sur la tête comme dans un jour de fête & de solennité. Céraunus se jette à leur cou, & les tient lontems étroitement embrassés comme auroit fait le pére le plus tendre.

La comédie finit là, & se changea en une sanglante tragédie. Dès qu'il fut entré dans la ville, il se saisit de la citadelle, & donna ordre qu'on égorgeât les deux fréres. Ces malheureux Princes se réfugient chez la Reine, qui les tenant entre ses bras, & les couvrant de son corps, tâche en vain de détourner les coups des meurtriers: ils sont tués tous deux dans le sein de leur mére. On ne lui laissa pas la triste consolation de rendre à ses enfans les derniers devoirs. Entrainée hors de la ville ses habits déchirés & les cheveux épars, elle est releguée dans la Samothrace, n'emmenant avec elle que deux filles pour la servir, & regardant comme le comble de tous ses malheurs de survivre aux deux Princes ses fils.

AN. M. 3725. AV. J.C. 279. La Providence ne laissa pas tant de crimes lontems impunis: elle fit venir

des peuples éloignés pour en tirer vengeance.

Les Gaulois se trouvant trop d'habitans dans leur pays, en envoiérent un nombre prodigieux chercher à s'établir dans une autre contrée. Ils venoient de l'extrémité de l'Océan. Aiant pris leur route par le Danube, quand ils furent arrivés vers l'embouchure de la Save, ils se partagérent en trois corps. Le premier, commandé par Brennus & Acichorius, entra dans la Pannonie, qui est la Hongrie d'aujourd'hui: le second, sous Céréthrius, dans la Thrace: & le troisiéme, sous Belgius, dans l'Illyrie & la Macédoine.

Justin. lib. 24. & 25. Pausan. l. 10. pag. 643-645. Memn. Exc. apud Photium. Eclogæ Diod. Sic. lib. 22. Callim. hymn. in Delum, & schol. ad eundem. Suidas in Γαλάται.

Tous les peuples sur leur passage, saisis de fraieur, n'attendoient pas qu'on vînt les attaquer pour se soumettre, & envoiant des Ambassadeurs aux Gaulois, se trouvoient trop heureux de pouvoir acheter la paix à prix d'argent. Ptolémée [a] Céraunus, roi de Macédoine, fut le seul qui apprit sans trouble une si terrible irruption. Courant de lui-même à la peine que la vengeance divine préparoit aux parricides dont il s'étoit rendu cou-

a Solus rex Macedoniæ Ptolemæus adventum Gallorum intrepidus audivit, hisque cum paucis & incompositis, quasi bella non difficilius quàm scelera patrarentur, parricidiorum furiis agitatus, occurrit. *Justin.*

pable, il alla au devant des Gaulois avec un petit nombre de troupes mal disciplinées, comme s'il étoit aussi facile de donner des combats, que de commettre des crimes. Il eut l'imprudence de refuser un secours de vingt mille hommes, que les Dardaniens, peuple voisin de la Macédoine, lui offroient, répondant avec insulte que la Macédoine seroit bien à plaindre, si, après avoir soumis elle seule tout l'Orient, elle avoit besoin des Dardaniens pour défendre ses frontiéres, & ajoutant d'un ton fier & triomphant, qu'il menoit contre l'ennemi les enfans de ceux qui, sous Alexandre, avoient domté tout l'univers.

Il se conduisit de la même sorte à l'égard des Gaulois qui lui avoient d'abord envoié des Députés, pour lui offrir la paix, en cas qu'il voulût l'acheter. Prenant cette offre pour une marque de crainte, il répondit qu'il ne traiteroit de paix avec eux, qu'à condition qu'ils remettroient entre ses mains pour otages les principaux de leur nation, & qu'ils lui livreroient leurs armes; qu'autrement il ne pouvoit pas se fier à eux. Cette réponse fit rire les Gaulois. Voila les moiens que Dieu emploie ordinairement pour punir la fierté & l'injustice des Princes: il leur ôte le conseil & la raison, & les livre à leurs folles pensées.

Peu de jours après on en vint à un combat, où les Macédoniens furent absolument défaits, & taillés en piéces. Ptolémée, couvert de blessures, fut fait prisonnier : on lui coupa la tête, qui fut mise au bout d'une lance, & montrée par dérision à l'armée ennemie. Un très-petit nombre de Macédoniens se sauvérent par la fuite : tous les autres furent ou tués, ou faits prisonniers. Comme les Gaulois se dispersérent après cette victoire pour piller le pays des environs, Sosthéne, un des principaux Macédoniens, peu connu jusques-là, assembla quelques troupes, profita du désordre où ils étoient, en tua un grand nombre, & obligea le reste à abandonner le pays.

Alors Brennus & sa troupe vinrent à leur tour en Macédoine. Il ne doit pas être confondu avec un autre Brennus, qui, un peu plus de cent ans auparavant, avoit pris Rome. Sur la nouvelle qu'il eut du premier succès de Belgius, & du grand butin qu'il trouvoit, il lui envia le pillage d'un pays si riche, & forma aussitôt la résolution d'en aller prendre sa part. Quand il eut appris qu'il avoit été défait, ce fut pour lui un nouveau motif de hâter son départ, le desir de venger ses compatriotes se joignant à celui de s'enrichir. On ne sait ce que devint Belgius avec sa troupe, dont il n'est plus parlé.

Apparemment qu'il avoit été tué dans la ſeconde action, & que les débris de ſon armée furent incorporés dans celle de Brennus. Quoi qu'il en ſoit, Brennus & Acichorius quitterent la Pannonie, & avec une armée de cent cinquante mille hommes d'Infanterie, & de quinze mille de Cavalerie, ils entrérent dans l'Illyrie, pour paſſer de là en Macédoine & en Gréce.

Dans une ſédition qui arriva pendant cette marche, il ſe détacha vingt mille hommes, qui prirent pour Chefs Léonor & Lutaire, marchérent en Thrace, s'y joignirent à ceux que Céréthrius y avoit déja amenés, ſe rendirent maîtres de Byzance & de la côte occidentale de la Propontide, & de là mirent tout le pays d'alentour ſous contribution.

An.M. 3725. Av.J.C. 278. Brennus & Acichorius ne laiſſérent pas, malgré cette déſertion, de continuer leur route. Ils tirérent d'Illyrie, ou des renforts qu'on leur envoia des Gaules, de quoi groſſir leur armée juſqu'à cent cinquante-deux mille hommes d'infanterie, & ſoixante & un mille deux cens de cavalerie. L'eſpérance du pillage, & de quelque établiſſement avantageux, leur attiroit une multitude extraordinaire de ſoldats. Avec cette armée ils marchérent droit vers la Macédoine, où ils accablérent Soſthéne par leur nombre, & ravagé-

rent tout le pays. Nous marquerons bientôt comment, après la mort de Sosthéne, Antigone régna dans la Macédoine.

Les Gaulois prirent ensuite le chemin des Thermopyles, pour entrer par là dans la Gréce. Ils y furent arrétés quelque tems par les troupes qu'on y avoit postées pour défendre cet important passage : mais à la fin ils découvrirent le détour qu'avoient pris autrefois les troupes de Xerxès pour passer ces montagnes. Les Grecs, de peur d'être envelopés par ceux que les Gaulois avoient détachés pour cela, se retirérent, & leur laissérent le passage libre.

Brennus marcha avec le gros de l'armée du côté de Delphes, pour piller les richesses immenses du temple d'Apollon; & il ordonna à Acichorius de le suivre. Il disoit, en raillant, qu'il étoit juste & raisonnable que les dieux fissent part de leurs richesses aux hommes, qui en avoient plus besoin qu'eux, & qui en faisoient un meilleur usage. On raconte ici des choses bien étonnantes & bien merveilleuses. Comme Brennus approchoit de Delphes, il survint tout-à-coup un orage épouvantable. Le tonnerre & la grêle lui tuérent beaucoup de monde : & dans le même tems il se fit un tremblement de terre, qui fendit les montagnes, & détacha des rochers dont la chûte

Justin. l. 24. cap. 6-8. Pausan. l. 10. pag. 652-654.

les écrasoit par centaines. L'abbattement où se trouva l'armée la nuit suivante, y jetta une terreur * panique. Ils prenoient leurs propres gens pour des ennemis, & s'entretuoient les uns les autres : de sorte qu'avant qu'il fit assez de jour pour se reconnoitre, plus de la moitié de l'armée avoit péri de cette sorte.

Les Grecs, que le danger d'un temple si révéré parmi eux avoit fait accourir de tous côtés au secours, animés par un événement où le ciel sembloit se déclarer, chargérent les Gaulois avec tant de furie, que quoiqu'Acichorius eût joint Brennus, ils ne purent soutenir le choc, & on en fit un terrible carnage. Brennus fut du nombre des blessés; & quoique de plusieurs blessures qu'il avoit reçues, il n'y en eût aucune de mortelle, voiant tout perdu, & que le grand dessein qu'il avoit formé n'avoit abouti qu'à la ruine de son armée, il en fut si saisi qu'il ne voulut pas y survivre. Il fit venir tous les hauts Officiers qu'il put assembler dans l'embarras où l'on étoit, leur conseilla d'égorger tous les blessés, & de faire la meilleure retraite qu'ils pourroient. Ensuite il prit autant de vin qu'il lui fut possible, s'enfonça le poignard dans la poitrine, & mourut.

** Les Anciens croioient que le dieu Pan envoioit ces terreurs. On apporte encore d'autres raisons de ce nom.*

Acichorius se chargea du commandement en chef, & essaia de regagner les Thermopyles pour sortir de Gréce, & ramener dans son pays les tristes restes de l'armée. Comme il avoit bien du pays à traverser, & un pays ennemi; que toutes les fois qu'il faloit des provisions pour ses troupes, il en coutoit une action; qu'il faloit coucher presque toujours sur la terre, quoique ce fût en hiver; enfin qu'ils étoient par-tout continuellement harcelés par les habitans du pays qu'ils traversoient: la faim, le froid, la maladie, l'épée, les emportérent tous; & de ce nombre prodigieux d'hommes avec lequel on avoit commencé cette expédition, pas un seul n'évita la mort.

Il peut y avoir de l'exagération & du fabuleux mêlés dans le récit de quelques-unes des circonstances de cet événement, & principalement dans ce qui est dit de l'orage survenu tout-à-coup à l'approche du temple, & des gros quartiers de rochers détachés miraculeusement des montagnes pour écraser ces troupes sacriléges. Peutêtre cela se peut-il réduire à une grêle de traits lancés contre les ennemis, & à de grosses pierres roulées du haut des montagnes sur eux: événemens tout naturels, & ordinaires dans ces sortes d'attaques, auxquels les prêtres intéressés à faire valoir le pouvoir de leur dieu, au-

ront donné un air de prodige & de miracle, & que la crédulité des peuples, fort portés à donner dans le merveilleux, aura reçus & crus ſans examen.

Rien cependant n'empêche de croire qu'ici les choſes ſont arrivées comme l'hiſtoire les raporte. L'entrepriſe de Brennus étoit certainement une impiété ſacrilége, injurieuſe à la Religion & à la Divinité même. Il parloit & agiſſoit de la ſorte, non par conviction de la fauſſeté de ces dieux, (il ne penſoit pas mieux ſur cet article que les Grecs) mais par mépris pour la Divinité en général. L'idée de la Divinité eſt gravée dans le cœur de tous les hommes. Dans tous les ſiécles, dans tous les pays, on a toujours cru devoir lui rendre certains hommages. Les payens ſe ſont trompés dans l'application de ce principe, mais ils en ont tous reconnu la néceſſité. Or Dieu, par bonté pour les hommes, a pu de tems en tems faire éclater ſa vengeance, même parmi les payens, contre ceux qui témoignoient un mépris ouvert de la Divinité, afin de conſerver en eux, par des coups éclatans de ſa colére, ces traits primitifs & fondamentaux de la religion, juſqu'à ce qu'il lui plût de les en inſtruire pleinement, dans les tems marqués, par le miniſtére du Médiateur, à qui il étoit réſervé d'apprendre aux hommes le culte pur & ſin-

étre que le véritable & l'unique Dieu exigeoit d'eux. Nous voyons de même que Dieu, afin de conserver parmi les hommes le respect pour sa Providence & son attention particuliére sur toutes leurs actions, a eu soin de punir avec éclat de tems en tems, même parmi les payens, les parjures & les crimes noirs & crians. C'est par là que la créance d'un point si capital, & qui est le premier lien de l'homme avec Dieu, s'est maintenue malgré les ténébres du paganisme, & malgré la dissolution des mœurs.

Pour revenir aux Gaulois, Léonor & Lutaire, qui avoient fait bande à part, & s'étoient établis sur la Propontide, descendirent vers l'Hellespont, surprirent Lysimachia, & se rendirent maîtres de toute la Quersonnése de Thrace. Là ils se brouillérent, & les deux Chefs se séparérent. Lutaire continua sa marche le long de l'Hellespont, & Léonor avec le plus grand nombre retourna vers Byzance. *Liv. lib. 38. n. 16.*

Celui-ci aiant ensuite passé le Bosphore, & l'autre l'Hellespont, ils se rencontrérent en Asie, firent un accord, & rejoignirent leurs forces. Tous deux ensemble entrérent au service de Nicoméde roi de Bithynie, qui après avoir réduit Zipéthes son frére avec leur assistance, & être rentré par là dans la possession de tous les Etats de son pére, leur assigna pour

leur demeure la partie de l'Asie Mineure qu'on appella, à cause d'eux, Gallo-Gréce, ou Galatie. C'est à leurs descendans qu'est écrite l'Epitre Canonique de saint Paul aux Galates. Saint Jérôme, plus de six cens après le tems dont je parle, dit qu'ils parloient encore la même langue qu'il avoit ouï parler à Tréves.

Le reste de ceux qui demeurérent dans la Thrace, eurent guerre dans la suite avec Antigone Gonatas, qui régnoit en Macédoine. Ils y périrent presque tous. Le peu qui en échapa, ou passérent en Asie, & rejoignirent leurs compatriotes en Galatie; ou se dispersérent ailleurs, où l'on n'a plus entendu parler d'eux. Voilà comment se termina la terrible inondation de ces barbares, qui avoit menacé la Macédoine & toute la Gréce d'une entiére destruction.

AN. M. 3728. AV. J.C. 276. Après la mort de Sosthéne, qui avoit battu les Gaulois, & régné quelque tems en Macédoine, Antiochus fils de Séleucus Nicator, & Antigone Gonatas, fils de Démétrius Poliorcéte, songérent à s'en rendre maîtres. Leurs péres en avoient été rois l'un après l'autre. Antigone, qui depuis la fatale expédition de son pére en Asie avoit régné dix ans en Gréce, se trouvant plus à portée que l'autre, prit le premier possession de la Macédoine. Ils levérent tous deux de grandes armées,

Memnon. apud Phot. c. 19.

& formérent de puissantes alliances, l'un pour se maintenir dans sa conquête, & l'autre pour la lui enlever. Nicoméde, roi de Bithynie, aiant pris dans cette occasion le parti d'Antigone, Antiochus ne voulut pas, en allant en Macédoine, laisser derriére lui un ennemi si puissant. Au lieu donc de passer l'Hellespont, il vint tout d'un coup fondre sur la Bithynie, qui devint par là le théatre de la guerre. Les forces y étoient si égales, que l'un n'osa attaquer l'autre. On fut quelque tems de cette maniére dans l'inaction. Pendant cet intervalle on en vint à un Traité, par lequel Antigone épousa Phila, fille de Stratonice & de Séleucus, & Antiochus lui céda ses prétentions sur la Macédoine. De cette sorte il en demeura paisible possesseur, & la laissa à sa postérité, qui en jouit pendant quelques générations, jusques à Persée le dernier de cette race, qui fut vaincu par Paul Emile & dépouillé de ses Etats, dont les Romains firent une province de l'Empire peu d'années après.

Antiochus s'étant ainsi débarrassé de cette guerre, marcha contre les Gaulois. Depuis que Nicoméde leur eut accordé des terres, comme on l'a dit ci-dessus, ils faisoient continuellement des courses de tous les côtés, & incommodoient extrêmement leurs voisins. Il les défit dans une sanglante bataille, & délivra le pays An. M. 3729. Av. J.C. 275.

de leur oppression. Cette action lui fit donner le titre de *Soter*, qui signifie *Sauveur*.

§. VI. *Ptolémée Philadelphe fait traduire en grec les Livres saints que les Juifs conservoient avec grand soin, pour orner sa Bibliothéque. C'est ce qu'on appelle la version des Septante.*

An. M. 3727.
Av. J. C. 277.

Le tumulte des guerres que la diversité d'intérêts excitoit entre les successeurs d'Alexandre dans toute l'étendue de leur domination, n'empéchoit point Ptolémée Philadelphe de donner tous ses soins à la belle Bibliothéque qu'il formoit à Alexandrie, & où il faisoit ramasser de tous les endroits du monde les livres les plus rares & les plus curieux. Aiant appris que les Juifs en avoient un qui contenoit les loix de Moyse, & l'histoire de ce peuple, il forma le dessein de le faire traduire d'hébreu en grec pour en enrichir sa Bibliothéque. Il faloit, pour cela, s'adresser au Grand Prêtre de la nation : mais il s'y trouvoit une grande difficulté. Il y avoit actuellement dans l'Egypte un nombre très-considérable de Juifs réduits en esclavage par Ptolémée Soter dans les invasions qui s'étoient faites de son tems en Judée. On représenta au Roi qu'il n'y avoit pas d'apparence de tirer des Juifs une copie ou une traduc-

tion fidéle de leur Loi, pendant qu'il retiendroit un si grand nombre de leurs compatriotes dans l'esclavage. Ptolémée, qui étoit extrémement généreux, & qui avoit fort à cœur l'aggrandissement de sa bibliothéque, n'hésita pas un moment. Il publia une Ordonnance pour faire affranchir tous les Juifs esclaves dans ses Etats, portant ordre à son Trésor de paier vingt dragmes par tête à leurs maîtres pour leur rançon. La somme qui y fut emploiée se monta à quatre cens talens : ce qui fait voir qu'il y en eut six-vingts mille de rachetés. Le Roi ordonna ensuite de mettre aussi en liberté les enfans qui leur étoient nés dans l'esclavage avec leurs méres, & cette somme monta à plus de la moitié de la premiére.

Dix livres.

Quatre cens mille écus.

Après un préalable si avantageux, Ptolémée n'eut pas de peine à obtenir du Grand Sacrificateur ce qu'il lui demandoit : il s'appelloit Eléazar. Il lui avoit envoié des Ambassadeurs, chargés d'une lettre très-obligeante de sa part, & de présens magnifiques. Ils furent reçus à Jérusalem avec toutes sortes d'honneurs, & on leur accorda avec joie tout ce que le Roi avoit demandé. Ils retournérent donc à Alexandrie avec une bonne copie de la Loi de Moyse écrite en lettres d'or, que le souverain Sacrificateur leur donna ; & six Anciens de chaque Tribu, c'est-à-

dire, en tout, ſoixante & douze, pour la traduire en Grec.

Le Roi voulut voir ces Députés, & leur propoſa à chacun une queſtion différente pour eſſaier leur capacité. Il fut content de leurs réponſes, où il parut une grande ſageſſe; & il les combla de préſens, & de marques d'amitié. Ils furent enſuite conduits dans l'île de Pharos, & logés dans une maiſon qui leur avoit été préparée, où on leur fourniſſoit en abondance tout ce qui leur étoit néceſſaire. Ils ſe mirent au travail ſans perdre de tems, & l'ouvrage fut achevé en ſoixante & douze jours. C'eſt ce qu'on appelle la verſion des * Septante. Le tout fut lu & approuvé en préſence du Roi, qui admira ſur-tout la profonde ſageſſe des Loix de Moyſe, & renvoia les ſoixante & douze Députés avec des préſens d'une magnificence extraordinaire, pour eux, pour le Grand Prêtre, & pour le Temple. Des dépenſes de cette ſorte, quoique fort conſidérables, ne ruinent jamais un Etat, & font beaucoup d'honneur à un Prince.

* *On les appelle Septante par un compte rond, quoiqu'ils fuſſent ſeptante & deux.*

L'Auteur d'où ces faits ſont tirés, eſt Ariſtée, qui ſe qualifie Officier aux Gardes de Ptolémée Philadelphe, & qui raporte beaucoup d'autres circonſtances que j'ai omiſes, parce qu'elles paroiſſent moins vraiſemblables. On prétend que les

les Ecrivains, ſoit Juifs, comme Ariſtobule, Philon, Joſéphe; ſoit Chrétiens, comme S. Juſtin, S. Irénée, S. Clément d'Alexandrie, S. Hilaire, S. Auguſtin, & quelques autres, qui ont raporté le fait de la Verſion des Septante, ne l'ont raporté que ſur la bonne foi d'Ariſtée, dont on ſoupçonne que l'Ouvrage eſt ſuppoſé. Quelques-uns d'eux y ont ajouté des circonſtances, qui ne ſont plus maintenant crues de perſonne, par cette raiſon-là même qu'elles ſont trop merveilleuſes. Philon écrit que dans leurs traductions, qu'ils avoient faites ſéparément, il ne s'étoit pas trouvé un ſeul mot différent, bien loin qu'il y eût eu aucune différence dans le ſens, ou dans le tour dont ils s'étoient ſervis pour l'exprimer. D'où il conclut que ce n'étoient pas de ſimples Traducteurs, mais des hommes inſpirés par l'eſprit de Dieu, qui les conduiſoit, & leur dictoit tout ſans exception juſqu'aux moindres paroles. S. Juſtin, & après lui les autres Peres que j'ai cités, ſuppoſent tous que les ſoixante & douze Interprétes travailloient chacun dans une cellule ſéparée, qu'ils n'avoient aucun commerce entr'eux, & que cependant leurs traductions ſe trouvérent parfaitement conformes.

Philo de vita Moyſis l. 2. p. 658.

J'ai déja déclaré pluſieurs fois que je n'entrois point dans ces ſortes de diſſer-

tations hiſtoriques, qui demanderoient beaucoup d'érudition & de tems, & qui me détourneroient trop de mon principal objet. On peut conſulter M. Prideaux qui a traité cette matiére. Ce qui eſt certain, & que perſonne ne conteſte, c'eſt qu'il s'eſt fait en Egypte une Traduction grecque des Livres ſacrés hébreux du tems des Ptolémées; que nous avons encore cette traduction; & que c'eſt la même que l'on avoit du tems de N. S. Jeſus-Chriſt, puiſque preſque tous les paſſages que les Ecrivains ſacrés du Nouveau Teſtament citent du Vieux dans l'original grec, ſe trouvent mot-à-mot dans cette verſion. Elle ſubſiſte & eſt encore en uſage dans les Egliſes d'Orient, & elle a été la traduction ordinaire & canonique dont l'Egliſe des premiers ſiécles s'eſt ſervie.

Cette verſion, qui ouvroit l'intelligence des Ecritures de l'ancien Teſtament à une infinité de peuples, fut un des plus conſidérables fruits des conquêtes des Grecs; & l'on voit clairement qu'elle entroit dans le principal deſſein que Dieu avoit eu en livrant tout l'Orient aux Grecs, & les y maintenant malgré leurs diviſions, leurs jalouſies, leurs combats, & les fréquentes révolutions qui arrivoient parmi eux. Dieu préparoit ainſi une voie aiſée à la prédication de l'Evan-

gile qui étoit proche, & il facilitoit la réunion de tant de peuples différens de langages & de mœurs dans une seule société, un même culte, & une même doctrine par une seule langue, la plus belle, la plus féconde, la plus correcte qui fût dans l'univers, & qui devint commune à tous les pays qu'Alexandre avoit conquis.

§. VII. *Diverses expéditions de Pyrrhus. En Italie : double combat contre les Romains : Cinéas. En Sicile. En Italie pour la seconde fois : troisiéme combat contre les Romains, où Pyrrhus est vaincu. En Macédoine, dont il se rend maître pour un tems après avoir vaincu Antigône. Dans la Péloponnése : il forme inutilement le siége de Sparte. Il est tué à celui d'Argos. Députation de Philadelphe aux Romains, & des Romains à Philadelphe.*

LE RETOUR de Pyrrhus en Epire depuis qu'il avoit absolument abandonné la Macédoine, le mettoit en état de mener une vie tranquille au milieu de ses sujets, & de goûter les douceurs de la paix en gouvernant justement ses peuples. Mais un caractére vif & impétueux tel que le sien, & une ambition toujours avide & inquiéte, ne pouvoient souffrir le repos, & il faloit qu'il fût toujours en

Plutarc. in Pyrrho, pag. 390-397. Pausan. lib. 1. pag. 21. 22. Justin l. 18. cap. 1 & ..

mouvement, & qu'il y mît les autres. C'étoit une véritable maladie & une fiévre violente, qui ne le quittoit point, & qui avoit des accès & des redoublemens très fréquens. Il ne pouvoit se supporter lui-même, ni vivre avec soi. Il se fuioit sans cesse, en se répandant toujours au dehors, & allant chercher de contrée en contrée un bonheur qu'il ne rencontroit nulle part. Ce fut donc avec joie qu'il saisit la premiére occasion qui se présenta de se jetter dans de nouvelles affaires.

An. M. 3724. Av. J.C. 280. Les habitans de Tarente, qui étoient en guerre avec les Romains, ne trouvant point dans leur pays de Généraux assez habiles pour les opposer à des ennemis si redoutables, tournérent les yeux vers l'Epire, & y envoiérent des Ambassadeurs, de la part non seulement des Tarentins, mais de tous les Grecs d'Italie, avec de magnifiques présens pour Pyrrhus. Ils avoient ordre de lui dire qu'ils n'avoient besoin que d'un Capitaine sage, expérimenté, & de réputation: qu'ils ne manquoient pas de bonnes troupes, & qu'en rassemblant seulement les forces des Lucaniens, des Messaliens, des Samnites, & des Tarentins, ils mettroient sur pié une armée de vingt mille chevaux, & de trois cens cinquante mille hommes de pié. On juge

aiſément comment Pyrrhus reçut une propoſition ſi flateuſe pour lui, & ſi conforme à ſon caractére. Les Epirotes, à ſon exemple, conçurent un vif deſir & une violente paſſion de marcher à cette guerre.

Il y avoit alors à la Cour de Pyrrhus un Theſſalien, nommé Cinéas, homme d'un grand ſens, & qui aiant été diſciple de Démoſthéne, paſſoit alors, non ſeulement pour être celui de tous les Orateurs de ce tems-là qui approchoit le plus de la force & de l'éloquence de ce grand Maître, mais encore pour avoir puiſé avec le plus de ſuccès dans une ſi excellente école les ſolides principes & les vraies maximes d'une ſaine politique. Il s'étoit attaché à Pyrrhus, & ce Prince s'en ſervoit pour l'envoier en ambaſſade vers les villes avec leſquelles il avoit quelque choſe à traiter. Dans tous ſes emplois Cinéas confirma la vérité de ce mot d'Euripide, *Que l'éloquence emporte tout ce que le fer ennemi pourroit emporter.* Auſſi Pyrrhus diſoit-il que l'éloquence de Cinéas lui avoit gagné plus de villes, qu'il n'en avoit conquis lui-même par les armes. C'eſt pourquoi il avoit beaucoup de conſidération pour lui, le combloit d'honneurs, & l'employoit à toutes ſes plus grandes affaires. Un homme de ce caractére eſt d'un prix ineſtimable, & feroit

le bonheur du Prince & de ses sujets s'il étoit écouté.

Cinéas voiant donc que Pyrrhus se préparoit à passer en Italie, & le trouvant un jour de loisir & de bonne humeur, il entra librement en conversation avec ce Prince. *Vous songez*, lui dit-il, *à porter vos armes contre les Romains. Si Dieu nous fait la grace de les vaincre, quel avantage tirerons-nous de notre victoire ? Les Romains une fois vaincus*, répondit Pyrrhus, *toute l'Italie sera à nous. Et quand nous en serons maîtres*, continua Cinéas, *que ferons-nous ?* Pyrrhus, qui ne voioit pas encore où il en vouloit venir : *Voila*, lui dit-il, *la Sicile qui nous tend les bras, & vous savez de quelle importance est cette Ile. Mais*, ajouta Cinéas, *la Sicile prise sera-t-elle la fin de nos expéditions ? Non certainement*, répliqua Pyrrhus avec vivacité. *Quoi ! nous demeurerions en si beau chemin ? Si Dieu nous accorde la victoire, & que nous réussissions, ce ne seront-là que les préludes de plus grandes entreprises. Carthage avec toute l'Afrique, la Macédoine mon ancien domaine, la Gréce entiére, voila une partie de nos conquêtes futures.* Et quand nous aurons tout conquis, que ferons nous ? *Ce que nous ferons ? Nous vivrons en repos, nous passerons les jours entiers en festins, en conversations agréa-*

bles, en fêtes, & nous ne penſerons qu'à nous réjouir. Alors Cinéas l'arrêtant: *Eh! Seigneur*, lui dit-il, *qu'eſt-ce qui nous empêche dès aujourd'hui de vivre en repos, de faire des feſtins, de célébrer des fêtes, & de nous bien réjouir? Pourquoi aller chercher ſi loin un bonheur que nous avons entre nos mains; & acheter ſi cher, ce que nous pouvons avoir ſans peine?*

Ce diſcours de Cinéas affligea Pyrrhus, ſans le corriger. Il n'avoit rien de raiſonnable à y oppoſer: mais un ſentiment plus vif, plus pénétrant, plus durable l'entraînoit vers un phantôme de gloire qui ſe montroit toujours à lui ſous un dehors brillant & ſéducteur; & cette paſſion ne lui laiſſoit de repos ni le jour ni la nuit.

M. Paſchal examine cette réflexion de Cinéas dans le chapitre XXVI de ſes penſées, où il explique d'une maniére admirable quelle eſt l'origine de toutes les occupations tumultuaires des hommes, & de tout ce qu'on appelle divertiſſemens ou paſſe-tems. L'ame, dit-il, ne trouve rien en elle qui la contente. Elle n'y voit rien qui ne l'afflige, quand elle y penſe. C'eſt ce qui la contraint de ſe répandre au dehors, & de chercher dans l'application aux choſes extérieures à perdre le ſouvenir de ſon état véritable. Sa joie conſiſte dans cet oubli; & il ſuffit, pour

la rendre misérable, de l'obliger de se voir, & d'être avec soi.

Cela posé, après un grand nombre d'exemples qui démontrent la vérité de cette réflexion, il ajoute ce qui suit. Lorsque Cinéas disoit à Pyrrhus, qui se proposoit de jouir du repos après avoir conquis une grande partie du monde, qu'il feroit mieux d'avancer lui-même son bonheur, en jouissant dès lors de ce repos sans l'aller chercher par tant de fatigues; il lui donnoit un conseil qui recevoit de grandes difficultés, & qui n'étoit guéres plus raisonnable que le dessein de ce jeune ambitieux. L'un & l'autre supposoit que l'homme se pût contenter de soi même & de ses biens présens, sans remplir le vuide de son cœur d'espérances imaginaires: ce qui est faux. Pyrrhus ne pouvoit être heureux ni devant ni après avoir conquis le monde. Et peutêtre que la vie molle que lui conseilloit son Ministre, étoit encore moins capable de le satisfaire, que l'agitation de tant de guerres & de tant de voiages qu'il méditoit.

Mais ni le Philosophe, ni le Conquérant n'étoient en état de connoitre ainsi le fond du cœur humain. Pyrrhus envoia donc d'abord Cinéas aux Tarentins avec trois mille hommes de pié; & bientôt après quantité de vaisseaux plats, de ga-

léres, & toute sorte de bâtimens de transport étant arrivés de Tarente, il y embarqua vingt éléphans, trois mille chevaux, vingt mille hommes d'infanterie pesamment armée, deux mille archers & cinq cens frondeurs.

Tout étant prêt, il fit voile. Dès qu'il eut gagné la pleine mer, il s'éleva un vent de nord si impétueux, qu'il l'emporta. D'abord le vaisseau où il étoit fut obligé de céder à sa violence. Enfin ses pilotes & ses mariniers firent de si grands efforts, qu'il résista, & aborda à la côte d'Italie, mais avec des peines infinies & un très grand danger. Le reste de sa flote ne put tenir sa route. Un vent de terre s'étant levé alors, la galére de Pyrrhus, battue par la proue, fut en très grand danger de s'entr'ouvrir par les grandes secousses qu'elle souffroit. Dans cette extrémité, Pyrrhus ne balança point : il se jetta à la mer. Ses amis & ses gardes s'y jettérent après lui, faisant à l'envi tous leurs efforts pour le secourir & le sauver. La nuit qui étoit fort noire, & les vagues qui étoient poussées impétueusement contre la côte, & repoussées avec un grand mugissement, rendoient le secours très difficile. Enfin, après avoir lutté une partie de la nuit contre les vents & les vagues, le lendemain le vent étant considérablement baissé, le Prince fut

La mer d'Ionie.

jetté ſur le rivage, le corps entiérement foible & abbatu, mais le courage toujours grand, toujours invincible, qui ſeul l'empéchoit de ſuccomber.

En même tems les Meſſapiens, ſur la côte deſquels le flot l'avoit jetté, accoururent pour lui donner tous les ſecours qui étoient en leur pouvoir. Ils allérent auſſi au-devant de quelques-uns de ſes vaiſſeaux qui étoient échapés, & dans leſquels il ſe trouva peu de cavalerie, & ſeulement deux mille hommes de pié, & deux éléphans. Pyrrhus les aiant raſſemblés, marcha avec eux à Tarente.

Dès que Cinéas fut averti de ſon arrivée, il ſortit au devant de lui avec ſes troupes. Pyrrhus, arrivé dans Tarente, fut étrangement ſurpris d'en trouver les habitans uniquement occupés de leurs plaiſirs, auxquels ils étoient accoutumés de ſe livrer ſans ménagement & ſans interruption. Ils comptoient que, pendant qu'il combattroit pour eux, ils demeureroient tranquillement dans leurs maiſons, ne s'occupant qu'à prendre le bain, à uſer des parfums les plus exquis, à faire bonne chére, & à ſe divertir. Pyrrhus ne voulut rien faire d'abord par la force & malgré les Tarentins, juſqu'à ce qu'il eût des nouvelles que ſes vaiſſeaux étoient ſauvés, & que la plus grande partie de ſon armée l'eût rejoint. Alors il parla & agit en maître. Il commença

par fermer tous les lieux d'exercices & tous les jardins publics où ils avoient accoutumé de s'entretenir de nouvelles, & de régler toutes les affaires de la guerre en se promenant & en causant. Il leur ôta leurs festins, leurs spectacles, & leurs assemblées de Nouvellistes. Il leur fit prendre les armes, & dans les montres & les revûes il se rendit sévére & inexorable pour tous ceux qui y manquoient : de sorte qu'il y en eut plusieurs, qui n'étant pas accoutumés à cette discipline si exacte, quittérent la ville, appellant une servitude insupportable de ne pouvoir plus vivre à leur gré dans les délices & les voluptés.

Dans ce tems-là il reçut nouvelles que le Consul Lévinus s'avançoit contre lui avec une puissante armée, & qu'il étoit déja dans la Lucanie, où il bruloit & saccageoit tout. Quoiqu'il n'eût pas encore reçu les secours de ses alliés, comme il trouvoit très-honteux de souffrir que les ennemis s'approchassent davantage, & vinssent faire le dégât jusques sous ses yeux, il se mit en campagne avec le peu de troupes qu'il avoit. Mais il envoia devant un héraut aux Romains, pour leur demander, si, avant que de commencer la guerre, ils ne voudroient pas consentir à terminer à l'amiable les différens qu'ils avoient avec les Grecs d'Italie,

en le prenant pour juge & pour arbitre. Le Conſul Lévinus répondit au héraut, *Que les Romains ne prenoient point Pyrrhus pour arbitre, & ne le craignoient point pour ennemi.*

Après cette réponſe, Pyrrhus s'avança, alla camper dans la plaine qui eſt entre les villes de Pandoſie & d'Héraclée; & ſur l'avis que les Romains étoient fort près de lui, & qu'ils étoient campés de l'autre côté de la riviére de Siris, il monta à cheval, & s'approcha de la rive pour reconnoitre leur ſituation. Quand il vit la contenance de leurs troupes, leurs gardes avancées, le bel ordre qui régnoit par tout, & la bonne aſſiette de leur camp, il en fut ſurpris; & s'adreſſant à un de ſes amis qui ſe trouva près de lui : *Mégaclès*, lui dit-il, *cette ordonnance des Barbares n'eſt nullement barbare; nous verrons ſi le reſte y répondra.* Et déja inquiet du ſuccès de l'avenir, il réſolut d'attendre l'arrivée de ſes alliés, ſe contentant d'avancer un corps de troupes ſur la riviére pour l'oppoſer aux Romains s'ils ſongeoient à tenter le paſſage. Mais il étoit déja trop tard. L'infanterie Romaine paſſa à gué, & la cavalerie par tout où elle pouvoit : de ſorte que le corps avancé de Pyrrhus, ne ſe trouvant pas aſſez fort, & craignant d'être enveloppé, fut contraint de rega-

Les Grecs traitoient de Barbares tous les autres peuples.

gner avec précipitation le gros de l'armée. Pyrrhus, qui venoit d'arriver avec le reste de ses troupes, n'étoit plus à tems de disputer le passage.

Quand il vit, en deça de la riviére, briller quantité de boucliers Romains, & leur cavalerie marcher contre lui en belle ordonnance, alors il serra les rangs, & commença l'attaque, se faisant d'abord remarquer à la beauté & à l'éclat de ses armes qui étoient très riches, & donnant à connoitre par ses actions que la réputation qu'il avoit acquise n'étoit pas au dessus de son mérite. Il se livroit au combat sans s'épargner, & renversoit tout ce qui se trouvoit devant lui; mais il ne perdoit pas de vûe les fonctions de Général, & au milieu des plus grands dangers, il conservoit tout son sang froid, donnoit ses ordres comme s'il eût été fort loin du péril, & couroit çà & là pour rétablir les affaires, & pour soutenir ceux qui étoient les plus pressés.

Dans le fort de la mélée, un Cavalier Italien la pique à la main, s'attachant à Pyrrhus seul, le suivoit par tout plein d'ardeur, & régloit tous ses mouvemens sur les siens. Aiant trouvé un moment favorable, il lui porta un grand coup, qui ne blessa que son cheval. En même tems, Léonat de Macédoine perça de sa pique le cheval du Cavalier. Les deux

chevaux étant tombés, Pyrrhus fut d'abord environné d'une foule de ses amis qui l'enlevérent, & tuérent le Cavalier Italien, qui combattit avec beaucoup de courage.

Cette avanture apprit à Pyrrhus à se précautionner plus qu'il ne faisoit, & à prendre plus garde à lui; devoir essentiel pour un Général, du sort de qui dépend celui de toute une armée. Voiant sa cavalerie qui plioit, il envoia ordre à son infanterie d'avancer, la mit promtement en bataille, & après avoir donné son manteau & ses armes à Mégaclès l'un de ses amis, & s'être déguisé sous les siennes, il chargea impétueusement les Romains. Ceux-ci le reçurent avec beaucoup de courage. Le combat fut très opiniâtre, & la victoire lontems douteuse. On dit que les uns & les autres pliérent sept fois, & revinrent sept fois à la charge.

Le changement d'armes de Pyrrhus fut fait fort à propos pour lui sauver la vie, mais il pensa lui être funeste, & lui arracher la victoire des mains. Les ennemis se jettérent en foule sur Mégaclès qu'ils prenoient pour le Roi. Un Cavalier qui le blessa, & qui le jetta par terre, après lui avoir arraché son armet & son manteau, poussa à toute bride vers le Consul Lévinus, & lui montra cet armet & ce

manteau, en lui criant qu'il avoit tué Pyrrhus. Ces dépouilles étant portées dans tous les rangs comme en triomphe, remplirent toute l'armée des Romains d'une joie inexprimable. Tout y retentit de cris de victoire; & dans l'armée des Grecs, ce fut une consternation générale, & un découragement universel.

Pyrrhus, qui s'aperçut du terrible effet de cette méprise, parcourut diligemment toutes les lignes la tête nue, tendant la main à ses soldats, & se faisant connoitre à sa voix & à son geste. Le combat étant rétabli, ce furent enfin les éléphans qui décidérent principalement du gain de la bataille. Car Pyrrhus voiant que les Romains étoient rompus par ces animaux, & que leurs chevaux, avant même que de les approcher, en étoient effraiés, & emportoient leurs maîtres, mena promtement contre eux sa cavalerie Thessalienne pendant qu'ils étoient en désordre, & les mit en fuite après en avoir fait un grand carnage.

Denys d'Halicarnasse écrit qu'il y eut dans cette bataille près de quinze mille Romains de tués, & treize mille du côté de Pyrrhus. D'autres Historiens diminuent la perte de part & d'autre.

Pyrrhus, sans perdre de tems, s'empara du camp des Romains qu'il trouva abandonné, retira plusieurs villes de leur al-

liance, ravagea tout le pays, & s'approcha de Rome jusqu'à trois cens stades, c'est-à-dire jusqu'à quinze lieues.

Les Lucaniens & les Samnites l'aiant joint après le combat, il leur fit de vifs reproches sur leur retardement. Mais on voioit bien à son air que dans le fond il étoit ravi d'avoir défait avec ses seules troupes & celles des Tarentins, sans le secours des Alliés, cette armée des Romains si nombreuse & si aguerrie.

Une perte si considérable n'abbattit point le courage des Romains : ils ne rappellérent point Lévinus, & ne songérent qu'à se préparer à une seconde action. Cette grandeur d'ame pleine de fermeté & d'audace, surprit & même effraia Pyrrhus. C'est pourquoi il jugea à propos de leur envoier le premier une ambassade pour les sonder, & voir s'ils ne voudroient pas entendre à quelque voie d'accommodement : cependant il retourna à Tarente. Cinéas étant donc envoié à Rome, s'aboucha avec les premiers de la ville, & leur envoia à tous, & à leurs femmes, des présens de la part du Roi. Il n'y en eut pas un seul qui les reçût ; ils répondirent tous, & leurs femmes même, que quand Rome auroit fait publiquement un Traité avec le Roi, il auroit pour lors tout sujet d'être content d'eux.

Quand Cinéas eut été introduit dans le Sénat, il exposa les propositions de son Maître, qui offroit de rendre sans rançon aux Romains leurs prisonniers, qui promettoit de leur aider à conquérir toute l'Italie, & qui ne demandoit autre chose que leur amitié & une entiére sureté pour les Tarentins. Plusieurs, dans le Sénat, paroissoient incliner à faire la paix; & cette pensée n'étoit point sans fondement, ni sans raison. Ils venoient d'être vaincus dans une grande bataille: ils étoient à la veille d'en livrer une plus grande encore : on avoit lieu de tout craindre, les forces de Pyrrhus étant considérablement augmentées par la jonction de plusieurs peuples d'Italie ses confédérés.

Le courage des Romains eut besoin d'être ranimé dans ces circonstances par le célébre Appius Claudius, Sénateur illustre, que son grand âge & la perte de la vûe avoient obligé de se renfermer dans sa famille, & de se retirer des affaires. Sur le bruit sourd qui couroit dans la ville, que le Sénat étoit disposé à accepter les offres de Pyrrhus, il se fit porter dans l'assemblée, où l'on garda un profond silence dès qu'on le vit paroitre. Là, ce vénérable Vieillard, à qui le zéle pour l'honneur de sa patrie sembloit avoir rendu toute son ancienne vigueur, montra par des raisons égale-

ment fortes & ſenſibles qu'on alloit détruire par un honteux Traité toute la gloire que Rome juſques-là s'étoit acquiſe. Puis, tranſporté d'une noble indignation: » Que ſont donc devenus, leur dit-il, » ces diſcours ſi fiers que vous teniez, & » qui ont retenti par toute la terre, que ſi » cet Alexandre le Grand étoit venu en » Italie du tems de notre jeuneſſe, & de » la vigueur de l'âge de nos péres, il » n'auroit point acquis la réputation d'in- » vincible; mais que par ſa fuite, ou par » ſa mort, il auroit ajouté un nouveau » luſtre à la gloire de Rome? Quoi! » vous tremblez maintenant au ſeul nom » d'un Pyrrhus, qui a paſſé ſa vie à faire » la cour à un des Gardes de ce même » Alexandre, qui erre comme un avan- » turier de contrée en contrée pour fuir » les ennemis qu'il a dans ſon pays, & » qui a l'inſolence de vous promettre la » conquête de l'Italie avec ces mêmes » troupes, qui n'ont pu le mettre en état » de conſerver une petite partie de la » Macédoine? « Il dit beaucoup d'autres choſes pareilles, qui ranimérent la généroſité Romaine, & diſſipérent toutes les craintes du Sénat. D'un commun accord & d'une voix unanime on fit cette réponſe à Cinéas: *Que Pyrrhus commençât par ſortir de l'Italie. Qu'alors, s'il vouloit, il envoiât demander la paix. Mais,*

que tant qu'il ſeroit en armes dans leur pays, les Romains lui feroient la guerre de toutes leurs forces, quand même il auroit battu dix mille Lévinus.

On dit que Cinéas, pendant le ſéjour qu'il fit à Rome pour ménager un accommodement, prit grand ſoin, en homme habile & ſenſé, de s'inſtruire des mœurs & des coutumes des Romains, d'examiner leur conduite tant publique que particuliére, d'étudier la forme de leur gouvernement, & de s'inſtruire, dans le plus grand détail qu'il put, des forces & des revenus de la République. Quand il fut retourné à Tarente, il fit au Roi un fidéle raport de tout ce qu'il avoit appris dans les converſations qu'il avoit eues avec les principaux de Rome, & lui dit entr'autres choſes, *Que le Sénat lui avoit paru une aſſemblée de pluſieurs Rois.* Noble & juſte idée de cet auguſte Corps! Et ſur la grande quantité d'habitans dont il avoit vû leurs villes & leurs campagnes peuplées, il lui dit, *Qu'il craignoit beaucoup que Pyrrhus ne combattît contre une hydre.* En effet, le Conſul Lévinus avoit déja une armée deux fois plus grande que la premiére; & il laiſſoit encore à Rome une infinité d'hommes capables de porter les armes, & de faire pluſieurs armées auſſi nombreuſes que celle qu'il venoit de lever.

Le retour de Cinéas à Tarente fut ſuivi

de près de l'arrivée des Ambassadeurs que les Romains envoioient à Pyrrhus, du nombre desquels étoit Fabricius, dont Cinéas dit au Roi que les Romains faisoient un fort grand cas, comme d'un homme très vertueux & très habile dans la guerre, mais qui étoit extrémement pauvre. Pyrrhus les reçut avec une très grande distinction, & leur fit toutes sortes d'honneurs. Les Ambassadeurs, dans l'audience qu'il leur donna, dirent tout ce qui pouvoit convenir dans les circonstances présentes. Comme la victoire que Pyrrhus venoit de remporter pouvoit lui enfler le courage, ils lui représentérent l'inconstance de la fortune, ses caprices, ses revers qu'il n'est pas possible de prévoir : Que les plus grandes défaites n'étoient point capables d'abbattre le courage des Romains, loin qu'un léger désavantage pût les allarmer : Que l'exemple de tant d'ennemis qu'ils avoient vaincus devoit faire faire des réflexions à Pyrrhus sur l'entreprise qu'il formoit : Qu'en tout cas il trouveroit des ennemis bien prêts à le recevoir & à se bien défendre. Après ces remontrances, ils lui laissoient le choix ou de recevoir la rançon des prisonniers de guerre dont il étoit le maître, ou de les échanger contre ceux de ses soldats qui étoient en la puissance du peuple Romain.

Pyrrhus aiant tenu conseil avec ses amis, répondit ainsi aux Ambassadeurs de la ville de Rome. » Vous avez mauvaise grace, Romains, pendant que » vous me refusez la paix, de me demander les prisonniers que j'ai faits » sur vous, pour vous en servir ensuite » contre moi-même. Si vous n'avez en » vûe que vos véritables intérêts & les » miens, il ne faut point chercher tant de » détours. Terminez par un Traité d'alliance la guerre que vous me faites à » moi & à mes alliés, & je vous remets » sans rançon tous les prisonniers de guerre, tant vos citoiens que vos alliés. » Sans cette condition, ne comptez pas » que Pyrrhus puisse jamais se résoudre » à vous relâcher un si grand nombre de » soldats.

Dyonys. Halicarn. Excerpt. Legat. p. 744-748.

Après avoir répondu de la sorte aux trois Ambassadeurs, il prit Fabricius en particulier, & lui dit: » Pour vous, Fabricius, je connois votre mérite. J'aprens que vous êtes un grand Capitaine; » que vous entendez parfaitement à commander une armée; que la justice & la » tempérance font votre caractére; & » que vous passez pour un homme accompli dans toutes les vertus. Mais je sai » aussi que vous êtes sans biens, & qu'en » cela seul la fortune vous a mal partagé, » en vous réduisant, pour les commodi-

» tés de la vie, à l'état des plus pauvres
» Sénateurs. Pour suppléer à ce qui vous
» manque de ce côté là, je suis prêt à
» vous donner autant d'or & d'argent
» qu'il en faut pour vous mettre au dessus
» des plus opulens de Rome, persuadé
» QU'IL N'EST POINT DE DÉPENSE QUI
» FASSE PLUS D'HONNEUR A UN PRIN-
» CE, QUE DE SOULAGER LES GRANDS
» HOMMES QUI SONT CONTRAÍNTS PAR
» LA PAUVRETÉ DE MENER UNE VIE IN-
» DIGNE DE LEUR VERTU, ET QUE C'EST
» LA LE PLUS NOBLE EMPLOI QU'UN ROI
» PUISSE FAIRE DE SES RICHESSES. Ne
» croiez pas que pour reconnoissance je
» prétende exiger de vous aucun service
» injuste ou deshonorant. Ce que je vous
» demande ne peut que vous faire hon-
» neur, & augmenter votre pouvoir dans
» votre patrie. Je vous conjure d'abord
» de m'aider de tout votre crédit à ga-
» gner le Sénat des Romains, qui jusqu'ici
» s'est rendu trop difficile, qui n'a jamais
» voulu donner les mains à un accommo-
» dement, & qui n'a consulté en aucune
» maniére les régles de la modération.
» Faites-lui bien comprendre, je vous
» prie, que j'ai donné ma parole de se-
» courir les Tarentins & les autres Grecs
» qui habitent cette côte d'Italie, & que
» je ne puis en honneur les abandon-
» ner, sur-tout me trouvant à la tête

» d'une puissante armée qui m'a déja fait » gagner une bataille. Cependant il m'est » survenu quelques affaires pressantes qui » me rappellent dans mes États ; & c'est » ce qui me fait desirer encore plus ar- » demment la paix. Au reste, si ma qua- » lité de Roi me rend suspect au Sénat, » parce que plusieurs autres n'ont pas fait » difficulté de violer ouvertement la foi » des Traités & des alliances, devenez » vous-même mon garant ; & joignez- » vous à moi pour m'aider de vos conseils » dans toutes mes entreprises, & pour » commander mes armées sous moi. J'ai » besoin d'un homme vertueux, & d'un » ami fidéle : vous, de votre côté, vous » avez besoin d'un Prince, qui par ses » libéralités, vous mette en état de faire » plus de bien. Ne refusons point de nous » aider l'un l'autre, & de nous préter un » mutuel secours.

Pyrrhus aiant ainsi parlé, Fabricius, après un moment de silence, lui répondit en ces termes. » Il est inutile que je dise » rien de l'expérience que je puis avoir » dans le gouvernement des affaires pu- » bliques & particuliéres, dès que vous » en êtes informé d'ailleurs. A l'égard de » ma pauvreté, vous me paroissez aussi » la connoître assez, pour que je ne sois » point obligé de vous dire, que je n'ai » ni argent que je fasse profiter, ni escla-

» ves qui me produisent des revenus : que
» tout mon bien consiste dans une maison
» de peu d'apparence, & dans un petit
» champ qui fournit à mon entretien. Si
» vous croiez néanmoins que la pauvreté
» rende ma condition inférieure à celle de
» tout autre Romain, & que remplissant
» les devoirs d'un honnête homme je
» sois moins considéré parce que je ne
» suis pas du nombre des riches; per-
» mettez-moi de vous dire que l'idée que
» vous avez de moi n'est pas juste & vous
» trompe, soit qu'on vous ait inspiré ces
» sentimens, soit que vous en jugiez ainsi
» par vous-même. Si je ne possède pas de
» grands biens, je n'ai jamais cru, & ne
» crois point encore que mon indigence
» m'ait jamais fait aucun tort, soit que
» je me considére comme personne publi-
» que, ou comme simple particulier. Ma
» patrie, à cause de ma pauvreté, m'a-
» t-elle jamais éloigné de ces glorieux em-
» plois, qui sont le plus noble objet de
» l'émulation de tous les cœurs ? Je suis
» revêtu des plus grandes dignités. On
» me met à la tête des plus illustres am-
» bassades. J'assiste aux plus augustes céré-
» monies. On me confie les plus saintes
» fonctions du culte divin. Quand il s'agit
» de délibérer sur les affaires les plus im-
» portantes, je tiens mon rang dans les
» conseils, & j'y donne mon avis. Je
vais

» vais de pair avec les plus riches & les » plus puissans ; & si j'ai à me plaindre, » c'est d'être trop loué & trop honoré par » mes citoiens. Pour remplir tous ces » emplois, je ne dépense rien du mien, » non plus que les autres Romains. Rome » ne ruine point ses citoiens en les éle- » vant à la magistrature. C'est elle qui » donne tous les secours nécessaires à ceux » qui sont dans les charges, & qui les » leur fournit avec libéralité & magnifi- » cence. Car [a] il n'en est pas de notre ville » comme de beaucoup d'autres, où le » public est très pauvre, tandis que les » particuliers possédent des richesses im- » menses. Nous sommes tous riches, dès » que la République l'est, parce qu'elle » l'est pour nous. En admettant égale- » ment aux emplois publics le riche & » le pauvre selon qu'elle les en juge di- » gnes, elle égale tous ses citoiens, & ne » reconnoit entr'eux d'autre différence » ni d'autre distinction que celle du mé- » rite & de la vertu. Pour ce qui regarde » mes affaires particuliéres, loin de plain- » dre mon sort, je m'estime le plus heu- » reux de tous les hommes lorsque je me » compare aux riches, & je sens en moi- » même dans cet état une sorte de com- » plaisance & même de fierté. Mon petit

a Privatus illis census erat brevis,
Commune magnum. *Horat.*

„ champ, quelque maigre qu'il ſoit, me „ fournit tout ce qui m'eſt néceſſaire, „ pourvû que j'aie ſoin de le bien cultiver, & d'en conſerver les fruits. M'en „ faut-il davantage ? Tout aliment m'eſt „ agréable, quand il eſt aſſaiſonné par la „ faim : je bois avec délices, quand j'ai „ grande ſoif : je goute les douceurs du „ ſommeil, quand j'ai bien fatigué. Je „ me contente d'un habit qui me met à „ couvert des rigueurs de l'hiver, & entre tous les meubles qui peuvent ſervir „ à un même uſage, le plus vil eſt celui „ qui m'accommode le mieux. Je ſerois „ déraiſonnable & injuſte, ſi j'accuſois „ la fortune. Elle me fournit tout ce que „ demande la nature. Quant au ſuperflu, „ elle ne m'en a pas inſpiré le deſir. De „ quoi puis-je donc me plaindre ? Il eſt „ vrai, faute de cette abondance, je „ me vois hors d'état de ſoulager ceux qui „ ſont dans le beſoin, avantage unique „ qu'on pourroit envier aux riches. Mais „ du moment que je fais part & à la République & à mes amis du peu que je poſſéde, que je rends à mes citoiens tous les „ ſervices dont je ſuis capable, & qu'enfin „ je fais tout ce qui dépend de moi, que „ dois-je me reprocher ? Jamais la penſée „ de m'enrichir ne m'eſt venue dans l'eſprit. „ Emploié depuis lontems dans l'adminiſtration de la République, j'ai eu

» mille occaſions d'amaſſer de grandes » ſommes d'argent ſans aucun reproche. » En peut-on deſirer une plus favorable » que celle qui ſe préſenta il y a quelques » années ? Revêtu de la dignité conſu- » laire, je fus envoié contre les Samnites, » les Lucaniens, les Brutiens, à la tête » d'une nombreuſe armée. Je ravageai » une grande étendue de pays, je vain- » quis l'ennemi dans pluſieurs batailles, » j'emportai d'aſſaut pluſieurs villes plei- » nes de butin & d'opulence, j'enrichis » toute l'armée de leurs dépouilles, je » dédommageai chaque citoien de ce » qu'il avoit fourni pour les frais de la » guerre, & aiant reçu les honneurs du » triomphe, je mis encore quatre cens talens » dans le tréſor public. Après avoir né- » gligé un butin ſi conſidérable dont je » pouvois prendre tout ce que j'aurois » voulu, après avoir mépriſé des richeſ- » ſes ſi juſtement acquiſes, & ſacrifié à » l'amour de la gloire les dépouilles de » l'ennemi, à l'exemple de Valérius Pu- » blicola, & de pluſieurs autres grands » perſonnages, qui par leur généreux » déſintéreſſement ont porté ſi haut la » puiſſance de Rome; me conviendroit- » il d'accepter l'or & l'argent que vous » m'offrez? Quelle idée auroit-on de » moi? Quel exemple donnerois-je à mes » citoiens? De retour à Rome, comment

Quatre cens mille écus.

» ſoutiendrois-je leurs reproches, & mê-
» me leur vûe ſeule? Nos Cenſeurs, ces
» Magiſtrats prépoſés à veiller ſur la diſ-
» cipline & ſur les mœurs; ne m'oblige-
» roient-ils pas de rendre compte devant
» tout le monde des préſens que vous
» voulez me faire accepter? Vous garde-
» rez, s'il vous plait, vos richeſſes, &
» moi ma pauvreté & ma réputation.

Je crois bien que l'Hiſtorien a prété ces diſcours à Pyrrhus & à Fabricius: mais il n'a fait qu'exprimer & mettre dans un plus grand jour leurs ſentimens, ſur-tout du dernier. Car tel étoit le caractére des Romains dans ces beaux ſiécles de la République. Fabricius [a] étoit véritablement perſuadé qu'il y avoit plus de gloire & de grandeur à pouvoir mépriſer tout l'or du Roi, qu'à régner.

Plutarc. in Pyrrho, pag. 395-397.

Le lendemain Pyrrhus, voulant ſurprendre l'Ambaſſadeur Romain & l'étonner, comme il n'avoit encore jamais vû d'éléphant, ordonna au Capitaine de ſes éléphans d'en armer le plus grand, de le mener dans le lieu où il ſeroit en converſation avec Fabricius, & de le tenir là derriére une tapiſſerie pour le faire paroitre quand il l'ordonneroit. Cela étant exécuté, & le ſignal donné,

a Fabricius Pyrrhi regis aurum repulit; majuſque regno judicavit regias opes poſſe contemnere. *Senec. Epiſt.* 120.

on retira la tapisserie, & cet animal énorme parut tout à coup, levant sa trompe sur la tête de Fabricius, & jettant un cri horrible & épouvantable. Fabricius s'étant tourné tranquillement, sans témoigner ni surprise ni crainte, dit à Pyrrhus en souriant: *Ni votre or ne m'émut hier, ni votre éléphant ne m'étonne aujourd'hui.*

Le soir, quand on fut à table, on parla de beaucoup de choses; & après avoir parcouru les affaires de la Gréce, & discouru des Philosophes, Cinéas fit tomber la conversation sur Epicure, & détailla ce que les Epicuriens pensent des dieux, & du gouvernement des Etats. Il dit qu'ils faisoient consister la fin & le souverain bien de l'homme dans la volupté; qu'ils fuioient les dignités & les charges comme la ruine & la perte du bonheur; qu'ils ne donnoient à la Divinité, ni amour, ni haine, ni colére; qu'ils soutenoient qu'elle ne prenoit aucun soin des hommes, & qu'ils la releguoient dans une vie tranquille, où elle passoit tous les siécles sans affaires, & plongée dans toutes sortes de délices & de voluptés. Il y a bien de l'apparence que la vie molle & voluptueuse des Tarentins donna lieu à cet entretien. Pendant que Cinéas parloit encore, Fabricius, à qui cette doctrine étoit nouvelle, s'écria de

toute sa force : *O grand Hercule, puissent les Samnites & Pyrrhus suivre cette doctrine pendant qu'ils feront la guerre aux Romains !*

Qui de nous, à juger des mœurs anciennes par les nôtres, s'attendroit à voir rouler les propos de table parmi de grands guerriers, non-seulement sur des affaires de politique, mais sur des matiéres d'érudition ; car les questions de Philosophie en faisoient alors le principal objet ! De tels entretiens, assaisonnés de réflexions & de reparties spirituelles, ne valent-ils pas bien des conversations, qui souvent, depuis le commencement du repas jusqu'à la fin, sans beaucoup de dépense d'esprit, se passent presque à louer, & à exalter par des acclamations dignes d'Epicuriens, la bonté des mêts, la finesse des ragoûts, l'excellence des vins & des liqueurs.

Pyrrhus, admirant la grandeur d'ame de l'Ambassadeur Romain, & charmé de sa prudence & de sa sagesse, desira encore avec plus de passion de faire amitié & alliance avec sa ville, au lieu de lui faire la guerre. Et le prenant en particulier, il le conjura encore une fois de vouloir bien, après qu'il auroit moienné un accommodement entre les deux Etats, s'attacher à lui & vivre dans sa Cour, où il auroit la premiére place parmi tous

ses amis & tous ses Capitaines. *Je ne vous le conseillerois pas*, repartit Fabricius en lui parlant à l'oreille, & en souriant, *& vous entendez peu vos intérêts. Car ceux qui vous honorent & qui vous admirent présentement, s'ils m'avoient une fois connu, m'aimeroient mieux pour leur Roi que vous-même.*

Le Prince, loin de se fâcher de cette réponse ; l'en considéra encore plus ; & ne confia qu'à lui les prisonniers, afin que, si le Sénat ne vouloit pas lui accorder la paix, ils lui fussent renvoiés après qu'ils auroient embrassé leurs parens & leurs amis, & célébré la fête des Saturnales. Ils lui furent renvoiés en effet après la fête, le Sénat aiant ordonné peine de mort contre quiconque demeureroit, & ne se rendroit pas auprès de Pyrrhus.

L'année suivante, Fabricius aiant pris le commandement de l'armée, un inconnu vint à lui dans son camp, & lui rendit une lettre du Médecin du Roi, qui lui offroit d'empoisonner Pyrrhus, si les Romains lui promettoient une récompense proportionnée au grand service qu'il leur rendroit en terminant une si forte guerre sans aucun danger pour eux. Fabricius, [a] conservant toujours le même

[a] Ejusdem animi fuit, auro non vinci, veneno non vincere. Admirati sumus ingentem virum, quem

fonds de probité & de justice au milieu de la guerre qui fournit tant de prétextes pour y donner atteinte, & sachant qu'il y a des droits inviolables à l'égard même des ennemis, fut frapé d'une juste horreur à une telle proposition. Comme il ne s'étoit point laissé vaincre à l'or du Roi, il crut aussi qu'il lui seroit honteux de vaincre le Roi par le poison. Après en avoir conféré avec son Collégue Emilius, il écrivit promtement à Pyrrhus pour l'avertir de se précautionner de cette noire perfidie. Sa Lettre étoit conçue en ces termes.

CAIUS FABRICIUS ET QUINTUS EMILIUS, COSS.

AU ROI PYRRHUS,

SALUT.

Il paroit que vous vous connoissez mal en amis & en ennemis : & vous en tomberez d'accord, quand vous aurez lu la lettre qu'on nous a écrite. Car vous verrez que vous faites la guerre à des gens de bien

non regis, non contra regem promissa flexissent; boni exempli tenacem; quod difficillimum est, in bello innocentem; qui aliquod esse crederet etiam in hoste nefas; qui in summa paupertate, quam sibi decus fecerat, non aliter refugit divitias quàm venenum. *Senec. Epist.* 120.

& d'honneur, & que vous donnez toute votre confiance à des méchans & à des perfides. Ce n'est pas tant pour l'amour de vous que nous vous donnons cet avis que pour l'amour de nous-mêmes, afin que votre mort ne donne point une occasion de nous calomnier, & que l'on ne croie pas que nous ayons eu recours à la trahison, parce que nous désespérions de terminer heureusement cette guerre par notre courage.

Pyrrhus aiant reçu cette Lettre, & bien avéré le fait qui y étoit énoncé, fit punir son Médecin; & pour témoigner à Fabricius & aux Romains sa reconnoissance, il renvoia au Consul tous les prisonniers sans rançon, & lui députa encore Cinéas, pour tâcher de convenir de la paix avec lui. Les Romains, qui ne vouloient point accepter ni une grace de leur ennemi, ni une récompense pour n'avoir pas commis contre lui la plus abominable des injustices, ne refusérent pas les prisonniers, mais ils lui en renvoiérent un pareil nombre des Tarentins & des Samnites. Et pour ce qui regardoit le Traité d'amitié & de paix, ils ne permirent pas même à Cinéas d'en parler, que Pyrrhus n'eût regagné l'Epire sur les mêmes vaisseaux qui l'avoient apporté. Mais comme ses affaires demandoient un second combat, il assembla son armée, se mit en

marche, & attaqua les Romains près de la ville d'Asculum.

Le combat fut rude & opiniâtre, & la victoire douteuse jusqu'à la fin. Pyrrhus d'abord ayant été poussé dans des lieux impraticables à la cavalerie, & contre une riviére très difficile, & dont les bords étoient marécageux, fut fort maltraité, & perdit beaucoup de monde. Mais s'étant enfin tiré de ce terrain désavantageux, & aiant gagné la plaine, où il pouvoit faire usage de ses éléphans, il marcha contre les Romains avec beaucoup d'impétuosité & de roideur, les rangs bien ordonnés & bien serrés. Comme il trouva une vive résistance, le carnage fut grand, & il fut lui-même blessé dans la mélée. Ses éléphans, qu'il lâcha à propos, rompirent en plusieurs endroits l'infanterie Romaine, sans pouvoir néanmoins la mettre en déroute. Les deux armées, acharnées l'une contre l'autre, firent des efforts extraordinaires de courage, & ne cessérent de combattre que lorsque la nuit les sépara. Les Romains se retirérent les premiers, & gagnérent leur camp qui étoit fort proche. La perte fut à peu près égale : & monta en tout des deux côtés à quinze mille hommes. L'avantage néanmoins parut rester du côté de Pyrrhus, qui étoit demeuré le dernier sur le champ

de bataille. Quelqu'un le félicitant ſur ſa victoire, il répondit : *Si nous en remportons encore une pareille, nous ſommes ruinés.* En effet, aiant perdu dans cette bataille ſes meilleures troupes, & ſes plus braves Officiers, il ſentoit bien qu'il ne pouvoit pas remettre ſur pié une nouvelle armée comme les Romains, qui [a] tiroient de leurs défaites mêmes de nouvelles forces & une nouvelle ardeur pour continuer la guerre.

Pendant qu'il s'occupoit de ces triſtes penſées, ne voiant preſque pour lui aucune reſſource, ni aucune voie honorable de ſe tirer d'une entrepriſe à laquelle il s'étoit trop légérement engagé, un raion d'eſpérance & de bonne fortune ranima ſon courage. D'un côté il arrive des Députés de Sicile, qui viennent lui remettre entre les mains Syracuſe, Agrigente, & la ville des Léontins, & le prier de venir chaſſer les Carthaginois de leur Ile, & la délivrer des Tyrans. Dans le même tems il arrive de Gréce des courriers, qui viennent lui donner avis que Céraunus avoit été tué dans une bataille qu'il avoit donnée contre les Gaulois en Macédoine, & que ce roiaume ſembloit lui tendre les mains, & lui offrir ſon trône.

Plutarc. in Pyrrh. pag. 397. 398. Pauſan. lib. 1. p. 22. Juſtin. lib. 18. cap. 2. & l. 23. c. 3.

AN. M. 3725. AV. J. C. 278.

a Per damna, per cædes, ab ipſo
Ducit opes animumque ferro. *Horat.*

Pyrrhus se trouva dans une nouvelle sorte d'embarras. Un moment auparavant toute ressource lui manquoit : ici il en avoit trop, & ne savoit quel parti prendre. Après avoir lontems délibéré, & pesé mûrement les raisons qui se présentoient de part & d'autre, il se détermina pour la Sicile, qui lui ouvroit un passage dans l'Afrique, & lui montroit une plus ample moisson de gloire. Sans perdre de tems, il envoia devant lui Cinéas pour traiter avec les villes, & les assurer de sa promte arrivée : puis aiant laissé dans Tarente une grosse garnison malgré les habitans, qui voioient avec peine que Pyrrhus les abandonnoit, & les retenoit néanmoins en servitude, il se mit en mer.

Quand il fut arrivé en Sicile, il se rendit maître d'abord de Syracuse, qui lui fut livrée par * Sostrate, qui gouvernoit alors cette ville, & par Thénon qui commandoit dans la citadelle. Il reçut d'eux l'argent du trésor public, & environ deux cens vaisseaux, ce qui lui facilita la conquête de toute la Sicile. Les maniéres honnêtes & prévenantes qu'il emploia dans les commencemens lui gagnérent tous les cœurs. Avec trente mille hommes de pié, deux mille cinq cens chevaux & une flote de deux cens voiles,

* *Denys d'Halicarnasse le nomme Sosistrate.*

il alloit chassant les Carthaginois devant lui, & ruinant par-tout leur domination. Il leur enleva la ville d'Eryx, qui étoit la plus forte place qu'ils eussent dans l'Ile, & la mieux pourvûe de gens de défense. Il vainquit dans un grand combat les habitans de Messine, appellés * *Mamertins*, qui par leurs courses & leurs irruptions infestoient toute la Sicile, & il rasa toutes leurs forteresses.

Des progrès si rapides effraiérent les Carthaginois, à qui il ne restoit plus dans toute la Sicile que la seule ville de Lilybée. Ils lui envoiérent offrir de l'argent & des vaisseaux, s'il vouloit leur accorder la paix & son amitié. Mais, comme il aspiroit à de plus grandes choses, il leur répondit qu'ils n'avoient d'autre moien d'obtenir ce qu'ils demandoient qu'en abandonnant la Sicile, & qu'en mettant la mer de Libye pour bornes entre les Grecs & eux. Il ne rouloit dans sa tête que de grands projets pour lui & pour les siens. Il destinoit pour son fils Hélénus la Sicile, comme un roiaume sur lequel il avoit droit par sa naissance, car il l'avoit eu de la fille d'Agathocle; & il

* *Ce mot signifie* Martiaux, *parce que ces peuples étoient fort aguerris. Ils étoient originaires d'Italie, & s'étant emparés de Messine, ou y aiant été reçus, ils conservérent leur nom, quoique la ville conservât aussi le sien.*

destinoit à son autre fils Alexandre le roiaume d'Italie, dont il comptoit la conquête sûre.

Enflé par ses prospérités continuelles, & par les forces qu'il avoit en main, il ne pensoit qu'à poursuivre les grandes espérances qui l'avoient attiré en Sicile. La premiére & la principale étoit la conquête de l'Afrique. Il avoit assez de vaisseaux pour ce grand dessein, mais il manquoit de matelots; & pour en ramasser, il força les villes avec beaucoup de rigueur de lui en fournir; & les châtia très sévérement, quand elles n'obéissoient pas à ses ordres.

Dionys. Halic. in Excerpt. pag. 541.

Ainsi il changea bientôt sa puissance en une domination & une insolence tyrannique. Il s'attira d'abord la haine de la famille & des amis d'Agathocle: il les dépouilla de tous les biens qu'ils avoient reçus de ce Prince, & en enrichit ses créatures. Au mépris des coutumes du pays, il donnoit les premiéres dignités & le gouvernement des villes à ses satellites & à ses centurions, qu'il continuoit dans la magistrature autant qu'il le jugeoit à propos sans observer le terme marqué par les loix. A l'égard des procès, des différens, des contestations, & de toutes les autres affaires de cette sorte, ou il s'en rendoit lui-même l'arbitre souverain, ou il les abandonnoit au juge-

ment & à la discrétion de ses courtisans, qui n'avoient d'autres vûes que de s'enrichir par un gain sordide, & de vivre dans le luxe & la débauche.

Une conduite si dure & si différente de celle qui lui avoit d'abord si bien réussi, aliéna les esprits, & mit tout le monde contre lui. S'apercevant qu'il étoit universellement haï, & que les esprits irrités par son mauvais gouvernement ne cherchoient qu'à secouer le joug, il mit dans la plupart des villes des garnisons à sa dévotion, sous prétexte que les Carthaginois se disposoient à lui faire la guerre. Il se saisit des plus illustres citoyens de chaque ville, & feignant qu'ils lui avoient dressé des embuches, & qu'ils tramoient quelque trahison, il les fit mourir. De ce nombre fut Thénon, commandant de la citadelle. Les services importans qu'il avoit rendus au Roi des Epirotes ne le mirent point à couvert de sa cruelle politique. On convenoit qu'il avoit plus contribué que personne à lui ouvrir le passage, & à réduire l'Ile sous sa domination. Pyrrhus voulut aussi faire prendre Sostrate: mais celui-ci pressentant les embuches qu'on lui dressoit, trouva le moien de sortir de la ville. On hazarde de tout perdre, en perdant l'amitié des peuples, qui est le lien le plus ferme qui les atta-

che aux Princes. Un traitement ſi injuſte & ſi cruel à l'égard de deux des premiers citoiens de Syracuſe, qui avoient été les principaux inſtrumens de ſes progrès dans cette Ile, acheva de le rendre odieux & inſupportable aux Siciliens. Tel étoit le caractére de Pyrrhus. Vif [a] & impétueux dans ſes entrepriſes, il venoit aſſez aiſément à bout de gagner des provinces & des roiaumes, mais il n'avoit pas l'art de les conſerver. La haine que les villes conçurent pour lui fut ſi grande, que les unes ſe liguérent avec les Carthaginois, & les autres avec les Mamertins, pour le détruire.

Dans le tems qu'il ne voioit par-tout que révoltes contre lui, que nouvelles entrepriſes, & qu'un ſoulevement général, il reçut des Lettres des Samnites & des Tarentins, qui lui mandoient qu'aiant été chaſſés de toute la campagne, & réduits à ſe renfermer dans leurs villes, il ne leur étoit plus poſſible de ſoutenir la guerre, à moins qu'il ne vînt au plutôt les ſecourir. Ces Lettres arrivérent bien à propos, pour donner à ſon départ un prétexte honnête, & pour faire croire que ce n'étoit ni une fuite, ni un

a Ut ad devincenda regna invictus habebatur, ita devictis acquiſitiſque celeriter carebat: tantò meliùs ſtudebat acquirere imperia, quàm retinere. *Juſtin. lib. 25. cap. 4.*

abandonnement de la Sicile, comme s'il eût désespéré d'y réussir.

En s'embarquant à Syracuse, il fut attaqué par les Carthaginois, de sorte qu'il fut obligé de combattre dans le port même contre ces Barbares. Dans ce combat il perdit plusieurs de ses navires. Il gagna pourtant l'Italie avec ceux qui lui restoient ; & à son arrivée il trouva les Mamertins, qui y avoient passé avant lui au nombre d'environ dix mille, & qui traversérent fort sa marche en le harcelant fréquemment, & en tombant à diverses reprises sur son arriére garde.

Plutarc. in Pyrrh. p. 399. Pausan. l. 1. pag. 22. Justin. lib. 23. cap. 3.

Tite-Live & Denys d'Halicarnasse nous apprennent ici une circonstance, qui ne fait pas d'honneur à la mémoire de Pyrrhus. Il y avoit à Locres un célébre temple consacré à Proserpine, fort respecté par tous les peuples du pays & par tous les étrangers, & auquel personne n'avoit jamais osé toucher ; quoiqu'on sût qu'il y avoit de riches trésors renfermés dans ce Temple. Pyrrhus, qui se trouvoit dans une extrême disette d'argent, ne fut pas si scrupuleux. Il enleva tous les trésors de la déesse, & les chargea sur ses vaisseaux. Le lendemain, s'il en faut croire l'histoire, sa flote fut battue d'une violente tempête, & tous les vaisseaux qui portoient le riche & sacré butin, furent jettés sur la côte des Locriens. Cet

Liv. lib. 29. n. 18. Dionys. Halicarn. in Excerpt. pag. 542.

orgueilleux Prince, eſt-il dit dans Tite-Live, inſtruit par un ſi cruel déſaſtre qu'il y avoit des dieux, fit reporter bien religieuſement tous les tréſors dans le temple. Mais cette reſtitution forcée n'appaiſa pas la déeſſe, & celui qui raporte ce fait dans une harangue, attribue à cette impiété ſacrilége tous les mauvais ſuccès qui arrivérent à Pyrrhus dans la ſuite, & en particulier le funeſte genre de mort qui termina ſes entrepriſes.

AN. M. 3730. AV. J. C. 274. Pour lors, après avoir eſſuié cette tempête, il arriva à Tarente avec vingt mille hommes de pié, & trois mille chevaux; & prenant d'abord les meilleures troupes qu'il trouva dans la place, il s'avança à grandes journées contre les Romains, qui étoient campés dans le pays des Samnites.

Comme ceux-ci conſervoient un ſecret reſſentiment contre Pyrrhus, de ce qu'il les avoit abandonnés pour courir en Sicile, il y en eut parmi eux très peu qui ſe joigniſſent à lui. Il ne laiſſa pas de partager ſon armée en deux corps. Il envoia l'un dans la Lucanie, pour s'oppoſer au Conſul qui y étoit, & pour l'empêcher de ſecourir ſon Collégue: & pour lui, avec le ſecond corps, il marcha contre l'autre Conſul Manius Curius, qui s'étoit retranché dans un lieu avantageux près la ville de Bénévent, pour

attendre le ſecours qui lui venoit de la Lucanie.

Pyrrhus ſe hâtant d'attaquer ce dernier avant que l'autre l'eût pu joindre, choiſit ce qu'il avoit de meilleur dans ſes troupes, & ſes éléphans les mieux dreſſés & les plus aguerris, & ſe mit en marche ſur la brune pour le ſurprendre dans ſon camp. Mais le lendemain matin les ennemis le découvrirent comme il deſcendoit des montagnes. Manius ſortit de ſes retranchemens avec quelques troupes, & tomba ſur les premiers qu'il rencontra. Les aiant renverſés & mis en fuite, il jetta la terreur parmi tous les autres : il y eut même quelques éléphans de pris.

Ce ſuccès donna à Manius la hardieſſe de ſortir de ſon fort avec toute ſon armée, pour combattre en pleine campagne. La bataille étant donc engagée, il eut d'abord de l'avantage à l'une de ſes ailes, & pouſſa les ennemis : mais à l'autre aile il fut renverſé par les éléphans & pouſſé juſqu'à ſon camp. Dans cet état, il appella à ſon ſecours les troupes qu'il avoit laiſſées pour garder ſes retranchemens, & qui étoient en armes & toutes fraîches. Ces troupes s'avancérent dans le moment, & à coups de piques & de dards elles forcérent les éléphans à tourner le dos, & à ſe renverſer ſur leurs propres bataillons :

ce qui y causa une telle confusion & un si grand désordre, que les Romains remportérent enfin une victoire pleine, qui leur valut en un sens la conquête de toutes les nations. Car le courage qu'ils avoient témoigné dans cette journée, & les grandes choses qu'ils avoient faites dans tous ces combats, aiant en tête un ennemi tel que Pyrrhus, augmentérent leur réputation, leurs forces, leur confiance, & les firent regarder comme des hommes invincibles. Par la victoire sur Pyrrhus, ils devinrent maîtres incontestables de toute l'Italie entre les deux mers. Bientôt après suivirent les guerres contre Carthage, dans lesquelles aiant abbattu cette puissante rivale, ils ne virent plus rien qui pût leur résister.

C'est ainsi que Pyrrhus se vit déchu de ses magnifiques espérances sur l'Italie & la Sicile, après avoir emploié à toutes ces guerres six années pleines, & ruiné entiérement ses affaires. Il est vrai que dans toutes ses disgraces il conserva un courage invincible, & qu'en expérience pour la guerre, en audace, & en valeur, il passa toujours pour le premier de tous les Rois & de tous les Capitaines de son tems. Mais ce qu'il avoit acquis par ses grands exploits, il le perdoit par ses vaines espérances: car le desir de courir après ce qu'il n'avoit pas, l'empéchoit

de conserver & de mettre en sureté ce qu'il avoit. C'est pourquoi Antigone le comparoit à un homme qui a le dé heureux, mais qui case mal.

Il repassa en Epire avec huit mille hommes de pié, & cinq cens chevaux : & comme il n'avoit point de fonds pour faire subsister ces troupes, il cherchoit la guerre pour fournir à leur entretien. Aiant donc reçu le renfort de quelques Gaulois qui se joignirent à lui, il se jetta dans la Macédoine où régnoit Antigone fils de Démétrius. Son dessein étoit seulement de la piller, & d'en emmener un grand butin : mais s'étant rendu maître de plusieurs villes sans aucune peine, & aiant débauché à Antigone deux mille soldats, il se livra à de plus hautes espérances, marcha contre Antigone même, l'attaqua dans des défilés, & mit toute son armée en désordre. D'autres Gaulois qui faisoient l'arriére-garde d'Antigone en assez grand nombre, soutinrent courageusement ses efforts. Le combat fut fort rude : mais enfin la plupart furent taillés en piéces, & ceux qui commandoient les éléphans aiant été envelopés, se rendirent, & livrérent les éléphans. Il ne restoit que la phalange Macédonienne, parmi laquelle la défaite de son arriére-garde avoit jetté le trouble & la fraieur. Pyrrhus voiant qu'elle pa-

Plutarc. in Pyrrh. pag. 400. Pausan. l. 1. cap. 5. Justin. lib. 25. cap. 3.

roissoit refuser de combattre contre lui, tendit la main aux Capitaines & aux Officiers, les appellant chacun par leur nom, & par ce moien attira à lui toute cette infanterie d'Antigone, qui fut obligé de prendre la fuite pour tâcher de conserver dans l'obéissance quelques places maritimes.

Cette victoire enfla extrémement le courage de Pyrrhus. On en peut juger par l'Inscription des dépouilles qu'il offrit à Minerve * Itonienne. *Pyrrhus, roi des Molosses, consacre à Minerve Itonienne ces boucliers des fiers Gaulois, après avoir défait l'armée entiére d'Antigone. Qu'on ne s'en étonne pas. Les Eacides sont encore aujourd'hui ce qu'ils étoient autrefois, pleins de courage & de valeur.*

Après ce combat, il reprit toutes les villes de Macédoine, & s'étant rendu maître d'Ege, il en traita fort durement les habitans, & laissa en garnison dans leur ville une partie de ces Gaulois qu'il avoit dans ses troupes, nation avide & insatiable d'argent s'il en fût jamais. Ils n'eurent pas plutôt pris possession de la ville, qu'ils commencérent à fouiller

Ville de la Macédoine sur le fleuve Aliacmon.

* *Minerve fut appellée Itonienne du nom d'Itonus fils d'Amphictyon. Elle avoit deux temples sous ce nom : l'un dans la Thessalie près de Larisse, & c'est celui dont il s'agit ici ; l'autre dans la Béotie, près de Coronée.*

dans les tombeaux des Rois de Macédoine qui avoient là leur sépulture, enlevérent toutes les richesses qui y étoient enfermées, & par une insolence sacrilége dissipérent & jettérent aux vents les cendres de ces Princes. Pyrrhus passa légérement cet attentat, & s'en mit fort peu en peine, soit que les grandes affaires qu'il avoit alors sur les bras attirassent ailleurs son attention, soit que sentant le besoin pressant qu'il avoit de ces barbares, il ne voulût pas les aliéner en faisant une recherche fort exacte, qui le mettroit dans la nécessité de punir les coupables. Cette connivence criminelle le décria fort parmi les Macédoniens.

Quoique ses affaires ne fussent pas dans un état de consistance & de fermeté qui dût lui mettre l'esprit en repos, il se livra encore à de nouvelles espérances & à de nouvelles entreprises. Cléonyme Spartiate arriva auprès de lui, pour le solliciter de mener son armée contre Lacédémone; & Pyrrhus préta volontiers l'oreille à cette proposition. Ce Cléonyme étoit de la race roiale. Cléoméne son pére, roi de Sparte, avoit eu deux fils: Acrotate & Cléonyme. Acrotate, qui étoit l'aîné, mourut avant son pére, & laissa un fils nommé Aréus. Après la mort de Cléoméne il y eut une dispute au sujet de la roiauté entre Aréus & Cléonyme.

An. M. 3732. Av. J.C. 272.

Plutarc. in Pyrrh. pag. 400-403.

Pausan. l. 1. pag 23. & 24. & lib. 3. pag. 168.

Justin. l. 25. cap. 4.

Comme celui-ci paroissoit homme violent & despotique, il n'étoit point aimé à Sparte, & il eut la douleur de voir qu'Aréus l'emporta sur lui. Ce même Cléonyme, dans un âge fort avancé, avoit épousé une très belle femme, appellée Chélidonide, fille de Léotychidas. Cette jeune femme aiant conçu une violente passion pour Acrotate, fils du Roi Aréus, qui étoit beau, bien fait, & dans la fleur de sa jeunesse, rendit son mariage non seulement très-triste, mais encore très honteux pour son mari Cléonyme, que l'amour & la jalousie transportoient également. Car sa honte étoit publique, & il n'y avoit pas un Spartiate qui ne sût le mépris que sa femme avoit pour lui. Animé donc d'un vif desir de se venger & de ses citoiens injustes & de sa femme infidéle, il mena Pyrrhus contre Sparte avec vingt-cinq mille hommes d'infanterie, deux mille chevaux, & vingt-quatre éléphans.

Ce grand appareil de guerre fit d'abord connoitre que Pyrrhus venoit moins pour rendre Cléonyme maître de Sparte, que pour se rendre maître lui-même du Péloponnése. Il est vrai que dans ses discours il le nia fortement. Car les Lacédémoniens lui aiant envoié des Ambassadeurs à Mégalopolis, il les assura qu'il n'en vouloit point du tout à Sparte, & qu'il n'é-

toit venu que pour mettre en liberté les villes qu'Antigone occupoit dans le pays. Il leur témoigna même qu'il avoit dessein d'envoier les plus jeunes de ses enfans à Sparte s'ils vouloient bien le permettre, afin qu'ils y fussent élevés dans les mœurs & dans la discipline des Spartiates, & qu'ils eussent ce grand avantage par dessus tous les autres Princes & les autres Rois, d'avoir été nourris en bonne école.

Il amusa par ces promesses flateuses tous ceux qui venoient à sa rencontre pendant sa marche. Bien imprudent & bien insensé, qui se fie aux paroles de ces politiques, dans l'esprit desquels la fourberie passe pour sagesse, & la bonne foi pour imbécillité ! Pyrrhus ne fut pas plutôt entré dans les terres de Sparte, qu'il se mit à les ravager & à les piller.

Il arriva sur le soir devant Lacédémone. Cléonyme vouloit qu'il l'attaquât sans différer un moment, pour profiter du trouble où étoient les habitans qui ne s'attendoient à rien moins qu'à un siége, & de l'absence du roi Aréus qui étoit allé en Créte au secours des Gortyniens. En effet les Ilotes & les amis de Cléonyme s'empressoient déja à orner & à préparer sa maison, ne doutant point que Pyrrhus n'y vînt souper avec lui le soir même. Pyrrhus, qui comptoit la prise de cette ville sûre & immanquable, remit

l'attaque au lendemain. Ce délai sauva Sparte, & montra qu'il est des momens favorables & décisifs, qu'il faut saisir, & qui ne reviennent plus.

Dès que la nuit fut venue, les Lacédémoniens délibérérent d'envoier leurs femmes en Créte, mais elles s'y opposérent. Il y en eut une, nommée Archidamie, qui aiant pris une épée entra dans le Sénat, & portant la parole au nom de toutes les autres elle fit ses plaintes, & demanda à tous ces hommes qui étoient là assemblés, pourquoi ils avoient si mauvaise opinion d'elles que de s'imaginer qu'elles pussent aimer ou souffrir la vie après la ruine de Sparte.

Dans ce même Conseil il fut arrété qu'on tireroit une tranchée paralléle au camp des ennemis pour leur disputer l'approche de la ville, en garnissant cette tranchée de leurs troupes. Mais comme, dans la surprise où ils se trouvoient, & dans l'absence de leur Roi, ils n'avoient point assez de monde pour faire un front égal à celui de l'armée de Pyrrhus, & pour la combattre à découvert, ils résolurent d'achever de se fermer entiérement, en ajoutant aux deux extrémités du fossé une autre espéce de retranchement, formé par une chaîne de chariots enfoncés en terre jusqu'aux moieux des roues, afin qu'aiant une assiette ferme,

ils arrêtassent les éléphans, & empêchassent la cavalerie de les prendre en flanc.

Comme ils étoient occupés à ce travail, les femmes & les filles vinrent se joindre à eux; & après avoir exhorté ceux qui devoient combattre à se reposer pendant la nuit, elles mesurérent la longueur de la tranchée, & en prirent pour leur tâche la troisiéme partie qu'elles eurent achevée avant le jour. La tranchée avoit neuf piés de largeur, six de profondeur, & neuf cens de longueur.

Dès que le jour parut, les ennemis commençant à se mettre en mouvement, elles présentérent elles-mêmes les armes à tous les jeunes gens, & leur quittant la tranchée qu'elles avoient faite, elles les exhortérent à la bien garder, & leur représentérent vivement quelle douceur ce seroit pour eux de vaincre aux yeux de leur patrie, ou quelle gloire de mourir entre les bras de leurs méres & de leurs femmes, après s'être montrés dignes de Sparte par leur valeur. Pour Chélidonide, s'étant retirée en son particulier, elle prépara un cordon, fatal instrument de sa mort si la ville venoit à être prise, pour ne pas tomber entre les mains de son mari.

Cependant Pyrrhus marcha à la tête de son infanterie pour attaquer de front les Spartiates, qui l'attendoient de l'autre

côté de la tranchée les boucliers bien serrés. Cette tranchée n'étoit pas seulement difficile à passer : les soldats de Pyrrhus ne pouvoient même s'approcher du bord, ni s'y tenir fermes, à cause que la terre, qui ne venoit que d'être remuée s'ébouloit facilement. Ce que voiant son fils Ptolémée, il prit deux mille Gaulois, & l'élite des Chaoniens, & coulant le long de la tranchée, il s'avança vers l'endroit des chariots pour s'y ouvrir un passage. Mais il ne put y réussir, tant ils étoient serrés & enfoncés avant en terre. Dans cet embárras ; les Gaulois s'avisérent de relever & de dégager les roues, pour traîner les chariots dans la riviére voisine.

Le jeune Acrotate s'aperçut le premier de ce danger, traversa promtement la ville avec trois cens soldats qu'il prit avec lui, & faisant un grand circuit, il alla prendre Ptolémée par les derriéres sans être découvert, parce qu'il marcha par des chemins creux. Il tomba brusquement sur les derniers ; & les força de tourner tête pour combattre contre lui. Dans ce mouvement subit, aiant perdu leur rang, & étant mis en désordre, ils s'entrepoussoient les uns les autres, & tomboient la plupart dans le fossé & autour des chariots. Enfin, après un long combat qui leur couta beaucoup de sang, ils

furent repouſſés, & obligés de prendre la fuite. Les vieillards, & la plupart des femmes, étoient de l'autre côté de la tranchée, & voioient avec admiration ce courage intrépide d'Acrotate. Pour lui, couvert de ſang, & tout fier de ſa victoire, il retourna à ſon poſte au milieu des louanges & des applaudiſſemens des femmes Spartaines, qui relevoient ſa valeur, & portoient envie à la gloire & au bonheur de Chélidonide : preuve que les Dames de Sparte n'étoient pas fort délicates ſur le point de la chaſteté conjugale.

Le combat fut encore plus opiniâtre du côté de Pyrrhus, le long du foſſé défendu par l'Infanterie Lacédémonienne. Les Spartiates y combattirent avec beaucoup de courage. Pluſieurs s'y diſtinguérent, & entr'autres Phyllius, qui, après avoir réſiſté lontems & tué de ſa main tous ceux qui s'étoient préſentés devant lui pour forcer le paſſage, ſentant enfin ſes forces lui manquer par le grand nombre de bleſſures qu'il avoit reçues, & la quantité de ſang qu'il avoit perdu, appella un des officiers qui commandoient à ce poſte, lui céda ſa place, & alla tomber au milieu des ſiens, pour ne pas laiſſer ſon corps aux ennemis.

La nuit ſépara les combattans, & mit fin à l'attaque, qui recommença le lendemain dès la pointe du jour. Les Lacédé-

moniens se défendirent avec un nouveau courage & une nouvelle ardeur. Les femmes ne les abandonnoient point. Elles se tenoient toujours près d'eux; attentives à leur fournir des armes, à donner à boire & à manger à ceux qui en avoient besoin, & à retirer les blessés. Les Macédoniens travailloient avec une merveilleuse diligence à combler le fossé par quantité de bois & d'autres matiéres qu'ils jettoient par dessus les armes & les morts: & les Lacédémoniens de leur côté redoubloient leurs efforts & leur résistance pour les en empécher.

Tout-à-coup ils voient Pyrrhus, qui aiant forcé l'endroit où étoient les chariots, & s'étant ouvert un passage, poussoit à toute bride contre la ville. Ceux qui étoient commandés pour défendre ce poste, jettent de grands cris. Les femmes y répondent avec des hurlemens effroiables, & se mettent à courir de côté & d'autre. Pyrrhus s'avance, & renverse tout ce qui s'oppose à lui. Il étoit déja bien près de la ville, lorsque son cheval, percé d'un trait Crétois, & effarouché par la douleur, l'emporta bien loin dans la mélée, & en mourant le jetta par terre. Pendant que ses amis s'empressent autour de lui, les Spartiates accourent, & à coups de traits ils repoussent les Macédoniens au delà de la tranchée.

Aussitôt Pyrrhus fit cesser de tous côtés le combat, se flatant que les Lacédémoniens, qui avoient perdu beaucoup de monde, & qui étoient presque tous blessés, prendroient le parti de se rendre. En effet la ville étoit réduite aux abois, & paroissoit hors d'état de soutenir une nouvelle attaque. Dans ce moment, où tout étoit desespéré, un des Généraux d'Antigone leur améne de Corinthe un corps assez considérable de troupes étrangéres. A peine furent-elles entrées dans la ville, qu'on vit arriver de Créte le Roi Aréus avec deux mille hommes de pié.

Ces deux renforts, arrivés aux Lacédémoniens dans le même jour, ne firent qu'animer davantage Pyrrhus, & rallumer son ambition. Il trouvoit qu'il lui seroit plus glorieux de prendre la place malgré ses nouveaux défenseurs, & sous les yeux de son Roi. Après quelques essais, comme il vit qu'il n'en remportoit que des blessures, il renonça à son entreprise, & se mit à ravager le plat pays, dans la résolution d'y passer l'hiver. Mais une nouvelle lueur d'espérance l'entraîna bientôt ailleurs.

AN. M. 3731. AV. J.C. 271.

Il s'étoit allumé à Argos une grande sédition entre deux des principaux citoiens, Aristéas & Aristipe. Ce dernier paroissoit vouloir s'appuier de la faveur & de la protection d'Antigone; & Aris-

Plutarc. in Pyrrho, pag. 403-406. Pausan. l. 1. pag. 24. Justin lib. 25. cap. 5.

téas, pour le prévenir, se hâta d'appeller Pyrrhus. Celui-ci, toujours avide de nouveautés, regardant ses victoires comme autant de dégrés pour d'autres avantages plus grands, & ses défaites comme des raisons indispensables de recommencer la guerre pour réparer ses malheurs, ne pouvoit être fixé ni par ses bons ni par par ses mauvais succès dans une assiette d'esprit tranquille & assurée. Il n'eut donc pas plutôt reçu le courrier d'Aristéas, qu'il se mit en marche pour Argos. Le Roi Aréus lui dressa plusieurs embuscades dans le chemin, & aiant occupé les passages les plus difficiles, il tailla en piéces les Gaulois & les Molosses qui faisoient son arriére-garde. Ptolémée, que Pyrrhus son pére avoit détaché pour secourir cette arriére-garde, aiant été tué dans le combat, ses troupes se débandérent, & prirent la fuite. La cavalerie Lacédémonienne, commandée par Evalcus, Capitaine de grande réputation, les poursuivit avec tant de chaleur, que sans s'en apercevoir elle se trouva fort éloignée de son infanterie qui n'avoit pu la suivre.

Pyrrhus, qui venoit d'apprendre la mort de son fils, & qui en ressentoit une vive douleur, mena promtement contre eux sa cavalerie de Molosses, & se jettant le premier au milieu des ennemis, il fut en un moment tout couvert de sang par

le carnage qu'il fit des Lacédémoniens. Il étoit toujours intrépide & terrible dans les batailles : mais dans cette occasion, où la vengeance & la douleur ajoutoient comme une nouvelle pointe à son courage, il se surpassa lui-même, & par sa force & son audace il effaça tout ce qu'il avoit fait dans les autres combats. Il cherchoit par tout Evalcus dans la mélée, & l'aiant aperçu, il pousse son cheval contre lui, le perce de sa javeline après avoir lui-même couru un grand risque : puis, sautant à terre, il combat à pié, & fait un carnage effroiable de tous ces Lacédémoniens qu'il renverse sur le corps d'Evalcus. Cette perte de ce qu'il y avoit de plus braves Officiers & soldats à Sparte, fut l'effet de la témérité de ceux qui, aiant remporté une pleine victoire, se la laissérent enlever en poursuivant les fuiards avec une aveugle & indiscréte vivacité.

Pyrrhus, après avoir comme célébré par ce grand combat les funérailles de Ptolémée, & avoir soulagé en quelque maniére son affliction en assouvissant sa colére & sa vengeance dans le sang de ceux qui avoient tué son fils, continua sa route vers la ville de Nauplia, & le lendemain matin il envoia un Héraut à Antigone, pour lui offrir de vuider leur querelle par un combat singulier. Anti-

gone se contenta de répondre que *si Pyrrhus etoit las de vivre, il trouveroit bien des chemins pour courir à la mort.*

En même tems il leur vint à tous deux des Ambassadeurs d'Argos, pour les prier de se retirer, & de permettre que leur ville ne fût assujettie à aucun d'eux, mais qu'elle demeurât amie de l'un & de l'autre. Antigone reçut volontiers cette proposition, & donna aux Argiens son fils en ôtage. Pyrrhus promit aussi de se retirer: mais comme il ne donnoit aucun gage de sa parole, il fut soupçonné de mauvaise foi.

On ne se trompoit point. La nuit venue, il s'approcha des murailles, & aiant trouvé une porte ouverte par Aristéas, il eut le tems de faire entrer ses Gaulois, & de se saisir de la place avant que d'être aperçu. Mais quand il voulut faire entrer ses éléphans, la porte se trouva trop basse; de sorte qu'il falut leur ôter les tours qu'ils avoient sur le dos, & quand ils furent entrés les leur remettre. Tout cela ne put se faire dans l'obscurité sans beaucoup d'embarras, de désordre & de bruit, & sans une perte de tems considérable, ce qui les fit découvrir. Les Argiens voiant les ennemis dans leur ville, courent à la Forteresse, se retirent dans les lieux les plus avantageux pour s'y défendre, députent vers

Anrigone pour le presser de venir à leur secours. Il y marche sans délai, & fait entrer dans la ville son fils avec ses Officiers & ses meilleures troupes.

En même tems arriva aussi dans Argos le Roi Aréus avec mille Crétois, & ceux des Spartiates qui avoient pu faire le plus de diligence. Toutes ces troupes s'étant jointes, chargent avec furie les Gaulois, & les mettent en désordre. Pyrrhus accourt pour les soutenir. Mais au milieu de la confusion & du tumulte qui régnoient par-tout pendant l'obscurité de la nuit, il ne peut ni se faire entendre, ni se faire obéir. Quand le jour parut, il fut bien surpris de voir la Citadelle remplie d'ennemis. Pour lors perdant toute espérance, il ne songe plus qu'à se retirer. Mais comme il craignoit les portes de la ville qui étoient trop étroites, il manda à son fils Hélénus, qu'il avoit laissé dehors avec la meilleure partie de son armée, de démolir un pan de la muraille, pour laisser une sortie libre à ses troupes. Celui à qui Pyrrhus avoit donné cet ordre fort à la hâte, l'aiant mal entendu, en porta un tout contraire. Hélénus dans le moment même, prenant avec lui sa meilleure infanterie, & ce qui lui restoit d'éléphans, entre dans la ville pour aller secourir son pére.

Quand il entra, Pyrrhus commençoit

à se retirer. Pendant que la place put lui donner du terrain, il fit bonne contenance, tournant de tems en tems visage, & repoussant avec courage ceux qui le poursuivoient. Mais quand il se fut engagé dans la rue étroite qui menoit à la porte, la confusion qui étoit déja fort grande, augmenta infiniment par l'arrivée des troupes que son fils amenoit à son secours. Il avoit beau crier qu'ils reculassent pour dégager la rue, ils ne l'entendoient point, & alloient toujours en avant. Pour surcroit de malheur, un des plus grands éléphans étant tombé de travers au milieu de la porte, la tenoit comme fermée, de sorte qu'ils ne pouvoient plus ni avancer ni reculer. L'embarras & le trouble passoient tout ce qu'on peut dire.

Pyrrhus voiant l'agitation de ses gens poussés & repoussés comme par des flots, ôta l'éclatante aigrette qui distinguoit son casque, & qui le faisoit reconnoître, & se confiant en la bonté de son cheval, il se jetta au milieu des ennemis qui le poursuivoient. Comme il combattoit en désespéré, un des ennemis l'approcha, & lui donna un grand coup de javeline au travers de la cuirasse. La blessure ne fut ni grande, ni dangereuse. Pyrrhus tourne aussitôt contre celui qui l'avoit frapé: c'étoit un simple soldat, fils d'une pauvre femme d'Argos même. Cette mére regar-

doit le combat de dessus le toit d'une maison, comme toutes les autres femmes.

Voiant donc son fils s'attacher à Pyrrhus, hors d'elle-même, & saisie de fraieur pour le grand péril auquel il s'exposoit, elle prit à deux mains une grosse tuile, & la jetta sur Pyrrhus. Elle lui tomba justement sur la tête, & le casque n'aiant pu parer le coup, dans le moment d'épaisses ténébres lui couvrent les yeux. Les mains lâchent les rênes : il tombe de son cheval sans être remarqué de personne. Mais bientôt après un soldat qui le reconnut, l'acheva en lui coupant la tête.

Le bruit de cet accident fut bientôt répandu. Alcyonée, fils d'Antigone, aiant pris cette tête, poussa à toute bride vers son pére, & la jetta à ses piés. Il en fut fort mal reçu, comme faisant un personnage indigne de son rang. Antigone, rappellant dans sa mémoire le sort de son ayeul Antigone, & celui de son pére Démétrius, ne put refuser des larmes à un spectacle si lugubre, & fit rendre des honneurs magnifiques au mort. Après s'être rendu maître du camp & de toute l'armée de Pyrrhus, il traita avec beaucoup de bonté & de générosité Hélénus son fils, aussi bien que tous ses amis, & les renvoia en Epire.

On ne peut refuser le titre de grand Capitaine à Pyrrhus, après l'estime par-

ticuliére qu'en ont fait les Romains, & sur-tout après le témoignage glorieux que l'on dit lui avoir été rendu par l'homme du monde le plus digne d'être cru sur ce qui fait le mérite guerrier, & le plus capable d'en juger sainement & avec connoissance de cause. Tite-Live, sur le témoignage d'un Historien qu'il cite sans le garantir, raporte qu'Annibal interrogé par Scipion qui il regardoit comme le plus grand & le plus habile général, mit au premier rang Alexandre, Pyrrhus au second, & ne se plaça lui-même qu'au troisiéme.

Liv. lib. 35. n. 14.

Il caractérisa Pyrrhus, en ajoutant, » qu'il étoit le premier qui eût enseigné » l'art des campemens; que personne n'a» voit sû mieux que lui prendre ses postes, » & ranger ses troupes; qu'il avoit eu l'art » de gagner les hommes & de se les atta» cher, en sorte que les peuples d'Italie » auroient mieux aimé l'avoir pour maître » tout étoit étranger qu'il étoit, que le peu» ple Romain qui depuis tant d'années te» noit le premier rang dans le pays.

Pyrrhus pouvoit avoir ces grandes qualités: quoique pourtant j'aie de la peine à comprendre comment Annibal a pu dire qu'il étoit le premier qui eût enseigné l'art des campemens. Avant lui les autres Généraux & Rois Grecs ne possédoient-ils pas cet art là? Il est vrai qu'il l'a ensei-

gné aux Romains, & c'eſt à quoi il faut ſe borner. Mais enfin ces grandes qualités ſeules ne font pas ce me ſemble le grand Capitaine. Elles lui manquérent même en pluſieurs occaſions. Il fut vaincu par les Romains près d'Aſculum pour avoir mal pris ſon terrain. Il manqua la priſe de Sparte, pour en avoir différé l'attaque de quelques heures. Il perdit la Sicile, pour n'avoir pas aſſez ménagé l'eſprit des peuples. Il ſe perdit lui-même à Argos, pour s'être engagé témérairement dans le milieu d'une ville ennemie. On pourroit raporter beaucoup d'autres fautes qu'il fit même par raport à l'art militaire.

N'en eſt-ce pas une eſſentielle, indigne d'un grand Capitaine & d'un Roi, de s'expoſer toujours ſans ménagement comme un ſimple ſoldat, de combattre dans les premiers rangs comme un avanturier, de tirer plus de vanité d'une action perſonnelle qui montroit ſeulement beaucoup de force de corps & d'audace, que de la conduite ſage & attentive d'un Général qui veille à la ſureté du tout, & qui ne confond pas ſon mérite & ſes devoirs avec ceux d'un ſimple ſoldat? On a pu remarquer que ç'a été là aſſez le défaut des Rois & des Généraux de ce ſiécle, ſéduits ſans doute par le faux éclat de la témérité heureuſe d'Alexandre.

N'eſt-ce pas un autre grand défaut dans

Pyrrhus de n'avoir suivi aucune régle dans l'entreprise de ses guerres, de s'y être livré aveuglément, sans réflexion, sans cause; par tempérament, par passion, par habitude, par impuissance de se tenir en repos, & par pure incapacité de faire autre chose que ferrailler: qu'on me pardonne cette expression? Il me semble qu'un tel caractére approche fort d'un héros de roman & d'un chercheur d'avantures.

Mais le défaut qui caractérise davantage Pyrrhus, & qui aura le plus choqué tous mes Lecteurs, c'étoit de former des entreprises trop légérement, de se livrer sans examen aux moindres apparences de succès, de changer de desseins & de vûes avec une facilité qui marquoit peu de consistance d'esprit & même peu de jugement, en un mot de tout commencer & de ne rien finir. Toute sa vie n'a été qu'une suite d'incertitude, de variations, de changemens. Transporté en différens tems par une ambition inquiéte & impétueuse dans la Sicile, dans l'Italie, dans la Macédoine, dans la Gréce, il ne fut nulle part moins que dans l'Epire, lieu de sa naissance & de son domaine. Donnons-lui donc le titre de grand Capitaine, si, pour le mériter, il ne faut que du courage, de la valeur, & de l'audace: car pour ces qualités, il ne l'a cédé à personne. En le voiant dans les combats, on croioit voir la viva-

cité, l'intrépidité, & cette ardeur martiale d'Alexandre. Mais certainement il n'a pas eu les qualités d'un bon Roi, qui aimant véritablement ses peuples, fait consister son courage à les défendre, son bonheur à les rendre heureux, sa gloire à leur procurer une paix tranquille & assurée.

La réputation des Romains commençant à faire du bruit parmi les nations étrangéres par la guerre de six ans qu'ils avoient soutenue contre Pyrrhus, qu'ils forcérent enfin à quitter l'Italie pour retourner honteusement en Epire; Ptolémée Philadelphe envoia des Ambassadeurs à Rome pour leur demander leur amitié. Les Romains furent charmés de se voir recherchés par un si grand Roi.

An. M. 3730. Av. J.C. 274.

Liv. Epit. lib. 4. Eutrop. l. 2.

Pour répondre à ses honnêtetés, l'année suivante ils envoiérent aussi une Ambassade en Egypte. Les Ambassadeurs furent Q. Fabius Gurges, Cn. Fabius Pictor, Numérius son frére, & Q. Ogulnius. Ils firent voir un désintéressement, qui marquoit bien leur grandeur d'ame. Ptolémée, dans un régal qu'il leur donna, fit présent à chacun d'eux d'une couronne d'or. Ils la reçurent, pour ne le pas désobliger en refusant l'honneur qu'il leur faisoit: mais, le lendemain matin, ils allérent mettre ces couronnes sur la tête des statues du Roi qui étoient dans les places publiques de la ville. A leur audience de

An. M. 3731. Av. J. C. 273.

Liv & Eutrop. ibid. Val. Max. l. 4. c. 3. Dio in Excerpt.

congé, le Roi leur aiant encore fait des présens considérables, ils les reçurent comme ils avoient fait les couronnes. Mais, dès qu'ils furent arrivés à Rome, avant que d'aller au Sénat rendre compte de leur Ambassade, ils les mirent tous dans le trésor public; & par ces deux belles actions ils firent voir, qu'en [a] servant le Public les gens de bien ne doivent se proposer d'autre avantage pour eux-mêmes que l'honneur de se bien acquitter de leur devoir. La République ne se laissa pas vaincre ici en noblesse de sentimens. Le Sénat & le peuple voulurent qu'on donnât aux Ambassadeurs, pour les services qu'ils avoient rendus à l'Etat, une somme équivalente à ce qu'ils avoient remis dans le Trésor public. Voila un beau combat de gloire & de générosité, où l'on ne sait à quel parti attribuer la victoire! Où trouve-t on maintenant des hommes qui se dévouent ainsi au bien public sans aucun retour d'intérêt, & qui entrent dans les charges & dans les emplois sans aucune vûe de s'y enrichir? Mais aussi où trouvera-t-on des Etats & des Princes qui sachent ainsi estimer & récompenser le mérite? On voit ici, dit un Historien, trois beaux modéles: de libéralité dans Ptolémée, de désintéressement

Valère Maxime.

a De publico scilicet ministerio nihil cuiquam præter laudem bene administrati officii accedere debere judicantes. *Val. Max.*

dans les Ambaſſadeurs, d'équité dans le peuple Romain.

§. VIII. *Athénes aſſiégée & priſe par Antigone. Juſte punition de Sotade poéte ſatyrique. Révolte de Magas contre Philadelphe. Mort de Philétére, fondateur du royaume de Pergame. Mort d'Antiochus Soter. Son fils Antiochus, ſurnommé Théus, lui ſuccéde. Travaux de Ptolémée utiles pour le commerce. Accommodement de Magas avec Philadelphe : mort du premier. Guerre entre Antiochus & Ptolémée. Révolte de l'Orient contre Antiochus. Réunion des deux Rois. Mort de Ptolémée Philadelphe.*

DEPUIS QUE la Macédoine s'étoit ſoumis les Grecs, & les avoit rendu dépendans de ſon autorité, il ſemble qu'en perdant leur liberté ils avoient perdu ce courage, & cette grandeur d'ame qui juſques-là les avoit ſi fort diſtingués des autres peuples. Ils paroiſſent entiérement changés, & on ne reconnoit plus leur ancien caractére. Sparte, autrefois ſi fiére, & en poſſeſſion de dominer ſur toute la Gréce, ſouffre maintenant avec patience le joug d'une domination étrangére, & ſe laiſſera bientôt aſſervir au dedans par des Tyrans, qui la traiteront avec la derniére cruauté. Nous verrons Athénes, ſi jalouſe ancien-

nement de sa liberté, & si formidable aux plus puissans Rois, courir, pour ainsi dire, à la servitude, & à mesure qu'elle changera de maîtres leur prodiguer successivement les plus basses & les plus indignes flateries. Elles feront l'une & l'autre quelques efforts de tems en tems pour se rétablir dans leur ancienne liberté, mais toujours foiblement & sans succès.

AN. M. 3736. AV. J.C. 268. *Justin. l. 26. cap. 2. Pausan. in Lacon. pag 158 & in Attic. p. 1.*

Quelques années après la mort de Pyrrhus, Antigone Gonatas, roi de Macédoine, étant devenu fort puissant, & par cela même formidable aux Etats de la Gréce, les Lacédémoniens & les Athéniens firent une ligue contre lui, & engagérent Ptolémée Philadelphe à y entrer. Antigone, pour dissiper la ligue qu'avoient formé ces deux peuples, & pour en prévenir la suite, commença, sans perdre de tems, par mettre le siége devant Athénes. Ptolémée aussitôt y envoia une flote, dont il donna le commandement à Patrocle un de ses Généraux; & Arée Roi de Lacédémone se mit à la tête d'une armée pour secourir la place par terre. Patrocle, dès qu'il fut arrivé devant la ville, conseilla à Arée d'attaquer les ennemis, & promit en même tems de faire sa descente, & de les charger par derriére. Le conseil étoit sage, & ne pouvoit manquer d'avoir un heureux succès; mais Arée, qui manquoit de provisions, aima mieux retourner chez

lui. La flote, qui ne pouvoit pas agir seule, en fit autant, & s'en retourna en Egypte sans rien faire. C'est l'inconvénient ordinaire des troupes de divers pays, commandées par des Chefs qui n'ont entre eux ni subordination, ni bonne intelligence. Athénes, abandonnée ainsi par ses Alliés, demeura en proie à Antigone, qui y mit garnison.

Patrocle, en s'en retournant, rencontra à Caune, ville maritime de la Carie, Sotade, poéte entiérement décrié pour la licence effrénée & de ses vers & de ses mœurs. Il n'épargnoit dans ses poésies satyriques ni ses meilleurs amis, ni les plus gens de bien, ni même la personne sacrée des Rois. Chez Lysimaque il affectoit de noircir par des médisances atroces la réputation de Ptolémée; & quand il étoit à la Cour de celui-ci, il traitoit de la même sorte Lysimaque. Il avoit composé une satyre violente contre Ptolémée, où il y avoit des traits sanglans sur son mariage avec Arsinoé sa propre sœur. Pour éviter la colére de ce Prince, il s'étoit sauvé d'Alexandrie. Patrocle crut devoir faire un exemple d'un miserable qui avoit fait un si grand affront à son Maître. Il lui fit mettre du plomb autour du corps, & le fit jetter dans la mer. C'est une race bien dangereuse & bien détestable que ces Poétes satyriques de profession, qui ont re-

An. M. 3737.
Av. J. C. 267.
Athen. lib. 14. pag. 620. 621.

noncé à toute probité & à toute pudeur, & dont la plume trempée dans le fiel le plus amer ne respecte ni rang ni vertu.

An. M. 3739. Av. J.C. 265. *Pausan. in Attic. pag. 12. & 13.*

Une révolte suscitée en Egypte par un Prince de qui il sembloit que Ptolémée n'avoit rien de pareil à craindre, lui donna beaucoup d'occupation. Magas, Gouverneur de la Cyrénaïque & de la Libye, aiant levé l'étendart de la révolte contre Ptolémée son maître & son bienfaiteur, se fit déclarer Roi de ces provinces. Ils étoient fréres de mére : car il étoit fils de Bérénice & de Philippe Officier Macédonien, qu'elle avoit eu pour mari avant que d'être à Ptolémée Soter. Aussi fut-ce à sa priére & par son crédit que Magas obtint cette viceroiauté, quand elle revint à la Couronne par la mort d'Ophellas, comme il a été marqué ci-devant. Il s'y étoit si bien affermi par une longue possession, & par son mariage avec Apamé fille d'Antiochus Soter roi de Syrie, qu'il entreprit de se rendre indépendant. Comme l'ambition n'a point de bornes, il poussa ses prétentions encore plus loin. Non content d'enlever à son frére les deux provinces qu'il gouvernoit, il vouloit même le détrôner. Il mena en Egypte pour cet effet une grande armée, & prenant la route d'Alexandrie, il se rendit maître en passant de Parétonion, qui est une ville de la Marmarique.

La nouvelle qu'il reçut de la révolte des Marmarides dans la Lybie, l'empécha de pousser cette expédition plus loin. Il retourna sur ses pas pour y mettre ordre. Cette retraite donnoit une belle occasion à Ptolémée, qui s'étoit avancé sur la frontiére à la tête d'une armée, de le charger, & de le défaire entiérement: mais un nouveau péril l'appella lui-même d'un autre côté. Il découvrit un complot qu'avoient fait contre lui quatre mille Gaulois qu'il avoit pris à sa solde, qui n'alloit pas à moins qu'à le chasser d'Egypte, & à s'en saisir eux-mêmes. Pour prévenir leur coup, il revint en Egypte, & mena les conjurés dans une île du Nil, où il les renferma si bien, qu'il les y fit tous mourir de faim, excepté ceux qui aimérent mieux s'entretuer que d'y languir ainsi.

Magas, après avoir mis ordre aux troubles qui l'avoient fait retourner sur ses pas, reprit ses desseins sur l'Egypte; &, pour y mieux réussir, il engagea son beau-pére Antiochus Soter à y entrer. Il fut résolu entr'eux qu'Antiochus attaqueroit Ptolémée d'un côté, & Magas de l'autre. Ptolémée, qui fut averti secrettement de ce Traité, prévint Antiochus, & lui donna tant d'occupation dans toutes ses provinces maritimes par les descentes & les ravages qu'y firent les troupes qu'il y envoia, que ce Prince fut obligé de demeu-

AN. M. 3740. AV. J.C. 264.

rer dans ses propres Etats pour les défendre; & Magas, qui avoit compté sur la diversion qu'il feroit, ne jugea pas à propos d'entrer en action de son côté, quand il vit que son Allié ne faisoit pas l'effort auquel il s'étoit attendu.

An. M. 3741. Av. J.C 263. Strab. l. 13 p. 623. 624. Pausan. in Att. pag. 13. & 18.

L'année suivante mourut Philétére, fondateur du roiaume de Pergame, à l'âge de quatre-vingts ans. Il étoit eunuque, & avoit eu pour maître Docime Officier de l'armée d'Antigone. Docime aiant quitté ce Prince pour entrer au service de Lysimaque, Philétére le suivit. Lysimaque lui trouvant beaucoup de capacité, le prit pour son Trésorier, & lui confia la ville de Pergame, dans le château de laquelle étoit le trésor. Il servit très fidélement Lysimaque dans ce poste pendant un grand nombre d'années. Mais son attachement aux intérêts d'Agathocle le fils aîné de Lysimaque, que les intrigues de la jeune Arsinoé, fille de Ptolémée Soter, firent périr comme on l'a vû ci-dessus; & la douleur qu'il témoigna de sa mort tragique, le rendirent suspect à cette jeune Reine, & elle prit des mesures pour le perdre. Philétére, qui s'en aperçut, prit le parti de se révolter; & aidé dans son dessein de la protection de Séleucus, il y réussit & se maintint dans la possession de la ville & des trésors de Lysimaque, à la faveur des troubles qui survinrent après

sa mort & celle de Séleucus, qui arriva sept mois après. Il se conduisit avec tant d'adresse & d'habileté dans toutes les brouilleries des successeurs de ces deux Princes, qu'il conserva la place & tout le pays d'alentour, dont il jouit lui-même pendant vingt ans, & qu'il en forma un Etat, qui subsista pendant plusieurs générations dans sa famille, & fut l'un des plus puissans Etats de l'Asie. Il avoit deux fréres, Euméne & Attale, dont le premier, qui étoit l'aîné, avoit un fils nommé aussi Euméne, qui succéda à son Oncle, & régna vingt-deux ans.

C'est ici l'année que commença la premiére guerre Punique, qui dura vingt-quatre ans, entre les Romains & les Carthaginois.

Nicoméde, roi de Bithynie, aiant fait bâtir une ville près de l'endroit où étoit auparavant Astacus que Lysimaque avoit détruite, lui donna le nom de Nicomédie. Il en est beaucoup parlé dans l'histoire du Bas Empire, parce que plusieurs Empereurs Romains y firent leur résidence.

AN. M. 3742. AV. J. C. 262.

* *Pausan. Eliac. 1 pag. 406.*

Euseb. in Chron.

Trebell. Pollio in Gallien.

Amm. Marcell. lib. 22. cap. 9.

Antiochus Soter voulut profiter de la mort de Philétére, & s'accommoder de ses Etats. Mais Euméne, son neveu & son successeur, avec une belle armée qu'il leva pour se défendre, lui livra bataille près de Sardes, & le battit si bien, que non seulement il garda ce qu'il avoit déja, mais

Memnon. c. 21.

Strab. lib. 13. p. 624.

il aggrandit même considérablement ses Etats par cette victoire.

An. M. 3743. Av. J. C. 261. Trog. in Prolog. lib. 26. Antiochus après cette défaite, revint à Antioche. Il y fit * mourir un de ses fils qui avoit remué pendant son absence, & fit proclamer Roi l'autre, qui portoit le même nom que lui. Il mourut fort peu après, & lui laissa tous ses Etats. Il l'avoit eu de Stratonice fille de Démétrius, qui de sa belle-mére devint sa femme, de la maniére que l'on a vû ci-dessus.

An. M. 3744. Av. J. C. 250. Polyen. Strateg. l. 8. cap. 50. Appian. in Syr. p. 130. Justin. l. 27. cap. 1. Ce nouvel Antiochus, quand il parvint à la Couronne, avoit pour femme Laodice sa sœur de pére. Il prit ensuite le surnom de *Théos*, qui veut dire *Dieu*; & c'est par-là qu'on le distingue encore aujourd'hui des autres Rois de Syrie qui ont porté le nom d'Antiochus. Les Miléfiens furent les premiers qui le lui donnérent, pour lui témoigner leur reconnoissance de les avoir délivrés de la tyrannie de Timarque. Ce Timarque étoit un Gouverneur de la Carie sous Ptolémée Philadelphe, qui, outre l'Egypte, avoit alors la Célé-Syrie & la Palestine, & les provinces de Cilicie, Pamphylie, Lycie, & Carie dans l'Asie-Mineure. Il s'étoit révolté contre son Maître, & avoit choisi

* *M. de la Nauze prétend qu'il y a erreur dans le sommaire de Trogue Pompée. On peut consulter sa dissertation, Tome VII. des Mémoires de l'Académie des Inscriptions.*

Milet pour sa résidence. Pour se défaire de ce Tyran, les Miléſiens avoient eu recours à Antiochus, qui le défit, & le tua. Ce fut pour cela qu'ils lui rendirent des honneurs divins, & lui donnérent même juſqu'au titre de *Dieu.* Flaterie impie, fort à la mode dans ces ſiécles-là pour les Princes régnans! Car les Lemniens avoient auſſi fait des dieux de ſon pére & de ſon grand-pére, & leur avoient élevé des temples. Les Smyrniens en firent autant pour Stratonice ſa mére. *Athen. l. 6. pag. 255.*

Béroſe, le fameux Hiſtorien de Babylone, vivoit au commencement du régne de ce Prince; car il lui dédia ſon Hiſtoire. Pline dit qu'elle contenoit les Obſervations Aſtronomiques de quatre cens quatre-vingts ans. Babylone aiant pour maîtres des Macédoniens, Béroſe apprit leur langue, & paſſa premiérement à Cos, célébre par la naiſſance d'Hippocrate, & y établit une Ecole, où il enſeignoit l'Aſtronomie & l'Aſtrologie. De Cos il alla à Athénes, où, malgré la vanité de ſon art, il s'acquit tant de réputation par ſes prédictions aſtrologiques, qu'on lui éleva dans le Gymnaſe où ſe faiſoient tous les exercices de la Jeuneſſe, une ſtatue avec une langue d'or. Joſéphe & Euſébe nous ont conſervé d'excellens morceaux de cette Hiſtoire, qui répandent de la lumiére ſur pluſieurs endroits de l'ancien Teſta- *Tatian. in Orat. contra Græc. p. 171. Plin. lib. 7. cap. 56. Vitruv. 9, 7. Plin. 7. 37.*

ment, & sans lesquels il seroit presque impossible de donner une suite exacte des Rois de Babylone.

An M. 3745. Av. J.C. 259. Ptolémée aiant à cœur d'enrichir son roiaume, imagina un moien d'y attirer tout le commerce de l'Orient qui se faisoit par mer. Les Tyriens en avoient été en possession jusques-là. Ils le faisoient par mer jusqu'à Elath, & de là par terre jusqu'à Rhinocorura, & de Rhinocorura encore par mer jusqu'à Tyr. Elath & Rhinocorura étoient deux ports de mer: le premier sur la côte orientale de la Mer Rouge, & le second dans le fond de la Méditerranée, entre l'Egypte & la Palestine, près de l'embouchure de la riviére d'Egypte.

Strab. l. 17 p. 815. Plin l. 6. cap. 23. Pour attirer ce commerce dans son roiaume, Ptolémée crut qu'il falloit faire bâtir une ville sur la côte occidentale de la Mer Rouge, d'où partiroient les vaisseaux. Il la bâtit presque sur la frontiére de l'Ethiopie, & lui donna le nom de sa mére Bérénice. Le port n'étant pas fort bon, on se servit de celui de Myos-Hormos, qui étoit tout proche & beaucoup meilleur: & c'étoit là que venoient aborder toutes les marchandises de l'Arabie, de l'Inde, de la Perse, & de l'Ethiopie. De là on les transportoit sur des chameaux à Coptus, d'où elles descendoient sur le Nil à Alexandrie, qui les fournissoit à

tout l'Occident, & renvoioit en échange à l'Orient toutes les marchandiſes de l'Occident. Mais comme le chemin de Coptus à la Mer Rouge traverſoit des deſerts où l'on ne trouvoit point d'eau, ni de villes, ni même de maiſons pour loger, Ptolémée pour y remédier, fit faire un Canal qui alloit le long du grand chemin, & aboutiſſoit au Nil, dont il tiroit ſon eau: & le long de ce Canal il fit bâtir des hotelleries dans les endroits où les traites le demandoient, afin que les paſſagers y puſſent trouver le couvert & les commodités néceſſaires pour eux & pour leurs bêtes.

Il ne ſe contenta pas de tous ces travaux. Comme ſon deſſein étoit d'attirer abſolument tout le commerce entre le Levant & le Couchant dans ſes Etats; pour le protéger en même tems qu'il le facilitoit, il équipa deux flotes, l'une dans la Mer Rouge & l'autre dans la Méditerranée. Celle de la Méditerranée étoit très belle, & avoit des vaiſſeaux d'une grandeur fort extraordinaire. Il y en avoit deux à trente rangs de rames; un à vingt; quatre, à quatorze; deux, à douze; quatorze, à onze; trente, à neuf; trente-ſept, à ſept; cinq, à ſix; & dix-ſept, à cinq. Cela fait en tout cent douze vaiſſeaux. Il en avoit une fois autant à quatre & trois rangs, ſans compter un nombre prodigieux de petits vaiſſeaux. Avec une flote

Theocrit. Idyll. 17. Athen. lib. 5. p. 203.

ſi formidable, non ſeulement il mit le commerce à couvert de toute inſulte, mais il tint auſſi tant qu'il vécut dans une entiére ſujettion la plupart des provinces maritimes de l'Aſie Mineure, comme la Cilicie, la Pamphylie, la Lycie, & la Carie, juſques aux Cyclades.

An. M. 3746. Av. J.C. 268. Magas, roi de Cyréne & de Libye, ſe voiant fort âgé & infirme, fit faire des ouvertures d'accommodement à Ptolémée ſon frére, & lui fit propoſer le mariage de Bérénice ſa fille unique avec le fils aîné de Ptolémée, & de lui donner tous ſes Etats pour dot. La négociation réuſſit, & la paix ſe fit à ces conditions.

An. M. 3747. Av. J.C. 257. *Athen. lib. 12. p. 550. Juſtin. l. 26. cap. 3.* Mais, avant l'exécution, Magas vint à mourir, après avoir gouverné cinquante ans la Libye & la Cyrénaïque. Sur la fin de ſes jours il s'abandonnoit aux plaiſirs, & ſur-tout aux excès de la table, qui affoiblirent beaucoup ſa ſanté. Après ſa mort, ſa veuve Apamé, que Juſtin appelle Arſinoé, réſolut de rompre le mariage de ſa fille avec le fils de Ptolémée, qui avoit été conclu ſans ſon conſentement. Pour cet effet, elle fit ſolliciter en Macédoine Démétrius, frére du pére du Roi Antigone Gonatas de venir à ſa Cour, en l'aſſurant qu'elle lui donneroit ſa fille & la Couronne. Il ne tarda pas de s'y rendre. Dès qu'Apamé l'eut vû, elle conçut pour lui une paſſion violente, & réſolut

de le prendre elle même pour son époux. Dès ce moment, il négligea la fille pour s'attacher à la mére, & se croiant par sa faveur au-dessus de tout, il commença à traiter la jeune Princesse, les Ministres, & les Officiers de l'armée avec tant de hauteur & d'insolence, qu'il se forma une conjuration contre lui. Bérénice elle-même conduisit les conjurés jusques à la porte de la chambre de sa mére, où on le tua dans son lit, quoiqu'Apamé fit tous ses efforts pour lui sauver la vie, jusques à le couvrir de son propre corps. Après cela Bérénice alla en Egypte, où son mariage s'acheva avec Ptolémée. Pour Apamé, on la renvoia à son frére Antiochus Théus en Syrie.

An. M. 3748. Av. J.C. 256. *Hieron. in Daniel.*

Elle sut si bien aigrir son esprit contre Ptolémée, qu'enfin elle le porta à entreprendre une guerre qui fut de longue durée, fort violente, & qui eut des suites très funestes pour Antiochus, comme la suite le fera connoitre.

An. M. 3749. Av. J.C. 255. *Strab. lib. 17. p. 789. Hieron. in Daniel.*

Ptolémée ne se mit point lui-même à la tête de ses armées. Sa santé étoit trop délicate pour l'exposer aux fatigues d'une campagne, ou aux incommodités d'un camp. Il se contenta d'y emploier ses Généraux. Antiochus, qui étoit dans la fleur de son âge, entra lui-même en campagne, & mena avec lui toutes les forces de Babylone & de l'Orient pour pousser cette

guerre avec la derniére vigueur. L'Histoire ne nous a pas conservé le détail de ce qui s'y passa : ou peut-être qu'il n'y eut pas de grands avantages remportés de part ni d'autre, ni d'événemens fort considérables.

An. M. 3750. Av. J.C. 254. *Plutarc. in Arato, pag. 1031.* Malgré la guerre, Ptolémée n'oublioit pas sa Bibliothéque : il continuoit toujours à l'enrichir de nouveaux livres. Il étoit aussi fort curieux de portraits & de desseins des bons Maîtres. Aratus, le fameux Sicyonien, étoit un de ceux qui lui en cherchoient en Gréce, & il le servit si bien dans le goût qu'il avoit pour ces raretés, que Ptolémée en conçut de l'amitié pour lui, & lui fit présent de vingt-cinq talens, qu'il emploia pour soulager ceux de Sicyone qui étoient dans le besoin, & pour racheter ceux qui étoient retenus captifs.

Vingt-cinq mille écus.

An. M. 3754. Av. J.C. 250. Pendant qu'Antiochus étoit occupé de la guerre d'Egypte, il se fit un grand soulévement dans les provinces d'Orient, à quoi son éloignement l'empécha de pourvoir assez promtement. Ainsi la révolte s'augmenta, & se fortifia si bien qu'il n'y eut plus moien d'y remédier. Ces troubles donnérent lieu au commencement de l'Empire des Parthes.

Arrian. in Parth. apud. Phot. Cod. 58. L'occasion de ces troubles fut qu'Agathocle, qui étoit Gouverneur du pays des Parthes pour Antiochus, voulut faire

violence à un jeune garçon du pays nommé Téridate. Arſace, frére du jeune garçon, qui étoit d'une baſſe naiſſance, mais qui avoit du courage & de l'honneur, pour délivrer ſon frére de la brutalité de ce miſérable, aiant ramaſſé quelques-uns de ſes amis, ils ſe jettent ſur le Gouverneur, le tuent, & ſe ſauvent avec quelques gens qu'ils aſſemblérent pour ſe défendre contre les pourſuites auxquelles un coup auſſi hardi les expoſoit. Leur parti ſe groſſit ſi fort par la négligence d'Antiochus, que, dans fort peu de tems, Arſace ſe trouva aſſez puiſſant pour chaſſer les Macédoniens de la province, & la gouverner lui-même. Les Macédoniens en étoient toujours demeurés maîtres depuis la mort d'Alexandre, d'abord ſous Euméne, puis ſous Antigone, après lui ſous Séleucus Nicator, & en dernier lieu ſous Antiochus. *Syncell. p. 281. Juſtin. lib. 41. c. 4. Strab. lib. 11. p. 515.*

A peu près dans le même tems, Théodote ſe révolta auſſi dans la Bactriane, & de Gouverneur qu'il étoit ſe fit Roi de cette province. Il en ſoumit les mille villes qu'elle contenoit, pendant qu'Antiochus s'amuſoit à la guerre d'Egypte : & il s'y fortifia ſi bien, qu'il ne fut plus poſſible de le réduire. Cet exemple fut ſuivi par les autres nations de ce côté-là, qui ſecouérent toutes le joug en même tems : de ſorte qu'Antiochus perdit toutes les provinces orientales de ſon Empire qui *Juſtin. & Strab. ibid.*

étoient au delà du Tigre. Ceci arriva, selon Justin, lorsque L. Manlius Vulson & M. * Atilius Régulus étoient Consuls à Rome: c'est-à-dire la quatorziéme année de la premiére guerre Punique.

* Dans tous les faits il y a C. Atilius.

An. M. 3755. Av. J.C. 249. Hieron. in Daniel. 11. Polyæn. Stratag. lib. 8. c. 50. Athen. l. 2. p. 45.

Les troubles & les révoltes de l'Orient firent enfin venir à Antiochus l'envie de se débarrasser de la guerre qu'il avoit avec Ptolémée. La paix se fit entr'eux, dont les conditions furent: Qu'Antiochus répudieroit Laodice pour épouser Bérénice fille de Ptolémée, & que deshéritant les enfans du premier lit, il assureroit la Couronne à ceux qui naîtroient de ce mariage. Après la ratification du Traité, Antiochus répudia Laodice, quoiqu'elle fût sa sœur de pére, & qu'il en eût eu deux fils: & Ptolémée s'embarqua à Peluse, & lui amena sa fille à Séleucie, port de mer près de l'embouchure de l'Oronte riviére de Syrie, où Antiochus la vint recevoir; & le mariage s'y fit avec une grande magnificence. Ptolémée aimoit tendrement sa fille. Il donna ordre qu'on lui portât réguliérement de l'eau du Nil, afin qu'elle n'en bût point d'autre, la croiant meilleure pour sa santé. Il est rare que des mariages, formés uniquement par des vûes de politique, & fondés sur des conditions si injustes, ne soient pas suivis de succès malheureux & funestes.

Athen. l. 2. p. 45.

Ce que je viens de raporter du mariage

de la fille de Ptolémée avec Antiochus, avoit été clairement prédit par le Prophéte Daniel. Je répéterai ici le commencement de cette prophétie qui a été expliqué ailleurs, afin que d'un même coup d'œil on voie & on admire la prédiction des plus grands événemens de notre histoire accomplie à la lettre.

Je vais vous annoncer la vérité. C'est l'homme vétu de lin qui parle de la part de Dieu à Daniel. *Il y aura encore trois Rois en Perse:* Cyrus qui régnoit actuellement, Cambyse son fils, & Darius fils d'Hystaspe. *Le quatriéme s'élévera par la grandeur de ses richesses & de sa puissance au dessus de tout. Et lorsqu'il sera devenu si puissant & si riche, il animera tous les peuples contre le roiaume des Grecs.* C'est Xerxès qui marcha contre la Gréce avec une armée formidable. Dan. c. 11. v. 2.

Mais il s'élévera un Roi vaillant, qui dominera avec grande puissance & qui fera ce qu'il lui plaira. A ces traits on reconnoit aisément Alexandre. v. 3.

Et après qu'il sera le plus affermi, son roiaume sera détruit par sa mort; *& il se partagera vers les quatre vents du ciel. Il ne passera point à sa postérité, & son roiaume ne conservera point la même puissance qu'avoit eu ce premier Roi. Car son roiaume sera déchiré, & il passera à des Princes étrangers outre ces quatre* plus v. 4.

grands. Nous avons vû le vaste[a] Empire d'Alexandre partagé en quatre grands Roiaumes; sans parler des Princes étrangers qui fondérent des Roiaumes dans la Cappadoce, dans l'Arménie, dans la Bithynie, à Héraclée, & sur le Bosphore. Tout cela est présent à Daniel.

Le Prophéte passe ensuite au mariage & à la paix dont je viens de parler.

v. 5. *Le Roi du midi se fortifiera. L'un de ses Princes sera plus puissant que lui : il dominera sur beaucoup de pays, car son*
v. 6. *Empire sera grand. Quelques années après ils feront alliance ensemble, & la fille du Roi du midi viendra épouser le Roi de l'aquilon, pour faire amitié ensemble. Mais elle ne s'établira point par un bras fort, & sa race ne subsistera point. Elle sera livrée elle-même avec les jeunes hommes qui l'avoient amenée, & qui l'avoient soutenue en divers tems.*

Il faut remarquer qu'ici, & dans toute la suite du chapitre, Daniel ne fait attention qu'aux Rois d'Egypte & de Syrie, parce que ce sont les seuls qui aient fait la guerre au peuple de Dieu.

v. 5. *Le Roi du midi se fortifiera. Ce Roi du midi* est Ptolémée fils de Lagus Roi d'E-

a Tum maximum in terris Macedonum regnum nomenque, inde morte Alexandri distractum in multa regna, dum ad se quisque opes rapiunt lacerantes viribus. *Liv. lib.* 45. *n.* 9.

gypte, & le Roi du Septentrion, est Séleucus Nicator Roi de Syrie. En effet c'est-là justement leur situation à l'égard de la Judée: car elle a la Syrie au Nord, & l'Egypte au Sud.

Selon Daniel, le Roi d'Egypte, qui y régna le premier après Alexandre, Ptolémée Soter, qu'il appelle *le Roi du midi, sera puissant : confortabitur.* Tout ce qu'on en voit dans l'histoire, justifie pleinement la justesse de ce caractére. Car il étoit maître de l'Egypte, de la Lybie, de la Cyrénaïque, de l'Arabie, de la Palestine, de la Célé-Syrie, de la plupart des provinces maritimes de l'Asie Mineure, de l'île de Cypre, de plusieurs des Iles de la mer Egée qu'on nomme aujourd'hui l'Archipel, & de quelques villes même de Gréce, comme Sicyone & Corinthe.

Après cela le Prophéte parle [a] d'un autre des quatre successeurs de cet Empire, lesquels il appelle *Princes ou Gouverneurs :* c'est Séleucus Nicator, *Roi du Septentrion,* dont il dit, *qu'il sera plus puissant que le Roi du midi, & sa domination plus étendue.* Car c'est ce que veut dire l'expression qu'il emploie : *& se fortifiera au dessus de lui, & il dominera.* Que ses Etats fussent plus grands encore

[a] Et de principibus ejus prævalebit super eum, & dominabitur ditione: multa enim dominatio ejus.

que ceux du Roi d'Egypte, c'eſt un fait bien aiſé à vérifier. Car il avoit ſous lui tout l'Orient depuis le mont Taurus juſqu'à l'Indus, & pluſieurs provinces de l'Aſie Mineure entre le mont Taurus & la mer Egée: & un peu avant ſa mort il eut encore, outre cela, la Thrace & la Macédoine.

Immédiatement après, il parle [a] *de la venue de la fille du Roi du midi vers le Roi du ſeptentrion; & de l'accord* ou *du traité de paix qui ſe fera à cette occaſion entre les deux Rois*. Ce qui marque viſiblement le mariage de Bérénice fille de Ptolémée roi d'Egypte avec Antiochus Théus roi de Syrie; & la paix qui ſe fit entr'eux en conſidération de cette alliance. Tout arriva préciſément comme l'avoit prédit le Prophéte. La ſuite de l'hiſtoire nous montrera la fin funeſte de ce mariage, prédite auſſi par Daniel.

Il continue dans tout le reſte du chapitre à annoncer les événemens les plus remarquables dans la ſuite des tems, ſous ces deux races de Rois juſques à la mort d'Antiochus Epiphane, le grand perſécuteur de la nation des Juifs. J'aurai ſoin à meſure que ces événemens ſe developeront dans la ſuite de cette hiſtoire, d'en

[a] Et poſt finem annorum fœderabuntur: filiaque Regis Auſtri veniet ad Regem Aquilonis facere amicitiam. *Ibid. v. 6.*

faire l'application à la prophétie, pour en faire voir la justesse.

Mais en attendant, je ne puis m'empécher de reconnoitre ici avec admiration la divinité des Ecritures, qui nous annoncent d'une maniére si précise & si détaillée des faits si singuliers & si extraordinaires plus de trois cens ans avant qu'ils arrivent. Quelle chaîne immense d'événemens depuis le Prophéte jusqu'au tems dont il s'agit, dont un seul venant à manquer déconcertoit tout le reste! Mais, pour ne parler que du mariage seul, quelle main a conduit à un même terme tant d'intérêts, tant de vûes, tant d'intrigues, tant de passions différentes? Quelle connoissance a pu prévoir avec tant de certitude des circonstances si arbitraires, & si sujettes, non seulement à la liberté, mais au caprice? Et qui n'adorera pas le souverain pouvoir que Dieu exerce, d'une maniére secrette mais certaine, sur les Princes & sur les Rois, dont il fait servir les crimes mêmes à l'exécution de ses saintes volontés, & à l'accomplissement de ses décrets éternels, où tous les événemens tant en général qu'en particulier ont leur tems & leur place marqués, ceux même qui dépendent le plus du choix & de la liberté de l'homme?

Comme Ptolémée étoit fort curieux AN M. 3756. Av. J. C. 248.

Liban. orat. 11. de ſtatues, de deſſeins, & de portraits faits par d'excellens maîtres, auſſi bien que de livres, il vit pendant le ſéjour qu'il fit en Syrie une ſtatue de Diane dans un de ſes temples, qu'il trouva fort à ſon gré. Il la demanda à Antiochus, & l'emporta en Egypte. Peu de tems après ſon retour, Arſinoé tombe malade, & ſonge que Diane lui apparoit, & lui dit, que la cauſe de ſa maladie vient de ce que Ptolémée a emporté ſa ſtatue du temple où elle avoit été conſacrée. Là deſſus on la renvoie au plutôt en Syrie, on la remet dans ſon temple, &, pour appaiſer la colére de la déeſſe, on lui fait de riches préſens, & un grand nombre de ſacrifices. Mais tout cela fut inutile. Le mal de la Reine ne ceſſa point : elle en mourut même peu de tems après, & laiſſa Ptolémée inconſolable de ſa perte, d'autant plus qu'il croioit en avoir été lui-même la cauſe par l'indiſcrétion qu'il avoit eue d'enlever à Diane ſa ſtatue.

Ce goût pour les ſtatues, pour les tableaux, pour les piéces rares, quand il ne va que juſqu'à un certain point, peut être louable dans un Prince, & dans un homme puiſſant. Mais quand on s'y livre, il devient une dangereuſe tentation, & porte ſouvent à de grandes injuſtices & à de grandes violences, comme Cicéron le montre dans la perſonne de Verrès,

qui exerça une sorte de piraterie dans la Sicile dont il étoit Préteur, pour enlever des maisons particuliéres & des temples mêmes, tout ce qui s'y trouvoit de plus rare & de plus précieux. Mais quand on n'emploieroit point ces voies criantes, & qu'on achéteroit à prix d'argent ce qu'on souhaite d'avoir, il [a] y a quelque chose, dit Cicéron, de dur & d'offençant, de dire à un honnête homme: *Vendez-moi ce tableau, cette statue.* Car c'est comme si on lui disoit: *Vous n'êtes pas digne d'avoir une piéce si rare; elle ne convient qu'à une personne de mon rang & de mon goût.* Je ne parle point des dépenses énormes qu'entraîne cette passion. Car [b] ces piéces rares n'ont d'autre prix que celui qu'y met la cupidité: & la cupidité ne connoit point de bornes.

Quoiqu'Arsinoé fût plus âgée que Ptolémée, & trop vieille, quand il l'épousa, pour avoir des enfans, il l'aima tendrement & constamment jusqu'à la fin. Après sa mort, il lui rendit tous les honneurs

a Superbum est & non ferendum dicere Prætorem in Provincia homini honesto, locupleti, splendido: Vende mihi vasa cælata. Hoc est enim dicere: Non es dignus tu, qui habeas quæ tam bene facta sint. Meæ dignitatis ista sunt. *Cic. Orat. de signis, n.* 45.

b Etenim, qui modus est cupiditatis, idem est æstimationis. Difficile est enim finem facere pretio, nisi libidini feceris. *Ibid. n.* 14.

qu'il put imaginer : il donna son nom à plusieurs villes qu'il fit bâtir, & fit plusieurs autres choses extraordinaires pour marquer combien il l'aimoit.

Plin. l. 34. cap. 14. Ce qu'il y eut de plus remarquable, fut le dessein qu'il forma de lui bâtir un temple à Alexandrie, avec un dôme dont toute la voûte devoit être d'aiman, pour y tenir une statue de fer, faite pour elle, suspendue en l'air. Ce dessein étoit de l'invention de Dinocrate, fameux architecte de ce tems-là. Il ne l'eut pas plutôt proposé à Ptolémée, que ce Prince donna ordre d'y travailler incessamment. On n'eut pas le tems d'achever l'expérience, pour voir si elle eût réussi ou non ; car Ptolémée & l'architecte étant morts tous deux fort peu de tems après, leur projet fut abandonné, & demeura sans exécution. On a lontems dit & cru, que le corps de Mahomet étoit ainsi suspendu dans un cercueil de fer par un aiman enchassé dans la voûte de la chambre où il fut mis après sa mort. Mais c'est un bruit populaire, qui est sans fondement.

AN. M. 3757. AV. J.C. 247. *Athen. lib. 12. pag. 10.* Ptolémée Philadelphe ne survécut guéres à sa chére Arsinoé. Il étoit d'un tempérament assez délicat. La mollesse dans laquelle il vivoit avoit encore augmenté la délicatesse naturelle de son tempérament. Les infirmités de la vieillesse, & l'affliction que lui causa la perte d'une

femme qu'il aimoit jusqu'à l'adoration, le plongérent dans un abbattement qui l'emporta la 63ᵉ année de sa vie, après un régne de trente-huit ans. Il laissa deux fils & une fille, qu'il avoit eus de sa premiére femme Arsinoé, fille de Lysimaque, différente de celle dont j'ai parlé auparavant. L'aîné, Ptolémée Evergéte, régna après lui. Le second porta le nom de son aieul maternel Lysimaque; & son frére le fit mourir pour rébellion. La fille étoit Bérénice, dont on a vû le mariage avec Antiochus Théus roi de Syrie.

Canon Ptolem. Astrono.

§. IX. *Caractére & qualités de Ptolémée Philadelphe.*

QUOIQUE Ptolémée Philadelphe ait eu de grandes qualités, on ne peut pas néanmoins le proposer comme le modéle parfait d'un bon roi, parce qu'elles étoient contrebalancées par des défauts non moins considérables. Il deshonora le commencement de son régne par le ressentiment qu'il fit paroitre contre un homme d'un rare mérite (c'étoit Démétrius de Phalére) parce qu'il avoit donné à son pére un conseil contraire aux intérêts de Philadelphe, mais conforme à l'équité & au droit naturel. L'abondance & les richesses extrêmes dont il jouissoit entraînérent bientôt après elles le luxe, la

molleſſe, & l'amour du plaiſir, qui en ſont les ſuites preſque inſéparables, & contribuérent beaucoup à lui amollir le courage. Il cultiva peu les vertus guerriéres, ce qui n'eſt pas toujours un malheur pour les peuples.

En récompenſe il ſe diſtingua particuliérement par l'amour des arts, des ſciences, & des ſavans. Le bruit de ſes libéralités attira à ſa Cour pluſieurs poétes illuſtres, comme Lycophron, Callimaque, Théocrite: celui-ci, dans quelques-unes de ſes idyles, en fait de magnifiques éloges. Nous avons vû juſqu'où il porta le goût des livres, n'épargnant aucune dépenſe pour augmenter & enrichir la Bibliothéque que ſon pére avoit commencée, qui leur a fait à l'un & à l'autre autant d'honneur que toutes les conquêtes qu'ils ont pu faire. Comme Philadelphe avoit beaucoup d'eſprit, & que ſon heureux naturel avoit été cultivé avec ſoin par d'habiles maîtres, il conſerva toujours un goût particulier pour les ſciences, mais de la maniére qui convient à un Prince, c'eſt-à-dire s'y appliquant avec ſageſſe & retenue, ſans jamais s'y livrer avec paſſion. Pour perpétuer ce goût dans ſes Etats, il établit à Alexandrie des Ecoles publiques & des Académies, qui s'y ſont conſervées lontems avec une grande réputation. Il aimoit à s'entretenir avec les ſavans, &

comme tout ce qu'il y avoit d'hommes les plus habiles en chaque genre s'empressoient de lui faire leur cour, il tiroit de chacun d'eux, s'il est permis de s'exprimer ainsi, comme la quintessence & la fleur des sciences dans lesquelles ils excelloient. Avantage inestimable qu'ont les Princes & les grands Seigneurs, s'ils savoient en profiter : de pouvoir, sans peine & sans travail, apprendre dans d'agréables conversations mille choses, non seulement curieuses, mais utiles & importantes pour le gouvernement !

On peut regarder comme le fruit de ces entretiens de Philadelphe avec les savans, & du soin qu'il eut de mettre les arts en honneur, tout ce qu'il fit dans la longue durée de son régne pour faire fleurir le commerce dans ses Etats, & jamais Prince n'y a mieux réussi que lui. Les plus grandes dépenses pour parvenir en ce point au but qu'il se proposoit, ne l'effraioient point. Nous avons vû que, pour faciliter & pour protéger le commerce, il construisit des villes entiéres, qu'il conduisit un canal d'une très longue étendue dans des contrées désertes & sans eau, & qu'il entretenoit dans les deux mers deux flotes très nombreuses & très bien équipées, uniquement pour la sureté des négocians. Son grand principe étoit de faire trouver aux étrangers dans ses ports toute la sure-

té, toute la commodité, toute la liberté possible, sans gêner en rien le trafic, ni vouloir le tourner selon ses vûes: persuadé qu'il en est du commerce comme de certaines sources, qu'on tarit, si on veut détourner leur cours.

Voila des vûes dignes d'un grand Prince, & d'un politique consommé. Aussi voions-nous que le fruit en a été infiniment salutaire à son roiaume, permanent, perpétuel, continuant encore de nos jours sur les mêmes fondemens après plus de deux mille ans de durée, apportant sans cesse de nouvelles richesses & de nouvelles commodités en tout genre à toutes les nations, tirant d'elles continuellement des contributions volontaires, servant de lien entre l'orient & l'occident, les unissant par le soulagement mutuel de leurs besoins réciproques, & formant sur cette base un commerce qui se perpétue de siécle en siécle sans interruption. Ces grands conquérans, ces fameux héros qu'on fait tant valoir, sans parler ici des ravages qu'ils causent aux peuples, ne laissent presque après eux aucunes traces de leurs victoires, & des acquisitions qu'ils ont faites pour aggrandir leurs empires: ou du moins les traces n'en sont pas fort durables, & les révolutions, auxquelles les plus puissans Etats sont sujets, leur enlévent en peu de tems leurs conquêtes,

& les font paſſer à d'autres. Au contraire ce commerce d'Egypte établi par Philadelphe a été inébranlable, & n'a fait que s'accroitre par la ſucceſſion des ſiécles, & devenir de plus en plus utile & même indiſpenſable pour toutes les nations. De ſorte qu'en remontant à ſa premiére ſource, on doit regarder ce Prince, comme le bienfaiteur non ſeulement de l'Egypte, mais de tout le genre humain & de toute la poſtérité.

Ce que nous avons remarqué dans l'hiſtoire de Philadelphe, que les peuples voiſins venoient en foule s'établir en Egypte, préférant le ſéjour dans une terre étrangére à l'attachement naturel qu'ont tous les hommes pour leur pays natal, eſt encore un grand éloge pour ce Prince. Car le devoir le plus eſſentiel des Rois, & le plaiſir le plus doux qu'ils puiſſent gouter dans la roiauté, eſt de ſe faire aimer des peuples, & de leur rendre leur gouvernement aimable. En habile politique il avoit compris que c'étoit-là un moien ſûr d'étendre ſes Etats ſans violence, en multipliant ſes ſujets; de les attacher au gouvernement par intérêt & par inclination; de procurer aux terres une meilleure culture; de faire fleurir les manufactures & les arts; d'augmenter en mille maniéres la puiſſance du Roi & du roiaume, dont

les vraies forces consistent dans la multitude des hommes.

ARTICLE TROISIÉME.

L'ARTICLE troisiéme ne comprend l'histoire que de vingt-cinq ans, qui est le tems que dura le régne de Ptolémée Evergéte.

§. I. *Antiochus Théus est empoisonné par sa femme Laodice, qui fait déclarer roi Séleucus Callinicus. Elle fait aussi mourir Bérénice & son fils. Ptolémée Evergéte venge leur mort, fait mourir Laodice, & s'empare d'une partie de l'Asie. Antiochus Hiérax & Séleucus son frére s'unissent contre Ptolémée. Mort d'Antigone Gonatas, roi de Macédoine : son fils Démétrius lui succéde. Guerre entre les deux fréres Antiochus & Séleucus. Mort d'Euméne Prince de Pergame : Attale lui succéde. Etablissement de l'Empire des Parthes par Arsace. Antiochus tué par des voleurs. Séleucus est fait prisonnier par les Parthes. Crédit de Joseph, neveu d'Onias, auprès de Ptolémée. Mort de Démétrius roi de Macédoine. Antigone s'empare de son trône. Mort de Séleucus.*

ANTIOCHUS

ANTIOCHUS Théus n'eut pas plutôt appris la mort de Ptolémée Philadelphe son beau-pére, qu'il répudia Bérénice, & reprit Laodice, & ses enfans. Laodice, qui connoissoit la légéreté & l'inconstance d'Antiochus, craignant que, par un effet de la même légéreté, il ne retournât encore à Bérénice, résolut de se servir de l'occasion pour assurer la Couronne à son fils. Par le Traité fait avec Ptolémée, ses enfans étoient deshérités, & ceux qu'auroit Bérénice devoient succéder, & elle en avoit déja un. Laodice fait donc empoisonner Antiochus; & quand elle le sut expiré, elle mit dans son lit un nommé Artémon qui lui ressembloit beaucoup & pour le visage, & pour la voix, afin de jouer le personnage dont elle avoit besoin. Il le fit fort adroitement, & dans le peu de visites qu'on lui rendit, il eut grand soin de recommander aux Seigneurs & au peuple sa chére Laodice, & ses enfans. On publia en son nom des ordres, par lesquels son aîné Séleucus Callinicus étoit nommé successeur à la Couronne. Alors on déclara sa mort, & Séleucus monta paisiblement sur le trône, & l'occupa vingt ans. Il paroit par la suite qu'Antiochus son frére surnommé Hiérax, eut le gouvernement des provinces de l'Asie

AN. M. 3758.
AV. J.C. 246.
Hiron. in Daniel.
Plin. l. 7. cap. 12.
Val. Max. l. 9. c. 14.
Solin. c. 1.
Justin. lib. 27. cap. 1.

Mineure, où il commandoit un corps de troupes assez considérable.

Laodice ne se croiant pas assez en sureté tant que Bérénice & son fils vivroient, songea, de concert avec Séleucus, à s'en défaire aussi. Bérénice en fut avertie, & se sauva avec son fils à Daphné, où elle se renferma dans l'asyle que Séleucus Nicator y avoit bâti. Mais, trompée par la perfidie de ceux qui l'y assiégérent par ordre de Laodice, premiérement son fils, puis elle ensuite, & tous les Egyptiens qui l'avoient suivi, furent égorgés de la maniére la plus noire & la plus indigne.

Par là fut exactement accompli ce que le prophéte Daniel avoit prédit de ce mariage. *La fille du Roi du midi viendra épouser le Roi du septentrion, pour faire amitié ensemble. Mais elle ne s'établira point par un bras fort, & sa race ne subsistera point. Elle sera livrée elle-même avec les jeunes hommes qui l'avoient amenée, & qui l'avoient soutenue en divers tems.* Je ne suis point étonné que Porphyre, ennemi déclaré du christianisme, ait regardé les prophéties de Daniel comme des prédictions faites après coup. En effet auroient-elles été plus claires, s'il avoit été lui-même témoin des événemens qu'il prédit.

Dan. c. 11. v. 6.

Quelle apparence y avoit-il que l'Egypte & la Syrie, qui du tems de Daniel

dépendoient & faisoient partie de l'empire de Babylone, auroient l'une & l'autre des Rois originaires de la Gréce? Le Prophéte, plus de trois cens ans auparavant, les y voit déja établis. Il voit ces deux Rois en guerre, ensuite réconciliés par un Traité de paix, dont un mariage est le gage & le sceau. Il voit que c'est le Roi d'Egypte, & non celui de Syrie, qui donne sa fille pour être le lien commun de leur amitié. Il la voit conduire d'Egypte en Syrie avec une pompe magnifique, mais qui sera suivie de près d'une étrange catastrophe. Enfin il voit que sa race, malgré les précautions expresses, prises par le Traité, de la faire succéder seule à la couronne à l'exclusion des enfans du premier lit, non seulement ne monte point sur le trône, mais est entiérement exterminée : que la nouvelle Epouse succombe elle-même, & est livrée à sa rivale; & qu'elle périt avec tous ses Officiers qui l'avoient conduite d'Egypte en Syrie, & qui jusques-là avoient été sa force & son soutien. » O mon Dieu, que vos Ora- » cles sont dignes d'être crus & respectés ! *Testimonia tua credibilia facta sunt nimis.*

Pendant que Bérénice étoit bloquée & assiégée à Daphné, les villes de l'Asie Mineure, qui avoient appris son malheur, en eurent pitié, s'associérent, & envoiérent des troupes à Antioche pour la déli-

vrer; & son frére Ptolémée Evergéte fit toute la diligence qu'il put pour s'y rendre avec une armée formidable. Mais Bérénice & son fils étoient morts avant que les uns & les autres y arrivassent. Quand ils virent que leurs efforts pour sauver la Reine & son fils étoient désormais inutiles, ils ne songérent plus qu'à venger leur mort d'une maniére éclatante. Les troupes d'Asie & celles d'Egypte se joignirent, & Ptolémée qui les commandoit fit tout ce qu'il voulut pour satisfaire sa juste indignation: tant le crime de Laodice, & du Roi son fils qui s'en étoit rendu complice, avoit d'abord aliéné d'eux l'esprit des peuples. Non seulement il fit mourir Laodice, mais il se rendit maître de toute la Syrie & de la Cilicie : ensuite il passa l'Euphrate, soumit tout jusqu'à Babylone & au Tigre : &, sans une sédition qui l'obligea de retourner en Egypte, il étoit sur le point de faire la conquête entiére de toutes les provinces de l'Empire de Syrie. Il laissa donc à Antiochus, un de ses Généraux, le commandement des provinces qu'il avoit conquises en deça du mont Taurus, & à Xanthippe celles au dela; & retourna en Egypte chargé du butin qu'il avoit fait dans les pays conquis.

Six vingts millions. Il emporta jusqu'à quarante mille talens d'argent, & une quantité prodigieuse de

vases d'or & d'argent, & des statues jusqu'au nombre de deux mille cinq cens, dont une partie étoient les idoles d'Egypte que Cambyse, quand il en fit la conquête, avoit emportées en Perse. Ptolémée gagna le cœur de ses sujets en rendant ces Idoles à leurs anciens temples à son retour de cette expédition. Car les Egyptiens, les plus superstitieux & les plus attachés de tous les peuples à leur idolâtrie, ne savoient comment exprimer suffisamment leur estime & leur reconnoissance pour leur Roi, de leur avoir ainsi rendu leurs dieux. C'est de là que lui est venu le titre d'*Evergéte*, qui veut dire *Bienfaiteur :* titre infiniment préférable à ceux qu'une fausse idée de gloire fait rendre aux Conquérans, & qui caractérise véritablement les Rois, dont la solide grandeur consiste à pouvoir & à vouloir faire du bien à leurs sujets. Il seroit à souhaiter que Ptolémée l'eût méritée par de meilleurs endroits.

Tout ceci arriva encore précisément comme il avoit été prédit par le Prophéte Daniel. Il suffit de raporter le texte. *Mais il sortira un rejetton de la même tige* *Dan. c.* 11.
du roi du midi, c'est-à-dire Ptolémée *v.* 7-9.
Evergéte fils de Ptolémée Philadelphe. *Il viendra avec une grande armée : il entrera dans les provinces du Roi du septentrion,* Séleucus Callinicus : *il y fera de grands ravages, & il s'en rendra le maî-*

tre. Il emménera en Egypte leurs dieux captifs, leurs statues & leurs vases d'argent & d'or les plus précieux; & il remportera toute sorte d'avantages sur le Roi du septentrion. Le Roi du midi entrera dans son roiaume, de Séleucus; *& il reviendra* ensuite *dans son pays*, c'est-à-dire dans l'Egypte.

Hygini Poet. Astron. l. 2.
Nonnus in hist. Synag.
Catullus de coma Beren.

Quand Ptolémée Evergéte partit pour cette expédition, Bérénice sa femme qui l'aimoit tendrement, craignant les dangers où il alloit être exposé dans cette guerre, fit vœu de consacrer ses cheveux s'il en revenoit sans accident. Apparemment que c'étoit ce qu'elle estimoit davantage, & à quoi elle étoit le plus attachée. Quand elle le vit de retour avec tant de bonheur & de gloire, pour s'acquitter de sa promesse elle se les fit couper, & les offrit aux dieux dans le temple que Ptolémée Philadelphe avoit fait bâtir à sa chére Arsinoé sur le promontoire Zéphyrion en Cypre, sous le nom de Vénus Zéphyrienne. Peu de tems après, ces cheveux consacrés s'étant perdus on ne sait pas comment, Ptolémée fut très mauvais gré aux Prêtres de leur négligence, & entra dans une grande colére contr'eux. Conon de Samos, Mathématicien & habile courtisan, qui se trouva alors à Alexandrie, s'avisa de dire que ces cheveux avoient été transportés dans le ciel, &

montra ſept étoiles près de la queue du Lion, qui juſques-là n'avoient fait partie d'aucune conſtellation; & dit que c'étoit la chevelure de Bérénice. D'autres Aſtronomes, ſoit pour faire leur cour auſſi bien que lui, ou pour ne pas choquer le Prince, emploiérent le même nom, qui eſt demeuré en uſage juſqu'à préſent. Callimaque, qui avoit été à la Cour du pére, compoſa un petit poéme ſur la chevelure de Bérénice, que Catulle a traduit en latin. Cette traduction eſt parvenue juſqu'à nous.

En revenant de cette expédition, Ptolémée paſſa par Jéruſalem, & y offrit au Dieu d'Iſrael un grand nombre de ſacrifices, pour lui faire hommage des victoires qu'il avoit remportées ſur le Roi de Syrie, & lui donna par là viſiblement la préférence ſur les Dieux d'Egypte. Peut-être qu'on lui montra les Prophéties de Daniel, & qu'il en conclut qu'il avoit l'obligation toute entiére de ſes heureux ſuccès au Dieu qui les avoit fait prédire ſi exactement par ſes Prophétes.

Joſeph. contr. Apian. l. 2.

Cependant Séleucus, que la crainte des troubles domeſtiques avoit retenu dans ſon roiaume, voiant que Ptolémée étoit de retour en Egypte, partit avec une flote conſidérable pour réduire les villes qui s'étoient révoltées. Elle ne fut pas plutôt en mer, qu'une horrible tempête la fit

AN. M. 3757. AV. J.C. 245. *Juſtin. lib. 27. cap. 2.*

toute périr, comme si le Ciel, dit Justin, eût armé les vents & les flots contre ce Roi parricide pour venger son crime. Il ne se sauva presque personne que Séleucus lui-même, & quelques gens de sa suite qui échapérent tout nuds de ce naufrage général. Ce terrible coup, qui sembloit devoir l'abymer, servit au contraire à rétablir ses affaires. Les villes d'Asie, qui s'étoient révoltées par l'horreur qu'elles avoient contre lui depuis le meurtre de Bérénice & de son fils, quand elles apprirent cette grande perte, croiant qu'il avoit été assez puni, changérent leur haine en compassion, & reprirent son parti.

Velut diis ipsis parricidium vindicantibus.

AN. M. 3760.
Av. J. C. 244.

Ce changement inespéré l'aiant remis en possession de la meilleure partie de ses États, il travailla à mettre sur pié une armée pour reprendre le reste. Mais cet effort ne lui réussit pas mieux que le précédent. Son armée fut battue par Ptolémée: il perdit plus de la moitié de ses troupes, & se sauva lui-même à Antioche avec aussi peu de monde qu'il en avoit eu auparavant en échapant du naufrage: comme [a] si, dit l'Historien, triste jouet de la fortune il n'avoit recouvré son ancienne puissance, que pour la perdre

a Quasi ad ludibrium tantùm fortunæ natus esset, nec propter aliud opes regni recepisset, quàm ut amitteret. *Just.*

une ſeconde fois avec plus de douleur.

Après ce ſecond échec les villes de Smyrne & de Magnéſie dans l'Aſie Mineure par pure affection pour Séleucus, firent une ligue par laquelle elles s'obligeoient d'emploier toutes leurs forces pour le ſoutenir. Elles étoient fort attachées à ſa famille, dont apparemment elles avoient reçu de grands bienfaits, & avoient rendu des honneurs divins à Antiochus Théus ſon pére, auſſi bien qu'à Stratonice mére de ce dernier. Callinicus fut fort ſenſible aux marques d'attachement que lui avoient donné ces deux villes, & leur accorda dans la ſuite de grands priviléges. Elles firent graver le Traité dont nous parlons ſur une grande colonne de marbre qui ſubſiſte encore, & qui eſt à préſent dans la cour du Théatre d'Oxford. Cette colonne fut apportée d'Aſie par Thomas Comte d'Arundel au commencement du régne de Charles I, & donnée avec d'autres marbres antiques à l'Univerſité d'Oxford par Henri Duc de Norfolk ſon petit fils, ſous le régne de Chárles II. Toute la République Littéraire doit ſavoir gré à des Seigneurs qui ſe piquent ainſi de décorer & d'enrichir des Univerſités. Je ſouhaiterois qu'on eût ici le même zéle pour l'Univerſité de Paris la mére de toutes les autres, & ſi digne par ſon antiquité, par

ſa réputation, par le nombre & l'habileté de ſes Maîtres, & par ſon dévouement à la perſonne ſacrée des Rois, d'être favoriſée particuliérement par les Princes & par les grands Seigneurs. L'établiſſement d'une Bibliothéque dans cet illuſtre Corps, feroit un honneur immortel à quiconque en jetteroit les premiers fondemens.

Séleucus, dans l'extrémité où il s'étoit trouvé réduit, avoit eu recours à ſon frére Antiochus, & lui avoit promis la Souveraineté des provinces de l'Aſie Mineure qui dépendoient de l'Empire de Syrie, pourvû qu'il le vînt joindre avec ſes troupes, pour agir de concert avec lui. Ce jeune Prince étoit alors dans ces provinces à la tête d'une armée, & [a] quoiqu'il n'eût que quatorze ans, comme il avoit déja toute l'ambition & toute la ſcélérateſſe qui ne ſe trouvent que dans des hommes d'un âge fait, il accepta ſans balancer les offres qu'on lui faiſoit, & vint trouver ſon frére, non pour lui conſerver ſes Etats, mais pour s'en emparer lui-même. Il étoit d'une avi-

a Antiochus, cùm eſſet annos quatuordecim natus, ſupra ætatem regni avidus, occaſionem non tam pio animo, quàm offerebatur, arripuit: ſed, latronis more, totum fratri eripere cupiens, puer ſceleratam virilemque ſumit audaciam. Unde Hierax eſt cognominatus: quia, non hominis, ſed accipitris ritu, in alienis eripiendis vitam ſectaretur. *Juſtin.*

dité si grande, & toujours si prêt à prendre tout ce qui se présentoit à lui sans aucun égard à la justice, qu'on lui donna le surnom d'*Hiérax*, qui veut dire un Oiseau de proie qui fond sur tout ce qu'il trouve, & à qui tout est bon quand il le peut ravir. *Un Epervier.*

Quand Ptolémée apprit qu'Antiochus se disposoit à agir de concert avec Séleucus contre lui, afin de n'avoir pas ces deux Princes pour ennemis en même tems, il s'accommoda avec Séleucus; & il y eut une tréve conclue pour dix ans. AN. M. 3761. AV. J.C. 243.

Vers ce tems, Antigone Gonatas mourut, âgé de 80 ou 83 ans, après en avoir régné 34 en Macédoine, & 44 dans la Gréce. Il eut pour successeur son fils Démétrius, qui régna dix ans, & qui se rendit maître de la Cyrénaïque & de toute la Libye. Démétrius avoit épousé d'abord la sœur d'Antiochus Hiérax. Olympias fille de Pyrrhus roi d'Epire, après la mort d'Alexandre son mari, qui étoit aussi son frére, engagea Démétrius à épouser sa fille Phtia. La premiére femme ne pouvant souffrir cette injure, se retira chez son frére Antiochus, & le sollicita vivement à porter la guerre contre son infidéle mari. Mais il avoit pour lors d'autres occupations & d'autres vûes. AN. M. 3762. AV. J.C. 242. *Polyb. lib. 2. p. 131.* *Justin l. 28. cap. 1.*

En effet Antiochus continuoit tou-

jours ses préparatifs, a comme pour marcher au secours de son frére selon le Traité qu'ils avoient fait ensemble, mais véritablement pour le détrôner lui-même, cachant sous le nom de frére toute la mauvaise volonté d'un ennemi. Séleucus comprit alors que c'étoit à lui qu'il en vouloit, & passa aussitôt le mont Taurus pour arrêter ses entreprises. Le prétexte d'Antiochus étoit la promesse qu'on lui avoit faite de la souveraineté des provinces de l'Asie Mineure pour assister son frére contre Ptolémée. Séleucus, qui se voioit délivré de cette guerre sans l'assistance de son frére, ne se croioit pas obligé à tenir sa promesse. Antiochus ne voulant point se désister de ses prétentions, & Séleucus refusant de les lui accorder, il falut que les armes en décidassent. On en vint à une bataille près d'Ancyre en Galatie. Séleucus y fut défait, & eut de la peine à sauver sa personne. Antiochus aussi, malgré sa victoire, courut grand risque. Les troupes, à la valeur desquelles il la devoit principalement, étoient des Gaulois qu'il avoit pris à sa solde, du nombre de ceux apparemment qui s'étoient établis dans la Galatie. Ces traîtres, sur le bruit qui

Justin. lib. 27. c. 2.

a Pro auxilio bellum, pro fratre hostem, imploratus exhibuit.

s'étoit répandu que Séleucus avoit été tué dans l'action, avoient formé le dessein de se défaire d'Antiochus; comptant qu'après la mort de ces deux Princes, ils feroient ce qu'il leur plairoit en Asie. Antiochus fut obligé, pour se sauver, de leur donner tout l'argent de l'armée.

Euméne, Prince de Pergame, pour profiter de la conjoncture, marcha avec toutes ses forces contre Antiochus & les Gaulois, dans l'espérance d'accabler les uns & les autres à la faveur de leur division. Un danger si pressant obligea Antiochus de faire un nouveau Traité avec les Gaulois, par lequel, au lieu de leur maître qu'il étoit auparavant, il devint simplement leur Allié, & fit avec eux une ligue offensive & défensive. Mais ce Traité n'empécha pas Euméne de les attaquer. Comme il le fit si brusquement qu'il ne leur laissa pas le tems de se remettre de leurs fatigues, & de faire des recrues, il remporta sur eux une victoire, qui ne lui couta pas beaucoup, & qui lui ouvrit toute l'Asie Mineure.

Justin lib. 27. cap. 3.

Après ces succès, Euméne s'abandonna aux excès de la table & de l'ivrognerie, & en mourut au bout d'un régne de vingt ans. Comme il n'avoit point d'enfans, ce fut Attale son cousin germain, fils d'Attale cadet de son pére, qui lui succéda. C'étoit un Prince sage & vaillant, &

AN. M. 3763. AV. J.C. 241.

Athen. l. 10. pag. 445. Strab. l. 13. p. 624. Valer. Excerpt. ex Polyb.

qui sut bien se maintenir dans les conquêtes qu'on lui laissa. Après avoir entiérement réduit les Gaulois, il se trouva si bien affermi dans ses Etats, qu'il prit le titre de Roi. Car jusques là ses prédécesseurs, quoiqu'ils en eussent le pouvoir, n'avoient pourtant encore osé en prendre le nom. Attale fut le premier de sa maison qui le porta. Il le laissa à sa postérité avec ses Etats; & elle en jouit jusqu'à la troisiéme génération.

Pendant qu'Euméne, & Attale après lui, enlevoient ainsi des provinces à l'Empire de Syrie vers le Couchant, Théodote & Arsaçe en faisoient autant à l'Orient. Sur le bruit de la mort de Séleucus à la bataille d'Ancyre, Arsace se jetta sur l'Hyrcanie, l'ajouta à la Parthie qu'il avoit déja démembrée de l'Empire, & se fit un roiaume de ces deux provinces, qui devint dans la suite bien formidable à l'Empire Romain. Peu de tems après Théodote étant mort, Arsace fit une ligue offensive & défensive avec son fils, qui porta le même nom, & succéda à son pére dans la Bactrie: & par cette union ils se maintinrent tous deux dans ces Etats. Malgré tout cela les deux fréres s'opiniâtroient toujours à se faire la guerre, sans considérer que, pendant qu'ils se disputoient l'un à l'autre l'Empire que leur avoient laissé leurs péres, leurs ennemis com-

Justin. lib. 41. cap. 4.

muns le leur enlevoient piéce à piéce.

Après pluſieurs pertes & pluſieurs défaites, Antiochus vaincu & dépouillé fut obligé de chercher des retraites, & d'en changer ſouvent avec les débris de ſon parti, juſqu'à ce qu'enfin il fut tout-à-fait chaſſé de la Méſopotamie. Et ne An. M 3774.
voiant plus d'endroit où il pût être en ſu- Av. J.C. 230.
reté dans tout l'Empire de Syrie, il ſe réfugia chez Ariarathe roi de Cappadoce, dont il avoit épouſé la fille. Son beau-pére, malgré cette alliance, fut bientôt las d'entretenir un gendre qui lui étoit à charge, & réſolut de s'en défaire. Antiochus, averti de ſon deſſein, ſe ſauva en Egypte. Il aima mieux ſe mettre entre les mains de Ptolémée, l'ennemi déclaré de ſa maiſon, que de ſe fier à un frére qu'il avoit ſi fort offenſé. Mais il eut ſujet de s'en repentir. Il ne fut pas plutôt en Egypte, que Ptolémée le fit arrêter, & le mit en priſon ſous bonne garde, où il le retint pendant quelques années, juſqu'à ce qu'enfin, aſſiſté par An. M. 3778.
une courtiſane qui le voioit, il s'évada; Av. J.C. 226.
& en ſortant d'Egypte il fut aſſaſſiné par des voleurs.

Ptolémée cependant, profitant des dou- An. M. 3765.
ceurs de la paix, s'appliquoit à culti- Av. J.C. 239.
ver les ſciences dans ſes Etats, & à augmenter la Bibliothéque de ſon pére à Alexandrie de toutes ſortes de livres.

Comme il faloit, pour les bien choisir, & pour en avoir soin, un Bibliothé-
Suid in voce Ζηνόδοτος. quaire habile; quand Zénodote, qui l'avoit été depuis le tems de Ptolémée Soter grand-pére du Roi, vint à mourir, Evergéte attira d'Athénes Eratosthéne le
Id in voce Ἀπολλώνιος & Ἐρατοσθένης. Cyrénien, qui étoit en grande réputation, & qui avoit été éléve de Callimaque du même pays. C'étoit un homme d'un savoir universel. Ses ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à nous, excepté le Catalogue qu'il a laissé des Rois de Thébes en Egypte avec les années de leurs régnes, depuis Ménès ou Misraïm qui peupla l'Egypte après le déluge, jusques à la guerre de Troie. Ce Catalogue contient une suite successive de trente-huit Rois, & se trouve encore aujourd'hui dans George le Syncelle.

AN. M. 3768. AV. J.C. 236. Séleucus se voiant débarrassé des troubles que son frére lui avoit causés, après avoir rétabli l'ordre au dedans, & remédié aux maux qu'avoit causé cette guerre, se tourna vers l'orient pour tâcher de réduire les révoltés. Mais il n'y réussit pas. On avoit donné trop de tems à Arsace pour se fortifier dans son usurpation. Après de vains efforts pour remettre ces provinces dans l'obéissance, Séleucus fut obligé d'abandonner honteusement son entreprise. Peutêtre néanmoins eût il pu y réussir avec le tems: mais de nouveaux

troubles qui s'élevérent dans ses Etats pendant son absence, le contraignirent d'y retourner en diligence pour les appaiser. Ce qui donna le tems à Arsace de se fortifier, & d'établir si bien sa domination, que tous les efforts qu'on put faire dans la suite ne furent pas capables de l'ébranler.

Séleucus fit pourtant une nouvelle tentative, dès que ses autres affaires lui en laissérent le tems. Cette seconde expédition fut encore plus malheureuse que la premiére. Non seulement il fut battu par Arsace dans une grande bataille, mais il y fut même fait prisonnier. Les Parthes observérent lontems le jour de cette victoire d'Arsace, qu'ils regardoient comme le premier jour de leur liberté, au lieu que ce fut véritablement le premier de leur esclavage. Car jamais il n'y a eu dans le monde de plus grands tyrans que les Rois Parthes auxquels ils furent soumis. Le joug des Macédoniens leur eût été bien plus doux que cette tyrannie, s'ils eussent continué à le porter. Alors Arsace commença à prendre le titre de Roi, & établit solidement cet empire d'Orient, qui balança depuis la puissance Romaine, & fut une barriére que les Romains ne purent forcer. Tous les Rois qui le suivirent, se firent un honneur & une loi de porter le nom d'Arsace, com-

AN. M. 3774. Av. J.C. 230. *Justin. l. 41. cap. 4 & 5.*

me les Rois d'Egypte conservérent celui de Ptolémée tant que la race de Ptolémée Soter régna dans ce pays là. Arsace, d'une condition très basse [a] élevé sur le trône, & devenu aussi mémorable parmi les Parthes, que Cyrus chez les Perses, Alexandre chez les Macédoniens, & Romulus chez les Romains, sont une preuve de ce que dit l'Ecriture : *que le Très-haut a la domination sur les roiaumes des hommes, qu'il les donne à qui il lui plait, & qu'il établit roi quand il veut le dernier d'entre les hommes.*

Dan. 4. 14.

AN. M. 3771. AV. J.C. 233

Vingt mille écus.

Joseph. Antiq. lib. 12. cap. 3 & 4.

Onias, Souverain Sacrificateur des Juifs, avoit négligé de paier à Ptolémée le tribut ordinaire de vingt talens, que ses prédécesseurs avoient toujours paié réguliérement aux Rois d'Egypte comme un hommage qu'ils faisoient à cette Couronne. Le Roi envoia Athénion un de ses Courtisans à Jérusalem, sommer les Juifs de paier les arrérages, dont la somme s'étoit accumulée pendant plusieurs années; avec menace, si on y manquoit, d'envoier des troupes qui les chasseroient du pays, & le partageroient entr'elles. L'allarme fut grande dans Jérusalem. On députa vers le Roi Joseph, neveu d'O-

a Arsaces, quæsito simul constitutoque regno, non minùs memorabilis Parthis [fuit,] quàm Persis Cyrus, Macedonibus Alexander, Romanis Romulus. *Justin.*

nias, généralement estimé, quoique jeune encore, pour sa prudence, sa probité, & sa justice. Athénion, dans le séjour qu'il fit à Jérusalem, avoit fort goûté son caractére, & étant parti pour l'Egypte avant lui, promit de lui rendre auprès du Roi tous les services qui dépendroient de lui. Joseph le suivit de près. Il rencontra sur la route des gens des plus considérables de la Célé-Syrie & de la Palestine qui alloient aussi en Egypte dans le dessein d'y prendre les grandes fermes du revenu de ces provinces. Comme l'équipage de Joseph n'étoit pas, à beaucoup près, aussi magnifique que le leur, ils firent peu de cas de lui, & lui trouvérent peu d'esprit & de mérite. Joseph dissimula, & dans les conversations qu'il eut avec eux, il en tira, sans paroitre avoir aucun dessein, toutes les lumiéres qu'il pouvoit desirer sur l'affaire qui les menoit à la Cour.

En arrivant à Alexandrie, ils trouvérent que le Roi étoit allé faire un tour à Memphis. Joseph fut le seul de la troupe, qui, sans perdre de tems, se mit en chemin pour l'y aller trouver. Il eut le bonheur de le rencontrer comme il en revenoit avec la Reine & Athénion dans son char. Le Roi, qu'Athénion avoit fort prévenu en sa faveur, fut ravi de le voir, & le fit monter dans son char. Joseph

excusa son Oncle sur son âge & sa lenteur naturelle avec tant d'adresse & d'habileté, que le Roi en fut satisfait, & conçut une grande estime pour l'Avocat qui avoit si bien plaidé sa cause. Il lui fit donner un appartement dans le Palais Roial à Alexandrie, & le faisoit même manger à sa table.

Quand le jour fut venu où l'on devoit affermer par voie d'enchére les revenus des provinces, les compagnons de voiage de Joseph n'offrirent pour les provinces de Célé-Syrie, de Phénicie, de Judée, & de Samarie, que huit mille talens, c'est-à dire vingt-quatre millions. Joseph, qui, par les conversations qu'ils avoient eues sur ces matiéres en sa présence, avoit découvert que ces fermes valoient plus du double, leur fit des reproches de ce qu'ils mettoient les revenus du Roi si bas, & en offrit le double, ou seize mille talens. Ptolémée étoit bien aise de voir augmenter son revenu si considérablement: mais il craignit que celui qui portoit si haut cette ferme, ne fût pas en état de paier la somme qu'il offroit; & il lui demanda quelle caution il lui donneroit. Joseph lui répondit avec un grand sang froid, qu'il lui donneroit pour cautions des personnes, dont il seroit content, & contre qui il étoit sûr qu'il n'avoit rien à objecter. On lui dit de les

nommer. Il nomma le Roi & la Reine, & dit qu'ils seroient cautions pour lui l'un à l'autre. Le Roi ne put s'empêcher de rire de cette saillie. Elle le mit de si bonne humeur, qu'il lui fit adjuger la ferme sur sa simple parole, & sans exiger de lui aucune caution. Il l'exerça pendant dix ans au grand contentement de la Cour & des Provinces. Nos riches Financiers s'en retournérent honteux & confus, & durent reconnoitre qu'un équipage magnifique est un mérite bien mince.

En Macédoine, mourut le Roi Démétrius. Il laissa un fils, nommé Philippe, qui étoit en très bas âge. On lui donna pour tuteur Antigone, lequel, aiant épousé la mére de son pupille, monta sur le trône, & régna pendant douze ans. Comme il étoit magnifique en promesses, mais sans effet, on lui donna le surnom de * *Doson.* AN. M. 3772. AV. J. C. 232. *Justin. lib.* 28. *cap.* 3. *Dexipp. Porphyr. Euseb.*

Cinq ou six ans après, Séleucus Callinicus qui depuis quelque tems étoit retenu captif chez les Parthes, y mourut d'une chute de cheval. Arsace, pendant tout le tems de sa captivité, le traita toujours en Roi. Sa femme étoit Laodice, sœur d'Andromaque un de ses Généraux. Il en eut deux fils & une fille. Il maria la AN. M. 3778. AV. J. C. 226. *Justin. l.* 7. *cap.* 3. *Athen. pag.* 153.

* *Ce nom en grec, signifie* un homme qui donnera, *c'est-à-dire qui promet de donner, & qui ne donne point.*

fille à Mithridate roi de Pont, & lui donna la Phrygie pour sa dot. Les fils étoient Séleucus & Antiochus. Le premier, qui fut surnommé *Céraunus*, lui succéda.

Nous voici arrivés au tems où la République des Achéens commence à paroitre avec éclat dans l'histoire, & soutient des guerres en particulier contre celle de Lacédémone. C'est ce qui m'engage à exposer ici l'état présent de ces deux Républiques. Je commencerai par celle des Achéens.

§. II. *Etablissement de la République des Achéens. Aratus délivre Sicyone de la tyrannie : caractére de ce jeune Grec. Aidé par les libéralités de Ptolémée Evergéte il appaise la sédition prête à éclater dans Sicyone. Il enleve Corinthe à Antigone roi de Macédoine. Il fait entrer plusieurs villes dans la ligue des Achéens : Mégare, Trézéne, Epidaure, Mégalopolis. Il n'a pas le même succès par raport à Argos.*

Polyb lib. 2. pag. 125-130.

LA RÉPUBLIQUE des Achéens n'étoit considérable dans les premiers tems ni par la grandeur de ses richesses, ni par l'étendue de son domaine; mais par une grande réputation de probité, de justice, d'amour de la liberté; & cette ré-

putation étoit fort ancienne. Les Crotoniates & les Sybarites, pour rétablir le bon ordre dans leurs villes, adoptérent les loix & les coutumes des Achéens. Après la célébre bataille de Leuctres, les Lacédémoniens & les Thébains, par estime pour leur vertu, les prirent pour arbitres dans un différend qu'ils avoient entr'eux.

Le gouvernement de cette République étoit Démocratique, c'est-à-dire entre les mains du peuple. Elle conserva sa liberté jusqu'au tems de Philippe & d'Alexandre : mais sous eux, & depuis eux, elle fut ou soumise aux Macédoniens qui s'étoient rendus maîtres de la Gréce, ou opprimée par de cruels Tyrans.

Elle étoit composée de douze * villes renfermées dans le Péloponnése, qui toutes ensemble n'en valoient pas une bonne. Elle ne se signala d'abord par aucune action éclatante ; parce que parmi ses citoiens il n'y en avoit aucun qui se distinguât des autres par un mérite particulier. On verra dans la suite quel changement un homme seul y apporta par ses grandes qualités. Depuis la mort d'Alexandre, cette petite République fut livrée à tous les maux que la discorde en-

* *Ces douzes villes étoient, Patræ, Dyma, Pharæ, Tritæa, Leontium, Ægira, Pellene, Ægium, Bura, Ceraunia, Olenus, Helice.*

traîne après elle. L'amour du bien public n'y dominoit plus. Chaque ville ne ſongeoit plus qu'à ſes propres intérêts. Leur état n'avoit plus rien de fixe ni de ſtable, parce qu'elles changeoient de maîtres à meſure que la Macédoine en changeoit, ſoumiſes d'abord à Démétrius, puis à Caſſandre, & en dernier lieu à Antigone ſurnommé Gonatas, qui y laiſſa dominer les Tyrans dont il diſpoſoit, afin qu'elles ne puiſſent pas ſe ſouſtraire à ſon autorité.

An. M. 3724. Av. J.C. 280. Vers la CXXIV[e] Olympiade, c'eſt-à-dire à peu près dans le tems de la mort de Ptolémée Soter pére de Philadelphe, & du paſſage de Pyrrhus en Italie, la République des Achéens reprit ſes premiers uſages, & rentra dans l'ancienne concorde. Ceux de Patre & de Dyme en jettérent les premiers fondemens. Les Tyrans furent chaſſés des villes. Réunies toutes enſemble comme autrefois, elles ne firent plus qu'un ſeul corps de République. Il y avoit un Conſeil public où ſe décidoient les affaires. Un Greffier commun en tenoit les Regîtres. L'aſſemblée avoit deux Préſidens que les villes nommoient tour à tour. Mais bientôt après on jugea à propos de les réduire à un ſeul.

Le bon ordre qui régnoit dans cette petite République, où l'égalité, la liberté,

té, l'amour de la justice & du bien public, étant les régles fondamentales du Gouvernement, y attira plusieurs villes voisines, qui furent associées à ses loix & à ses priviléges. Sicyone fut une des premiéres qui s'y joignit, & ce fut par le moien d'Aratus l'un de ses citoiens qui jouera dans la suite un grand rôle, & deviendra fort illustre.

Sicyone, qui gémissoit depuis lontems sous le joug des Tyrans, venoit de faire un effort pour le secouer, en mettant en place Clinias, l'un de ses premiers & de ses plus braves citoiens; & déja le gouvernement paroissoit se rétablir, & prendre une meilleure forme. Mais Abantidas, pour se saisir de la tyrannie, trouva le moien de s'en défaire; & de tous ses parens ou amis, il chassa les uns & tua les autres. Il cherchoit aussi Aratus fils de Clinias, qui n'avoit que sept ans, pour le faire mourir. Mais parmi le trouble & le désordre dont la maison étoit pleine lorsque le pére fut tué, cet enfant se déroba avec ceux qui prirent la fuite; & errant par la ville saisi de fraieur, & sans aucun secours, il entra par hazard sans être vû dans la maison de la sœur du Tyran. Cette femme, naturellement généreuse, & d'ailleurs persuadée que c'étoit sous la conduite de quelque Dieu que cet enfant s'étoit réfugié

Plutarc. in Arato, pag. 1017-1031.

chez elle, le cacha avec grand ſoin, & la nuit venue elle l'envoia ſecrettement à Argos.

Aratus, ſauvé ainſi d'un ſi grand danger, ſentit dès ce moment s'allumer en lui la haine la plus violente & la plus vive contre les Tyrans, & elle s'augmenta toujours avec l'âge. Il fut élevé avec grand ſoin chez les hôtes & les amis que ſon pére avoit à Argos. La tyrannie, en aſſez peu de tems, avoit déja paſſé par pluſieurs mains à Sicyone, lorſqu'Aratus, qui commençoit à entrer dans l'âge viril, ſongea à en délivrer entiérement ſa patrie. Il étoit en grande conſidération, tant à cauſe de ſa naiſſance que de ſon courage, qui étoit accompagné d'une gravité au deſſus de ſon âge, & d'un ſens ferme & raſſis. Ces qualités, qui étoient connues, faiſoient que les bannis de Sicyone avoient particuliérement les yeux ſur lui, le regardant comme leur reſſource, & comme leur futur Libérateur. Ils ne ſe trompoient pas.

AN. M 3752. AV. J.C. 252. Aratus, âgé de vingt ans, forma une conſpiration contre le Tyran, c'étoit alors Nicoclès; & quoique les eſpions envoiés par celui-ci à Argos l'obſervaſſent de près, il ſut ſi bien couvrir ſon deſſein, & le conduiſit avec tant de prudence & de ſecret, qu'il vint à bout d'entrer de nuit dans Sicyone par eſcalade.

Le Tyran fut trop heureux de se sauver de la ville par des conduits souterrains. Comme le peuple s'assembloit en tumulte, ne sachant rien de tout ce qui se passoit, un Héraut cria à haute voix qu'*Aratus, fils de Clinias, appelloit les citoiens à la liberté.* Aussitôt ils courent en foule au Palais du Tyran, & y mettent le feu. En un moment le Palais fut embrasé. Il n'y eut pas un seul homme de tué ou de blessé ni de part ni d'autre, le bonheur d'Aratus aiant conservé cette action pur & nette du sang des citoiens, ce qui faisoit sa joie & son triomphe. Il rappella les bannis, qui n'étoient pas moins de cinq cens.

Sicyone commençoit à jouir de quelque repos, mais Aratus n'étoit point sans inquiétude & sans embarras. Au dehors, il s'apercevoit qu'Antigone jettoit un œil d'envie sur sa ville, & cherchoit les moiens de s'en emparer depuis qu'elle avoit recouvré sa liberté: au dedans, il voioit, à l'occasion des bannis, des semences de division & de discorde, dont il craignoit extrêmement les suites. J'expliquerai bientôt ce qui y donnoit lieu. Il crut que dans la conjoncture délicate où il se trouvoit, le parti le plus sage & le plus sûr étoit d'unir Sicyone à la Ligue des Achéens. Il n'eut pas de peine à y réussir,

& ce fut un des plus grands ſervices qu'il rendit à ſa patrie.

Ce n'eſt pas que la puiſſance des Achéens fût grande. Ils n'avoient, comme je l'ai déja obſervé, que de très petites villes. Leur pays n'étoit ni bon ni riche, & ils habitoient le long d'une côte qui n'avoit ni ports, ni abris. Mais, avec cette médiocrité & cette foibleſſe apparente, ils furent ceux qui firent le mieux comprendre que les forces des Grecs étoient invincibles toutes les fois qu'ils avoient de l'ordre & de la diſcipline, qu'ils demeuroient bien unis, & qu'ils étoient conduits par un Général ſage & expérimenté. Auſſi ces mêmes Achéens, qui étoient ſi peu de choſe en comparaiſon de l'ancienne puiſſance de la Gréce, en prenant toujours de bons conſeils, en demeurant étroitement unis enſemble, en n'étoufant point le mérite de leurs concitoiens par l'envie, mais aimant à s'y ſoumettre avec docilité; non ſeulement ſe maintinrent libres au milieu de tant de villes puiſſantes, de tant d'Etats plus forts qu'ils n'étoient, de tant de Tyrans; mais encore ils affranchirent & ſauvérent la plupart des Etats de la Gréce.

Aratus, après s'être engagé & avoir engagé ſa ville dans la Ligue des Achéens,

alla servir dans leur cavalerie, & il se fit extrêmement aimer de ses Généraux par sa promtitude & sa vivacité à exécuter leurs ordres. Car, quoiqu'il eût infiniment contribué au pouvoir & au crédit de la Ligue, en y apportant sa propre réputation, & toutes les forces de sa patrie; cependant il se montroit en tout aussi soumis que le moindre soldat à celui qui étoit élu Général des Achéens, quelque petite & obscure que fût la ville d'où on l'avoit tiré. Grand & salutaire exemple pour les jeunes Seigneurs & les jeunes Princes lorsqu'ils servent dans les troupes, qui leur apprend à oublier leur naissance, & à ne la faire respecter que par une plus exacte soumission aux ordres des Commandans.

On ne se lassoit point d'admirer & de louer la conduite & le caractére d'Aratus. Il étoit naturellement honnête & poli, grand & noble dans ses sentimens, uniquement occupé de l'intérêt commun sans songer au sien, implacable ennemi des Tyrans, & n'aiant pour sa haine & pour son amitié d'autre régle que l'utilité publique. C'étoit en beaucoup de choses un homme accompli pour être à la tête des affaires : parlant bien, pensant juste, se taisant à propos. Il supportoit avec douceur les différens qui s'élevent souvent dans les délibérations.

Plutarc. in Arato, pag. 1031. Polyb. lib. 4. pag. 277. 278.

Il ne cédoit à personne dans l'art de faire des amis & des alliances. Il étoit fort propre à imaginer des entreprises contre les ennemis, à couvrir ses desseins par un secret impénétrable, & à les conduire à une heureuse fin par sa patience & par son audace. Mais ce même Aratus à la tête d'une armée n'étoit pas reconnoissable. Lent, irrésolu, timide, il ne pouvoit soutenir la vûe du danger. Ce n'est pas que réellement il manquât de courage & de hardiesse : mais ces qualités étoient comme engourdies par la grandeur de l'exécution, & il n'étoit timide que par occasion & par intervalle. De là vient que tout le Péloponnése a été rempli des trophées de ses vainqueurs, & des monumens de ses défaites. C'est ainsi, dit Polybe, que la nature a mis des qualités différentes & contraires, non seulement dans les corps des hommes, mais encore plus dans les esprits, &, ce qui est le plus étonnant, souvent par raport à une même personne, de sorte que le même homme n'est plus le même : dans une occasion vif, courageux, hardi; dans une autre sans vigueur, sans vivacité, sans résolution.

AN. M. 3753. AV. J.C 251. *Plutarc. in Arato, pag. 1031-1038.*

J'ai dit que l'affaire des bannis causoit à Aratus une grande inquiétude. C'étoit au sujet des terres & des maisons qu'ils possédoient avant leur bannisse-

ment, dont une grande partie avoit passé des mains des propriétaires entre celles de gens qui les avoient vendues à d'autres, & avoient disparu depuis que le Tyran avoit été chassé. Il étoit naturel que les bannis, à leur retour, rentrassent dans leurs biens, & ils le demandoient avec instance. Mais ces biens se trouvoient occupés pour la plupart par des gens qui les avoient achetés de bonne foi, à qui par conséquent il faloit rendre le prix de ces terres & de ces maisons, si on leur en ôtoit la possession. Les prétentions & les plaintes étoient fort vives de part & d'autre, & Sicyone se trouvoit à la veille de son entiére ruine par une guerre civile qui paroissoit inévitable. Jamais affaire ne fut plus embarrassante. Il n'étoit pas au pouvoir d'Aratus de concilier les deux parties, dont les demandes étoient également justes; & l'on ne pouvoit les satisfaire toutes deux en même tems, sans qu'il en coutât des sommes considérables, qu'il n'étoit pas en état de fournir. Il ne vit d'autre ressource, dans une si pressante extrémité, que la bonté & la libéralité de Ptolémée roi d'Egypte, qu'il avoit éprouvée en sa propre personne à l'occasion de ce que je vais raconter.

Ce Prince étoit fort curieux de por-

traits & de tableaux. Aratus, qui étoit connoiſſeur, aſſembloit tout ce qu'il pouvoit trouver d'ouvrages des plus grands Maîtres, principalement de Pamphile & de Mélanthe, & l'envoioit au Roi. Sicyone étoit encore alors en grande réputation pour les Arts, & pour la Peinture ſur-tout, dont le goût s'y étoit conſervé ſans altération dans toute ſon ancienne pureté. On diſoit qu'Apelle, déja admiré de tout le monde, avoit été à Sicyone, & s'étoit attaché à ces deux Peintres, à qui il donna un talent, moins pour apprendre d'eux la perfection de l'Art, que pour participer à leur grande réputation. Dès qu'Aratus eut rendu la liberté à ſa ville, il effaça & détruiſit tous les portraits des Tyrans. Mais, quand il vint à celui d'Ariſtrate qui avoit régné du tems de Philippe, & qui étoit repréſenté debout ſur un char de victoire, il balança lontems s'il l'effaceroit: car tous les meilleurs éléves de Mélanthe avoient contribué à la perfection du tableau, & Apelle lui-même y avoit mis la main. Cet ouvrage étoit ſi merveilleux, qu'Aratus ſe laiſſa enfin toucher à la beauté de l'art: mais, bientôt après, emporté par la haine qu'il avoit pour les Tyrans, il ordonna qu'on l'effaçât.

Mille écus.

Ce goût pour la peinture avoit mis

Aratus dans les bonnes graces de Prolémée. Il crut donc pouvoir implorer ſa générosité dans la fâcheuſe conjoncture où il ſe trouvoit. Il s'embarqua pour l'Egypte, où il n'arriva qu'après avoir eſſuié bien des contretems & des dangers. Il eut une longue audience du Roi, qui l'eſtima d'autant plus, qu'il le connut davantage. Il lui donna pour ſa ville la ſomme de cent cinquante talens. Aratus en emporta d'abord quarante avec lui en partant pour le Péloponnéſe, & le Roi aiant partagé les autres en divers paiemens, il les envoia enſuite par parties.

Cent cinquante mille écus.

Son retour cauſa une joie univerſelle dans Sicyone. On le nomma ſeul arbitre ſouverain & maître abſolu pour terminer tous les différens des bannis, & pour régler leurs partages. Mais, en ſage politique, qui ne cherche point à s'attirer à lui ſeul la déciſion de toutes les affaires, & qui ne craint point que d'autres diminuent ſa gloire en la partageant avec lui, il refuſa conſtamment l'honneur qu'on vouloit lui faire, & nomma quinze des citoiens les plus eſtimés dans la ville, qu'il prit pour adjoints, & avec leſquels, après un fort grand travail, & de longues ſéances, il parvint à rétablir l'amitié & la paix entre les habitans, aiant reſtitué aux particuliers le prix des terres

ou des maisons qu'ils avoient achetées de bonne foi. On a toujours remarqué que la gloire suit ceux qui la fuient, comme souvent elle fuit ceux qui la cherchent. Aratus, qui avoit cru avoir besoin de conseil pour terminer cette importante affaire, (& plus on a de mérite, plus on pense de la sorte) en eut seul tout l'honneur. On le combla de louanges, on lui éleva des statues, & par des inscriptions publiques on le déclara le pére du peuple, & le libérateur de la patrie; qualités bien au-dessus de celles des plus fameux Conquérans!

Un succès si éclatant donna de la jalousie, & même de la crainte à Antigone. Soit qu'il voulût le gagner, ou le rendre suspect à Ptolémée, il en fit un grand éloge dans un repas public, relevant par des louanges extraordinaires la capacité & le mérite de ce jeune homme. Il insinua en termes assez clairs, qu'Aratus, aiant connu par lui-même la vanité du faste Egyptien, vouloit s'attacher à son service; & que lui, de son côté, étoit résolu de l'emploier dans ses affaires. Il finit par prier tous les Seigneurs de sa Cour qui étoient présens de le regarder désormais comme leur ami. Ce discours ne manqua pas d'être raporté à Ptolémée, qui en fut surpris & affligé. Il fit faire des plaintes à Aratus d'un changement qui

lui étoit si injurieux : mais celui-ci n'eut pas de peine à s'en justifier.

Aratus aiant été élu pour la premiére fois Général des Achéens, alla ravager la Locride, & tout le territoire de Calydon. Mais étant parti avec dix mille hommes pour aller au secours des Béotiens, il n'arriva malheureusement qu'après la bataille qu'ils perdirent à * Chéronée, où ils furent battus par les Etoliens.

Huit ans après, aiant été élu pour la seconde fois Général des Achéens, il rendit un grand service à toute la Gréce par une action que Plutarque égale aux entreprises les plus fameuses des Généraux Grecs. An. M. 3760. Av. J.C. 244.

L'Isthme de Corinthe, qui sépare les deux mers, unit & joint le continent de la Gréce avec celui du Péloponnése ; & la Citadelle de Corinthe, appellée *Acro-Corinthus*, qui est située sur une haute montagne, se trouvant justement au milieu de ces deux Continens, & les séparant dans un passage d'ailleurs assez étroit, quand elle est pourvûe d'une bonne garnison, rompt & empêche toute communication au-dedans de l'Isthme par terre & par mer, & rend maître absolu de la Gréce celui qui en est saisi, & qui y

** Philippe, plus de quarante ans auparavant, avoit remporté près de la même ville une célèbre victoire contre les Athéniens & les Thébains.*

entretient des troupes. Philippe appelloit cette Citadelle *les entraves de la Gréce*. Aussi étoit-elle l'objet du desir & de la jalousie de tous les voisins, & surtout des Rois & des Princes.

Antigone, après avoir lontems cherché avec une inquiétude & un empressement extraordinaires les moiens de se rendre maître de cette place, étoit enfin venu à bout de l'enlever par surprise, & il se félicitoit de ce succès inopiné comme d'un vrai triomphe. Aratus ne perdit pas l'espérance de la lui enlever à son tour; & pendant qu'il étoit tout occupé de cette pensée, une espéce de hazard lui fournit une occasion favorable de la mettre à exécution.

Ergine, habitant de Corinthe, étoit venu à Sicyone pour quelque affaire, & avoit fait une liaison particuliére avec un Banquier fort connu & ami d'Aratus. Dans la conversation, comme ils parloient de la Citadelle de Corinthe, Ergine dit qu'en allant voir Dioclès son frére, qui étoit soldat de la garnison, ce qu'il faisoit assez souvent, il avoit remarqué dans le côté le plus escarpé un petit sentier taillé en travers dans le roc, qui conduisoit à un endroit où la muraille de la Citadelle étoit très basse. Le Banquier ne laissa pas tomber cette parole, & lui demanda en riant si lui & son frére

feroient d'humeur à gagner une groſſe ſomme d'argent, & à faire fortune. Ergine entendit bien ce qu'on lui vouloit dire, & promit de ſonder ſur cela ſon frére Dioclès. Peu de jours après il revint, & ſe chargea de conduire Aratus à l'endroit où la muraille n'avoit pas plus de quinze piés de hauteur, & de lui aider avec ſon frére à exécuter le reſte de ſon entrepriſe. Aratus, de ſon côté, promit de leur donner ſoixante talens ſi l'affaire réuſſiſſoit. Mais comme il faloit que ces ſoixante talens fuſſent dépoſés chez le Banquier pour la ſûreté des deux fréres, & qu'Aratus ne les avoit pas, & ne vouloit pas les emprunter, de peur de donner du ſoupçon, & d'éventer ſon entrepriſe, il prit la plus grande partie de ſa vaiſſelle d'or & d'argent, & les joyaux de ſa femme, & les mit en gage chez le Banquier pour toute la ſomme.

Soixante mille écus.

Il avoit l'ame ſi grande, dit Plutarque, & il étoit enflammé d'une ſi vive ardeur pour les belles actions, que ſachant qu'Epaminondas & Phocion avoient été eſtimés les plus juſtes & les plus gens de bien de toute la Gréce pour avoir refuſé les préſens qu'on leur offroit, & avoir fait plus de cas de la vertu que de toutes les richeſſes du monde, il s'efforça d'aller encore plus loin qu'eux, & d'enchérir ſur leur déſintéreſſement & leur généroſité. En effet, il y a bien de la différen-

ce entre refuser des présens, & sacrifier soi-même tout son bien pour le service du Public. Aratus donne tout le sien, & le donne sans qu'on le sache, & pour une entreprise dont il courra seul le danger. Qui est-ce donc, s'écrie Plutarque enthousiasmé de la beauté de cette action, qui n'admirera pas une magnanimité si rare & si surprenante? Qui est ce, encore aujourd'hui, qui ne s'intéresse pas à ce grand exploit, & qui ne prend point part au combat de ce grand personnage, qui achette si chérement un si grand danger, & qui met en gage tout ce qu'il a de plus précieux pour se faire mener de nuit au milieu des ennemis, où il sera forcé de combattre pour sa vie, sans avoir de son côté d'autre gage que la seule espérance de faire une belle action?

On remarque ici que ce qui perpétuoit chez les Grecs le goût de la gloire, du desintéressement, de l'amour du bien public, c'étoit le souvenir des grands hommes qui s'étoient distingués dans les siécles passés par ces beaux sentimens. Et c'est là le grand avantage de l'Histoire, écrite comme elle l'étoit chez les Grecs, comme aussi le principal fruit qu'on en doit tirer.

Les préparatifs de l'entreprise furent traversés de plusieurs contretems fâcheux dont un seul sembloit devoir tout déconcerter. Enfin tout étant prêt, Aratus or-

donna à toutes ses troupes de passer la nuit sous les armes, & prenant avec lui quatre cens soldats choisis, dont la plupart ignoroient ce qu'on alloit exécuter, & qui portoient avec eux des échelles, il les mena droit aux portes de la ville le long des murs du temple de Junon. Il faisoit un beau clair de lune, qui leur fit craindre avec raison d'être découverts. Heureusement pour eux il se leva, du côté de la mer, un brouillard épais qui couvrit tous les environs de la ville, & y répandit une grande obscurité. Là toutes les troupes s'assirent pour ôter leurs souliers, tant parce qu'on fait moins de bruit les piés nuds, que parce qu'on monte mieux sur des échelles, & qu'on n'est pas si sujet à glisser. Mais Ergine, & avec lui sept jeunes hommes déterminés, tous équipés en voyageurs, se glissérent dans la porte sans être aperçus, & tuérent d'abord la sentinelle & les gardes qui faisoient le guet. En même tems on appliqua les échelles aux murailles, & Aratus fait monter promtement avec lui cent des plus résolus, ordonne aux autres de suivre comme ils pourroient, & aiant aussitôt retiré les échelles il descend dans la ville, & à la tête de ses cent hommes il marche vers la Citadelle plein de joie, comme aiant déja réussi parce qu'il n'avoit pas été découvert.

En avançant ils rencontrérent une gar-

de de quatre hommes qui portoient de la lumiére, & dont ils ne furent point aperçus parce qu'ils étoient enfoncés dans l'ombre ; mais eux ils les aperçurent de fort loin à la clarté de leur lumiére. Aratus & ses gens se tapirent d'abord contre quelques murailles & quelques vieilles masures comme dans une embuscade : d'où, quand ces quatre hommes vinrent à passer, ils se jettérent sur eux, & en tuérent trois. Le quatriéme, blessé d'un grand coup d'épée à la tête, s'enfuit criant que les ennemis étoient dans la ville. Un moment après les trompettes sonnérent l'allarme, & toute la ville accourut au bruit. Déja toutes les rues étoient pleines de gens qui couroient çà & là, & éclairées d'une infinité de lumiéres que l'on allumoit par-tout, en bas dans la ville, & en haut sur les remparts de la Citadelle; & de toutes parts on entendoit un bruit confus qu'on ne pouvoit démêler.

Cependant Aratus continuoit son chemin, & s'efforçoit de gravir sur ces rochers escarpés, d'abord fort lentement & avec beaucoup de travail & de peine, parce qu'il avoit manqué le sentier qui n'aboutissoit à la muraille que par une infinité de tours, de détours, & de circuits très-difficiles. Mais bientôt, comme par une espéce de miracle, la lune dissipant les nuages, & venant à éclairer tout-à-coup, lui dévoila tout le labyrin-

the de ce ſentier juſqu'à ce qu'il fût au pié de la muraille à l'endroit qu'on lui avoit marqué. Et alors, par un effet du même bonheur, les nuages ſe raſſemblérent, & la lune s'étant cachée replongea encore tout dans l'obſcurité.

Les rrois cens ſoldats qu'Aratus avoit laiſſés au dehors près du temple de Junon, étant entrés dans la ville qu'ils trouvérent pleine de tumulte & de confuſion, & toute éclairée d'une infinité de lumiéres, & ne pouvant trouver le ſentier qu'avoit pris Aratus, ni le ſuivre à la trace, ſe ſerrérent tous enſemble au bas du précipice à l'ombre d'une grande roche qui les cachoit, & attendirent là dans une grande inquiétude & dans une grande détreſſe. Déja Aratus étoit attaché au combat ſur les remparts de la Citadelle. On entendoit bien du bas le bruit des combattans, & leurs cris : mais, comme ils étoient répétés par les échos des montagnes voiſines, on ne pouvoit diſcerner d'où ils venoient. Ces trois cens ſoldats ne ſachant donc de quel côté ils devoient tourner, Archélaüs, qui commandoit les troupes du Roi Antigone, aiant pris bon nombre de ſoldats avec lui, monta avec de grands cris & grand bruit de trompettes pour aller charger Aratus en queue; & en marchant il paſſa devant ces trois cens ſans les apercevoir. Il ne fut pas plu-

tôt passé, que ceux-ci se levérent comme d'une embuscade où ils auroient été placés exprès, tombérent sur lui, tuérent les premiers qu'ils rencontrérent, & donnant l'épouvante à tous les autres & à Archélaüs même, ils les écartérent, les mirent en fuite, & les menérent battant jusqu'à ce qu'ils se dispersérent dans la ville chacun de leur côté.

Comme ils achevoient cette défaite, Ergine arrive, envoié par ceux qui combattoient au haut de la Citadelle, pour leur apprendre qu'Aratus étoit aux mains avec les ennemis qui se défendoient avec beaucoup de vigueur; que le combat étoit fort vif sur la muraille, & qu'il avoit besoin d'être promtement secouru. Dans le moment ils lui ordonnent de les conduire, & en montant ils annoncent leur approche par leurs cris pour rassurer leurs amis, & pour redoubler leur courage. La lune qui étoit dans son plein donnant sur leurs armes, les faisoit paroitre en plus grand nombre qu'ils n'étoient à cause de la longueur du chemin par où ils montoient, & le silence de la nuit rendant les échos plus forts & plus sensibles, faisoit paroitre leurs cris comme des cris d'une troupe beaucoup plus grosse que la leur. Enfin s'étant tous joints ils firent une charge si violente, qu'ils chassérent les ennemis, prirent

poste sur la muraille, & se virent entiérement maîtres de la Citadelle au point du jour : de sorte que les premiers raions du soleil éclairérent leur victoire. En même tems le reste de leurs troupes arrive de Sicyone. Les Corinthiens leur ouvrent leurs portes très volontiers, & leur aident à prendre les gens d'Antigone.

Dès qu'Aratus eut bien assuré sa victoire, il descendit de la Citadelle dans le Théatre, où se rendit une foule innombrable de peuple attiré par la curiosité de le voir & de l'entendre. Après qu'il eut disposé ses Achéens sur les avenues du Théatre de côté & d'autre, il sortit tout armé du fond de la scéne, & s'avança au milieu, le visage extrêmement changé & défait par la fatigue & par le besoin de sommeil. La joie & la fierté que ce grand succès lui inspiroit, étoient effacées par son grand abbattement & par son extrême foiblesse. Dès qu'il parut, tout le peuple à l'envi, par des battemens de mains & des acclamations réitérées, lui témoignoit son profond respect & sa vive reconnoissance. Lui cependant, changeant sa pique de main, & la prenant de la main droite, il inclina un peu le genou & tout le corps, & s'appuiant sur sa pique, il se tint quelque tems dans cette posture.

Quand tout le Théatre fut calme,

alors ramassant le peu qui lui restoit de forces, il fit à ceux de Corinthe un assez long discours sur la Ligue des Achéens, leur persuada d'y entrer eux-mêmes, & leur rendit en même tems les clés de leur ville, qui depuis le tems de Philippe n'avoient point été en leur pouvoir. Pour ce qui regarde les Capitaines d'Antigone, il donna la liberté à Archélaüs qu'il avoit fait prisonnier, & fit mourir Théophraste qui refusoit de sortir de la ville.

Aratus se saisit d'abord du temple de Junon, & du port de Léchée, où il prit vingt-cinq vaisseaux du Roi. Il prit aussi cinq cens chevaux pour la guerre, & quatre cens Syriens qu'il vendit. Les Achéens gardérent la Citadelle, & y mirent une garnison de quatre cens hommes.

Cette action de hardiesse, suivie d'un si heureux succès, ne pouvoit pas manquer d'avoir des suites très favorables. Les Mégariens, quittant le parti d'Antigone, se joignirent à Aratus. Les Trézéniens & les Epidauriens suivirent leur exemple, & entrérent dans la Ligue des Achéens.

Il y attira aussi le Roi Ptolémée, en lui laissant l'Intendance de la guerre, & en le nommant Généralissime de leurs troupes sur terre & sur mer. Cela acquit à Aratus une si grande réputation & un

tel crédit parmi les Achéens, que, comme il étoit défendu par la loi d'élire le même homme Capitaine Général plusieurs années de ſuite, au moins on l'éliſoit de deux années l'une; & que de fait, ou par ſes conſeils, il commandoit toujours ſans aucune diſcontinuation. Car on voioit clairement qu'il n'y avoit ni richeſſes, ni amitié des Rois, ni avantage particulier de Sicyone même ſa patrie, ni aucun autre bien de quelque nature qu'il pût être, qu'il préférât à l'avantage & à l'accroiſſement des Achéens. Il étoit perſuadé qu'il en eſt des villes foibles par elles-mêmes, comme des parties du corps, qui ne ſe nourriſſent & ne vivent que par l'union qu'elles ont entr'elles, & qui, dès qu'elles ſont ſéparées, ne prennent plus de nourriture, & périſſent infailliblement. On voit de même les villes dépérir par tout ce qui rompt leur ſociété, au lieu qu'elles ſe fortifient & s'accroiſſent, lorſque, devenues parties d'un grand corps, & liées enſemble par l'unité d'intérêts, elles participent à la prévoiance commune, qui eſt cet eſprit de vie qui les anime & les entretient.

Toutes les vûes d'Aratus, toutes ſes entrepriſes, pendant qu'il fut en charge, tendoient à chaſſer les Macédoniens du Péloponnéſe, à abolir toutes les Tyrannies, & à rétablir toutes les villes dans

Polyb. lib. 2. pag. 130.

leur ancienne liberté, & dans l'uſage de leurs loix. Et ce fut par ce motif que, tant que vécut Antigone Gonatas, il s'oppoſa fortement aux entrepriſes de ce Prince.

AN. M. 3762. AV. J.C. 242. *Polyb lib 2. p. 91-101 Appian. de bellis Illyr. p. 760.* Il garda la même conduite ſous Démétrius qui ſuccéda à Antigone, & qui régna dix ans. Les Etoliens s'étoient joints d'abord à Antigone Gonatas pour ruiner la Ligue des Achéens. Ils ſe brouillérent avec Démétrius ſon ſucceſſeur, qui leur

AN. M. 3770. AV. J.C. 234. déclara la guerre. Les Achéens, oubliant les mauvais ſervices qu'ils en avoient reçus, marchérent à leur ſecours, & leur union pour lors devint fort étroite, & fut fort utile à toutes les villes voiſines.

AN. M. 3772. AV. J.C. 232. Il y avoit dans l'Illyrie pluſieurs petits Rois, qui ne vivoient preſque que de rapine, & qui exerçoient une ſorte de piraterie ſur tous les peuples qui confinoient à leurs Etats: Agron fils de Pleurate, Scerdiléde, Démétrius de Phare, ainſi appellé d'une ville d'Illyrie qui étoit ſous ſa domination. Ces petits Princes infeſtoient tout le voiſinage. Ils attaquérent en particulier ceux de Corcyre, & *Corfou.*

AN. M. 3776. AV. J.C. 228. les Acarnaniens. Teuta régnoit à la place d'Agron ſon mari, qui étoit mort d'un excès de vin, aiant laiſſé un fils encore enfant qui ſe nommoit Pinée. Ces peuples, ainſi vexés, eurent recours aux Etoliens & aux Achéens, qui ne manquérent pas de prendre leur défenſe. Ces bons

ſervices ne furent paiés que d'ingratitude. Peu de tems après les Corcyréens firent alliance avec les Illyriens, & reçurent dans leur ville Démétrius de Phare avec la garniſon qu'il y amena.

Les Romains, mécontens des pirateries que ces peuples exerçoient ſur pluſieurs de leurs citoiens & de leurs marchands, députérent vers Teuta pour lui en faire leurs plaintes. Elle fit aſſaſſiner un des Ambaſſadeurs Romains, & mettre l'autre en priſon. Une inſulte ſi outrageante les détermina à lui déclarer la guerre. Les deux Conſuls L. Poſtumius Albinus, & Cn. Fulvius Centumalus, partirent pour aller porter la guerre dans l'Illyrie avec des armées de terre & de mer. Ceux de Corcyre, de concert avec Démétrius de Phare, livrérent au Conſul Fulvius la garniſon qu'ils avoient reçue dans leur ville. Les Romains, après avoir rétabli Corcyre dans ſon entiére liberté, pouſſérent juſques dans l'Illyrie, & s'emparérent d'une grande partie du pays. Ils abandonnérent pluſieurs villes à Démétrius de Phare pour prix de ſa trahiſon. An. M. 3778. Av. J.C. 226.

Teuta, réduite à la derniére extrémité, demanda la paix aux Romains. Elle lui fut accordée à ces conditions : Qu'elle paieroit tous les ans un certain tribut : qu'elle abandonneroit toute l'Illyrie, excepté peu d'endroits qu'on lui laiſſeroit : An. M. 3779. Av. J.C. 225.

&, ce qui étoit l'article le plus intéressant pour les Grecs, qu'elle ne pourroit naviger au dela de la ville de Lissus, qu'avec deux petits vaisseaux qui ne seroient point armés en guerre. Il paroit que les autres petits Rois dépendoient de Teuta. Ils furent compris dans le Traité, quoiqu'il n'y soit fait mention que de Teuta.

Les Romains se firent alors respecter en Gréce par une Ambassade solennelle, & ce fut la premiére fois qu'on y connut leur puissance. Ils envoiérent des Ambassadeurs aux Etoliens & aux Achéens, pour leur faire part du Traité qu'ils venoient de conclure avec les Illyriens. Ils en envoiérent d'autres à Corinthe & à Athénes. Ce fut alors pour la premiére fois que les Corinthiens déclarérent par un décret public, que les Romains seroient admis à la célébration des Jeux Isthmiques, comme les Grecs. Les Athéniens ordonnérent aussi qu'on accorderoit aux Romains le droit de bourgeoisie à Athénes, & qu'ils pourroient être initiés dans les grands mystéres.

Depuis la mort de Démétrius, qui n'avoit régné que dix ans, Aratus trouva d'heureuses dispositions dans les esprits pour venir à bout de ses desseins. Plusieurs des Tyrans, que ce Prince soutenoit de tout son crédit, & à qui il paioit de grosses pensions, aiant perdu par sa mort leur

leur appui, prirent le parti de renoncer volontairement à l'autorité qu'ils avoient usurpée sur leurs citoiens : d'autres, intimidés par les menaces d'Aratus, ou gagnés par ses promesses, imitérent leur exemple. Il leur procuroit à tous des avantages considérables, afin qu'ils n'eussent pas lieu de se repentir du parti qu'ils avoient pris.

Aratus, voiant avec peine les Argiens soumis au Tyran Aristomaque, entreprit de les en délivrer, & se fit un point d'honneur de rendre à cette ville sa liberté comme le prix de l'éducation qu'il y avoit reçue, & en même tems d'ajouter une ville si puissante à la Ligue des Achéens. Son entreprise ne réussit pas pour lors. Peu de tems après, Aristomaque fut tué par ses domestiques, & avant qu'on pût donner aucun ordre aux affaires, Aristippe, encore plus détestable Tyran que le premier, se saisit de la domination, & il eut l'adresse de s'y maintenir du consentement même des Argiens. Mais regardant Aratus comme un ennemi mortel, pendant la vie duquel la sienne seroit toujours en danger, il résolut de le faire tuer avec le secours du Roi Antigone Doson, qui s'étoit prêté à sa vengeance. Déja il y avoit par-tout des assassins, qui n'épioient que l'occasion d'exécuter l'ordre sanglant dont on les avoit chargés.

Plutarc. in Arato, pag. 1038-1041.

Mais il n'y a point de si bonne ni de si sûre garde pour un Commandant & pour un Prince, que la ferme & vraie affection de ceux qui lui sont soumis. Car, lorsqu'une fois le Peuple & les Nobles sont accoutumés à ne pas craindre leur Prince, mais à craindre pour lui; alors il a un million d yeux pour voir, & un million d'oreilles pour entendre tout ce qui se passe. Aratus l'éprouva bien dans l'occasion dont il s'agit.

Ici Plutarque, par un beau contraste, compare les troubles & les agitations d'Aristippe avec la paix & la tranquillité d'Aratus. Ce Tyran, dit-il, qui entretenoit tant de troupes pour la sûreté de sa personne, qui avoit répandu le sang de tous ceux qu'il craignoit, ne pouvoit gouter de repos ni jour ni nuit. Tout l'agitoit, tout l'inquiétoit, tout le rongeoit de soins cuisans. Il avoit peur de son ombre. Une garde terrible tenoit toujours des épées nues autour de sa maison. Comme sa vie étoit entre les mains de ses gardes, il les craignoit plus que tout le reste des hommes. Il ne souffroit pas qu'ils entrassent dans le palais: il vouloit qu'ils fissent la garde en dehors dans les portiques qui étoient tout autour. D'abord après le souper il chassoit tous ses domestiques, fermoit sur lui la porte de sa cour, & avec sa concubine il se re-

tiroit dans une chambre haute qui fermoit avec une trape, sur laquelle il mettoit son lit, où il dormoit comme on peut croire que dort un homme en cet état; toujours dans le trouble, dans les fraieurs, dans les craintes. La mére de la concubine retiroit la nuit l'échelle par où il montoit à cette chambre, & la reportoit le lendemain matin. D'un autre côté Aratus, qui avoit acquis, non par la force des armes, mais par sa vertu & par la force des loix, une domination perpétuelle, paroissoit devant tout le monde avec une simple robe & un manteau, sans rien craindre. Et au lieu que, parmi tous ceux qui occupent des forteresses, qui entretiennent des gardes, qui mettent au devant d'eux des armes, des portes, des trapes, comme autant de remparts pour leur sûreté, il y en a peu qui se sauvent d'une mort violente; Aratus, qui se montroit par tout l'ennemi irréconciliable de tous les Tyrans, a * laissé une postérité qui dure de nos jours, dit Plutarque, & qui est encore honorée & respectée de tout le monde.

Aratus attaqua à force ouverte le Tyran. Dans un premier combat, où l'une des aîles de son armée avoit battu les

* *Polycrate, à qui Plutarque adresse la vie d'Aratus, étoit un de ses descendans, & il avoit deux fils, qui continuérent encore sa race, laquelle avoit déja duré 150 ans depuis la mort d'Aratus.*

ennemis, il fit paroitre peu de prudence, de résolution, & de fermeté, aiant fait sonner la retraite mal à propos, & cédé la victoire au Tyran, ce qui lui attira bien des reproches. Il répara cette faute dans un second combat, où Aristippe perdit la vie, & où il y eut plus de quinze cens des ennemis de tués. Aratus, aiant remporté une victoire si éclatante, & sans avoir perdu un seul homme, ne put pas néanmoins se rendre maître de la ville d'Argos, ni la remettre en liberté. Agias & le jeune Aristomaque s'y jettérent avec les troupes du Roi, & s'en emparérent.

Il réussit mieux par raport à la ville de Mégalopolis, dont Lysiade avoit usurpé la domination. Celui-ci n'avoit rien du caractére violent & cruel des Tyrans, & ne l'étoit devenu que par une fausse idée qu'il avoit conçue du bonheur & de la gloire qui accompagnent la souveraine autorité. Soit crainte, soit persuasion, sur les remontrances d'Aratus il déposa la Tyrannie, & fit entrer sa ville dans la Ligue des Achéens. Ceux-ci, touchés d'une action si généreuse, l'élurent sur le champ leur Capitaine Général. Il se piqua d'abord de surpasser la gloire d'Aratus, & fit plusieurs entreprises qui ne paroissoient pas nécessaires; entr'autres il déclara la guerre aux Lacé-

démoniens. Aratus emploia tout son crédit pour s'y opposer: ses efforts ne parurent que des effets de l'envie. Lysiade, malgré lui, fut nommé à un second Généralat, puis à un troisiéme, & ils commandoient tous deux alternativemenr. Mais quand on vit qu'en toute occasion il contrarioit son rival, & que sans garder de ménagement il heurtoit de front une vertu aussi sincére & aussi solide que celle d'Aratus, on reconnut que sous le dehors d'un zéle affecté il cachoit une dangereuse ambition, & il fut chassé.

Comme dans la suite les Lacédémoniens seront fort mélés dans les guerres que les Achéens auront à soutenir, il me paroit à propos d'exposer l'état où se trouvoit pour lors Lacédémone.

§. III. *Agis Roi de Sparte entreprend de réformer cette ville, & d'y faire revivre les anciens établissemens de Lycurgue. Il en vient à bout en partie. Au retour d'une campagne, où il s'étoit joint à Aratus contre les Etoliens, il trouve tout changé à Sparte. Enfin il est condamné à mort, & exécuté.*

APRÈS que l'amour de l'or & de l'argent se fut glissé dans la ville de Sparte, & qu'à la suite des richesses l'avarice, le luxe, la mollesse, la dépense, & la *Plutarc. in Agide. pag. 796-801.*

volupté qui en sont presque inséparables, y eurent trouvé accès, en rompant les fortes barriéres que la sagesse de Lycurgue y avoit opposées; Sparte se vit déchue de son ancienne gloire & de son ancienne puissance, & elle fut réduite dans un état d'humiliation & de bassesse, qui dura jusqu'aux tems du régne d'Agis & de Léonide, dont nous avons maintenant à parler.

Agis étoit de la maison des Euritionides, fils d'Eudamidas, & le sixiéme descendant d'Agésilas qui passa en Asie. Léonide, fils de Cléonyme, étoit de la maison des Agides, & le huitiéme qui régna à Sparte après Pausanias qui avoit vaincu Mardonius à la bataille de Platée.

Pag. 409. J'ai raporté ci-devant la dispute qui s'éleva à Sparte au sujet de la roiauté entre Cléonyme & * Aréus. Ce dernier l'emporta : c'est lui qui fit lever le siége de Lacédémone à Pyrrhus. Il eut pour successeur son fils Acrotate, qui ne régna que sept ou huit ans. Celui-ci laissa en mourant un fils, nommé Aréus comme son aieul, encore enfant. Ce Prince fut

* *Josèphe a remarqué qu'Aréus, roi de Lacédémone, avoit envoié des Lettres à Onias Grand-Prêtre des Juifs, par lesquelles il reconnoissoit qu'il y avoit de la parenté entre les Juifs & les Lacédémoniens. Il n'est pas aisé de démêler l'origine de cette parenté, ni d'accommoder les tems d'Aréus & d'Onias.*

ſous la tutelle de Léonide ; & étant mort quelque tems après, Léonide, de Régent qu'il étoit, devint Roi.

Quoique tous les Spartiates fuſſent déja gâtés & pervertis par la corruption générale où étoit tombé le Gouvernement, il y avoit cependant dans Léonide une dépravation plus marquée, & un éloignement plus ſenſible des mœurs & des uſages de ſon pays : comme dans un homme qui avoit vécu lontems dans les palais des Satrapes, qui avoit fait pluſieurs années la cour à Séleucus, qui avoit même épouſé une femme en Aſie contre les loix de ſa patrie ; & qui enſuite, ſans garder ni meſures ni bornes, avoit voulu tranſporter tout ce faſte & tout cet orgueil des Princes dans un pays libre, & dans un gouvernement dont la modération & la juſtice faiſoient la baſe.

Agis étoit d'un caractére tout oppoſé. N'aiant pas encore vingt ans accomplis, quoiqu'il eût été élevé dans les richeſſes & le luxe, & nourri dans les délices d'une maiſon * également faſtueuſe & voluptueuſe, il renonça d'abord à toutes les voluptés, rejetta toutes les parures & les vains ornemens, & fit gloire d'aller

* *Plutarque dit que ſa mére Argeſiſtrata, & ſon aieule Archidamie, avoient plus d'or & plus d'argent que tous les autres Lacédémoniens enſemble.*

vétu d'une ſimple caſaque, & de rappeller les repas, les bains, & toute l'ancienne maniére de vivre de Sparte. Il diſoit hautement *qu'il ne ſe ſoucieroit pas d'être Roi, s'il n'eſpéroit de faire revivre les loix & l'ancienne diſcipline de Sparte.* Beau ſentiment qui marque qu'Agis avoit une vraie idée & jugeoit ſainement de la Roiauté, dont le devoir le plus eſſentiel & la gloire la plus ſolide, eſt d'établir un bon ordre dans toutes les parties de l'Etat, en y faiſant régner les uſages ſagement établis par les loix!

Cette diſcipline avoit commencé à déchoir depuis le moment, qu'après avoir ruiné le Gouvernement d'Athénes, Lacédémone commença à ſe remplir d'or. Cependant le partage des terres que Lycurgue avoit fait, & le nombre des héritages qu'il avoit établis, s'étant conſervés dans les ſucceſſions, & chaque pére laiſſant à ſon fils ſa part telle qu'il l'avoit reçue, cet ordre & cette égalité qui perſévérérent ſans interruption, ſuſpendirent & arrétérent en quelque ſorte le mauvais effet des autres abus. Mais, dès qu'on eut donné atteinte à ce ſage établiſſement par une loi qui permettoit à tout homme de diſpoſer de ſa maiſon & de ſon héritage, & de les donner de ſon vivant ou de les laiſſer par teſtament après ſa mort à qui il voudroit; cette

nouvelle loi acheva de ſapper le plus ſûr fondement de la police de Sparte. Un Ephore, nommé Epitade, pour ſe venger d'un fils dont il étoit mécontent, fit paſſer cette loi.

On eſt étonné avec raiſon que tout un Etat, pour ſatisfaire la paſſion d'un ſeul homme, change ſi facilement une coutume auſſi ancienne & auſſi fondamentale que celle dont il s'agit ici. Sans doute que ce qui ſervit de prétexte à ce changement, fut d'augmenter dans les familles l'autorité paternelle, qui n'avoit point de motifs pour ſe faire reſpecter des enfans qui n'en eſpéroient rien, & n'en craignoient rien, puiſqu'ils recevoient tous également & directement de la main de l'Etat, indépendamment de leurs péres, tout ce qu'ils pouvoient attendre de biens & d'établiſſemens. Cet inconvénient domeſtique, qui intéreſſoit tous les péres, & qui ſembloit regarder le bon ordre de toutes les familles, fit une forte impreſſion ſur ceux qui avoient le plus de part au gouvernement, les éblouit dans le moment, & les rendit diſtraits ſur d'autres inconvéniens beaucoup plus conſidérables qui en devoient naître infailliblement, & dont on ne fut pas lontems à apercevoir les pernicieux effets.

On voit [a] par-là combien il eſt dangereux de changer les anciennes loix ſur leſquelles un Etat, une Société ont roulé depuis lontems : avec quelle précaution il faut ſe défendre de l'impreſſion que font quelques inconvéniens , dont les loix les plus ſages ne peuvent être exemtes : combien il faut de prudence, de pénétration dans l'avenir, & d'expérience, pour comparer & balancer les avantages & les défauts des anciens uſages avec les nouveaux qu'on veut leur ſubſtituer.

On peut dire que la nouvelle Loi, qui accordoit aux particuliers le pouvoir de diſpoſer des héritages, cauſa la ruine de Sparte. Les puiſſans acqueroient tous les jours de nouveaux fonds, en chaſſant les héritiers des ſucceſſions qui leur appartenoient. Ainſi tous les biens ſe trouvant bientôt entre les mains d'un très petit nombre de citoyens, la pauvreté gagna & remplit toute la ville, donna lieu à une baſſe & honteuſe fainéantiſe, éteignit le goût de la vertu & de la gloire qui juſques-là avoit rendu les Spartiates ſupérieurs à tous les autres peuples de la Gréce, & ne laiſſa dans

a Adeo nihil motum ex antiquo probabile eſt : veteribus, niſi quæ uſus evidenter arguit, ſtari malunt. *Liv. lib.* 34. *n.* 54.

les esprits & dans les cœurs que la haine & l'envie contre ceux qui avoient envahi injustement toutes les possessions.

Il ne restoit dans la ville qu'environ sept cens Spartiates naturels; & de ces sept cens il n'y en avoit à peu près que cent qui eussent conservé leurs héritages. Tous les autres étoient une populace accablée de pauvreté, qui demeuroit dans la ville sans y avoir ni revenu, ni aucune part aux honneurs, & qui soutenant à contre-cœur & mollement les guerres contre les ennemis du dehors où il n'y avoit à gagner que pour les riches, épioit sans relâche l'occasion de changer la situation présente des affaires, & de se tirer de l'oppression.

Tel étoit l'état de Sparte, quand Agis songea à remédier à des abus si crians : dans le tems même qu'Aratus travailloit à délivrer sa patrie. L'entreprise étoit belle, mais bien hazardeuse. Il trouva d'abord, contre son attente, les plus jeunes disposés à entrer dans ses vûes. Mais la plupart des vieux, en qui la corruption avoit jetté de profondes racines, tremblérent au seul nom de réforme & de Lycurgue. Il commença par gagner Agésilas son oncle, homme fort éloquent & fort accrédité, mais possédé de l'amour des richesses; & c'est ce qui le rendit plus favorable aux desseins d'Agis.

AN. M. 3756. AV. J.C. 248.

Il étoit accablé de dettes, & il espéroit de s'acquitter sans qu'il lui en coutât rien, en changeant le Gouvernement.

Il travailla ensuite à gagner par son moien sa mére, sœur d'Agésilas, laquelle avoit beaucoup de pouvoir dans la ville, à cause du grand nombre de ses esclaves, de ses amis, & de ses débiteurs; & qui influoit beaucoup par son crédit dans les affaires les plus importantes. Dès qu'Agis se fut ouvert à elle de son dessein, elle en fut effraiée à la premiére vûe, & fit ce qu'elle put pour le lui faire abandonner. Mais quand Agésilas, joignant ses réflexions à celles du Roi, eut fait comprendre à sa sœur de quelle utilité seroit pour Sparte l'exécution de ce dessein, & de quelle gloire elle illustreroit à jamais leur famille: alors cette Dame, & celles qui lui étoient les plus unies, animées par la noble ambition de ce jeune Prince, changérent tout d'un coup de sentiment; & furent tellement frapées de la beauté de ce projet, qu'elles pressérent elles-mêmes Agis de mettre promtement la main à l'œuvre, & qu'envoiant chercher leurs amis, elles les exhortérent à se joindre à lui.

Elles parlérent même aux autres Dames de la ville, sachant bien que les Lacédémoniens avoient de tout tems beaucoup de déférence pour leurs femmes,

& qu'ils leur laissoient plus de pouvoir & d'autorité dans les affaires publiques, qu'ils n'en prenoient eux-mêmes dans les affaires particuliéres & dans l'intérieur de leurs maisons. Or la plus grande partie des richesses de Sparte étoit alors entre les mains des femmes, & c'est ce qui fut un grand obstacle à l'entreprise d'Agis. Elles s'y opposérent toutes, voiant bien que cette vie simple & sobre, qu'on vouloit rétablir, & à laquelle on donnoit tant d'éloges, alloit leur faire perdre, non seulement leur luxe & leurs délices, mais encore tous leurs honneurs & toute la puissance qu'elles avoient à cause de leurs richesses.

Dans l'effroi que leur avoit causé cette proposition, elles s'adressent à Léonide, & le conjurent, comme son âge lui donnoit de l'ascendant sur Agis, d'emploier toute son autorité auprès de son Collégue, pour le retenir & l'empêcher de passer outre. Léonide étoit très porté à appuier les riches: mais comme il craignoit le peuple qui souhaitoit fort ce changement, il n'osa pas s'opposer ouvertement à Agis. Il se contenta de le traverser sous main, & d'emploier des manœuvres sourdes pour faire échouer son projet. Il parloit en secret aux Magistrats, & calomnioit Agis, en disant: Qu'il offroit aux pauvres le bien des ri-

ches, le partage des terres, & l'abolition des dettes, comme le prix de la tyrannie qu'il vouloit usurper; & que par-là il cherchoit à faire, non des citoiens pour Sparte, mais des satellites & des gardes pour sa personne.

Cependant Agis étant venu à bout de faire élire pour Ephore Lysandre qui étoit favorable à ses vûes, porta d'abord au Conseil une Ordonnance, qu'il avoit dressée, & dont les principaux articles étoient: Que tous les débiteurs seroient déchargés de leurs dettes: Que de toutes les terres qui étoient depuis la vallée de Pelléne jusqu'au mont Taygéte, au promontoire de Mallée, & à Sélasie, on en feroit quatre mille cinq cens lots; Que de celles qui étoient au delà de ces limites, on en feroit quinze mille; Que ces derniéres portions seroient distribuées à ceux du voisinage qui étoient en état de porter les armes, & que celles qui étoient au dedans seroient pour les Spartiates mêmes, parmi lesquels, pour en suppléer & remplir le nombre qui étoit considérablement diminué, on compteroit les voisins & les étrangers qui auroient eu une éducation honnête & noble, & qui se trouveroient bien conformés de leurs personnes, & dans la fleur de l'âge; Qu'ils seroient tous distribués pour les repas en quinze sales, appellées

Phidicies, dont la moindre seroit de deux cens, & la plus forte de quatre cens, & qu'ils observeroient tous la même maniére de vivre & la même discipline que leurs ancêtres.

Cette Ordonnance aiant trouvé de l'opposition parmi les Sénateurs qui n'étoient pas tous de cet avis, Lysandre fit assembler le Peuple, & parla fortement à ses citoiens pour la leur faire accepter. Il fut appuié par un jeune Spartiate plein de zèle pour le bien public, il s'appelloit Mandroclide; qui leur représenta le plus vivement qu'il lui fut possible les motifs les plus capables de les toucher: le respect qu'ils devoient à la mémoire de Lycurgue leur illustre Législateur; le serment qu'avoient fait leurs ancêtres en leur nom & au nom de toute leur postérité, de garder inviolablement ses saintes Ordonnances; la gloire & le bonheur dont Sparte avoit joui tant qu'elle les avoit observées avec exactitude; l'avilissement & la misére où elle étoit tombée depuis qu'elle y avoit donné atteinte; l'état pitoiable des Spartiates, ces anciens Maîtres de la Gréce, ces vainqueurs de l'Asie, ces dominateurs sur terre & sur mer, qui avoient fait trembler le Grand Roi jusques sur son trône, dépouillés maintenant de leurs biens, de leurs terres, de leurs maisons par l'ava-

rice insatiable de quelques uns de leurs concitoiens; réduits à une extrême pauvreté & à une honteuse indigence; &, ce qui leur étoit sans doute beaucoup plus sensible, devenus l'objet du mépris & des insultes de ceux à qui ils devoient faire la loi. Il finissoit en les priant que, pour complaire à un petit nombre, qui même les fouloit aux piés comme de vils esclaves, ils ne vissent pas d'un œil indifférent la dignité de Sparte entiérement avilie & perdue : mais qu'ils se souvinssent des anciens oracles qui leur avoient déclaré plus d'une fois, que l'amour des richesses seroit funeste à Sparte, & causeroit sa ruine totale.

Alors le Roi Agis s'avançant au milieu de l'assemblée, après un discours très court, car il crut que l'exemple seroit plus efficace & plus persuasif que toutes les paroles, déclara qu'il mettoit en commun tous ses biens qui étoient très considérables, & qui consistoient en terres labourables, en pâturages, & en six cens talens d'argent comptant; que sa mére & sa grand-mére alloient faire la même chose, aussi bien que ses parens & ses amis, qui tous étoient les plus riches des Spartiates.

Six cens mille écu.

Tout le peuple fut étonné de la magnanimité de ce jeune Prince, & en même-tems ravi de joie de ce qu'on revoioit

enfin un Roi digne de Sparte. Mais alors Léonide levant le masque s'opposa à lui de tout son pouvoir. Car venant à penser qu'il seroit obligé de faire la même chose; & que ses citoiens ne lui en auroient pas la même obligation; mais que tout le monde mettant également tous ses biens en commun, l'honneur en reviendroit toujours à celui-là seul qui avoit donné l'exemple : il demanda tout haut à Agis, s'il ne pensoit pas que Lycurgue fût un homme juste, habile, & bien intentionné pour sa patrie. Agis aiant répondu qu'il le tenoit pour tel. » Où avez-vous donc vû, repartit Léonide, que Lycurgue ait jamais ordonné » une abolition des dettes, ou qu'il ait » donné droit de bourgeoisie aux étrangers, lui qui étoit très persuadé que » la ville ne pourroit se conserver saine, » si tous les étrangers n'en étoient chassés? Agis lui répondit, » Qu'il ne s'étonnoit » pas que lui, qui avoit été élevé dans » les pays étrangers, & qui s'étoit marié » dans une maison de Satrape, ne connût pas Lycurgue; & qu'il ignorât » qu'en chassant de sa ville l'or & l'argent, il en avoit banni toutes dettes » actives & passives. Que pour ce qui » étoit des étrangers qui venoient dans sa » ville, il n'en vouloit qu'à ceux qui ne » pouvoient s'accommoder aux mœurs

» & à la discipline qu'il établissoit : que » c'étoient là les seuls qu'il chassoit, non » qu'il fit la guerre à leurs personnes, » mais parce qu'il craignoit leur maniére de vivre, & la corruption de leurs » mœurs, qni pourroient inspirer insensiblement aux Spartiates l'amour du » luxe & de la mollesse, & une envie démesurée de s'enrichir. » Il apportoit en exemple des Poétes & des Philosophes, comme Terpandre, Thalès, & Phérécyde, qui, bien qu'étrangers, étoient fort estimés & honorés à Sparte, parce qu'ils enseignoient les mêmes maximes que Lycurgue.

Après ce discours tout le peuple suivit le parti d'Agis, & tous les riches se rangérent du côté de Léonide, & le priérent de ne les pas abandonner. Ils s'adressérent aussi aux Sénateurs, qui avoient sur cela le principal pouvoir, en ce qu'ils avoient seuls le droit d'examiner les propositions avant qu'elles pussent être reçues & confirmées par le Peuple ; & ils firent tant par leurs priéres & par leurs instances, que ceux qui rejettoient l'Ordonnance d'Agis, l'emportérent enfin d'une voix. Mais Lysandre, qui étoit encore en charge, se mit incontinent à poursuivre Léonide en vertu d'une ancienne loi, qui défendoit : » qu'aucun » descendant d'Hercule épousât une fem-

» me étrangére, & qui ordonnoit la pei- » ne de mort contre celui qui sorti de » Sparte seroit allé s'établir chez les étran- » gers. » On produisoit des témoins de tous ces faits contre Léonide; & en même tems on persuada à Cléombrote d'intervenir au procès, & de demander la Couronne, comme étant de la race roiale, & gendre de Léonide.

Léonide effraié de cette poursuite dont il craignoit l'issue, se réfugia dans le temple de Minerve, appellée *Chalcioicos*; & la femme de Cléombrote, quittant son mari, alla solliciter pour son pére en se rendant suppliante avec lui. Léonide fut sommé de se présenter, & comme il ne comparut point, on lui ôta la roiauté & on la donna à Cléombrote son gendre.

Dans ce tems-là Lysandre sortit de charge, son tems étant expiré. Les nouveaux Ephores intentérent un procès à Lysandre & à Mandroclide, sur ce que, contre la loi, ils avoient décerné l'abolition des dettes, & le nouveau partage des terres. Lysandre & Mandroclide, se voiant en danger d'être condamnés, persuadent aux deux Rois, qu'ils n'ont qu'à s'unir, à se bien entendre ensemble, sans se mettre en peine de tous les Décrets des Ephores, qui peuvent bien décider entre les deux Rois, quand ils sont de diffé-

rent avis, mais qui n'ont nul droit de s'ingérer dans leurs affaires quand ils sont d'accord.

Les deux Rois, profitant de cette ouverture, se présentent à l'Assemblée, font sortir les Ephores de leurs siéges, en établissent d'autres en leur place, du nombre desquels fut Agésilas; & aiant fait prendre les armes à quantité de jeunes gens, & délivré les prisonniers, ils se rendirent très redoutables à leurs ennemis, qui crurent qu'ils alloient faire main basse sur eux. Cependant on ne tua personne: Agis même, sachant qu'Agésilas vouloit faire tuer Léonide comme il s'enfuioit à Tégée, lui donna une escorte qui l'y conduisit en sureté.

L'affaire étoit sur le point de se terminer absolument sans qu'aucun osât s'y opposer, tant la terreur étoit répandue par-tout. Un seul homme y mit obstacle. Agésilas possédoit une des plus grandes & des meilleures terres du pays, & en même tems il devoit de très grosses sommes. Comme il n'étoit point en état de paier ses dettes, ni disposé à abandonner sa terre pour la mettre en commun, il représenta à Agis, que le changement seroit trop grand, trop violent, & même trop dangereux s'ils entreprenoient de faire passer en même tems ces deux chefs, l'abolition des dettes, & le par-

tage des terres : au lieu que, si on commençoit d'abord à gagner les possesseurs des terres par l'abolition des dettes, ils supporteroient ensuite le partage des terres avec plus de douceur & de facilité. Le raisonnement étoit spécieux, & Agis en fut ébloui. Lysandre même, trompé par Agésilas, gouta aussi cet expédient. Prenant donc aux créanciers tous leurs contrats & toutes leurs obligations, ils les portérent à la place publique, les assemblérent en un monceau, & y mirent le feu. Dès que la flamme s'éleva en l'air, les riches & les banquiers, qui avoient prété leur argent, s'en retournérent très désolés; & Agésilas, avec un air insultant, dit *que de sa vie il n'avoit vû un feu si beau ni si clair.*

Incontinent après, le peuple demanda qu'on fît aussi le partage des terres, & les Rois ordonnoient que cela s'exécutât. Mais Agésilas faisant toujours naître de nouvelles difficultés pour l'empécher, & alléguant prétextes sur prétextes, gagna du tems jusqu'à ce qu'Agis fut obligé de partir à la tête d'une armée. Car les Achéens, alliés des Lacédémoniens, leur avoient envoié demander du secours contre les Etoliens, qui menaçoient d'entrer par les terres des Mégariens dans le Péloponnése.

Aratus, Général des Achéens, avoit

déja assemblé des troupes pour s'y opposer, & il avoit écrit aux Ephores. Sur ses lettres, les Ephores envoiérent d'abord Agis. Il partit sans perdre de tems. Les soldats témoignérent une joie incroiable de marcher sous ses ordres. C'étoient, pour la plupart, de jeunes gens, & de jeunes gens pauvres, qui se voiant déja déchargés de toutes dettes & libres, & espérant encore qu'ils partageroient les terres s'ils revenoient de cette expédition, se montroient merveilleusement affectionnés pour Agis. C'étoit un spectacle charmant pour les villes, de voir ces troupes traverser le Péloponnése tranquillement, sans y faire le moindre dégât ni le moindre désordre, & sans que le bruit de leur marche fût presque entendu. Les Grecs étoient tout surpris, & faisoient en eux-mêmes cette réflexion : Que ne devoit point être autrefois la discipline & le bon ordre de l'armée de Lacédémone quand elle avoit à sa tête, Agésilas, ou Lysandre, ou l'ancien Léonide, puisque commandée par un jeune homme, plus jeune que tous ceux de son camp, elle témoigne pour lui tant de respect & tant de crainte ! Aussi ce jeune homme ne faisoit gloire que de vivre dans une grande simplicité, d'aimer le travail, & de n'être jamais ni vétu ni armé plus magnifiquement que le moindre soldat de son armée.

Agis joignit Aratus près de Corinthe, comme il délibéroit dans un Conseil de guerre s'il hazarderoit la bataille, & quelle disposition il donneroit à ses troupes. Agis étoit d'avis de combattre, & de ne pas souffrir que la guerre passât le seuil des portes du Péloponnése: mais il ajouta qu'il feroit ce qu'Aratus jugeroit à propos; qu'il étoit plus ancien que lui, & d'ailleurs Capitaine Général des Achéens, au lieu qu'il n'étoit lui que Général des troupes auxiliaires, & qu'il n'étoit pas venu pour leur rien commander, ni pour être à leur tête, mais seulement pour combattre avec eux, & les secourir. Il paroit que les Officiers d'Aratus le ménagérent moins que n'avoit fait Agis, & qu'ils lui firent de vifs reproches de ce qu'il ne vouloit pas donner le combat, attribuant à timidité ce qui étoit l'effet de sa prudence. Mais la vaine crainte d'une fausse infamie ne lui fit point abandonner les vûes sages qu'il avoit pour le bien public. Il se justifioit lui-même dans des Mémoires qu'il avoit laissés, où il marquoit que les laboureurs aiant déja recueilli & serré tous les grains & tous les fruits de la terre, il avoit jugé plus à propos de laisser entrer les ennemis, que de hazarder pour lors une bataille qui n'étoit pas nécessaire, & où il s'agissoit de tout. Dès qu'Aratus eut résolu de

ne pas combattre ; il congédia ses Alliés après les avoir comblés de louanges. Agis, étonné de cette conduite, partit avec ses troupes, & reprit le chemin de Sparte.

Plutarc. in Arato, pag. 1041.

Les Etoliens entrérent donc librement dans le Péloponnése, & en passant se saisirent de la ville de Pelléne, où leurs troupes, occupées uniquement du pillage, se débandérent toutes en un moment, courant çà & là sans ordre, & en venant aux mains entr'elles pour le butin. Aratus, qui en fut averti, ne laissa pas échaper une occasion si favorable. Ce ne fut plus le même homme. Sans perdre un moment, & sans attendre que toutes ses troupes l'eussent joint, il prit ce qu'il avoit avec lui, marcha aux ennemis devenus plus foibles par leur victoire même, les attaqua dans la place qu'ils venoient de prendre, & les en chassa de vive force après leur avoir tué plus de sept cens hommes. Cette action lui fit beaucoup d'honneur, & changea les reproches injurieux qu'on lui avoit faits, & qu'il avoit soufferts patiemment, en applaudissemens & en éloges.

Cependant plusieurs peuples & Princes s'étant ligués contre les Achéens, Aratus se hâta de faire amitié & alliance avec les peuples d'Etolie. Il n'eut pas de peine à y réussir, & non seulement il conclut la paix, mais il moienna une ligue offensive

&

& défensive entre les deux nations des Etoliens & des Achéens.

Agis, en arrivant à Sparte, y avoit trouvé un grand changement. Agésilas, qui étoit Ephore, n'étant plus retenu par la crainte comme auparavant, & ne songeant qu'à satisfaire son avarice, commettoit les violences & les injustices les plus criantes. Se voiant haï & détesté de tout le monde, il prit & entretint des satellites qui lui servoient de gardes lorsqu'il alloit au Sénat; & il fit courir le bruit qu'il seroit encore Ephore l'année suivante. Ses ennemis, pour éviter les maux dont ils étoient menacés, firent venir ouvertement Léonide de Tégée, & le rétablirent sur le trône, à la grande satisfaction du peuple même; qui étoit très irrité de voir qu'on l'avoit abusé par l'espérance du partage des terres qu'on n'avoit point exécuté.

An. M. 3760. Av. J.C. 244.

Plutarc. in Agid. p. 803-804.

Agésilas se sauva par le moien de son fils qui étoit généralement aimé; & les deux Rois se réfugiérent, Agis dans le temple de Minerve appellée *Chalcioicos*, & Cléombrote dans celui de Neptune. C'étoit contre celui-ci que Léonide paroissoit le plus irrité. Aussi, laissant là Agis, il alla d'abord à l'autre avec une troupe de soldats, & étant entré dans le temple, il lui reprocha avec de grands emportemens qu'étant son gendre, il s'é-

toit élevé contre lui, qu'il lui avoit ôté la roiauté, & qu'il l'avoit chassé de sa patrie. Cléombrote n'avoit rien à répondre à ces reproches, mais il se tenoit assis dans un profond silence, & avec une contenance qui marquoit son embarras. Sa femme Chélonide étoit auprès de lui avec ses deux enfans à ses piés, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. Fille & femme également infortunée, mais également fidéle, toujours attachée au parti du malheureux, elle avoit suivi & accompagné Léonide son pére pendant tout son exil, & maintenant elle étoit auprès de son mari, suppliante comme lui, & le tenant tendrement embrassé.

Tous ceux qui étoient présens fondoient en larmes, & admiroient la vertu & la tendresse de Chélonide, & la force de l'amour conjugal. Cette malheureuse Princesse, montrant ses habits de deuil, & ses cheveux épars & négligés: *Mon pére*, s'écria-t-elle, *ces habits lugubres, ce visage abbattu, & cette affliction où vous me voyez, ne viennent point de la compassion que j'ai pour Cléombrote; ce sont les suites du deuil que j'ai pris pour tous les maux qui vous sont arrivés, & pour votre fuite de Sparte. A quoi maintenant dois-je me déterminer? Faut-il que, pendant que vous régnez à Sparte, & que vous triomphez de vos ennemis, je conti-*

nue de vivre dans la désolation où je me trouve? Ou faut-il que je prenne des robes magnifiques & roiales, lorsque je vois le mari que vous m'avez donné dans ma jeunesse, sur le point d'être égorgé par vos propres mains? S'il ne peut désarmer votre colére ni vous fléchir par les larmes de sa femme & de ses enfans, sachez qu'il sera puni plus cruellement de son imprudence que vous-même ne le désirez, lorsqu'il verra mourir avec lui une épouse qui lui est si chére. Car ne croiez pas qu'en cet état je puisse me résoudre à vivre. Comment pourrois-je me trouver encore parmi les autres femmes de Sparte, moi qui n'aurai pu par mes priéres toucher de compassion ni mon mari pour mon pére, ni mon pére pour mon mari, fille & femme toujours affligée & toujours méprisée par les miens? En finissant ce triste discours, Chélonide appuia son visage sur la tête de Cléombrote; & tourna sur les assistans des yeux abbattus par la tristesse, & dont les larmes avoient terni tout l'éclat.

Léonide, après avoir parlé un moment avec ses amis, ordonna à Cléombrote de se lever, & de sortir promtement de Sparte. En même tems il pria instamment sa fille de demeurer, & de ne pas abandonner un pére après une si grande preuve de tendresse que celle qu'il venoit de lui donner, en accordant à ses

priéres la vie de son mari. Mais il ne put la persuader, & dès que son mari se fut levé, elle lui remit l'un de ses enfans entre les bras, prit l'autre entre les siens; & après avoir fait sa priére à la déesse, & baisé son autel, elle alla en exil avec lui. Spectacle bien touchant! Modéle de l'amour conjugal, digne de l'admiration de tous les siécles! Si Cléombrote, dit Plutarque, n'eût eu le cœur entiérement corrompu par la vaine gloire & par l'ambition démesurée de régner, il auroit trouvé que l'exil, avec une compagne si vertueuse, étoit pour lui un bonheur préférable à la roiauté.

Après que Léonide eut chassé Cléombrote & déposé les premiers Ephores, & qu'il en eut mis d'autres en leur place, il s'appliqua à tendre des embuches à Agis. Il tâcha donc d'abord de lui persuader de quitter son asyle, & de venir régner avec lui, lui faisant entendre que ses citoiens lui pardonnoient tout le passé, parce qu'ils voioient bien qu'étant encore jeune, passionné pour la gloire, & sans expérience, il s'étoit laissé tromper par Agésilas. Mais comme Agis doutoit de la sincérité de ses paroles, & qu'il s'opiniâtroit à demeurer dans ce temple, Léonide renonça au dessein de le tromper par des dehors feints & simulés. Ampharès, Démocharès, & Arcésilas, qui avoient accoutu-

mé de lui rendre souvent visite, lui continuérent leurs soins, & quelquefois ils le menoient du temple jusqu'aux étuves; & après qu'il s'étoit baigné ils le ramenoient en sureté dans le temple: car ils étoient tous trois ses amis particuliers.

Mais cette fidélité ne fut pas de longue durée. Ampharès avoit emprunté peu auparavant d'Agésistrata, mére d'Agis, de riches tapisseries, & de la vaisselle d'argent très magnifique. Ces richesses lui firent naître l'envie de trahir le Roi avec sa mére & son aieule, dans l'espérance que ces meubles précieux lui resteroient. On dit même que ce fut lui, qui, plus que les deux autres, préta l'oreille pour ce dessein aux suggestions de Léonide, & qui excita le plus contre Agis les Ephores, du nombre desquels il étoit. Comme Agis sortoit quelquefois du temple pour aller au bain, ils résolurent de profiter de l'un de ces momens pour le surprendre. L'aiant donc épié un jour comme il s'en retournoit après s'être baigné, ils allérent au devant de lui, l'embrassérent, & le suivirent en s'entretenant à l'ordinaire avec lui. Au bout de la rue il y avoit un détour qui menoit à la prison. Quand ils furent à ce coin, Ampharès, en vertu de sa dignité, saisit Agis, & lui dit: *Agis, je vous méne aux Ephores, afin que vous leur rendiez*

compte de votre conduite. En même tems Démocharès, qui étoit grand & fort, lui jettant ſon manteau autour du cou, ſe mit à le traîner; & les autres le pouſſant par derriére ſelon le complot fait entr'eux, perſonne ne paroiſſant pour le ſecourir parce que la rue étoit déſerte, ils le jettérent dans la priſon.

En même tems arrive Léonide avec grand nombre de ſoldats étrangers, & il environne la priſon. Les Ephores arrivent auſſi, & après avoir fait venir ceux des autres Sénateurs qui étoient dans les mêmes ſentimens qu'eux, ils interrogérent Agis comme dans un jugement juridique, & lui ordonnérent de ſe juſtifier ſur ce qu'il avoit voulu innover dans la République. Un des Ephores, feignant de lui ouvrir une voie pour ſe tirer de cette affaire criminelle, lui demanda s'il n'avoit pas été forcé par Lyſandre & par Agéſilas. Il répondit qu'il n'avoit été forcé par perſonne; mais que plein d'admiration pour Lycurgue, & voulant l'imiter, il avoit entrepris de remettre la ville dans le même état où ce Légiſlateur l'avoit laiſſée. Le même Ephore lui demanda s'il ne ſe repentoit point de ce qu'il avoit fait. Le jeune Prince répondit, *Qu'il ne ſe repentiroit jamais d'une entrepriſe ſi belle, ſi noble, & ſi vertueuſe, quand même il verroit la mort devant ſes yeux.*

Alors ils le condannérent à mort, & sur le champ ils ordonnérent aux Officiers publics de le mener dans la chambre de la prison où l'on étrangloit ceux qui étoient condannés.

Démocharès, voiant que les Officiers de Justice n'osoient mettre la main sur Agis, & que les soldats étrangers se détournoient, & ne vouloient point prêter leur ministére à cette cruelle exécution, les accabla d'injures & de menaces, & traîna lui-même Agis dans le cachot. Déja le peuple savoit qu'il étoit pris: déja on s'assembloit devant les portes de la prison, où il y avoit un grand tumulte: déja toute la rue étoit éclairée d'un nombre infini de flambeaux; & la mére d'Agis & son aieule étoient accourues remplissant tout de leurs cris, & priant que le Roi des Spartiates eût au moins le privilége de se défendre, & d'être jugé devant ses citoiens. Ce zéle du peuple ne fit qu'animer les meurtriers à hâter davantage l'exécution d'Agis, de peur qu'on ne l'enlevât cette nuit-là même, si on donnoit au peuple le tems de s'assembler.

Comme on le menoit au lieu où il devoit être étranglé, il vit un des Exécuteurs qui pleuroit, & qui étoit touché de son infortune: *Mon ami*, lui dit-il, *cesse de pleurer, car périssant ainsi contre les loix & la justice, je suis plus heureux*

& plus digne d'envie, que ceux qui m'ont condanné. En finissant ce peu de paroles, il donna volontairement son cou au cordon.

En même tems Ampharès sortit à la porte, & Agésistrata s'étant d'abord jettée à ses genoux, il la releva, & lui dit qu'Agis n'avoit à craindre aucune violence, ni aucun mauvais traitement; & la pressa d'entrer, si elle vouloit, dans la prison pour voir son fils. Et comme elle demanda que sa mére pût entrer aussi avec elle: Rien n'empêche, dit Ampharès; & les prenant l'une & l'autre, il les introduisit dans la prison, & aiant commandé qu'on fermât la porte, il livra à l'Exécuteur l'aieule Archidamie la premiére, qui étoit une Dame très avancée en âge, & qui avoit vieilli parmi ses citoiens avec autant ou plus de dignité, de réputation, & d'estime, qu'aucune Dame de son tems. Quand elle eut été exécutée, il ordonna à Agésistrata d'entrer dans le cachot. En entrant elle vit d'abord son fils étendu mort à terre, & sa mére attachée encore au funeste cordon. Elle aida elle-même aux Exécuteurs à la détacher, & l'aiant étendue auprès du corps de son fils de la maniére la plus décente qu'elle put, elle la couvrit d'un linge. Ce pieux office rendu, elle se jetta sur le corps de son fils, & le baisant tendrement, elle

lui dit : *Mon fils, c'est l'excès de ta douceur, & de ton humanité, c'est le trop de circonspection & de ménagement qui t'a perdu, & qui nous a perdues avec toi.*

Ampharès, qui de la porte entendoit & voioit tout ce qui se disoit & se passoit, entra, & adressant la parole à Agésistrata, il lui dit avec emportement : *Puisque vous avez sû & approuvé les desseins de votre fils, vous souffrirez aussi la même peine.* A ces mots Agésistrata se levant, & courant au devant du fatal cordon : *Au moins*, dit-elle, *que ceci puisse être utile à Sparte.*

Dès que le bruit de ces exécutions se fut répandu dans la ville, & qu'on vit emporter les trois corps, l'indignation fut générale, & l'on convenoit que, depuis que les Doriens étoient établis dans le Péloponnése, il ne s'y étoit rien fait de si atroce ni de si horrible. En effet, tous les crimes qui font le plus d'horreur à la nature, se rencontrent ici, & dans des circonstances qui en augmentent infiniment la noirceur. Mais on peut dire que le meurtre du Roi les réunit & les surpasse tous. Une exécution si barbare, malgré le respect que la nature même inspire aux peuples les plus féroces pour la personne sacrée des Rois, est pour une nation une tache, que toute la suite des siécles n'est pas capable d'effacer.

Plutarc in Cléom. pag. 805.

Agis aiant été exécuté, Léonide ne fit pas assez de diligence pour se saisir de son frére Archidamus qui se sauva d'abord: mais il prit la femme de ce malheureux Prince, qu'il emmena de sa maison avec un petit enfant qu'elle avoit eu de lui, & l'obligea par force d'épouser son fils Cléoméne, qui n'étoit pas encore en âge d'être marié, mais il ne vouloit pas que cette veuve tombât entre les mains d'un autre. Car Agiatis, c'est ainsi qu'elle s'appelloit, avoit hérité de son pére Gylippe de très grands biens. D'ailleurs elle surpassoit en beauté & en bonne grace toutes les autres Dames Grecques, & se distinguoit encore davantage par sa sagesse & par sa vertu. Elle fit tout ce qu'elle put pour n'être point forcée à ce mariage: elle pria, elle conjura, mais tout fut inutile. Etant donc unie à Cléoméne, elle eut toujours une haine mortelle pour Léonide, mais beaucoup de bonté, de douceur, & de complaisance pour son jeune mari, qui dès le premier jour avoit conçu pour elle une estime & une affection qui ne se démentirent jamais. Il partageoit même avec son Epouse, par une sorte de sympathie, la tendre amitié qu'elle conservoit pour Agis, & le plaisir qu'elle prenoit à s'en souvenir: jusques-là que souvent il lui faisoit raconter tout ce qui le regardoit &

qu'il l'écoutoit avec un grande attention quand elle lui expliquoit les grands desseins & les grandes vûes qu'il avoit pour le Gouvernement.

§. IV. *Cléoméne monte sur le trône de Sparte. Il engage la guerre contre les Achéens : & remporte sur eux plusieurs avantages. Il réforme le gouvernement de Sparte, & rétablit l'ancienne discipline. Il remporte de nouveaux avantages sur les Achéens & sur Aratus. Celui-ci appelle à leur secours Antigone roi de Macédoine, qui leur fait remporter plusieurs victoires, & prend plusieurs places sur les ennemis.*

CLÉOMÉNE avoit beaucoup de grandeur d'ame, & une violente passion pour la gloire. Il n'étoit pas moins porté à la tempérance & à la simplicité qu'Agis, mais il n'avoit pas comme lui, une douceur excessive, accompagnée de timides précautions. La nature au contraire avoit mêlé dans son tempérament une pointe & un éguillon de vivacité impétueuse, qui le poussoit avec ardeur à tout ce qui lui paroissoit beau & honnête. Or il ne trouvoit rien de si beau que de commander à ses citoiens de leur bon gré & de leur propre consentement : mais il trouvoit aussi qu'il n'étoit pas contraire

Plutarc. in Cleom. pag. 805-811.

à la gloire d'un sage gouvernement, d'user de quelque violence pour réduire à ce qui est utile au bien public le petit nombre d'injustes qui s'y opposent pour leur intérêt particulier.

Il n'étoit point du tout content de l'état où il voioit Sparte. Tous les citoiens étoient amollis par la fainéantise & par les voluptés. Le Roi même, content de vivre en paix, négligeoit absolument les affaires. Personne n'étant touché du bien public, chaque particulier ne s'occupoit que de ses intérêts & du soin d'enrichir sa maison aux dépens de la ville même. Loin qu'on songeât à faire exercer les jeunes gens & à les former à la tempérance, à la patience, & à l'égalité, il étoit très dangereux seulement d'en parler, cela seul aiant été la cause de la mort d'Agis.

On dit aussi que Cléoméne encore jeune avoit entendu quelques discours de philosophie dans le tems que Sphérus, qui venoit des bords du Borysthéne, passa à Lacédémone, & s'appliqua avec assez de succès à instruire les jeunes gens. Ce Sphérus étoit un des principaux disciples de Zénon le * Citien. La philosophie Stoïcienne dont il faisoit profession, propre à rehausser le courage

* *Il étoit ainsi appellé de Citium ville de Cypre.*

& à inspirer des sentimens de grandeur, pouvoit être dangereuse pour un esprit déja vif & impétueux par lui-même; au lieu que, entée pour ainsi dire sur un caractére doux & modéré, elle pouvoit lui être fort utile.

Après la mort de Léonide, qui ne survécut pas lontems à la condannation & à la mort d'Agis, son fils Cléoméne lui succéda au trône. Quoique jeune, il vit avec peine qu'il n'avoit que le vain titre de Roi, & que toute l'autorité étoit entre les mains des Ephores, qui abusoient étrangement de leur pouvoir. Il songea dès-lors à changer le Gouvernement; & comme il trouvoit peu de personnes disposées à entrer dans ses vûes, il crut que la guerre lui en faciliteroit l'exécution, & il travailla à commettre sa ville avec les Achéens, qui heureusement avoient donné à Sparte quelques sujets de plainte.

An. M. 3762. Av. J.C. 242.

Aratus avoit pensé, dès le commencement de son administration, à faire une Ligue de tous les peuples du Péloponnése, persuadé que, s'il pouvoit y réussir, ils n'auroient rien à craindre des ennemis du dehors; & c'étoit là l'unique but de sa politique. Tous les autres peuples avoient déja donné leur consentement, & il ne restoit plus que les Lacédémoniens, les Eléens, & ceux de

l'Arcadie qui étoient attachés au parti de Lacédémone. Auſſitôt après la mort de Léonide, Aratus commença à harceler les Arcadiens, pour tâter le courage des Lacédémoniens, & pour faire connoitre en même tems qu'il mépriſoit Cléoméne comme un homme fort jeune, & qui n'avoit aucune expérience.

Dès que les Ephores furent informés de cet acte d'hoſtilité, ils mirent leurs troupes en campagne ſous la conduite de Cléoméne. Elles n'étoient pas nombreuſes, mais pleines de confiance & d'ardeur à cauſe du Général qui les commandoit. Les Achéens marchérent contre lui avec vingt mille hommes de pié, & mille chevaux. Ariſtomaque avoit pour lors le commandement. Cléoméne les rencontra près de Pallantium ville d'Arcadie, & leur préſenta la bataille. Mais Aratus, effraié de cette audace, ne voulut pas que le Général hazardât ce combat, & il ſe retira : ce qui lui attira de violens reproches de la part des ſiens, & de vives railleries de celle des ennemis, qui n'étoient pas en tout cinq mille hommes. Cette retraite enfla tellement le courage à Cléoméne, qu'il en étoit tout fier parmi ſes citoiens ; & il les faiſoit reſſouvenir d'un mot d'un de leurs anciens Rois, qui diſoit, *Que les Lacédémoniens ne demandoient jamais*

combien les ennemis étoient, mais où ils étoient. Il battit les Achéens dans une ſeconde rencontre : mais Aratus, profitant en habile Capitaine de ſa déroute même, alla d'abord ſe jetter ſur Mantinée, & avant que perſonne pût s'en douter, il ſe rendit maître de la ville, & y mit garniſon.

Cléoméne, de retour à Sparte, ſongea ſérieuſement à l'exécution de ſon grand deſſein. Il eut aſſez de crédit pour faire revenir de Meſſéne Archidamus frére d'Agis, qui étant de l'autre maiſon roiale de Sparte, avoit un droit inconteſtable à la Couronne. Il étoit perſuadé que l'autorité des Ephores ſeroit beaucoup plus foible quand le trône de Sparte ſeroit rempli par ſes deux Rois, qui étant bien unis pourroient la contrebalancer. Mais malheureuſement ceux qui * étoient coupables de la mort de ſon frére Agis, trouvérent le moien de l'aſſaſſiner.

Quelque tems après Cléoméne remporta encore un nouvel avantage ſur les Achéens près de Mégalopolis, où Lyſiade fut tué, pour s'être attaché trop vivement à la pourſuite des Lacédémoniens, qui d'abord avoient été battus. Cette victoire fit un grand honneur au jeune Roi, & augmenta beaucoup ſon crédit. Il avoit

* *Polybe marque que ce fut Cléoméne lui-même qui le fit aſſaſſiner.* Lib. 5. pag. 383. & lib. 8. pag 511.

communiqué son dessein à un petit nombre d'amis affidés, qui le servirent bien à propos. Quand il revint à Sparte, il avoit concerté sa marche, de sorte qu'il devoit y entrer dans le tems que les Ephores seroient à table pour souper. Des gens, commandés pour ce meurtre, entrérent l'épée à la main dans la sale où ils mangeoient, tuérent quatre des * Ephores, & dix de ceux qui avoient pris les armes pour les secourir. Agésilas, qu'on avoit laissé pour mort, se sauva. On ne fit plus de violence à personne; & c'en étoit bien assez.

Dès le lendemain Cléoméne fit afficher les noms de quatre-vingts citoiens qui devoient être bannis. Il ôta de la sale d'audience tous les siéges des Ephores, excepté un seul où il devoit être assis pour rendre la justice; & aiant convoqué une assemblée du peuple, il y déduisit les raisons de la conduite qu'il avoit tenue. Il représenta l'abus énorme que les Ephores faisoient de leur pouvoir, pour anéantir toute autorité légitime, pour chasser leurs Rois, ou même pour les faire mourir sans aucune forme de justice, & pour menacer ceux qui desiroient de revoir dans Sparte le plus beau & le plus divin des Gouvernemens. Il ajouta qu'il étoit aisé de voir qu'il ne cherchoit point son pro-

* *Il y avoit cinq Ephores.*

pre intérêt, mais uniquement celui des citoiens, en faisant revivre parmi eux l'égalité & la discipline que le sage Lycurgue y avoit autrefois établies, & auxquelles Sparte devoit toute sa gloire & toute sa réputation.

Après avoir ainsi parlé, il fut le premier qui mit tout son bien en commun. Son beau-pére Mégistone, qui étoit fort riche, en fit de même. Après lui tous ses amis, enfin tous les autres citoiens suivirent cet exemple, & tout le pays fut partagé. Il assigna même une portion à chacun de ceux qu'il avoit bannis, & promit de les rappeller dès que les affaires seroient tranquilles. Et après avoir rempli le nombre des citoiens des plus honnêtes gens des pays circonvoisins, il leva quatre mille hommes de pié, & leur enseigna à se servir de piques à deux mains au lieu de javelines, & à porter des boucliers avec de bonnes anses à passer le bras, & non avec des courroies qui s'attachoient avec des boucles.

Ensuite il tourna tous ses soins du côté de l'éducation des enfans, & travailla à rétablir la discipline appellée Laconique; à quoi le Philosophe Sphérus l'aida beaucoup. Bientôt les exercices & les repas reprirent leur ancien ordre & leur ancienne gravité, la plupart des citoiens embrassant volontairement cette façon de vivre sage,

noble, & réglée; & le reste, qui étoit en petit nombre, s'y rangeant par nécessité. Mais pour adoucir ce nom de Monarque, & pour ne pas effaroucher les citoiens, il nomma son frére Euclidas Roi avec lui. Et ce fut la premiére fois que les Spartiates eurent deux Rois ensemble de la même famille.

Cléoméne se doutant bien que les Achéens & Aratus penseroient indubitablement qu'il n'oseroit sortir de sa ville dans le mouvement & le trouble qu'y avoient excité les nouveautés qu'il venoit d'introduire dans le gouvernement, crut que rien ne lui seroit plus honorable ni plus utile, que de faire voir à ses ennemis la bonne volonté des troupes à son égard, & en même tems l'affection de ses citoiens pour lui, & l'assurance où il étoit que les nouveaux changemens n'avoient point aliéné les esprits. Il se jetta donc d'abord dans les terres de Mégalopolis, y fit un grand dégât, & amassa un butin très-considérable. Au ravage des terres il ajouta l'insulte, faisant célébrer des jeux & représenter un spectacle pendant une journée entiére presque sous les yeux des ennemis: non qu'il y prît aucun plaisir par lui-même, mais il faisoit voir par ce trait de mépris & de bravade combien il se tenoit assuré de les vaincre.

Quoiqu'il fût assez ordinaire pour lors

de voir à la ſuite des autres armées des troupes de comédiens, de farceurs, de danſeuſes; ſon camp étoit pur & net de pareilles diſſolutions. Les jeunes gens paſſoient la plus grande partie de leur tems à s'exercer, & les vieillards à les former & à les inſtruire. Ils ne faiſoient conſiſter leurs délaſſemens que dans des entretiens honnêtes, doux, familiers, qu'ils avoient ſoin d'égaier par des railleries fines & délicates, mais modeſtes, & jamais mordantes ni injurieuſes. C'étoit la loi que le ſage Législateur de Sparte y avoit établie pour les converſations.

Cléoméne étoit lui-même comme le maître qui formoit ainſi ſes citoiens, moins par des diſcours que par ſon exemple, montrant dans ſa vie ſimple, frugale, & qui n'avoit rien au-deſſus du moindre de ſes ſujets, un modéle ſenſible de ſageſſe & de tempérance. Et c'eſt ce qui l'aida infiniment à exécuter les grandes choſes qu'il fit en Gréce. Car ceux que leurs affaires attiroient à la Cour des autres Rois, n'admiroient pas tant leurs richeſſes & leur magnificence, qu'ils déteſtoient leur fierté, & la hauteur avec laquelle ils traitoient ceux qui les approchoient. On n'avoit point de pareils rebuts à eſſuier à la Cour de Cléoméne. Avec un habit ſimple & très commun, ſans gardes, preſque ſans Officiers, il

donnoit des audiences aussi longues qu'on le vouloit, recevoit tout le monde agréablement, ne rebutoit jamais personne; & par cet air affable & prévenant, il se faisoit généralement estimer, aimer, & respecter. De quel côté trouve-t-on ici la vraie grandeur & le vrai mérite d'un Roi?

Sa table étoit aussi très simple, très frugale, & véritablement Laconique. Il n'y avoit point de musique ni de concert, & l'on n'en desiroit point: sa conversation en tenoit lieu. En effet, quand on sait parler, on se passe fort bien d'entendre chanter. Il égaioit le repas, tantôt en proposant quelque question curieuse & intéressante, tantôt en racontant quelque histoire agréable & utile, assaisonnant le tout d'un air enjoué & spirituel. Il trouvoit peu de mérite & peu de gloire pour un Roi, à ne pouvoir s'attacher les hommes que par l'appas des richesses & de la table: au lieu que de les gagner par l'attrait de la parole, & par la douceur d'un commerce où régnent la franchise & la bonne foi, c'est ce qu'il jugeoit une qualité vraiment roiale.

An. M. 3776. Av. J.C. 228. Ce caractére affable & prévenant attachoit les troupes à Cléoméne, les remplissoit d'ardeur pour son service, & par là les rendoit en quelque sorte invincibles. Il enleva plusieurs places aux Achéens, ravagea les terres de leurs alliés,

& s'avança près de Phéres dans le dessein de leur donner bataille, ou de décrier Aratus comme un lâche, qui avoit fui le combat, & livré tout leur plat pays au pillage. Les Achéens s'étant donc mis en campagne avec toutes leurs troupes, & s'étant campés dans les terres de Dymes, Cléoméne les y suivit, & en les harcelant & les défiant tous les jours avec audace, il les contraignit enfin d'en venir au combat, où il remporta sur eux une grande victoire. Il mit leur armée en fuite, leur tua beaucoup de monde, & fit grand nombre de prisonniers.

Ces grandes pertes abbattirent fort le courage des Achéens. Ils craignoient tout de la part de Sparte, sur-tout si elle se fortifioit du secours des Etoliens, comme le bruit en couroit. Aratus, qui avoit accoutumé d'être Capitaine Général de deux années l'une, quand son tour revint, & qu'on l'eut élu, refusa la charge, & à sa place Timoxéne fut nommé Général. On blâma fort Aratus, & avec raison, lui qui étoit le pilote, d'avoir abandonné à un autre le gouvernail de son vaisseau dans un tems d'orage & de tempête, où il auroit été convenable & glorieux de s'en saisir comme par force si l'on s'y étoit opposé, comme l'histoire en fournit plusieurs exemples, & de ne songer ainsi qu'à sauver l'Etat aux dépens

Plutarc. in Cleom. pag. 811. Idem. in Arato, pag. 1044.

même de sa vie. Que s'il desespéroit des affaires & des forces des Achéens, il devoit plutôt céder à Cléoméne, qui étoit Grec, & roi de Sparte, que d'appeller à son secours des étrangers, & de les rendre maîtres du Péloponnése, comme nous verrons bientôt qu'il le fit. Mais la jalousie étoufe toutes les sages réflexions : c'est une maladie que la raison seule ne guérit point.

AN. M. 3777. AV. J. C. 227. Les Achéens, réduits à l'extrémité, sur-tout depuis la derniére bataille dont j'ai parlé, envoiérent des Ambassadeurs à Cléoméne, pour traiter de paix. Cléoméne parut d'abord leur imposer des conditions trop dures: mais il envoia lui-même des Ambassadeurs de sa part leur proposer seulement de lui accorder le Généralat de la Ligue Achéenne; que pour le reste il n'auroit aucun différent avec eux, & qu'il leur rendroit leurs prisonniers & leurs places. Les Achéens, très disposés à recevoir la paix à ces conditions, priérent Cléoméne de se rendre à Lerne, où ils devoient tenir une assemblée générale pour conclure ce Traité. Il s'étoit déja mis en chemin pour s'y rendre. Un accident imprévû qui lui arriva, rompit l'entrevûe : & Aratus manœuvra ensuite pour empécher que la négociation ne se renouât. Il crut qu'aiant eu la principale autorité dans la Ligue des Achéens pendant trente-trois ans, il lui seroit hon-

teux qu'un jeune homme vînt comme s'enter sur lui, & lui enlever toute sa gloire & sa puissance, & se mettre en possession d'un commandement qu'il avoit acquis, augmenté, & conservé pendant un si long tems. Ainsi il fit tous ses efforts pour empêcher les Achéens d'accepter les conditions qu'on leur proposoit. Mais comme les Achéens n'entroient point dans son sentiment, parce qu'ils étoient effraiés de l'audace aussi bien que du bonheur extraordinaire de Cléoméne, & que d'ailleurs ils trouvoient très juste & très raisonnable le dessein des Lacédémoniens de remettre le Péloponnése dans l'état où il étoit anciennement, il eut recours à un moien, qui ne convenoit à aucun des Grecs, mais qui étoit deshonorant pour un homme de son caractére & de son rang. C'étoit d'appeller à son secours Antigone roi de Macédoine, & par une suite inévitable de le rendre maître de la Gréce.

Il n'avoit pas oublié qu'Antigone avoit de grands sujets d'être mécontent de lui : mais il savoit que les Princes, à proprement parler, n'ont ni ami ni ennemi, & qu'ils mesurent tout sur leur utilité & leur intérêt. Il ne vouloit pas entrer à visage découvert dans cette négociation, ni la proposer comme de lui-même, parce que, si elle venoit à mal réussir,

Polyb. lib. 2. pag. 133-140.

toute la haine en tomberoit sur lui, & que d'ailleurs c'étoit annoncer ouvertement aux Achéens qu'il désespéroit absolument de leurs affaires, que de leur proposer d'avoir recours à leur ennemi déclaré. En habile & rusé politique, il couvrit ses vûes, & marcha par des souterrains. La ville de Mégalopolis, comme la plus proche de Sparte, étoit aussi la plus exposée aux courses des ennemis, & elle étoit fort ennuiée de la guerre, d'autant plus que les Achéens, hors d'état de se défendre eux-mêmes, étoient aussi dans l'impuissance de la soutenir. Deux des citoiens de cette ville, Nicophane & Cercide, qu'Aratus avoit gagnés, proposérent dans le Conseil de la ville de faire demander aux Achéens la permission d'implorer le secours d'Antigone : ce qui fut conclu sur le champ, & cette permission leur fut accordée. Ces deux mêmes citoiens furent députés pour en aller faire la proposition au Roi. Aratus, auparavant, les avoit bien instruits. Dans l'audience qu'ils eurent d'Antigone, après avoir touché légérement ce qui regardoit leur ville, ils insistérent fortement, selon les instructions qu'ils avoient reçues, sur le danger extrême que le roi lui-même couroit, si l'alliance dont on parloit entre les Etoliens & Cléoméne avoit lieu. Ils lui représentérent

préſentérent que ſi leurs forces réunies avoient contre les Achéens le ſuccès qu'ils attendoient, Cléoméne, plein d'ambition comme il étoit, ne ſe borneroit pas ſans doute à la ſeule conquête du Péloponnéſe : qu'il étoit clair que ce Prince aſpiroit à l'empire de toute la Gréce, & qu'il n'y pouvoit parvenir ſans ruiner entiérement l'autorité des Macédoniens. Ils ajoutérent qu'en cas que les Etoliens ne ſe joigniſſent point à Cléoméne, les Achéens ſeroient en état de ſe ſoutenir eux ſeuls, & qu'ils n'importuneroient point le Roi pour lui demander du ſecours ; mais que ſi la fortune leur étoit peu favorable, & que la jonction des deux peuples ſe fît, ils le prioient de ne pas voir d'un œil indifférent la ruine des Péloponnéſiens, qui pourroit avoir pour lui-même de fâcheuſes conſéquences. Ils ne manquérent pas d'inſinuer qu'Aratus entreroit dans toutes ſes vûes, & lui donneroit, dans le tems, des gages aſſurés de ſa fidélité & de ſes bonnes intentions.

Antigone goûta fort toutes les raiſons des Députés, & il ſaiſit avec joie & empreſſement l'occaſion qu'on lui offroit, d'entrer dans les affaires de la Gréce. On a pu remarquer que ç'avoit toujours été là la politique des Succeſſeurs d'Alexandre, qui tous, en ſe déclarant Rois,

avoient converti tout le gouvernement en monarchie. Ils avoient un intérêt pressant de s'opposer à tous les Etats qui conservoient quelque inclination populaire : & par-tout, où ils n'étoient pas assez puissans pour l'éteindre entiérement, ils cherchoient au moins à l'affoiblir, & à le mettre dans l'impuissance de rien entreprendre de grand, en semant la division parmi les Républiques & les peuples libres, & en les commettant les uns contre les autres, afin de leur devenir nécessaires, & d'empêcher, qu'en se réunissant, ils ne secouassent le joug des Macédoniens. Polybe, en parlant de l'un de ces Princes, marque en termes formels [a] qu'il paioit de grosses pensions à divers Tyrans de la Gréce, qui étoient les ennemis déclarés de la liberté.

Lib. 2. pag. 131.

Il ne faut donc pas s'étonner qu'Antigone se préte si facilement ici à la priére & aux demandes des Mégalopolitains. Il leur écrivit une lettre obligeante, dans laquelle il leur promettoit du secours supposé que les Achéens y consentissent. Les habitans de Mégalopolis, charmés de l'heureux succès de leur négociation, envoiérent sur le champ les deux mêmes Députés à l'Assemblée gé-

[a] Δημήτριος ἦν αὐτοῖς (μονάρχοις) ἐπιεικῶς χορηγὸς καὶ μισθοδότης.

nérale des Achéens, pour leur faire part de la bonne volonté d'Antigone, & pour les presser de le mander au plutôt, afin de remettre leurs intérêts entres ses mains.

Aratus se félicitoit lui-même en secret d'avoir conduit si habilement & si heureusement son intrigue, & de voir qu'Antigone ne paroissoit pas mal intentionné à son égard, comme il avoit lieu de le craindre. Il souhaitoit dans le fond n'avoir pas besoin de son secours : mais, si la nécessité obligeoit d'y recourir, il ne vouloit pas qu'on pût lui attribuer cette résolution, mais qu'elle parût venir des Achéens mêmes, sans qu'il y eût aucune part.

Quand les Députés de Mégalopolis furent arrivés dans l'Assemblée, ils y firent lecture de la lettre d'Antigone, & rendirent compte de la maniére obligeante dont il les avoit reçus, des marques d'estime & d'affection qu'il avoit données à l'égard des Achéens, & des offres avantageuses qu'il leur avoit faites. Ils finirent par demander, & cela au nom de leur Ville, qu'il plût aux Achéens d'inviter Antigone à venir au plutôt dans leur Assemblée; & il parut que tout le monde panchoit vers cet avis. Aratus alors se leva, & prit la parole. Après avoir fait valoir extrêmement la bonne volonté du Roi, & loué le sentiment de

l'Assemblée, il représenta que rien n'obligeoit encore de se presser : qu'il étoit de l'honneur de la République de tâcher de soutenir & de terminer par elle-même ses guerres : que si, par quelque fâcheux accident, elle se voioit hors d'état de le faire, il seroit assez tems pour lors d'avoir recours à ses amis. Cet avis fut généralement approuvé, & il fut conclu que les Achéens n'emploieroient que leurs seules forces pour soutenir la guerre présente.

AN.M. 3778. AV. J.C. 226. *Plutarc. in Cleom. pag. 814. 815. Idem in Arato, pag. 1047.*

Elle leur réussit fort mal. Cléoméne s'empara d'un grand nombre * de villes du Péloponnése, dont Argos étoit la plus considérable ; & enfin il se rendit maître aussi de Corinthe, mais non pas de la Citadelle. Alors il n'y eut plus lieu de délibérer dans le Conseil des Achéens.

AN.M. 3779. AV. J.C. 225.

Antigone fut appellé, & il fut résolu qu'on lui livreroit la Citadelle de Corinthe, sans quoi il ne se seroit jamais engagé dans cette expédition : car il lui faloit une place de sûreté, & il n'en avoit point qui lui convînt comme celle-ci, tant à cause de son heureuse situation entre deux mers, que pour les fortifications de sa Citadelle, qui la rendoient presque imprenable. Aratus envoia son fils à Antigone parmi les autres otages.

* *Caphyes, Pelléne, Phénée, Phlionte, Cléones, Epidaure, Hermione, Trézéne.*

Ce Prince, ſans perdre de tems, s'avança à grandes journées avec ſon armée, qui étoit de vingt mille hommes de pié, & de quatorze cens chevaux. Aratus, avec les principaux Officiers de la Ligue, alla par mer au devant d'Antigone juſqu'à la ville de Péges à l'inſû des ennemis. Dès qu'Antigone fut averti qu'il arrivoit en perſonne, il s'avança, & lui rendit tous les honneurs poſſibles comme à un Capitaine d'un rang & d'un mérite diſtingués.

Cléoméne ne jugea pas à propos de s'arrêter à défendre le paſſage de l'Iſthme, & crut qu'il étoit plus expédient de fortifier par de bonnes tranchées & de fortes murailles les pas des montagnes * Oniennes, & de harceler les ennemis par de fréquentes attaques plutôt que de hazarder la bataille contre des troupes très exercées & très aguerries. Par cette conduite il réduiſit Antigone à une grande extrémité, car il n'avoit pas fait grande proviſion de vivres, & il n'étoit pas facile de forcer ces paſſages que Cléoméne défendoit. Antigone, dans cet embarras, ne trouva d'autre expédient que de ſe rendre au promontoire d'Hérée, & de faire paſſer de là ſon armée par mer

* *C'étoient des montagnes qui s'étendoient depuis les rochers Scironides ſur le chemin de l'Attique juſqu'à la Béotie & au mont Cithéron.* Strab. l. 8. p. 380.

à Sicyone, ce qui demandoit beaucoup de tems, & de grands préparatifs qui n'étoient pas aisés à faire.

An. M. 3780. Av. J.C. 224. Comme il étoit dans cette perplexité, il arriva le soir auprès de lui des amis d'Aratus qui venoient d'Argos par mer, pour lui apprendre que les Argiens s'étoient révoltés contre Cléoméne, & que déja ils assiégeoient la Citadelle. Aratus prenant d'Antigone quinze cens soldats, se rendit par mer à Epidaure.

Cléoméne, informé de ces nouvelles vers les neuf ou dix heures du soir, détache sur le champ Mégistone avec deux mille soldats pour marcher en toute diligence vers Argos au secours des siens. Pour lui, il s'appliqua à observer les démarches d'Antigone, & à rassurer les Corinthiens en leur faisant entendre que ce qui venoit d'arriver à Argos n'étoit qu'une légére émotion causée par un petit nombre de mutins, que l'on réduiroit sans peine. Mais, après que Mégistone entré dans Argos y eut été tué en combattant, & que la garnison des Lacédémoniens fort pressée, & ne pouvant presque plus résister, lui eut envoié divers courriers pour lui demander un prompt secours, alors craignant que si les ennemis venoient à se rendre maîtres d'Argos, & à lui fermer les passages, ils ne pillassent la Laconie sans aucun péril,

& ne miſſent le ſiége devant Sparte même qu'ils trouveroient vuide & ſans défenſe, il leva ſon camp, & partit de Corinthe avec toute ſon armée.

Il ne ſe fut pas plutôt éloigné de cette place, qu'Antigone y entra, & y mit une bonne garniſon. Cléoméne arriva à Argos avant qu'on eût eu le moindre vent de ſon approche, ſe ſaiſit de quelques quartiers avec des échelles, & mit d'abord en fuite quelques troupes des ennemis. Mais Aratus y étant entré de ſon côté, & le Roi Antigone aiant paru de l'autre avec toutes ſes forces, Cléoméne ſe retira à Mantinée.

Pendant qu'il étoit en marche, il reçut le même ſoir à Tégée des courriers de Lacédémone, qui lui apportoient une nouvelle, à laquelle il ne fut pas moins ſenſible qu'à tous ſes autres malheurs. Ils lui annoncérent la mort de ſa femme Agiatis, dont il n'avoit pas la force de ſe tenir éloigné une campagne entiére dans le tems même de ſes plus heureuſes expéditions; mais il faiſoit ſouvent des voiages à Sparte pour la voir, à cauſe de l'amour & de l'eſtime qu'il avoit pour elle. Le lendemain au point du jour il prit le chemin de Sparte, où il arriva de bonne heure; & après avoir donné quelques momens à ſa douleur dans ſa maiſon avec ſa mére & ſes enfans, il

reprit incontinent le ſoin des affaires publiques.

En ce tems-là Ptolémée, qui lui promettoit du ſecours, lui envoia demander pour otages ſa mére & ſes enfans. Cléoméne fut aſſez lontems ſans oſer déclarer à ſa mére cette demande du Roi d'Egypte; & étant allé ſouvent chez elle pour lui en parler, lorſqu'il étoit ſur le point d'ouvrir la bouche, il n'en avoit pas la force, & ſe taiſoit. Sa mére, voiant ſon embarras, entra dans quelque ſoupçon : car les méres ſont bien clairvoiantes ſur l'article de leurs enfans. Elle demanda à ceux qui vivoient avec lui dans le plus étroit commerce, ſi ſon fils ne deſiroit pas quelque choſe d'elle qu'il n'osât lui déclarer. Enfin Cléoméne s'étant enhardi, & lui aiant expliqué la choſe comme elle étoit, elle ſe prit à rire. „ Quoi, mon fils, lui dit-elle, c'eſt „ donc là ce que vous n'oſiez me découvrir? Eh que ne nous jettez-vous au „ plutôt dans un vaiſſeau, & que ne „ m'envoyez vous ſans différer par-tout „ où vous croirez que mon corps pourra être utile à Sparte, avant que la vieilleſſe vienne le détruire & le conſumer „ dans l'inaction & dans la langueur? Quand tout fut prêt pour le voiage, Cratéſiclée (c'étoit le nom de la mére de Cléoméne,) ſur le point de monter

dans le vaiſſeau, tira ſon fils à part, & le mena ſeul dans le temple de Neptune. Là elle le tint longtems embraſſé, & le baiſant tendrement le viſage baigné de pleurs, elle lui recommanda la liberté & l'honneur de ſa patrie. Comme elle ſentit qu'il étoit ſi ému & ſi attendri qu'il fondoit auſſi en larmes, elle lui dit : » Allons, Roi de Lacédémone, eſ-
» ſuions nos larmes, afin que, quand
» nous ſortirons de ce temple, perſonne
» ne nous voie pleurer, ni rien faire
» d'indigne de Sparte. Car cela ſeul eſt en
» notre puiſſance, & les événemens ſont
» entre les mains de Dieu. « Après avoir ainſi parlé, elle raſſura ſon viſage, s'en alla au vaiſſeau tenant ſon petit-fils, & commanda au Pilote de partir ſans différer.

En arrivant en Egypte elle apprit que Ptolémée recevoit des Ambaſſadeurs d'Antigone, & qu'il écoutoit ſes propoſitions ; & d'un autre côté elle eut nouvelle que ſon fils Cléoméne ſollicité par les Achéens de conclure avec eux un Traité, n'oſoit terminer cette guerre ſans le conſentement de Ptolémée à cauſe de ſa mére qui étoit en ſon pouvoir. Elle lui manda de faire hardiment & ſans balancer tout ce qui lui paroitroit utile & glorieux pour Sparte, & de ne pas craindre toujours Ptolémée

pour une vieille femme & pour un enfant. Voila les ſentimens dont les femmes même ſe piquoient à Sparte.

An. M. 3781. Av. J.C. 223. Polyb lib. 2. pag. 149. Plutarc. in Cleom. pag. 815-817. Idem. in Arat. pag. 1048.

Cependant Antigone s'étant rendu maître de Tégée, de Mantinée, d'Orchoméne, & de pluſieurs autres villes, Cléoméne, réduit à défendre la Laconie ſeule, affranchit tous les Ilotes qui furent en état de donner cinq mines, c'eſt-à-dire deux cens cinquante livres. De cette contribution il ramaſſa juſqu'à cinq cens talens, & arma à la Macédonienne deux mille de ces Ilotes pour les oppoſer au corps des Leucaſpides d'Antigone. Il forma enſuite une entrepriſe, à laquelle certainement on ne devoit pas s'attendre. La ville de Mégalopolis étoit en ce temslà très conſidérable, & elle ne cédoit à Sparte même ni en grandeur ni en puiſſance. Il ſongea à bruſquer cette place, & à l'emporter d'emblée. Antigone avoit envoié la plus grande partie de ſes troupes en quartier d'hiver dans la Macédoine, & étoit demeuré à Egium dans l'Aſſemblée des Achéens, afin d'y prendre des meſures avec eux pour la campagne prochaine. Cléoméne ſuppoſoit, & ſa conjecture n'étoit pas mal fondée, que la garniſon de la ville n'étoit pas bien forte, qu'elle ſeroit peu ſur ſes gardes ne craignant aucune inſulte de la part d'un ennemi auſſi foible que lui, & que pour peu

Cinq cens mille écus.

qu'il fît de diligence il mettroit Antigone, qui en étoit actuellement éloigné de trois journées de chemin, hors d'état de la secourir. La chose arriva comme il l'avoit projettée. Etant arrivé de nuit, il escalada les murs, & se rendit maître de la ville presque sans résistance. La plupart des habitans se retirérent à Messéne avec leurs femmes & leurs enfans avant qu'on pût penser à les poursuivre. Antigone n'apprit cet accident, que lorsqu'il n'étoit plus possible d'y apporter du reméde.

Cléoméne, par une générosité qui a peu d'exemples, envoia un Héraut à Messéne pour déclarer de sa part aux Mégalopolitains qu'il leur rendoit leur ville à condition qu'ils renonceroient à la Ligue des Achéens, & qu'ils deviendroient amis & confédérés de Sparte. Quelque avantageuse que fût cette offre, ils ne purent se résoudre à l'accepter, & ils aimérent mieux être privés de leurs terres, des tombeaux de leurs péres, de leurs temples, en un mot de tout ce qu'ils avoient de plus cher & de plus précieux dans la vie, que de violer la foi qu'ils avoient jurée à leurs alliés. Le fameux Philopémen, dont il sera beaucoup parlé dans la suite, & qui se trouvoit actuellement à Messéne, ne contribua pas peu à leur faire prendre une si généreuse ré-

ſolution. S'attendroit-on à trouver une telle grandeur d'ame & une telle nobleſſe de ſentimens dans la lie de la Gréce? Car on peut bien appeller ainſi le tems dont nous parlons ici, en le comparant à ces beaux ſiécles de la Gréce unie & triomphante, où l'éclat de ſes victoires étoit effacé par celui de ſes vertus.

Le refus des Mégalopolitains mit Cléoméne en fureur. Juſqu'au moment de leur réponſe non ſeulement il avoit épargné la ville, mais il l'avoit conſervée avec tant de ſoin, qu'aucun ſoldat n'avoit oſé y faire le moindre déſordre. Mais il entra pour lors dans un tel emportement, qu'il l'abandonna au pillage, envoia à Sparte les ſtatues & les tableaux, & après avoir détruit & raſé la plus grande partie des murailles & des quartiers les plus forts, il s'en retourna à Sparte avec ſes troupes. La déſolation de cette ville cauſa une extrême douleur aux Achéens, & ils ſe reprochoient comme un crime de n'avoir pu ſecourir de ſi fidéles alliés.

Ils reconnurent bientôt qu'en appellant Antigone, ils s'étoient donné un maître, & un maître impérieux, qui leur faiſoit acheter au prix de leur liberté le ſecours qu'il leur donnoit. Il leur fit paſſer un Décret qui portoit qu'on n'écriroit à aucun Roi, & qu'on n'envoie-

roit aucune ambassade sans sa permission. Il les obligea à nourrir & à soudoier la garnison qu'il tenoit dans la Citadelle de Corinthe : c'est-à-dire qu'ils paioient eux-mêmes leurs propres liens, car c'étoit cette Citadelle qui les tenoit en bride. Ils se livrérent si bassement à la servitude, qu'ils en vinrent jusqu'à faire des sacrifices, des libations, & des Jeux en l'honneur d'Antigone. Aratus lui-même ne fut pas plus ménagé. Antigone releva dans Argos toutes les statues des Tyrans qu'Aratus avoit abbattues, & abbattit celles qu'on avoit érigées à ceux qui avoient surpris la Citadelle de Corinthe, hors une seule, qui étoit celle d'Aratus même. Et quelques priéres que celui-ci fît au Roi, il ne put jamais l'en empécher. Il voioit avec une peine extrême tout ce qui se passoit, mais il n'étoit plus le maître, & il paioit la juste peine d'en avoir donné un à sa patrie & à lui-même. Après qu'Antigone eut pris Mantinée, & que par une barbare inhumanité il en eut tué ou vendu tous les citoiens, il abandonna cette ville aux Argiens pour la repeupler, & chargea de cette commission Aratus, qui eut la lâcheté de donner à la ville nouvellement repeuplée le nom de celui qui s'en étoit montré le plus cruel ennemi. Triste, mais salutaire exemple, qui montre que quand *Antigonie.*

une fois on a pris l'esprit de servitude, on se voit tous les jours forcé de descendre plus bas, sans savoir où s'arrêter.

C'est un crime qu'on ne peut pardonner à Aratus, & que nulle autre qualité, nulle belle action ne peut couvrir, d'avoir travaillé lui-même à mettre sa République dans les fers, & cela par jalousie pour Cléoméne son rival, dont il ne put souffrir la gloire, & la supériorité que donnoit à ce jeune Prince l'heureux succès de ses armes. Car enfin, dit Plutarque, que demandoit Cléoméne aux Achéens pour leur accorder la paix, sinon d'être élu leur Général ? Encore étoit-ce dans la vûe de combler de bienfaits les villes, & de leur assurer la jouissance de leur liberté, en reconnoissance de ce grand honneur, & d'un si glorieux titre. Or, continue toujours Plutarque, s'il faloit nécessairement choisir entre Cléoméne & Antigone, c'est-à-dire entre un Grec & un Barbare, car les Macédoniens étoient regardés & traités de la sorte, maître pour maître, le dernier citoien de Sparte n'étoit-il pas préférable au premier des Macédoniens, du moins pour quiconque sait faire cas de l'honneur & de la noblesse des Grecs ? La jalousie étoufa tous ces sentimens dans Aratus, tant il est difficile de voir d'un œil tranquille un mérite supérieur.

Pour ne pas paroitre le céder à Cléoméne, & pour ne pas consentir qu'un descendant d'Hercule, un Roi de Sparte, & un Roi qui venoit d'y établir l'ancienne discipline, portât parmi ses titres celui de Capitaine Général des Achéens, il appelle un étranger, dont il s'étoit autrefois déclaré l'ennemi mortel; il remplit le Péloponnése des mêmes Macédoniens qu'il se glorifioit d'en avoir chassés dans sa jeunesse; il se jette à leurs piés, & avec lui toute l'Achaïe, pour exécuter les ordres de leurs Satrapes : enfin d'homme libre qu'il étoit, devenu un lâche & servile adulateur, il a la bassesse d'offrir des sacrifices à Antigone, de paroitre à la tête d'une procession couronné de fleurs, de chanter des hymnes en son honneur, traitant de Dieu un homme, non seulement mortel, mais qui portoit la mort dans son sein, & tomboit déja en pourriture. Il étoit prêt à périr de phtisie. Cependant Aratus avoit d'ailleurs beaucoup de mérite, & s'étoit montré un très grand personnage, & très digne de la Gréce. On reconnoit ici, dit Plutarque, un déplorable effet de la fragilité humaine, laquelle au milieu de tant de rares & d'excellentes qualités, ne peut former le modéle d'une vertu qui soit exemte de tout blâme.

Nous avons déja remarqué qu'Anti- *Plutarc. ii*

Cleom. pag. 816. 817.
Polyb. lib. 2. p. 149.

gone avoit envoié ses troupes dans la Macédoine en quartier d'hiver. Dès que le printems fut venu, Cléoméne forma une entreprise pleine de témérité & de folie au jugement du vulgaire, mais, dit Polybe, bon juge en ces matiéres, bien entendue & pleine de sagesse. Sachant que les Macédoniens étoient dispersés dans leurs quartiers, & qu'Antigone passoit l'hiver à Argos avec ses amis, & n'avoit avec lui qu'un très petit nombre de soldats étrangers, il fit une irruption dans les terres d'Argos pour les ravager. Il pensoit en lui-même qu'il arriveroit de ces deux choses l'une : que, si Antigone piqué de honte hazardoit le combat, il seroit certainement battu; ou que, s'il refusoit de combattre, il se perdroit de réputation dans l'esprit des Achéens, & qu'au contraire les troupes Spartaines en deviendroient plus fiéres & plus hardies. Cela ne manqua pas d'arriver. Car, comme il faisoit le dégât dans tout le pays, les Argiens, très fâchés & perdant patience, s'assembloient à la porte du Roi avec plaintes & murmure, le pressant de combattre, ou de céder le commandement à de plus vaillans que lui. Mais Antigone, en Capitaine prudent & sage, persuadé que la honte consistoit, non à s'entendre dire des injures, mais à s'exposer témérairement & sans

raiſon, & à abandonner le parti le plus sûr pour ſe livrer au hazard, refuſa de ſortir, & demeura ferme dans ſa premiére réſolution de ne point combattre. Cléoméne mena donc ſes troupes juſqu'au pié des murailles d'Argos, & après avoir impunément & ſans aucune crainte ſaccagé & ruiné tout le plat pays, il reprit le chemin de Sparte.

Cette expédition lui fit un grand honneur, & arracha de la bouche même de ſes ennemis cet aveu & cette louange, que Cléoméne étoit un excellent Général, très digne & très capable de conduire les affaires les plus grandes & les plus difficiles. En effet, d'avoir réſiſté avec les forces d'une ſeule ville à toute la puiſſance des Macédoniens, à tout le Péloponnéſe, malgré les fonds immenſes qui leur étoient fournis par le Roi, & de n'avoir pas ſeulement conſervé la Laconie entiére & hors d'inſulte, mais encore d'être entré dans les terres des ennemis, de les avoir ravagées, & de leur avoir pris de ſi groſſes villes, ce n'eſt pas l'effet d'une médiocre habileté dans l'art militaire, ni d'une magnanimité commune. Mais un malheur l'empécha de rétablir Sparte dans ſon ancienne puiſſance, comme la ſuite va le faire voir.

§. V. *Célébre bataille de Sélasie gagnée par Antigone, contre Cléoméne : celui-ci se retire en Egypte. Antigone se rend maître de Sparte, & la traite avec bonté. Mort de ce Prince. Philippe, fils de Démétrius lui succéde. Mort de Ptolémée Evergéte : Ptolémée Philopator lui succéde. Grand tremblement de terre arrivé à Rhodes. Magnifique générosité des Princes & des villes pour la dédommager des pertes qu'elle avoit souffertes. Sort du fameux Colosse.*

AN. M. 3781.
Av. J.C. 223.
Polyb. lib. 2. *pag.* 153. 154.
Plutarc. in Cleom. pag. 818. 819.
Idem. in Philop. pag. 358.

Dès que l'été fut venu, les Macédoniens & les Achéens étant sortis de leurs quartiers, Antigone se mit à la tête de son armée, & s'avança vers la Laconie. Son armée montoit à vingt-huit mille hommes de pié, & douze cens chevaux. Celle de Cléoméne n'étoit en tout que de vingt mille hommes. Dans l'attente où il étoit de cette irruption il avoit fortifié tous les passages par des corps détachés, des fossés, & des abbattis d'arbres, & s'étoit campé à Sélasie. Il conjecturoit sur de bonnes raisons que ce seroit par là que les ennemis s'efforceroient d'entrer dans le pays, en quoi il ne fut pas trompé. Deux montagnes forment ce défilé : l'une s'appelle l'Eva, & l'autre l'Olympe. Le fleuve Oenus coule entre les deux, & sur le bord est le chemin qui conduit à Sparte. Cléoméne aiant fait au pié de ces monta-

gnes un bon retranchement, posta sur le mont Eva son frére Euclidas à la tête des alliés, & se mit lui sur le mont Olympe avec les Lacédémoniens & les étrangers. Au bas, le long du fleuve des deux côtés, il plaça de la cavalerie avec une partie des étrangers.

Antigone en arrivant voit que tous les passages étoient fortifiés, & que Cléoméne, en prenant ses postes, n'avoit rien oublié pour se mettre également en état d'attaquer & de se défendre; qu'enfin la disposition de son camp étoit aussi avantageuse que les approches en étoient difficiles. Tout cela lui fit perdre l'envie de tenter une attaque, & d'en venir sitôt aux mains. Il fit camper à peu de distance, & se couvrit d'une petite riviére. Il resta là *Le Gorgyle.* pendant quelques jours à reconnoitre la situation des différens postes, & les dispositions des peuples qui composoient l'armée ennemie. Quelquefois il faisoit mine d'avoir certains desseins, & tenoit en suspens les ennemis sur ce qu'il devoit exécuter. Mais ils étoient par-tout sur leurs gardes, & tous les côtés étoient également hors d'insulte. Enfin de part & d'autre on prit le parti d'en venir à une bataille décisive.

On ne comprend pas comment Cléoméne, posté avantageusement comme il l'étoit, inférieur d'un tiers aux ennemis

pour le nombre des troupes, aiant par ses derriéres une communication libre avec Sparte qui pouvoit lui envoier des vivres, se détermina sans nécessité à donner une bataille qui devoit décider du sort de Sparte.

Mais Polybe semble en insinuer la cause. Il remarque que Ptolémée avoit fait dire à Cléoméne qu'il ne lui envoieroit plus de secours d'argent, & qu'il l'avoit fort exhorté à s'accommoder avec Antigone. Or Cléoméne n'avoit plus de fonds pour cette guerre : il étoit fort en arriére pour la paie des étrangers, & il avoit beaucoup de peine à entretenir ses propres troupes. C'est, sans doute, ce qui le détermina à hazarder ce combat.

Quand les signaux eurent été donnés de part & d'autre, Antigone fit marcher contre ceux qui étoient au mont Eva, les Macédoniens & les Illyriens mélés alternativement par bataillons. La seconde ligne étoit d'Acarnaniens & de Crétois. Derriére eux étoient deux mille Achéens tenant lieu de corps de réserve. Il rangea sa cavalerie sur la riviére, pour l'opposer à la cavalerie ennemie, & la fit soutenir de mille piétons Achéens, & d'autant de Mégalopolitains. Pour lui prenant les étrangers armés à la légére & les Macédoniens, il marcha vers le mont Olympe pour attaquer Cléoméne. Les étrangers étoient à

la premiére ligne. La phalange Macédonienne ſuivoit partagée en deux, une partie doublée ſur l'autre, parce que le terrain ne lui permettoit pas de s'étendre ſur un plus grand front.

Le choc commença par le mont Eva. Les armés à la légére, qui d'abord avoient été poſtés pour couvrir & pour ſoutenir la cavalerie du côté de Cléoméne, voiant que les derriéres des cohortes Achéennes n'étoient pas couvertes, vinrent les charger en queue. Ceux qui s'efforçoient de gagner le haut de la montagne ſe virent alors fort preſſés & dans un grand péril, menacés en même tems de front par Euclidas qui étoit en haut, & chargés en queue par les étrangers, qui donnoient avec fureur. Philopémen étoit avec ſes citoiens dans la cavalerie d'Antigone, ſoutenue par les Illyriens. Ils avoient ordre de demeurer dans leur poſte ſans branler, juſqu'à ce qu'on eût donné un certain ſignal. Philopémen voioit qu'il n'étoit pas difficile de tomber ſur cette infanterie légére d'Euclidas, & de la renverſer, & que c'étoit là le moment de le faire. Il en dit d'abord ſon avis aux Officiers du Roi qui commandoient la cavalerie. Ils ne daignérent pas ſeulement l'écouter, par la raiſon qu'il n'avoit jamais commandé, & qu'il étoit fort jeune, & le traitérent de viſionnaire. Il ne ſe rebuta point, & ſeul avec ſes citoiens

qu'il entraîna, il alla attaquer cette infanterie, la fit plier, la mit en fuite, & en fit un grand carnage.

Par cette manœuvre, les Macédoniens & les Illyriens, débarrassés de ce qui les arrétoit, montérent hardiment & avec confiance aux ennemis. Euclidas avoit à combattre une phalange, dont toute la force consistoit dans l'union étroite de ses parties, dans le serrement de ses rangs, dans la roideur égale de ses piques hérissées & multipliées, dans l'impétuosité uniforme de ce corps massif, qui par son poids renversoit & accabloit tout ce qui s'opposoit à sa rencontre.

Pour prévenir cet inconvénient, un habile Capitaine seroit descendu, avec ses troupes moins pesantes & moins embarrassées, fort loin au-devant de cette phalange. Il l'auroit été attaquer dès qu'elle commençoit à monter : il l'auroit harcelée de toutes parts : & aidé des inégalités de la montagne, & de la difficulté de la monter ainsi à découvert, il auroit cherché à l'entamer par quelque endroit, & à s'y faire jour, pour en troubler la marche, en confondre les rangs, en rompre l'ordre de bataille : & en même tems il auroit reculé peu à peu, & regagné ainsi le haut de la montagne à mesure qu'elle s'avançoit. Après lui avoir ainsi fait perdre l'unique avantage qu'elle at-

tendoit de la qualité de ses armes & de la position de ses gens, profitant de la commodité du poste qu'il occupoit, il les auroit facilement mis en fuite.

Au lieu de cela, se flatant que la victoire ne pouvoit lui manquer, & croiant apparemment qu'on ne pouvoit laisser monter trop haut les ennemis, afin de les faire fuir ensuite par une descente roide & escarpée, il resta sur le sommet. Mais, comme il ne s'étoit pas réservé assez de terrain pour faire un mouvement en arriére, & pour éviter le choc redoutable de la phalange qui venoit fondre sur lui en bon ordre, il se vit si serré, qu'il fut contraint de combattre sur le sommet de la montagne. Ses troupes ne soutinrent pas longtems la pesanteur de l'armure & de l'ordre de bataille de cette infanterie Illyrienne qui s'étoit aussitôt formée sur la hauteur, & mise en état de combattre: & Euclidas, qui n'avoit de terrain ni pour reculer, ni pour changer de place, fut bientôt renversé.

Pendant ce tems-là la cavalerie étoit aux mains. Celle des Achéens se battoit vivement, & sur-tout Philopémen, parce que cette bataille devoit décider de la liberté de la République. Celui-ci eut dans cette action un cheval tué sous lui, & combattant à pié il reçut un coup qui lui traversa les deux cuisses. Cette blessure

n'étoit point mortelle, & elle n'eut point de suites.

Au mont Olympe les deux Rois firent commencer le combat par les troupes armées à la légére & par les étrangers, dont ils avoient chacun environ cinq mille. Comme l'action se passoit sous les yeux des deux Rois & des deux armées, ces troupes s'y signalérent, soit qu'elles combattissent par parties, soit que la mélée fût générale. Homme contre homme, rang contre rang, ils se battoient avec la derniére opiniâtreté. Cléoméne, voiant que son frére avoit été mis en fuite, & que la cavalerie qui étoit dans la plaine commençoit à plier, craignit que l'armée ennemie ne vînt fondre sur lui de tous côtés, & se crut obligé de renverser tous les retranchemens de son camp, & d'en faire sortir par un côté toute son armée de front. Les trompettes aiant donné aux soldats armés à la légére le signal de se retirer de l'espace qui étoit entre les deux camps, les phalanges s'approchent avec de grands cris de part & d'autre, changeant leurs piques de main, & commencent à charger. L'action fut vive. Tantôt les Macédoniens reculoient pressés par la valeur des Lacédémoniens: tantôt ceux-ci étoient repoussés par la pesanteur de la phalange Macédonienne. Enfin les troupes d'Antigone s'avançant piques serrées & baissées,

baiſſées, & tombant ſur les Lacédémoniens avec cette violence qui fait la force de la phalange doublée, les chaſſérent de leurs retranchemens. Ce fut une déroute générale. Une grande partie des Lacédémoniens furent tués : le reſte prit la fuite en déſordre. Il ne reſta autour de Cléoméne que quelques cavaliers, avec leſquels il ſe retira à Sparte. Plutarque aſſure que la plupart des troupes étrangéres périrent à cette bataille, & que de ſix mille Lacédémoniens il ne s'en ſauva que deux cens.

On peut dire qu'Antigone, en un certain ſens, fut redevable de cette victoire au courage & à la prudence du jeune Philopémen. La réſolution hardie qu'il prit d'aller avec ſa troupe ſeule attaquer l'infanterie légére des ennemis, donna lieu à la déroute de l'aîle commandée par Euclidas, & celle-ci entraîna la déroute du reſte de l'armée. Cette action, entrepriſe par un ſimple Capitaine de cavalerie, non ſeulement ſans ordre, mais malgré les Officiers ſupérieurs, & contre l'ordre même du Général, paroit contraire aux régles. Mais il en eſt une ſupérieure à tout, qui eſt le ſalut de l'armée. Si le Général eût été préſent, il auroit lui même ordonné ce mouvement. Un moment de délai pouvoit en faire manquer le ſuccès. Il paroit bien qu'Antigone en jugea ainſi.

Car, après la bataille, faisant semblant d'être fâché, il demanda à Alexandre qui commandoit sa cavalerie, pourquoi il avoit chargé avant le signal contre l'ordre qu'il avoit donné. Alexandre aiant répondu que ce n'étoit pas lui, mais un jeune Officier de Mégalopolis qui avoit commencé contre ses ordres; Antigone lui dit : *Ce jeune homme, en saisissant l'occasion, s'est conduit en grand Capitaine; & vous Capitaine, vous vous êtes conduit en jeune homme.*

Sparte, dans ce désastre, fit paroitre cette ancienne fermeté & cet ancien courage, qui semblent tenir un peu de la férocité, & qui dans tous les tems ont distingué ses citoiens. Nulle femme ne pleura la perte de son mari. Les vieillards louoient la mort de leurs enfans: les enfans trouvoient heureux leurs péres qui avoient été tués dans le combat. Tous déploroient leur propre sort, de n'avoir pu sacrifier leur vie à la liberté de la patrie. Ils ouvroient leurs maisons à ceux qui revenoient de l'armée couverts de blessures, & en prenoient un soin particulier, leur fournissant avec empressement tout ce qui leur étoit nécessaire. Il n'y eut nul trouble, nulle confusion dans la ville. Chacun étoit plus occupé à pleurer les maux publics, que les siens particuliers.

Cléoméne arrivé à Sparte conseilla à

ſes citoiens de recevoir Antigone, & leur dit, qu'en quelque état qu'il ſe trouvât, s'il pouvoit faire quelque choſe qui fût utile à Sparte, il le feroit avec un très grand plaiſir. Etant enſuite entré dans ſa maiſon, il ne voulut ni boire quoiqu'il eût grande ſoif, ni s'aſſeoir quoiqu'il fût très las: mais s'appuiant tout armé ſur une colonne la tête ſur le coude, après avoir repaſſé en lui-même pendant quelque tems les divers partis qu'il pouvoit prendre, il ſortit tout d'un coup, & alla avec ſes amis au port de Gythium, & s'étant embarqué ſur des vaiſſeaux qu'il avoit fait préparer, il fit voile vers l'Egypte.

Un Spartiate lui aiant repréſenté vivement les triſtes ſuites du voiage qu'il méditoit en Egypte, & la honte qu'il y auroit pour un Roi de Sparte d'aller ramper baſſement devant un Prince étranger, l'exhorta fortement à prévenir ces juſtes reproches par une mort volontaire & glorieuſe, & à ſe juſtifier par là auprès de ceux qui étoient morts dans les champs de Sélaſie pour la liberté de Sparte. » Tu te trompes, lui répondit » Cléoméne, de croire qu'il y ait de la » force & du courage à affronter la mort » par la crainte d'une fauſſe honte, ou » par le deſir d'une vaine louange: dis » plutôt que c'eſt foibleſſe & lâcheté.

» Il faut que la mort que l'on choisit, » ne soit pas la suite d'une action, mais » une * action; n'y aiant rien de plus » honteux que de ne vivre & de ne mou- » rir que pour soi-même. Pour moi je » tâcherai d'être utile à ma patrie jus- » qu'au dernier soupir. Quand cette es- » pérance nous manquera, alors il nous » sera aisé de mourir si nous en avons » tant d'envie.

An. M. 3781. Av. J.C. 223. *Plutarc. in Cleom. pag. 819. Polyb. lib. 2. p. 155. Justin. l. 28. cap. 4.*

A peine Cléoméne étoit-il parti, qu'Antigone arriva dans Sparte, & s'en rendit maître. Il parut la traiter non en vainqueur, mais en ami, déclarant qu'il avoit fait la guerre, non aux Spartiates, mais à Cléoméne, dont la fuite avoit satisfait & désarmé sa colére. Il ajouta qu'il seroit glorieux pour son nom que l'on dît dans la postérité, que Sparte avoit été sauvée par le Prince qui seul avoit eu le bonheur de la prendre. Il appelloit avoir sauvé Sparte, que d'avoir aboli tout ce que le zêle de Cléoméne avoit fait pour le rétablissement des anciennes loix de Lycurgue: & c'est ce qui causa sa ruine. Sparte perdit tout par la défaite & par la retraite forcée de Cléo-

* *C'étoit un principe chez les Anciens, que la mort des hommes d'Etat ne devoit pas être inutile à la République, ni oisive, mais une suite de leur ministére, & une de leurs plus importantes actions.* Plut. in Lycurg. p. 57.

méne. Une journée ruina ces heureux commencemens de puissance & de gloire, & lui ôta même l'espérance de pouvoir jamais se rétablir dans son ancienne splendeur, & dans sa premiére autorité, qui ne pouvoit plus subsister dès qu'on lui interdisoit l'usage de ses anciennes coutumes & de ses loix, qui en avoient été le fondement. La corruption reprit son cours, & se fortifia de plus en plus jusqu'à son entiére décadence, qui ne tarda pas lontems. On peut dire que les vûes & les entreprises hardies de Cléoméne furent les derniers efforts d'une vie expirante.

Trois jours après qu'Antigone fut entré dans Sparte, il en partit sur les nouvelles qu'il reçut que la guerre étoit allumée dans la Macédoine, & que les Barbares faisoient un dégât horrible dans tout le pays. Si cette nouvelle étoit arrivée trois jours plutôt, Cléoméne auroit été sauvé. Antigone étoit déja attaqué d'une grande maladie, qui dégénéra enfin en une phtisie totale par un catharre général sur tout son corps qui l'emporta deux ou trois ans après. Il ne se laissa pourtant point abbattre au mal, & il trouva encore en lui des forces pour fournir à de nouveaux combats dans son propre roiaume. On dit qu'après la victoire qu'il remporta sur les Illyriens, transporté de joie il répéta plusieurs fois,

O la belle, ô l'heureuse journée! & qu'il poussa ce cri avec un si grand effort, qu'il se rompit une veine, & perdit beaucoup de sang. Ce symptôme fut suivi d'une fiévre continue très violente, dont il mourut. Il avoit nommé auparavant pour son successeur Philippe, fils de Démétrius, âgé pour lors de quatorze ans: ou plutôt il lui remit le sceptre, dont il n'avoit été que dépositaire.

Cependant Cléoméne arriva à Alexandrie. Quand il salua le Roi pour la premiére fois, il en fut reçu assez froidement, & sans aucune distinction marquée. Mais, quand il eut donné des preuves de son grand sens, & qu'il eut fait voir dans sa conversation ordinaire la franchise & la simplicité Laconique, assaisonnées de grace sans bassesse, & même d'une fierté noble, telle qu'elle convenoit à sa naissance & à son rang, alors Ptolémée connut tout son prix, & l'estima infiniment plus que tous les Courtisans qui ne cherchoient qu'à lui plaire par de basses flateries. Il eut honte même & se repentit d'avoir négligé un si grand homme, & de l'avoir abandonné à Antigone, qui par sa défaite avoit acquis beaucoup de réputation, & augmenté
AN. M. 3782. infiniment sa puissance. Il tâcha donc de
AV. J. C. 222. consoler & de relever Cléoméne par toutes sortes d'honneurs, & l'encoura-

geá en lui promettant qu'il le renvoieroit en Gréce avec une flote & de l'argent, & qu'il le rétabliroit sur le trône. Il lui assigna une pension de vingt-quatre talens par an, dont il s'entretint lui & ses amis avec une grande simplicité; épargnant le reste pour l'emploier à subvenir aux nécessités de ceux qui se retiroient de Gréce en Egypte. Mais Ptolémée mourut avant qu'il eût pu accomplir la promesse qu'il avoit faite à Cléoméne de le renvoier dans sa patrie. Ce Prince avoit régné vingt-cinq ans. C'est le dernier de cette race qui ait eu de la modération & quelque vertu. Presque tous ceux qui vinrent après lui furent des monstres de débauche & de scélératesse. Depuis la paix avec la Syrie, il s'étoit appliqué principalement à étendre sa domination du côté du midi. Aussi la poussa-t-il tout le long de la mer rouge, tant du côté de l'Arabie que de celui de l'Ethiopie, jusqu'au détroit qui la joint à l'Océan méridional. Ptolémée son fils, surnommé Philopator, lui succéda.

Vingt-quatre mille écus.

AN.M. 3781. AV.J.C. 221.

Strab. lib. 17. p. 795.

Monum. Adulit.

Détroit de Babelmandel.

Quelque tems auparavant il étoit arrivé à Rhodes un grand tremblement de terre qui y causa des dommages considérables. Tous les murs, tous les arsenaux, tous les endroits du port où les vaisseaux étoient enfermés, furent ruinés en partie. Le fameux Colosse, qui pas-

AN. M. 3782. AV. J.C. 222. *Polyb. l. 5. p. 428-431.*

soit pour une des merveilles du monde ; fut abbattu, & entiérement détruit. On s'imagine aisément que ce tremblement n'épargna ni les maisons particuliéres, ni les édifices publics & les temples. La perte montoit à des sommes immenses. Dans ce désastre commun, les Rhodiens réduits à la derniére extrémité, députérent chez tous les Princes voisins pour implorer leur secours. Il y eût entr'eux, pour consoler & soulager cette ville désolée, une émulation bien digne de louange, & qui est sans exemple. Hiéron & Gélon en Sicile, & Ptolémée en Egypte se signalérent entre tous les autres. Les premiers fournirent plus de cent talens, (cent mille écus) & posérent dans la place publique deux statues, l'une du peuple Rhodien, l'autre du peuple Syracusain, dont la premiére étoit couronnée par l'autre ; pour marquer, dit Polybe, que les Syracusains comptoient avoir reçu eux-mêmes une grace & un bienfait d'avoir pu procurer quelque soulagement à ceux de Rhodes. Ptolémée, sans parler de beaucoup d'autres dépenses qui montoient à des sommes considérables, fournit trois cens talens (trois cens mille écus) ; un million de mesures de froment ; de la matiére pour bâtir dix galéres à cinq rangs de rames, & autant à trois rangs ; une quantité in-

finie de bois pour d'autres bâtimens; en particulier, pour rétablir le Coloſſe, trois mille talens, c'eſt-à-dire neuf millions. Antigone, Séleucus, Pruſias, Mithridate, & tous les autres Princes, auſſi bien que toutes les villes, ſignalérent leur libéralité. Les particuliers voulurent auſſi entrer en part de cette gloire, & l'on cite une Dame appellée Chryſéis, véritablement digne de ſon nom, qui ſeule fournit cent mille meſures de froment. Que les Princes d'à préſent, dit Polybe, qui croient avoir beaucoup fait quand ils ont donné quatre ou cinq mille écus, comprennent combien ils ſont éloignés de ceux dont on vient de parler. En aſſez peu d'années Rhodes fut rétablie dans un état plus opulent & plus magnifique qu'elle n'avoit jamais été, à l'exception du Coloſſe.

Chryſeïs, ſignifie d'or.

Ce Coloſſe étoit une ſtatue d'airain d'une grandeur prodigieuſe, comme je l'ai marqué ci-devant. On prétend que l'argent qu'on leva dans la contribution dont je viens de parler, montoit à cinq fois autant que la perte. Les Rhodiens, au lieu d'emploier cet argent, comme c'étoit la principale intention de ceux qui l'avoient donné, à relever ce Coloſſe, prétendirent que l'oracle de Delphes le leur avoit défendu, & gardérent cet argent dont ils s'enrichirent. Le Coloſſe

Strab. l. 14. p. 652.

Aa v

demeura abbattu comme il étoit, ſans qu'on y touchât pendant 875 ans, au bout deſquels (l'an de Jeſus-Chriſt 653,) Moawias, le ſixiéme Calife ou Empereur des Sarrazins, aiant pris Rhodes, le vendit à un marchand Juif, qui en eut la charge de neuf cens chameaux: c'eſt-à-dire qu'en comptant huit quintaux pour une charge, l'airain de ce Coloſſe, après le déchet de tant d'années par la rouille, & ce qui vraiſemblablement en avoit été volé, ſe montoit encore à ſept cens vingt mille livres, ou à ſept mille deux cens quintaux.

Zonar. ſub regno Conſtantis Imperat. & Cedrenus.

Fin du ſeptiéme Tome.



TABLE

DU SEPTIÉME VOLUME.

HISTOIRE ANCIENNE DES GRECS.

AVANT-PROPOS.



LIVRE SEIZIÉME.

HISTOIRE
DES SUCCESSEURS
D'ALEXANDRE.

ARTICLE PREMIER.

ARTICLE SECOND.

ARTICLE TROISIÉME.

Fin de la Table.

APPROBATION.

J'AI lû par l'Ordre de Monseigneur le Chancelier, le septiéme Volume de l'*Histoire Ancienne*, par M. Rollin : & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris ce 6 Juin 1734.

SECOUSSE.

De l'Imprimerie de CL. SIMON, rue des Mathurins, 1779.





